00100557

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

LE
THÉATRE
DE
P. CORNEILLE.

TOME PREMIER.

NOUVELLE ÉDITION.

100557

A PARIS,
Chez la Veuve GANDOUIN, Quai des Augustins, à la Belle-Image.

M. DCC. XLVII.

Avec approbation & privilege du Roi.

00100557

LE THÉATRE DE P. CORNEILLE.

TOME PREMIER.

TABLE

DES PIECES CONTENUES dans ce premier tome.

AVERTISSEMENT.

VIE DE M. CORNEILLE l'aîné.

Les trois DISCOURS sur les Poëmes dramatiques.

MÉLITE, Comédie.

CLITANDRE, Tragédie.

LA VEUVE, Comédie.

LA GALERIE DU PALAIS, Comédie.

AVERTISSEMENT.

APRÈS l'éloge que *M. Racine* a fait de M. Corneille, (*a*) & ceux que des écrivains célébres ont publiés, (*b*) il ne reſte autre choſe à faire, pour la gloire de ce grand homme, que de multiplier les éditions de ſes ouvrages. Celle-ci ſera enrichie de quelques recherches; mais on s'eſt attaché ſur-tout à la rendre auſſi correcte qu'il étoit poſſible. On a eu recours à l'édition de 1663, *in-fol.* (*c*) & à celle de 1682, *in-12.* Quelques détails peu ſuſceptibles d'agrément, & toutefois inévitables, ſuffiront pour juſtifier la préférence que nous avons donnée à ces deux éditions ſur toutes les autres; c'étoit le ſeul moyen de rétablir, & peut-être de fixer le véritable texte de M. Corneille.

Le recueil complet de ſes trente-deux poëmes dramatiques n'a été imprimé, pour la premiére fois, qu'en 1682, en cinq volumes *in-12*;

(*a*) Voyez ſa réponſe au frere de M. Corneille; lorſqu'il fut reçû à l'Académie Françoiſe.

(*b*) Voyez *les jugemens des Savans*, *les Journaux*; &c.

(*c*) En 1660, on publia une édition *in-8.* qui ne differe de celle de 1663. *in-fol.* que dans le *format*; nous ne ferons mention que de la derniére, comme étant la plus connue.

(*d*) ſous le tître de *Théatre de P. Corneille* (*e*); par les ſoins de T. Corneille ſon frere, qui négligea d'y joindre les épîtres dédicatoires, & les avertiſſemens, croyant ſans doute qu'il ſuffiſoit que les uns & les autres euſſent paru une fois. Mais il n'a pas prévû que par cette ſuppreſſion il en priveroit pour jamais le public, qui trouvant l'édition de 1682 plus commode, la préféreroit à toutes celles qui l'avoient précédée.

Ceux qui, depuis 1682, ont été chargés des réimpreſſions, l'ont priſe pour modéle, mais non pas à tous égards, (*f*) & ſoit qu'ils ayent été rebutés par la difficulté de raſſembler les premiers exemplaires, ſoit qu'ils ayent regardé les épîtres dédicatoires, & les avertiſſemens comme des ouvrages de peu d'importance, ſoit enfin qu'ils n'ayent pas ſenti l'uſage qu'on pouvoit en faire, ils ont négligé de les conſerver. En les examinant on s'eſt apperçû qu'ils renfermoient pluſieurs circonſtances avantageuſes à M. Corneille, & dont l'aſſemblage aideroit à compoſer une eſpéce d'hiſtoire de ſon théatre; un objet ſi important a déterminé à les imprimer. Pour rendre cette hiſtoire, & plus utile,

(*d*) Chez *Guilaume de Luyne*.

(*e*) Ce même tître avoit déja été mis ſur le frontiſpice de l'édition *in-fol.* faite à Rouen en 1663. & peu de temps auparavant ſur une édition en trois volumes, *in-8*.

(*f*) On en donnera les raiſons.

& plus intéressante, on y a joint tous les faits particuliers rapportés dans les *Recherches sur les théatres de France*, (*g*) & tout ce que d'autres personnes ont bien voulu nous communiquer. Une autre histoire doit la précéder; ce sera celle de toutes les éditions que l'auteur a données lui-même.

Les comédies & les tragédies de M. Corneille, ont été imprimées souvent après leurs représentations, & quelquefois plusieurs années après. (*h*) *Clitandre*, & *la Veuve*, l'ont été *in*-8. avec des épîtres dédicatoires, & des avertissemens, les autres au nombre de dix-huit, à commencer par *Mélite*, jusqu'à *D. Sanche d'Aragon*, l'ont été *in*-4. avec des épîtres dédicatoires; enfin, *Nicoméde* est la derniére tragédie imprimée *in*-4. *Pertharite*, qui l'a suivi, ne l'a été qu'*in*-12, avec une préface; *Oedipe* de même avec des *vers présentés à M. Fouquet*, & un avis au lecteur; & la *Toison d'Or*, avec un argument; elle est la derniére des vingt-quatre piéces contenues dans les deux volumes *in-fol.* de 1663. Les huit derniéres n'ont été imprimées qu'*in*-12, avec des avis au lecteur. (*i*) On s'est trouvé en état de

(*g*) Par *M. de Beauchamps*, imprimées à Paris chez *Prault pere*, en 1735.

(*h*) *Mélite*, représentée en 1625. & imprimée en 1633. les cinq autres qui la suivent n'ont été imprimées que long-temps après leurs représentations.

(*i*) On en trouvera les dates dans la table générale,

rétablir, dans cette nouvelle édition, vingt épîtres dédicatoires, & environ autant d'avertissemens.

On ajoûtera à ce détail d'éditions, qu'à l'exception de l'*Illusion comique*, (*k*) M. Corneille a été l'éditeur de tous ses poëmes, qu'il l'a été du recueil de 1663, *in-fol.* (*l*) qu'il a vû celui de 1682, *in*-12; & qu'étant mort en 1684, il y auroit eu de l'imprudence à adopter tous les changemens que, dans la suite, quelques éditeurs, sans être avoués ni autorisés, ont faits dans ses vers. Le nombre de ces changemens meneroit trop loin, on ne citera que les plus répréhensibles.

Comme M. Corneille a traité quelques sujets qui avoient été mis avant lui sur la scéne, on a crû que pour faciliter la comparaison des uns avec les autres, on devoit rapporter & les noms des auteurs, & la date des éditions de leur ouvrage.

MÉLITE,

Comédie, 1633.

Dans la premiére édition *in*-4. cette comédie avoit pour tître : *Mélite, ou les fausses let-*

(*k*) Voyez l'épître dédicatoire.

(*l*) Il y a au-dessous du titre : *Imprimé du vivant de l'Auteur.* A Rouen, chez *Laurent Maurry*.

tres, piece comique. Quoiqu'elle n'ait été imprimée qu'en 1633, *M. de Fontenelle* nous apprend qu'elle fut représentée en 1625. (*m*) Suivant cette date, M. Corneille, né en 1606, n'avoit que dix-neuf ans lorsque sa *Mélite* parut. On prétend que *Hardy* partagea avec les acteurs le produit de cette comédie, en vertu d'un traité qui l'engageoit à leur fournir des piéces de théatre, aux conditions qu'il jouiroit toujours d'une part, lorsque les ouvrages qu'ils jouroient ne seroient pas de lui (*n*).

Le succès de *Mélite* donna lieu à l'établissement d'une nouvelle troupe de comédiens.

Lorsque *Mélite* parut, pour la premiére fois, elle se ressentoit beaucoup du ton que les premiers poëtes, & *Hardy* avoient donné à la comédie; quelques pensées libres, & de fréquens baisers y faisoient la plus grande partie du comique; on n'en connoissoit guéres d'autres. M. Corneille réforma dans la seconde édition toutes ces indécences: il corrigea aussi le style, & la versification de cette comédie.

(*m*) Voyez la vie de M. Corneille.

(*n*) Voyez l'article de *Hardy*, dans *la Bibliothéque des théatres.* L'Auteur ajoûte qu'en recevant l'argent de sa part, *Hardy* disoit, *Bonne farce.*

CLITANDRE,

Tragédie. 1632.

Cette piéce a été imprimée *in*-8. un an avant *Mélite*, c'est-à-dire, en 1632, elle a été nommée d'abord, *Clitandre*, ou *l'Innocence délivrée, tragi-comédie*, & M. Corneille n'a commencé à lui donner le titre de *tragédie* que dans l'édition de 1663, *in-fol.* qui contient ses vingt-quatre premiéres piéces.

Il en a été de *Clitandre* comme de *Mélite*; & même M. Corneille y a fait de plus grands changemens; on en a conservé l'épître dédicatoire, mais on a supprimé l'argument qui est trop long.

A la fin de la premiére scéne du quatriéme acte, *Pymante*, étant seul avec *Dorise*, dont il n'a pû vaincre les rigueurs, veut enfin user de violence. *Dorise* tire une aiguille qui étoit dans ses cheveux, lui créve un œil, & s'enfuit. *Pymante*, resté seul, adresse ces vers à cette même aiguille.

O toi, qui secondant son courage inhumain,
Loin d'orner ses cheveux, déshonore sa main,
Exécrable instrument de sa brutale rage,
Tu devois pour le moins respecter son image:
Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des cieux,
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,

Quoi que te commandât une ame si cruelle,
Devoit être adoré de ta pointe rebelle.

En lisant cette longue apostrophe à une aiguille, on est tenté de penser que c'est de-là, peut-être, qu'est né le proverbe : *Discourir sur la pointe d'une aiguille*, dont on se sert communément pour dire parler long-temps sur un sujet frivole. Nous soumettons cette conjecture aux lumiéres des savans, à qui il appartient de décider si l'origine du proverbe n'est pas plus ancienne que la piéce de M. Corneille.

On imprima, à la suite des exemplaires de *Clitandre*, plusieurs poësies de M. Corneille, sous le têtre de *Mêlanges poëtiques* ; nous les donnerons, dans un volume séparé, avec d'autres ouvrages du même auteur.

LA VEUVE, OU LE TRAISTRE TRAHI,

Comédie. 1634.

On a crû devoir conserver les deux têtres qui furent donnés d'abord à cette piéce.

Dans l'avis au lecteur qui suit l'épître dédicatoire, M. Corneille dit : » J'ai crû rendre assez

» de respect à l'antiquité de lui partager mes
» ouvrages, & de six piéces de théatre qui me
» sont échappées, en ayant réduit trois dans la
» contrainte qu'elle nous a prescrite, je n'ai
» point fait de conscience d'allonger un peu les
» vingt-quatre heures aux trois autres.

Ces paroles, jointes à ce que cette comédie n'a eu que le troisiéme rang dans les recueils, présente d'abord une difficulté; mais elle est aisée à lever. Il suffit pour cela de considérer que dès l'année 1634, M. Corneille avoit encore composé *la Galerie du palais*, *la Suivante*, & *la Place royale*, & que ces trois piéces furent représentées immédiatement après les autres du même auteur. La date du privilége pour ces trois comédies, est du 21 Janvier 1637, & doit justifier cette observation: ainsi, en y joignant *Mélite*, *Clitandre*, & *la Veuve*, on trouve les six piéces dont il est parlé dans l'avis au lecteur de *la Veuve*, & dans l'épître dédicatoire de *la Galerie du palais*. M. Corneille a ensuite rangé les unes & les autres suivant la date de leur composition & de leur représentation.

Ce sentiment est autorisé par ces vers de *Mairet*, dont le titre est singulier.

A MONSIEUR CORNEILLE,
POËTE COMIQUE,
Sur sa Veuve.

Rare écrivain de notre France,
Qui le premier des beaux esprits
As fait revivre en tes écrits
L'esprit de Plaute & de Térence;
Sans rien dérober des douceurs
De Mélite, ni de ses sœurs,
O Dieu! que ta Clarice est belle,
Et que de veuves à Paris
Souhaiteroient d'être comme elle
Pour ne manquer pas de maris!

Cette épigramme est accompagnée d'autres piéces en vers, composées par *Boisrobert*, *Douville*, *du Ryer*, *de Scudéry*, & par plusieurs autres auteurs dont les noms sont moins connus. *Rotrou*, dans une élégie, appelle M. Corneille: *Cher rival.*

La Veuve est la seule comédie au-devant de laquelle on a imprimé les complimens en vers que les poëtes adresserent à M. Corneille. Cette circonstance donne lieu d'observer que, par un usage alors établi, les auteurs se louoient réciproquement, & qu'ils étoient les premiers à publier le mérite de leurs confreres. Auroient-ils bien pû s'aimer?

On verra bien-tôt que cette heureuſe union ne dura pas long-temps ; néanmoins M. Corneille continua d'envoyer des vers aux auteurs. On en voit pluſieurs imprimés à la tête de leurs ouvrages, & il n'a ceſſé qu'en 1660.

En 1579 ; *Larivey*, *Champenois*, a fait imprimer une comédie en proſe, intitulée *la Veſve*.

LA GALERIE DU PALAIS, OU L'AMIE RIVALE,

Comédie. 1637.

M. Corneille auroit crû faire peu de choſe pour la comédie, s'il s'étoit borné à lui donner ſeulement une nouvelle forme. Il avoit en lui toutes les idées qui pouvoient l'embellir, & l'on peut dire qu'il a prévû que le rôle de *Suivante*, dont il eſt l'inventeur, devoit faire un jour un de ſes principaux agrémens. C'eſt lui qui le premier a mis ſur notre théatre ce nouveau perſonnage à la place de celui de *Nourrice*, qui étoit de la vieille comédie ; des hommes habillés en femmes repréſentoient ce rôle avec des maſques (*o*).

(*o*) Voyez l'examen.

LA SUIVANTE,

Comédie. 1637.

Il n'y a presque point d'épître dédicatoire de M. Corneille qui ne renferme quelques traits d'une excellente poëtique, celle de *la Suivante* est de ce nombre; & c'est-là qu'il promet de traiter un jour plus à fond les matiéres du théatre. Il a tenu parole dans ses trois discours imprimés au commencement du premier tome.

Pour engager le public à ne pas négliger de lire les avertissemens, & sur-tout les épîtres dédicatoires de M. Corneille, on citera ce bel endroit de celle de *la Suivante.* Voici comme il s'explique : « Je ne me suis jamais imaginé » avoir mis rien au jour de parfait, je n'espere » pas même y pouvoir jamais arriver, je fais » néanmoins mon possible pour en approcher, » & les plus beaux succès des autres ne produisent en moi qu'une vertueuse émulation, qui » me fait redoubler mes efforts afin d'en obte- » nir de pareils.

Je voi d'un œil égal croître le nom d'autrui;
Et tâche à m'élever aussi haut comme lui,
Sans hazarder ma peine à le faire descendre.
La gloire a des trésors qu'on ne peut épuiser;
Et plus elle en prodigue à nous favoriser,
Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre.

LA PLACE ROYALE, OU L'AMOUREUX EXTRAVAGANT,

Comédie. 1637.

Il paroît que les Dames se plaignoient d'avoir été maltraitées dans cette comédie ; c'est ce qui fait le sujet de l'épître dédicatoire, qui est en effet une réparation que M. Corneille prétend leur faire.

L'ILLUSION COMIQUE,

Comédie. 1639.

L'irrégularité, & la bizarrerie de ce poëme, n'ont pas empêché qu'il n'ait réussi. Suivant le rang qui lui a été donné, il n'auroit dû être imprimé qu'après *Médée* ; il sera remis à sa place dans la table générale.

MÉDÉE,

Tragédie 1639.

On trouvera dans l'épître dédicatoire le germe des principes que M. Corneille a donnés depuis pour le genre tragique.

Il y a une édition particuliére de cette tragédie, où l'on a imprimé au bas des pages tous les vers imités, ou traduits d'après *Sénéque.*

Jean de la Peruse, contemporain de *Jodelle*; avoit commencé une tragédie de *Médée*, *Scevole de Sainte-Marthe* l'a achevée. Elle fut imprimée *in*-4. en 1655.

LE CID,

Tragédie. 1637.

Le chemin que M. Corneille a fait pour passer de l'*Illusion comique* à la tragédie du *Cid*, est un de ces prodiges qu'il n'est pas aisé de concevoir. Ce poëme que l'on peut regarder comme l'époque du développement de cet esprit sublime, annonça, dès ce moment, qu'il perfectionneroit le véritable art de la tragédie. *Jodelle*, le premier de nos poëtes tragiques,

Garnier, & *Hardy* l'avoient peu connu ; & l'on ne voit pas que l'essor que M. Corneille commençoit à prendre, puisse être dû aux piéces que *Mairet, Rotrou* & *Scudéry* avoient déja données.

Avant que d'entrer dans les détails qui ont rapport au *Cid*, on ne peut mieux commencer que par une anecdote copiée d'après *les Recherches sur les théatres de France*, (*p*) & qui a été fournie par le *P. Tournemine*.

» M. de Chalon, sécrétaire des commande» mens de la reine mere, avoit quitté la cour, » & s'étoit retiré à Rouen dans sa vieillesse ; » Corneille, flatté du succès de ses premiéres » piéces, le vint voir. Monsieur, lui dit-il, » après l'avoir loué sur son esprit, & sur ses ta» lens, le genre de comique que vous embras» sez ne peut vous procurer qu'une gloire pas» sagere, vous trouverez dans les Espagnols » des sujets, qui traités dans notre goût par des » mains comme les vôtres, produiront de » grands effets ; apprenez leur langue, elle est » aisée, je m'offre de vous montrer ce que j'en » sais, & jusqu'à ce que vous soyez en état de » lire par vous-même, de vous traduire quel» ques endroits de Guillermo de Castro. Cor» neille profita de l'avis, & fut si charmé des beau» tés de cet auteur, qu'il prit de lui le sujet du » Cid ; il y a une ancienne édition de cette » piéce, dans laquelle les vers de Castro sont

(*p*) Voyez la page 157 du tome second.

» au bas des pages. » Ils l'avoient été dans les *Obſervations de M. de Scudéry.*

Quelle obligation n'auroit-on pas à ceux, qui, à l'exemple du *P. Tournemine*, auroient voulu nous communiquer les particularités qu'ils ont appriſes ſur les ouvrages de M. Corneille! Une connoiſſance parfaite des événemens qui ont dû accompagner les repréſentations de ſes poëmes, ſeroit certainement curieuſe, & l'on invite les perſonnes mieux inſtruites qu'on n'a pû l'être, à les donner au public, ſoit par la voie du *Mercure de France*, ſoit par celle des écrits périodiques qui paroiſſent chaque ſemaine; cela ſervira un jour à enrichir une autre édition.

Le *Cid* n'a paru d'abord que ſous le tître de *tragi-comédie*, & n'a eu celui de *tragédie* que dans l'édition *in*-8. qui a précédé celle de 1663, *in-fol.* Depuis ce temps, M. Corneille a fait un changement, qui même a été imprimé en 1682, & comme on ne l'a pas ſuivi, il eſt juſte d'en rendre compte.

Dans la troiſiéme ſcéne du quatriéme acte, vers 41 & 42 du récit du combat contres les *Mores*, au lieu de:

Contre nous de piéd ferme ils tirent les épées,
Des plus braves ſoldats les trames ſont coupées.

Rodrigue dit:

Contre nous de piéd ferme ils tirent leurs alſanges;
De notre ſang au leur ſont d'horribles mélanges.

Les cemédiens n'ont jamais récité ces deux vers.

La tradition donne à M. Corneille les quatre vers ſuivans.

Ces ſatisfactions n'appaiſent point une ame,
Qui les reçoit n'a rien, qui les fait ſe diffame;
Et de pareils accords l'effet le plus commun
Eſt de perdre d'honneur deux hommes au lieu d'un.

M. Corneille ayant ſenti que ces vers contenoient une maxime contraire à la religion & aux loix de l'état, crut devoir les ſupprimer. Ils n'ont pû être dits que par *le Comte de Gormas* parlant à *D. Arias* dans la premiére ſcéne du ſecond acte.

Depuis quelques années, les comédiens repréſentent *le Cid*, ſans que l'*Infante* paroiſſe, & ils jouent à préſent cette tragédie ſur une édition que *M. Rouſſeau* en a faite à Bruxelles en 1728. Ceux qui ne la connoiſſent point trouveront ici les quatre vers qu'il a faits pour opérer ce retranchement.

Dans le ſecond acte, immédiatement après la ſortie de *Rodrigue* & du *Comte*, le *Roi* entre ſur le théatre avec *D. Arias*, & *D. Sanche*, & leur dit :

Quoi, me braver encore après ce qu'il a fait!
Par la rébellion couronner ſon forfait!

Et dès le commencement de la derniére ſcé-

ne du cinquiéme acte, le *Roi* dit à *Rodrigue*, qui entre seul :

Approche-toi Rodrigue, & toi reçois, ma fille ;
De la main de ton Roi l'appui de sa Castille.

Le grand succès du *Cid* fit beaucoup de mécontens, & parmi eux il y en eut de très-illustres. (*q*) Les louanges que la plûpart des poëtes avoient prodiguées à l'auteur de la comédie de *la Veuve*, trois ans auparavant, se convertirent en cabales, en cris, en fureur contre l'auteur du *Cid*. (*r*) S'il en coûte peu de s'abstenir de dire du mal de ses égaux, on se permet rarement de dire du bien de ses maîtres.

La postérité, plus équitable, a vengé M. Corneille. On a déja oublié que *Scudéry*, (*ſ*) *Mairet*, *Claveret*, & tant d'autres s'étoient déchaînés contre *le Cid* ; mais on lira toujours avec plaisir le jugement que l'Académie Fran-

(*q*) Voyez la page 110 du premier tome de l'histoire de l'Académie Françoise, par *M. Pellisson*, & la vie de M. Corneille.

(*r*) On jugera de leur nombre par celui de leurs écrits, dont le catalogue sera à la suite de la table générale, aussi-bien que celui des critiques qui ont été imprimées contre quelques-uns de ces poëmes.

(*ſ*) Il avoit été un des premiers à louer la comédie de *la Veuve* ; son éloge finit par ces deux vers :

Et voir dedans ces vers une double merveille ;
La baeuté de la Veuve, & l'esprit de Corneille.

çoise, encore naissante, fut forcée de rendre, en publiant l'ouvrage qui a pour titre : *Sentimens de l'Académie Françoise sur la tragi-comédie du Cid*; ouvrage immortel où cette illustre Compagnie donna le premier exemple d'une critique également exacte, & polie. (*t*)

HORACE,

Tragédie. 1641.

Les comédiens affichent ordinairement les *Horaces*, quoique M. Corneille ait toujours imprimé cette tragédie sous le nom d'*Horace*.

Dans la premiére édition, & dans celle de 1663, acte second, scéne septiéme, vers 11 & 12, *Sabine* disoit :

Et si notre foiblesse avoit pû les changer,
Nous vous laissons ici pour les encourager.

Dans les éditions suivantes, & même dans

(*t*) On trouvera à la suite du *Cid* les *observations de M. de Scudéry sur le Cid*, la *lettre apologétique, ou réponse du S. P. Corneille aux observations du S. de Scudéry sur le Cid, les preuves des passages allégués dans les observations sur le Cid, par M. de Scudéry, la lettre de M. de Scudéry à l'Académie Françoise, & les sentimens de l'Académie Françoise sur la tragi-comédie du Cid.*

celle de 1682, ces deux vers sont ainsi changés :

Et si notre foiblesse ébranloit leur honneur,
Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.

Sans vouloir décider laquelle de ces deux leçons est la meilleure, on s'est arrêté à la première, que les comédiens ont conservée.

Dans l'article (*u*) où *M. Titon du Tillet* parle de M. Corneille, il rapporte ce fait : » L'orage que le Cid essuya de la part du Cardinal de Richelieu, & d'une autre personne » d'un rang distingué, fit prévoir à M. Corneille que cette tragédie auroit le même sort » du Cid ; il en écrivit à un de ses amis dans ces » termes : Horace fut condamné par les Duumvirs, mais il fut absous par le peuple. »

En 1576, on avoit imprimé les *Horaces* tragédie, par *Pierre de Laudun Daigaliers*.

CINNA, OU LA CLE'MENCE D'AUGUSTE,

Tragédie. 1653.

Horat.———cui lecta potenter erit res
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

(*u*) Voyez la page 374. du *Parnasse François* imprimé chez *Jean-Baptiste Coignard fils*, Paris 1732.

Voilà le premier tître de cette tragédie. Après l'épître dédicatoire, M. Corneille cite les deux sources principales dans lesquelles il a puisé son sujet. La premiére est de *Sénéque, lib.* 1. *de Clementia cap* 9. & la seconde est de *Montagne, livre* 1. *de ses Essais, chap.* 23.

Il y a quelques changemens dans les vers qu'il est à propos de rapporter : les voici.

Dans la premiére scéne du cinquiéme acte, lorsque *Cinna* répond à *Auguste*, il dit ce vers :

Mais c'est trop y tenir toute l'ame occupée.

Et dans la premiére édition il étoit ainsi :

Cette stupidité s'est enfin dissipée.

Dans la scéne suivante, même édition, lorsqu'*Auguste* dit à *Emilie :*

O ma fille, est-ce là le prix de mes bienfaits ?

Elle lui répondoit :

Mon pere l'eut pareil de ceux qu'il vous a faits.

Et dans toutes les autres éditions, ce vers est changé de cette maniére,

Ceux de mon pere, en vous, firent mêmes effets.

On feroit presque tenté de croire que l'éditeur de 1723 á véritablement lû la premiére édition *in*-4. de cette tragédie, par le rétablis-

ſement de ces deux vers qu'il fait dire à *Maxime* dans la derniére ſcéne du cinquiéme acte.

A vos bontés, Seigneur, j'en demanderai deux,
Le ſupplice d'Euphorbe, & ma mort à leurs yeux.

Mais il devoit avoir remarqué que depuis, dans toutes les éditions, ces deux vers ont été changés, & imprimés ainſi :

Faites périr Euphorbe au milieu des tourmens,
Et ſouffrez que je meure aux yeux de ces amans.

On doit croire que M. Corneille préferoit ces derniers, & que ſon intention étoit qu'on ne réimprimât point les autres ; les comédiens s'y ſont conformés.

POLYEUCTE, MARTYR,

Tragédie chrétienne. 1644.

On a pû remarquer que tout ce que nous avons dit juſqu'à préſent n'eſt guéres que le fruit des larcins que nous nous ſommes donnés la liberté de faire de côté & d'autre. Nous ne changerons point de méthode, & quoique la vie de M. Corneille par M. *de Fontenelle*, ſoit imprimée à la ſuite de cet avertiſſement, nous tranſcrirons ici l'endroit qui regarde *Polyeucte*, bien

moins pour la commodité des lecteurs, que pour en faire le principal ornement de ce même avertissement.

» Avant que l'on jouât Polyeucte; M. Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet, souverain tribunal des affaires d'esprit dans ce temps-là. La piéce y fut applaudie autant que le demandoient la bienséance, & la grande réputation que l'auteur avoit déja. Mais, quelques jours après, M. Voiture vint trouver M. Corneille, & prit des tours fort délicats pour lui dire que Polyeucte n'avoit pas réussi comme il pensoit; que sur-tout le christianisme avoit extrêmement déplu. M. Corneille alarmé voulut retirer la piéce d'entre les mains des comédiens qui l'apprenoient: mais enfin il la leur laissa sur la parole d'un d'entre eux qui n'y jouoit point, parce qu'il étoit trop mauvais acteur. Etoit-ce donc à ce comédien (x) à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet?

Dans les représentations, les comédiens changent quelques vers, on n'y a point eu d'égard. On observera seulement que, dans la premiére édition, les vers 23 & 24 de la premiére scéne étoient ainsi:

Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui,
Nous le pourrons demain aussi-bien qu'aujourd'hui.

(x) Il s'appelloit *Auteroche*. Il est Auteur de quelques comédies. *T. Corneille* mit sous son nom, *le Deuil* & *l'Esprit follet*.

Et que, dans toutes les autres, ils sont changés de cette maniére,

Par un peu de remise épargnons son ennui,
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui.

Les comédiens disent les deux premiers.

Voici quatre vers que M. Corneille n'a fait imprimer que dans sa premiére édition:

Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
Ne sont qu'inventions de sages politiques
Pour contenir le peuple, ou bien pour l'émouvoir,
Et dessus sa foiblesse affermir leur pouvoir.

Le premier de ces vers étoit le vingt-troisiéme du dernier couplet de *Sévére* dans la derniére scéne du quatriéme acte.

Quoique ces vers n'expriment que le doute vague d'un payen, à qui les extravagances de sa religion rendoient suspectes toutes les autres religions, & qui n'avoit aucune connoissance des preuves évidentes de la nôtre, M. Corneille s'est reproché plusieurs fois de les avoir fait imprimer.

On sait de bonne part que, malgré la délicatesse de sa conscience, il sentit trop tard que son intention pouvoit être mal interprétée; mais comme ces vers ont été imprimés dans l'édition de 1723, on ne pouvoit se dispenser de les rapporter, & d'y joindre en même temps tout ce qui devoit servir à la justification de ce grand homme.

M. Corneille voyant que dans l'onziéme vers de cette même scéne, le mot d'*infélicité*, qu'il avoit employé, ne passoit point, il crut le remplacer par celui de *calamité*. Il faut avouer que cette correction n'étoit pas heureuse. Comment ne s'est-il pas souvenu que dans le *Cid*, & dans *Horace*, il avoit laissé le mot d'*invaincu* qui ne pouvoit pas être remplacé par un autre. (*y*;) Le terme d'*infélicité* ne pouvoit l'être aussi, & celui de *calamité* auroit dû lui paroître bas & choquant. Les comédiens n'ont point adopté ce dernier.

La premiére des stances que dit *Polyeucte* dans la seconde scéne du quatriéme acte, donne lieu à une observation d'un autre genre. Les trois derniers vers de cette stance se trouvent dans une ode de *M. Godeau* à *Louis XIII*, & y terminent la trente-deuxiéme strophe. (*z*) A qui de M. Corneille, ou de *M. Godeau* appartiennent ces trois vers? L'un des deux les a-t-il copiés d'après l'autre? Tous deux les ont-ils empruntés, ou imités de quelque auteur plus ancien; ou n'est-ce que par un pur effet du hazard qu'ils ont exprimé tous deux la même pen-

(*y*) On a mal-à-propos imputé à M. Corneille d'avoir le premier forgé le mot d'*invaincu*, on l'avoit employé avant lui, & depuis le *P. de la Rue, Jésuite*, n'a pas fait difficulté de s'en servir dans l'Oraison funébre de *M. le Maréchal de Luxembourg*.

(*z*) Voyez la page 12 du second tome du *recueil de piéces diverses, par M. de la Fontaine*. Paris 1671.

sée

ſée dans les mêmes termes ? Nous n'avons garde d'oſer décider : cependant nous ne diſſimulerons pas que l'ode de *M. Godeau* eſt antérieure aux premiéres repréſentations de *Polyeucte.* Nous mettons ici ſous les yeux du lecteur la ſtance de *Polyeucte*, & la ſtrophe de l'ode.

Source délicieuſe en miſeres fécondes,
Que voulez-vous de moi, flateuſes voluptés ?
Honteux attachemens de la chair & du monde ;
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés ?
Allez, honneurs, plaiſirs, qui me livrez la guerre ;
Toute votre félicité
Sujette à l'inſtabilité
En moins de rien tombe par terre ;
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Tel on voit le deſtin funeſte
Des miniſtres ambitieux,
Que ſouvent le courroux céleſte
Donne aux monarques vicieux ;
Leurs paroles ſont des oracles,
Tandis que par de faux miracles
Ils tiennent leur ſiécle enchanté ;
Mais leur gloire tombe par terre,
Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Outre l'épître dédicatoire, cette tragédie étoit encore précédée d'un long abregé du mar-

tyre de *S. Polyeucte*, écrit par *Simeon Métaphraste*, & rapporté par *Surius*, on ne l'a point imprimé.

LE MENTEUR,

Comédie. 1644.

M. Corneille avoue que cette comédie n'est qu'une copie de celle que *Lope de Vega*, auteur Espagnol, avoit donné sous le tître de, *La Verdad sospechosa.*

D. Juan d'Alcaron, autre auteur Espagnol, prétendoit que cette comédie étoit de lui.

LA MORT DE POMPÉE,

Tragédie. 1644.

Le véritable tître de cette tragédie est celui qu'on lui a conservé, & que M. Corneille lui avoit donné dans sa premiére édition, mais depuis il s'est contenté de mettre seulement : *Pompée, tragédie.*

Après l'épître dédicatoire, un remerciment en vers au cardinal Mazarin, & l'avis au lecteur, M. Corneille a rapporté trois passages latins : Le premier est un éloge de *Pompée*, pro-

noncé par *Caton* dans *Lucain.* Les deux autres sont les portraits de *Pompée*, & de *César*, tirés de *Velleïus Paterculus.* « Je les laisse en latin de peur que ma traduction n'ôte trop de » leur grace, & de leur force, les dames se les » feront expliquer. Ce sont ses propres termes.

Depuis la première édition jusqu'à celle de 1682, *Achorée* avoit toujours dit dans la première scéne du troisiéme acte, vers 21 de son récit à *Charmion* :

Lui, d'une voix tombante offrant ce don fatal.

On l'a imprimé de même, quoiqu'on ait trouvé cette correction dans l'édition de 1723.

Lui, d'une voix tremblante, &c.

Nous avons pensé que lorsqu'on imprimoit les piéces de théatre, il falloit les mettre sous les yeux du lecteur telles que les comédiens les représentent; en sorte que l'acteur qui doit entrer, ne soit pas au nombre de ceux qui sont sur la scéne, quand il ne doit paroître qu'après la sortie d'un autre acteur. Cette régle a été souvent mal observée dans ce théatre, on y a suppléée, & l'on n'a point eu d'égard à la maniére dont les premiéres éditions avoient été exécutées, ni à celle de 1682, où se trouvent les mêmes fautes.

Dans la quatriéme scéne du troisiéme acte, on a toujours mis *Cornelie* avec *Septime*, quoi-

qu'elle ne doive entrer ſur le théatre qu'après que ce même *Septime* a été renvoyé par *Céſar*, qui n'auroit point dû lui parler ſi *Cornelie* étoit entrée avec lui. Pour corriger cette irrégularité, on a ajouté une ſcéne à cet acte, où *Cornelie* commence par ce vers :

César, car le deſtin que dans tes fers je brave.

On en a uſé de même dans toutes les occaſions qui ſe ſont préſentées.

Il y a une ancienne édition de cette tragédie dans laquelle les vers imités de *Lucain* ſont au bas des pages.

En 1638, *Charles Chaulmer* fit imprimer, & dédia à *M. le Cardinal de Richelieu La Mort de Pompée*, tragédie.

LA SUITE DU MENTEUR,

Comédie. 1645.

Le ſujet de ce poëme eſt tiré du même *Lope de Vega*, qui l'a mis au théatre ſous le tître de, *Amor ſin ſaber à quien.*

RODOGUNE,

Tragédie. 1647.

Lorsque M. Corneille a composé les examens de ses poëmes, il y a inséré tous les principaux endroits de l'histoire dont il avoit parlé dans ses avertissemens ; & il en a tiré encore toutes les additions, & les changemens qu'il avoit été obligé de faire pour perfectionner son plan ; c'est pourquoi l'on s'est dispensé d'imprimer l'endroit qu'il cite d'*Appian Alexandrin, au livre des guerres de Syrie sur la fin*, aussi-bien que le reste de l'avertissement, qui ne fournit aucune particularité intéressante.

Gabriel Gilbert, Parisien, mort en 1680, a dedié à S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans, *Rodogune*, tragi-comédie, imprimée en 1646, *in*-4. Nous ignorons si elle a été représentée avant la tragédie de M. Corneille. *Gilbert* est l'auteur du poëme en vers lyriqnes, intitulé *les peines & les plaisirs de l'Amour*, second *Opéra* qui parut, en 1672.

THEODORE,

Tragédie chrétienne. 1646.

On peut consulter l'*examen* de cette tragé-

die, & l'on y trouvera les raiſons qui ont cauſé ſon peu de ſuccès. *M. de Fontenelle* l'attribue principalement à M. Corneille lui-même, qui avoit changé le goût du public. *Avant lui*, dit-il, *le viol réuſſiſſoit dans les piéces de Hardi.*

HERACLIUS,

Tragédie. 1647.

L'examen de cette tragédie, ainſi que celui de *Rodogune*, contient tout ce qui eſt dans l'avis au lecteur.

Pluſieurs perſonnes croyent encore aujourd'hui que le ſujet d'*Héraclius* a été pris de *Calderon*. Ce poëte a eu en Eſpagne une réputation égale à celle dont M. Corneille jouiſſoit en France, & a été ſon contemporain. Nous n'avons pû rien imaginer de mieux, pour les déſabuſer, que de leur donner en peu de mots le plan de la tragédie Eſpagnole intitulée : *En eſta Vida todo es Verdad, y todo mentira.*

La ſcéne eſt en Sicile, ſur des montagnes où Phocas, accompagné d'une troupe de chaſſeurs, raconte à la reine Cinthie comment, de ſimple chef de bandits, & ſorti d'une famille obſcure, il eſt parvenu à l'empire d'Orient. Il joint à ce récit deux faits particuliers ; l'un eſt la naiſſance d'Héraclius, fils de l'empereur

Maurice, dont il occupe la place, & dont Eudoxe est accouchée, après la perte de la bataille, où ce prince fut tué : l'autre, qu'avant son avénement à l'empire il avoit eu d'une jeune paysanne, nommée Ériphile, un fils qui lui est cher, & qu'il revient dans sa patrie à dessein de chercher ce fils, & de faire périr Héraclius. Il ajoute que ces deux enfans ont été reçûs & enlevés par Astolphe, domestique de Maurice, & que depuis ce moment il n'en a point entendu parler. A peine a-t-il achevé, qu'une femme appellée Libie accourt effrayée, en disant qu'elle vient de voir un spectre qui n'est ni homme, ni brute, & qui ne paroît plus qu'un cadavre. Phocas sort avec elle pour le voir ; pendant que Cinthie va d'un autre côté.

Après leur départ arrive Astolphe : c'étoit ce spectre prétendu. Il entre accompagné d'Héraclius, fils de Maurice, & de Léonide fils de Phocas : le bruit des instrumens de chasse, qui avoit pénétré jusqu'à eux, les avoit fait sortir de leur caverne. La curiosité porte les deux jeunes hommes à voir de plus près ce qui a frappé si agréablement leurs oreilles ; & pour s'en approcher, ils suivent deux routes différentes.

Astolphe souffre impatiemment que ses deux éléves ayent pris l'essor : cependant il reste sur le théatre avec deux personnages épisodiques, dont le dialogue est étranger au sujet, & ne sert qu'à donner à Héraclius, & à Léonide le temps de revenir. Au bruit de la chasse qui se

rapproche, Aſtolphe s'enfuit, & va ſe cacher dans une grotte voiſine.

Héraclius revient avec Cinthie, & Léonide avec Libie : les deux Dames ſont auſſi flattées que ſurpriſes de trouver tant de politeſſe, & tant de galanterie en des hommes, dont l'abord les avoit effrayées.

Enfin Phocas arrive : plein du ſoin qui l'occupe, il ne doute pas que l'un des deux ne ſoit Héraclius. Il leur fait pluſieurs queſtions ſans pouvoir en tirer aucun éclairciſſement : tous deux perſiſtent à dire, qu'ils ignorent qui ils ſont, depuis quand, & pourquoi ils habitent ces lieux champêtres. Alors Phocas ordonne leur mort. Déja les arcs étoient bandés ; lorſqu'Aſtolphe qui obſervoit ce qui ſe paſſoit, vient ſe jetter au milieu d'eux, en criant que c'eſt à lui à qui il faut ôter la vie, puiſque lui ſeul eſt inſtruit de leur ſort.

Phocas reconnoît Aſtolphe tout défiguré qu'il eſt par les années : il ſe reſſouvient de l'avoir vû du vivant de Maurice. Aſtolphe, preſſé de parler, déclare que l'un de ces deux hommes eſt Héraclius, & refuſe obſtinément d'en dire davantage. En vain Phocas irrité de ſes refus, ordonne une ſeconde fois leur mort ; le vieillard rit de cet ordre, dont il arrête l'exécution, en diſant que l'un des deux eſt fils de Phocas, & pour l'en convaincre, il lui préſente le même bijou qu'Ériphile lui avoit donné en lui confiant l'enfant dont elle venoit d'accoucher.

Tout ce qui suit cet endroit a les mêmes beautés que nous admirons dans M. Corneille ; rien n'est au dessus de la noblesse & de la fermeté que ces deux hommes font paroître à soutenir l'honneur d'être fils de Maurice, quoiqu'ils sachent l'un & l'autre que cet honneur même doit leur coûter la vie. On a crû devoir rapporter ici le texte Espagnol, afin de mettre les personnes curieuses à portée d'en faire la comparaison avec le morceau de M. Corneille.

Foc. Luego à ninguno mudò
La vunidad de que pueda
Ser mi hijo ? Erac. A mi no ;
Porque mas quiero, otra rez
Digo, morir al horror
De ser legitimo hijo
De un supremo Emperador ;
Que viver de una villana
Hijo natural. Lenn Y Yo ;
Que aunque ser tu hijo tuviera
A soberano blazon,
No me ha de exceder à mi
Eraclio en ja presumpcion
De ser lo mas. Focas. Y es lo mas
Mauricio ? Los dos. Si.
Focas. Y Focas ? Los dos. No.
Focas. Ha venturoso Mauricio !
Ha infeliz Focas ! quien viò

Que para reynar, no quiera,
Ser hijo de mi valor
Uno, y que quieran del tuyo
Serlo, para morir, dos?

Ces derniéres paroles de Phocas font toute la queftion.

Le refte de cette tragédie eft inutile au deffein qu'on a eu de faire voir que M. Corneille n'a point copié *Calderon* dans l'économie de fa piéce. A l'égard de l'endroit cité ci-deffus, qu'on prétend avoir été pris dans l'auteur Efpagnol, perfonne n'a pris la défenfe de M. Corneille avec autant de zéle & de chaleur que le *P. Tonrnemine*, & voici ce qu'il a bien voulu nous apprendre.

« Il y a plufieurs années que j'ai cherché à » détruire la fauffe accufation qui rendoit M. » Corneille copifte de Calderon dans les plus » beaux endroits de fon Héraclius. J'ai écrit en » Efpagne à un de mes amis, & je lui ai de- » mandé deux chofes; l'une, en quelle année » la piéce de Calderon avoit été repréfentée; » & l'autre, fi cet auteur n'étoit pas venu en » France. On ne me fit pas une réponfe pofiti- » ve fur la premiére, on m'affura feulement que » fon édition avoit été faite après 1647. (*a*)

(*a*) Les premiéres éditions font fans doute reftées en Efpagne; on n'a pû trouver ici que des recueils, dont le dernier, en 9 volumes *in*-4- a été imprimé à Madrid en 1685. Dans le recueil imprimé en 1664,

» Mais on me marqua bien positivement que
» Carderon étoit venu en France, même à Pa-
» ris, & qu'il y avoit fait des vers Espagnols à
» la louange de la reine régente Anne d'Autri-
» che.

Il faut avouer que le défaut de dates rend ces preuves insuffisantes, mais nous en avons une plus décisive dans le silence des auteurs du temps dont la mauvaise humeur devoit être aigrie par les succès d'*Horace*, de *Cinna*, de *Polyeucte*, & qui n'auroient pas manqué, pour peu qu'il y eût eu de fondement, de crier partout que M. Corneille n'avoit été que l'écho de *Calderon*. Nous pouvons presque assurer qu'il n'avoit en effet rien emprunté de l'auteur Espagnol sur cela seul qu'il ne nous en a pas averti lui-même. Pour connoître la délicatesse de sa bonne foi, à cet égard, il suffit de consulter ce qu'il dit à l'occasion du *Cid*, du *Menteur*, de *la suite du Menteur*, & de *D. Sanche d'Aragon*. Les grands hommes n'ont aucun intérêt à cacher leurs larcins, ou à dissimuler leurs imitations : l'aveu qu'ils en font ne sauroit nuire à leur gloire ; & il honore les sources où ils n'ont pas dédaigné de puiser.

Ce n'est que depuis la première édition, & celle de 1663, *in-fol.* que M. Corneille a changé un mot dans le huitième vers de la premié-

cette tragédie de *En esta vida*, &c. est la première de la troisième partie.

re ſcéne du premier acte. Au lieu de :

Et la peur de les perdre ôte l'heur d'en jouir.

Il a mis :

Et la peur de les perdre empêche d'en jouir.

Après ce vers qui eſt le 23 de cette même ſcéne :

Envain en ont été les premiers fondemens.

M. Corneille diſoit :

Si pour les ébranler ils ſervent d'inſtrumens.

Dans la ſuite, le commencement de ce ſecond vers a été ainſi imprimé :

Si pour m'ôter ce trône, &c.

ANDROMEDE,

Tragédie. 1651.

Repréſentée avec les machines ſur le théatre royal de Bourbon.

Si l'on n'avoit pas eu recours à l'imprimé *in*-4. (*b*) on n'auroit pû ſavoir ſur quel théatre

(*b*) Rouen, 1651.

Andromède fut représentée. M. Corneille ne parle en aucun endroit de ce qui donna lieu à un spectacle si magnifique, & ce n'est qu'à l'auteur de la gazette de France [c] que nous en avons l'obligation; encore n'entre-t-il pas dans le détail qui eût été nécessaire pour nous instruire parfaitement. La relation [d] qu'il en a donnée a pour titre : l'*Andromède, représentée par la troupe royale, au petit Bourbon, avec l'explication de ses machines.* Après beaucoup d'éloges, & le récit de tout le merveilleux des décorations & des machines, il nous apprend une particularité; l'article mérite d'être transcrit, il est tiré de la page 259.

» Aussi cette ravissante piéce, comme il pa-
» roît par son prologue, n'avoit été faite que
» pour le divertissement des têtes couronnées,
» & les principaux de leur cour : mais leurs
» Majestés en ayant eu le plaisir peu aupara-
» vant cet heureux voyage de Normandie,
» d'où nous les attendons de jour à autre, leur
» bonté l'a voulu communiquer à ses peuples;
» & les plus considérables de cette ville n'ont
» pas plûtôt vû le champ ouvert à un diver-
» tissement si innocent, qu'il y en a eu peu de
» toutes conditions ecclésiastiques & séculié-
» res, qui ne l'ayent voulu prendre. «

La même relation nous apprend que le sieur

[c] M. Renaudot.

[d] Imprimée aux galeries du Louvre le 18 Février 1650.

Torelli, Italien, avoit fait les décorations & les machines; M. Corneille en parle avec éloge dans la description de la décoration du cinquiéme acte.

Suivant un imprimé *in*-4. [e] les comédiens du Roi, entretenus par sa Majesté, remirent en 1682. la tragédie d'*Andromède* sur leur théatre, rue Guénégaud; cette entreprise fut conduite par le sieur *Dufort*, *ingénieur & machiniste des comédiens*, le titre en parle ainsi. M. Corneille fit alors quelques augmentations dans les vers que des comédiens & des comédiennes chantoient; ils y sont nommés. Cette piéce eut un grand succès.

D. SANCHE D'ARAGON,

Comédie héroïque. 1650.

Malgré la disgrace que *D. Sanche d'Aragon* a essuyée, il sera toujours constant que M. Corneille a été l'inventeur d'un nouveau genre dramatique, inconnu aux Grecs & aux Latins, & qu'il est le premier parmi nous qui ait employé le titre de *comédie héroïque*, qu'il crut alors une chose fort hazardée, mais qui, de son vivant même, a eu dans *Moliere* un illustre imitateur.

[e] Paris 1682.

M. Corneille se plaint dans l'examen de cette piéce, d'un revers auquel il ne s'étoit point attendu. *Le refus*, dit-il, *d'un illustre suffrage dissipa les applaudissemens que le public lui avoit donnés trop libéralement*, &c. Nous avons découvert qu'il vouloit parler de *Louis de Bourbon Prince de Condé* [*f*].

L'argument de cette piéce n'a été imprimé que dans la premiere édition *in*-4.

NICOMEDE;

Tragédie. 1651.

M. Corneillle n'a mis au-devant de *Nicoméde* qu'un simple avis au lecteur; quoique la plûpart des mêmes choses se trouvent répétées dans l'examen de cette piéce, on n'en a pas moins imprimé l'avis en entier. Les retranchemens que l'on eût pû faire auroient embarrassé le lecteur.

Jusqu'à présent on a imprimé au commencement de la quatriéme scéne du troisiéme acte ce vers que dit *Nicoméde.*

Cet avis est plus propre à donner à la reine.

On auroit dû faire attention que c'étoit une

[*f*] Voyez l'article de P. Corneille dans les *jugemens des savans*, Paris 1722.

réponse à ce vers de *Flaminius* :

Les effets répondront, Prince, songez à vous.

& qu'ainsi l'on devoit le mettre à la fin de la troisiéme scéne. Ce que *Nicoméde* dit ensuite à *Laodice*, justifie ce changement.

Les *Princes* étant sortis de prison dans le temps qu'on représentoit *Nicoméde*, quelques vers donnérent matiere à des applications qui augmentérent le succès de cette tragédie.

PERTHARITE,

ROI DES LOMBARDS,

Tragédie. 1653.

Cette tragédie n'a été représentée que deux fois, on l'imprima *in*-12. à Paris en 1654.

Les efforts que fait M. Corneille dans son examen, pour se justifier, ne servent qu'à montrer qu'il étoit pere, & qu'en cette qualité il n'a pas senti la véritable cause du peu de succès de sa piéce ; mais elle n'a point échappé à la critique judicieuse, & aux lumieres de *M. de Fontenelle*.

Faute d'avoir pû trouver un des premiers exemplaires, on n'a point imprimé la préface ; il y a lieu de présumer qu'elle n'en dit pas plus que l'examen.

ŒDIPE,

Tragédie. 1659.

M. Corneille fut vivement touché de la chûte de *Pertharite.* » Il se dégoûta du théâ-» tre, dit *M. de Fontenelle*, & déclara qu'il y » renonçoit, dans une petite préface assez cha-» grine qu'il mit au-devant de *Pertharite.* [g] La date de la représentation de *Pertharite* en 1653. & celle d'*Œdipe* en 1659. prouvent que la retraite de M. Corneille n'a duré que six années.

Quoique personne n'ignore aujourd'hui que *M. Fouquet*, alors surintendant des finances, connoissant la perte que le théatre avoit faite, engagea M. Corneille à rentrer dans la carriere, & que des trois sujets de tragédie qu'il lui proposa, ce fut *Œdipe* qu'il choisit; on s'est crû obligé de rappeler ici cette circonstance. Les vers présentés à *M. Fouquet*, & l'avis au lecteur sont imprimés.

[g] *M. de Fontenelle* ajoute qu'il se passa douze ans pendant lesquels il ne parut de M. Corneille que l'*Imitation* en vers. C'est sans doute une faute d'impression; au lieu de douze ans, il faut lire six ans, ainsi qu'il résulte de l'intervalle écoulé entre *Perthariie* & *Oedipe*. Nous avons corrigé cette faute dans notre édition.

Il paroît que M. Corneille eut lieu d'être content du succès d'*Œdipe.* » Cette tragédie, » dit-il, dans son avis au lecteur, a plû assez » au Roi, pour me faire recevoir de véritables » & solides marques de son approbation ; je » veux dire ses libéralités. »

On a déclaré dans l'article de *la mort de Pompée*, que lorsqu'un acteur seroit sur la scéne plûtôt qu'il ne devroit y être, on en ajouteroit une, & c'est ce qu'on a fait dans le premier acte.

Dans la premiere scéne de cet acte, après cent seize vers, *Mégare* dit à *Dircé* que *Jocaste* veut lui parler, sans qu'une nouvelle scéne apprenne au lecteur qu'elle entre sur le théatre, & qu'elle n'interrompt la conversation qu'elle a avec *Thésée* que pour exécuter l'ordre qui lui a été donné.

Dans la quatriéme scéne du troisiéme acte, vers vingtiéme, *Jocaste* dit à sa *suite :*

Qu'on me prépare un char pour aller chez Phorbas.

Dans la derniere édition de 1723, & dans quelques autres qui ont paru auparavant, on a fait cette singuliere correction :

Quoique Reine, il est bon d'aller trouver Phorbas.

Ce dernier vers ne se trouve dans aucune des éditions antérieures à celles-là, c'est-à-dire à celles que M. Corneille a données, & d'ail-

leurs on ne croira jamais qu'il en soit l'auteur.

Dans la cinquiéme scéne du même acte, où *Théfée* dit :

Quoi, la nécessité des vertus & des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices ;
Et l'homme sur soi-même a si peu de crédit,
Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit ?

Les deux derniers vers sont ainsi dans l'*in-f.* de 1663. & dans l'*in*-12. auquel on s'est assujetti ; M. Corneille a jugé à propos de leur substituer ceux-ci :

Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions ?

Le cinquiéme acte de cette tragédie est un de ceux dans lesquels on a le plus mal observé l'entrée & la sortie des acteurs ; en y mettant onze scénes, au lieu de neuf, on a remédié à ce défaut.

En 1614, *Jean Prevost* a fait imprimer une tragédie d'*Œdipe* avec des chœurs.

Dans la même année, parut *Œdipe*, tragédie, par *Nicolas de sainte Marthe*.

LA TOISON D'OR,

Tragédie. 1661.

Repréſentée par la troupe royale du Marêts; chez M. le Marquis de Soudeac, en ſon château du Neufbourg, en réjouiſſance publique du Mariage du Roi, & de la paix avec l'Eſpagne, & enſuite ſur le théatre royal du Marêts.

Ce titre eſt copié ſur un exemplaire *in*-12, imprimé à Rouen en 1661; il ne ſe trouve que dans l'édition que nous citons : nous l'avons regardé comme une eſpéce de monument hiſtorique qu'il étoit bon de conſerver.

La Toiſon d'Or peut paſſer pour la plus belle piéce à machines que nous ayons. M. Corneille n'a mis au-devant de cette tragédie qu'un ſimple argument, & c'eſt le dernier de ceux qu'il a faits; on ne l'a point imprimé.

SERTORIUS,

Tragédie. 1662.

M. Corneille n'a continué à faire les examens de ses poëmes, que jusqu'à *la Toison d'Or*, & leur a substitué des avis au lecteur, qui sont beaucoup moins détaillés. Dans l'édition de 1723, on les a mis à la fin des piéces, sous le titre d'examen, contre l'intention de l'auteur; on s'est conformé à les premieres éditions, & non à celle de 1682, où ils sont au commencement du volume.

» *M. de Turenne* étant un jour à une repré» sentation de *Sertorius*, s'écria à deux ou trois » endroits de la piéce : Où donc Corneille a» t-il appris l'art de la guerre? [*h*]

Le troisiéme acte de cette tragédie n'a jusqu'ici été composé que de deux scénes, & cependant il y en faut quatre. La seconde qu'on a ajoutée, marque que ceux qui accompagnoient *Sertorius* & *Pompée* sont sortis, & la troisiéme étoit sur-tout nécessaire, parce qu'au moment où *Sertorius* dit:

Venez, venez, Madame.

[*h*] *Parnasse François de M. Titon du Tillet*, article de P. Corneille.

il faut qu'*Ariſtie* entre ſur le théatre, ce qui forme une ſcéne nouvelle; autrement on pourroit s'imaginer que *Sertorius* appelle *Ariſtie*, & qu'elle ne vient qu'après ce vers,

Si j'oſe m'enrichir, Seigneur, de vos refus.

SOPHONISBE,

Tragédie. 1663.

Rien n'eſt plus judicieux que les réflexions de M. Corneille ſur la difficulté de remettre au théatre le même ſujet qu'un autre a déja traité avec ſuccès; ſes ennemis, bien moins que les amis de *Mairet*, ſaiſirent cette occaſion, & l'attaquerent vivement. Cette querelle littéraire enfanta pluſieurs écrits.

Dans le nombre des acteurs de la troiſiéme ſcéne du cinquiéme acte, on a mis juſqu'à préſent *Erixe*, & cependant *Sophonisbe* dit à un *Page* qui entre ſur le théatre :

Erixe viendra-t-elle ? As-tu vû cette Reine ?

Pour rectifier cette faute, on a ajouté une ſcéne qui commence par ce vers de *Sophonisbe*, parlant à *Erixe* :

Si vous avez connu le prince Maſſiniſſe......

Jean-Georges Triffin, poëte Italien, cité par M. Corneille, a le premier traité le sujet de *Sophonisbe* ; sa tragédie fut représentée l'an 1516 à Florence devant *Léon X.* [i] dont il avoit la confiance pour les négociations, & qui le combla de biens. Sous *Clément VII*, il jouit des mêmes honneurs & des mêmes bienfaits, & mourut en 1550.

Nous avons deux traductions de cette *Sophonisbe*, l'une en prose & les chœurs en vers, par *Mellin de Saint Gelais*, imprimée à Paris en 1560 ; l'autre, en vers, par *Claude Mermet*, imprimée à Lyon en 1585.

Nicolas de Montreux a composé une tragédie de *Sophonisbe* avec des chœurs ; on l'a imprimée à Rouen en 1601.

Dans le nombre des piéces d'*Antoine de Montchrétien, sieur de Vasteville*, il y en a une intitulée, *la Carthaginoise*, ou *la Liberté*, c'est *Sophonisbe*, M. Corneille en parle. Elle a été imprimée dans le recueil général des tragédies, & autres œuvres de *Montchrétien*, sans date, mais avec deux priviléges, l'un du 12. Décembre 1600, & l'autre du 19. Janvier 1601.

Enfin, en 1635, *Jean Mairet* de Besançon fit imprimer sa tragédie de *Sophonisbe*. On peut juger du temps de sa représentation par

[i] Voyez la seconde partie de *l'histoire du théatre Italien, par M. Riccoboni*, il a donné le plan & la critique de cette tragédie.

ces paroles de M. Corneille dans son avis au lecteur. » Depuis trente ans que M. Mairet a » fait admirer sa Sophonisbe sur notre théatre, » elle y dure encore, &c. «

Lorsqu'on a dit dans l'article de *Sertorius*, que les avis au lecteur étoient moins détaillés que les examens, on ne s'est point trompé; lisez la fin de celui qui est au-devant de cette tragédie. On ignore entiérement si M. Corneille a tenu l'engagement qu'il y prend dans la premiere édition; celle de 1682 ne nous donne rien de plus que ce qu'on a imprimé.

OTHON,

Tragédie. 1665.

On peut appliquer à cette tragédie ces paroles de *M. le Maréchal de Gramont*, grand-pere du dernier Maréchal de ce nom : *Corneille est le breviaire des Rois.*

La fin de l'avis au lecteur est la même que celle dont on vient de parler. Supposé que M. Corneille ait tenu parole, on n'en a rien trouvé.

Dans la derniere scéne du troisiéme acte, *Camille* doit sortir après avoir dit à *Othon* ;

Pour l'accabler encor de mon inimitié.

& cependant elle reste sur le théatre, & est supposée entendre les quatre derniers vers que disent *Othon* & *Albin*, ce qui n'est pas vraisemblable ; en ajoutant un titre de scéne entre ces deux acteurs, on a fait ce que tous les éditeurs auroient dû faire, & même M. Corneille.

Le soin qu'on a pris de marquer exactement l'entrée & la sortie des acteurs, pourra peut-être blesser les personnes à qui de pareils secours sont inutiles ; mais elles permettront de leur dire, que le plus grand nombre des lecteurs seroit souvent embarrassé, & pourroit imputer à M. Corneille des fautes de bon sens, si toutes les inattentions des premiers éditeurs n'étoient pas réparées.

AGÉSILAS,

Tragédie. 1666.

Si l'on est encore étonné aujourd'hui de l'extrême distance qu'il y a entre l'*Illusion comique* & *le Cid*, on doit l'être bien davantage de celle qui se trouve entre *Othon* & *Agésilas*. Cette tragédie fut représentée en 1666, & la même année on joua l'*Alexandre* de *M. Racine*. La révolution qui se fit alors dans les sentimens du public, & le parti que prit le plus grand nombre en faveur du nouveau poëte, forment

une époque à laquelle on peut rapporter la naissance d'un genre inconnu de tragédie, où l'amour dominoit sur toutes les autres passions; *M. Quinault* l'avoit ébauché avec quelque succès, dix ans auparavant, mais non pas avec autant d'éclat.

Il est vrai que M. Corneille ne se prêta point à ce nouveau goût, on peut, si l'on veut, en accuser son âge; mais quatre ans encore après, [k] n'a-t-il pas traité les scénes de l'*Amour* & de *Psyché*, avec toute la délicatesse & toute la force du sentiment? Rendons-lui justice; il eut toujours une si haute idée de la tragédie, qu'il comprit de bonne heure, que les plus grands intérêts devoient en être les uniques ressorts, & que c'étoit la dégrader que de la réduire à ne parler jamais que le langage efféminé de l'amour.

Ce jugement sera confirmé par la réponse qu'il fit à une lettre de *M. de Saint Evremont* en 1668.

» J'ai crû jusques ici que l'amour étoit une » passion trop chargée de foiblesse, pour être » la dominante dans une piéce héroïque: j'aime » me qu'elle y serve d'ornement, & non pas » de corps, & que les grandes ames ne la laissent » sent agir qu'autant qu'elle est compatible » avec les plus nobles impressions. Nos doucereux » cereux & nos enjoués sont de contraire avis, » mais vous vous déclarez du mien. N'est-ce

[k] 1670.

» pas assez pour vous en être redevable au der-
» nier point. « [l]

Dans le cinquiéme acte de cette tragédie, l'entrée & la sortie des acteurs étoient fort mal observées.

ATTILA,

ROI DES HUNS,

Tragédie. 1668.

Dans la derniere partie de l'avis au lecteur, M. Corneille dit : » On me presse de répon-
» dre ici, par occasion, aux invectives qu'on
» a publiées depuis quelque temps contre la
» comédie, mais, &c. « Après être entré dans quelques détails pour sa propre justification, il finit par dire : » J'espere un jour traiter cette
» matiere plus au long, &c. « L'ouvrage qu'il a pû composer n'est point connu.

[l] Voyez la page 48. du tome III. des œuvres de *M. de Saint Evremont*, édition d'Amsterdam 1726.

TITE ET BERENICE,

Comédie héroïque. 1671.

Nos deux plus fameux poëtes ont traité ce ſujet en même temps. [*m*] La piéce de M. Corneille fut repréſentée ſur le théatre du palais royal, par la troupe de *Moliere*, & celle de *M. Racine*, ſous le titre de *Bérénice, tragédie*, fut jouée ſur le théatre de l'hôtel de Bourgogne.

La remarque ſuivante fera ſentir avec quelle attention ceux qui conduiſent l'impreſſion d'une tragédie en doivent examiner le texte; il échappe bien des négligences aux auteurs:

Dans le troiſiéme acte, à la fin de la ſeconde ſcéne, *Domitian* parle d'abord à *Domitie* enſuite à *Bérénice*, & ſon dernier vers s'adreſſe à *Domitie*. M. Corneille n'ayant point fait ces diſtinctions, il n'eſt pas aiſé d'entendre ce que dit *Domitian* dans ſix vers de ſuite, à moins qu'on ne ſoit averti qu'il parle à *Bérénice*, ce qu'il fait aſſez connoître par ce vers:

Je vous laiſſe avec elle arbitre de ma vie.

A l'égard du vers qui ſuit:

Adieu, Madame, adieu, trop aimable ennemie.

il ne peut regarder que *Domitie*.

[*m*] Voyez la vie de M. Corneille.

Le célébre *M. de Santeuil*, voulant composer des vers sur la campagne d'Hollande de 1672, crut ne pouvoir mieux faire que de traduire en latin ces huit vers que *Tite* dit dans la premiere scéne du second acte.

Mon nom par la victoire est si bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un lion endormi.
Mon réveil incertain, du monde fait l'étude :
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude,
Et tandis qu'en ma cour les aimables loisirs
Ménagent l'heureux choix des jeux & des plaisirs;
Pour envoyer l'effroi sous l'un & l'autre pole,
Je n'ai qu'à faire un pas, & hausser la parole.

Il présenta au Roi ses vers latins sous ce titre : *Sur le départ du Roi*, & mit à côté ceux de M. Corneille.

Pierre du Ryer fit imprimer en 1645. *Bérénice, tragi-comédie*, en prose.

PULCHÉRIE,

Comédie héroïque. 1673.

Mr. Corneille nous apprend dans son avis au lecteur, qu'il fut obligé d'avoir recours à des comédiens dont les talens étoient peu connus, & que la représentation de *Pulchérie* fut si heu-

reuſe, qu'elle donna de la réputation à ces acteurs. Dans ce temps-là il y avoit à Paris plusieurs troupes de comédiens, il s'adreſſa ſans doute à celle du marêts. [*n*]

SURÉNA,

GÉNÉRAL DES PARTHES,

Tragédie. 1675.

M. Corneille avoit en vûe deux ſujets de tragédie lorſqu'il s'arrêta à celui-ci : le premier étoit *Uſanguey*, prince chinois, dont les hiſtoriens font de grands éloges, [*o*] & le ſecond tiré de *Tacite*, étoit le fameux gaulois, nommé *Antonius Primus*, lequel avoit contribué plus que perſonne à mettre *Veſpaſian* ſur le trône, & dont les ſervices furent mal reconnus. Ce nom lui paroiſſant peu propre à entrer dans un vers, il préféra celui de *Suréna*, dont l'hiſtoire lui fourniſſoit les mêmes circonſtances, & le caractere d'un héros qui n'avoit point encore paru ſur la ſcéne.

Dans la derniere ſcéne du cinquiéme acte,

[*n*] Tout le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne étoit alors livré à *M. Racine*.

[*o*] Voyez l'hiſtoire de la Chine, par le P. *du Halde, Jéſuite*.

On a toujours fait entrer *Orméne* plûtôt qu'il ne falloit, elle ne doit paroître que lorsque *Palmis* dit:

Elle vient toute en pleurs.

Voilà toutes les recherches dont on a pû enrichir cette nouvelle édition du théatre de M. Corneille ; les unes sont tirées de ses propres écrits, & les autres ont été fournies par des personnes qui s'intéressent à la gloire de cet illustre poëte. Il est malheureux que les sources ne se soient pas trouvées plus fécondes, & que ses contemporains mêmes, qu'on a eu soin de consulter, n'ayent pas été plus instruits. Au reste, nous croirons avoir travaillé utilement pour le public, en rassemblant ce petit nombre de faits ; s'il arrive que quelque auteur, aussi zélé que nous, mais plus éclairé, blessé de nos omissions, se détermine à en donner un recueil plus complet & plus curieux.

A l'égard des précautions qu'il falloit prendre pour ne donner que le véritable texte de M. Corneille, on a suffisamment instruit le lecteur des moyens qu'on a employés pour y réussir ; & ce n'est pas sans raison qu'on a regardé comme défectueuses plusieurs éditions de son théatre. [p] Pouvoient-elles ne pas l'être,

[p] On n'en excépte pas même celle de 1682, à quelques égards, quoiqu'on s'en soit utilement servi.

ayant été faites sans que l'on eût consulté celles qu'il a données lui-même ?

Il en est des éditions publiées par l'auteur comme du tableau d'un grand peintre, la premiere copie qu'on en fera pourra n'être pas sans mérite, en supposant le copiste intelligent; mais si l'on fait une copie de cette copie, & que l'on continue de même plusieurs fois, il arrivera que la ressemblance entre l'original & la derniere copie deviendra à la fin peu sensible. Cela posé comme constant, si l'on eût pris pour modéle l'édition de 1723, ou telle autre qui n'auroit point été faite d'après celle de 1663 *in-fol.* & celle de 1682 *in-12.* on s'exposoit à faire encore plus mal.

A la suite de la vie de M. Corneille on trouvera une table chronologique de ses piéces de théatre, rapportées aux dates, non des représentations, mais des premieres éditions.

Depuis 1682, le *Théatre de P. Corneille* a été imprimé en cinq volumes *in-12.* & l'on avoit crû pouvoir faire la même chose en 1738; mais le nouvel *Avertissement*, le rétablissement des *Epîtres dédicatoires*, & de quelques *Discours* au-devant des piéces, ayant produit presque la valeur d'un volume de plus, on s'est trouvé fort embarrassé lorsqu'on a voulu en faire une nouvelle distribution pour égaler les volumes, & les relier en six. Cet inconvénient ne se trouvera point dans cette nouvelle édition, parce qu'on a commencé par partager les

volumes avant l'impreſſion. Mais elle aura encore un avantage plus conſidérable, en ce que l'intelligence du *Correcteur de l'Imprimerie*, & l'adreſſe des *Preſſiers*, m'ont ſi bien ſecondé dans les nouveaux ſoins que j'ai pris pour la rendre auſſi correcte qu'elle peut l'être, que je me fais honneur de déclarer que j'en ſuis le Cenſeur & l'Éditeur.

Vie de M. CORNEILLE l'aîné.

PIERRE CORNEILLE naquit à Rouen en 1606, de Pierre Corneille, Maître des Eaux & Forêts en la Vicomté de Rouen, & de Marthe le Pesant. Il fit ses études aux Jésuites de Rouen, & il en a toujours conservé une extrême reconnoissance pour toute la Société. Il se mit d'abord au Barreau, sans goût, & sans succès. Mais une petite occassion fit éclater en lui un génie tout différent; & ce fut l'omour qui la fit naître. Un jeune homme de ses amis, amoureux d'une Demoiselle de la même ville, le mena chez elle. Le nouveau-venu se rendit plus agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette aventure excita dans M. Corneille un talent qu'il ne connoissoit pas; & sur ce léger sujet il fit la comédie de *Mélite*, qui parut en 1625. On y découvrit un caractere original, on conçut que la comédie alloit se perfectionner, & sur la confiance qu'on eut au nouvel auteur qui paroissoit, il se forma une nouvelle troupe de comédiens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne la plûpart des gens qui trouvent les six ou sept premiéres piéces de M. Corneille si indignes de lui, qu'ils les voudroient retrancher de son recueil, & les faire oublier à jamais. Il est certain que ces piéces ne sont pas belles; mais outre qu'elles servent à l'histoire du théatre, elles servent beaucoup aussi à la gloire de M. Corneille.

Il y a une grande différence entre la beauté de l'ouvrage & le mérite de l'auteur. Tel ouvrage qui est fort médiocre, n'a pû partir que d'un génie sublime; & tel autre ouvrage qui est assez beau, a pû partir d'un génie assez médiocre. Chaque siécle a un certain degré de lumiére qui lui est propre. Les esprits médiocres demeurent au-dessus de ce degré: les bons esprits y atteignent; les excellens le passent, si on le peut pas-

ser. Un homme né avec des talens est naturellement porté par son siécle au point de perfection où ce siécle est arrivé ; l'éducation qu'il a reçue, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusques-là. Mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne, il ne s'appuie que sur ses propres forces, il devient supérieur aux secours dont il s'est servi. Ainsi deux auteurs, dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté des ses ouvrages, sont néanmoins égaux en mérite, s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son siécle. Il est vrai que l'un a été bien plus haut que l'autre, mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force, c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux auteurs dont les ouvrages sont d'une égale beauté, l'un peut être un homme fort médiocre, & l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit donc de le considérer en lui-même. Mais pour juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siécle. Les premiéres piéces de M. Corneille, comme nous avons déja dit, ne sont pas belles : mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. *Mélite* est divine, si vous la lisez après les piéces de *Hardy*, qui l'ont immédiatement précédée. Le théatre y est sans comparaison mieux entendu, le dialogue mieux tourné, les mouvemens mieux conduits, les scénes plus agréables ; sur-tout, & c'est ce que *Hardy* n'avoit jamais attrapé, il y régne un air assez noble, & la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal représentée. Jusques-là on n'avoit guére connu que le comique le plus bas, ou un tragique assez plat ; on fut étonné d'entendre une nouvelle langue.

Le jugement que l'on porta de *Mélite* fut que cette piéce étoit trop simple, & avoit trop peu d'événemens. M. Corneille piqué de cette critique, fit *Clitandre*, & y sema les incidens & les aventures avec une très-vicieuse profusion, plus pour censurer le

goût du public, que pour s'y accommoder. Il paroît qu'après cela il lui fut permis de revenir à son naturel. La *Galerie du Palais*, la *Veuve*, la *Suivante*, la *Place Royale*, sont plus raisonnables.

Nous voici dans le temps où le théatre devint florissant par la faveur du cardinal de Richelieu. Les princes & les ministres n'ont qu'à commander qu'il se forme des poëtes, des peintres, tout ce qu'ils voudront, & il s'en forme. Il y a une infinité de génies de différentes espéces, qui n'attendent pour se déclarer, que leurs ordres, ou plûtôt leurs graces. La nature est toujours prête à servir leurs goûts.

On recommença alors à étudier le théatre des anciens, & à soupçonner qu'il pouvoit y avoir des régles. Celle de vingt-quatre heures fut une des premiéres dont on s'avisa, mais on n'en faisoit pas encore trop grand cas. Témoin la maniére dont M. Corneille lui-même en parle dans la préface de *Clitandre*, imprimée en 1632. *Que si j'ai renfermé cette piéce*, dit-il, *dans la régle d'un jour, ce n'est pas que je me répente de n'y avoir point mis Mélite, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques-uns adorent cette régle, beaucoup la méprisent, pour moi j'ai voulu seulement montrer que si je m'en éloigne, ce n'est pas faute de la connoître.*

Ne nous imaginons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre; il l'est à la fin, mais il lui faut du temps pour soumettre les esprits. Les régles du poëme dramatique inconnues d'abord, ou méprisées, quelque temps après combattues, ensuite reçues à demi, & sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du théatre. Mais l'époque de l'établissement de leur empire n'est proprement qu'au temps de *Cinna*.

Une des plus grandes obligations que l'on ait à M. Corneille, est d'avoir purifié le théatre. Il fut d'abord entraîné par l'usage établi, mais il y résista aussi-tôt après; & depuis *Clitandre*, sa seconde piéce, on ne trouve plus rien de licentieux dans ses ouvrages.

M. Corneille, après avoir fait un eſſai de ſes forces dans ſes ſix premiéres piéces, où il s'éleve déja au-deſſus de ſon ſiécle, prit tout-à-coup l'eſſor dans *Médée* & monta juſqu'au tragique le plus ſublime. A la vérité il fut ſecouru par *Sénéque*, mais il ne laiſſa pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même.

Enſuite il retomba dans la comédie, & ſi j'oſe dire ce que j'en penſe, la chûte fut grande. L'*Illuſion comique*, dont je parle ici, eſt une piéce irréguliére & bizarre, & qui n'excuſe point par ſes agrémens ſa bizarrerie & ſon irrégularité. Il y domine un perſonnage de *Capitan*, qui abat d'un ſouffle le grand Sophi de Perſe & le grand Mogol, & qui une fois en ſa vie avoit empêché le ſoleil de ſe lever à ſon heure preſcrite, parce qu'on ne trouvoit point l'aurore, qui étoit couchée avec ce merveilleux brave. Ces caracteres ont été autrefois fort à la mode: mais qui repréſentoient-ils? A qui en vouloit-on? Eſt-ce qu'il faut outrer nos folies juſqu'à ce point-là pour les rendre plaiſantes? En vérité ce ſeroit nous faire trop d'honneur.

Après l'*Illuſion comique*, M. Corneille ſe releva, plus grand & plus fort que jamais, & fit *le Cid*. Jamais piéce de théatre n'eut un ſi grand ſuccès. Je me ſouviens d'avoir vû en ma vie un homme de guerre, & un mathématicien, qui de toutes les comédies du monde, ne connoiſſoient que *le Cid*. L'horrible barbarie où ils vivoient, n'avoit pû empêcher le nom du *Cid* d'aller juſqu'à eux. M. Corneille avoit dans ſon cabinet cette piéce traduite en toutes les langues de l'Europe, hors l'Eſclavonne & la Turque. Elle étoit en Allemand, en Anglois, en Flamand, & par une exactitude Flamande on l'avoit rendue vers pour vers. Elle étoit en Italien, & ce qui eſt plus étonnant, en Eſpagnol. Les Eſpagnols avoient bien voulu copier eux-mêmes une piéce, dont l'original leur appartenoit. M. Pelliſſon, dans ſon hiſtoire de l'Académie, dit qu'en pluſieurs provinces de France il étoit paſſé

en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid.* Si ce proverbe a péri, il faut s'en prendre aux auteurs qui ne le goûtoient pas, & à la cour, où c'eût été très-mal parler que de s'en servir sous le ministere du cardinal de Richelieu.

Ce grand homme avoit la plus vaste ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France presque absolument, d'abaisser la redoutable maison d'Autriche, de remuer toute l'Europe à son gré, ne lui suffisoit point : il y vouloit joindre encore celle de faire des comédies. Quand *le Cid* parut, il en fut aussi alarmé que s'il avoit vû les Espagnols devant Paris. Il souleva les auteurs contre cet ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, & il se mit à leur tête. M. de Scudéry publia ses observations sur le Cid, adressées à l'Académie Françoise, qu'il en faisoit juge, & que le Cardinal son fondateur sollicitoit puissamment contre la piéce accusée. Mais afin que l'Académie pût juger, ses statuts vouloient que l'autre partie, c'est-à-dire, M. Corneille, y consentît. On tira donc de lui une espéce de consentement, qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au Cardinal, & qu'il donna pourtant avec assez de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil ministre, & qui étoit son bienfaicteur ? Car il récompensoit comme ministre, ce même mérite dont il étoit jaloux comme poete ; & il semble que cette grande ame ne pouvoit pas avoir des foiblesses, qu'elle ne réparât en même-temps par quelque chose de noble.

L'Académie Françoise donna ses sentimens sur *le Cid*, & cet ouvrage fut digne de la grande réputation de cette compagnie naissante. Elle sut conserver tous les égards qu'elle devoit, & à la passion du Cardinal, & à l'estime prodigieuse que le public avoit conçûe du *Cid*. Elle satisfit le Cardinal, en reprenant exactement tous les défauts de cette piéce ; & le public, en les reprenant avec modération, & même souvent avec des louanges.

Quand M. Corneille eut une fois, pour ainſi dire, atteint juſqu'au *Cid*, il s'éleva encore dans les *Horaces*; enfin il alla juſqu'à *Cinna*, & à *Polyeucte*, au-deſſus deſquels il n'y a rien.

Ces piéces-là étoient d'une eſpece inconnue, & l'on vit un nouveau théatre. Alors M. Corneille, par l'étude d'*Ariſtote* & d'*Horace*, par ſon expérience, par ſes réflexions, & plus encore par ſon génie, trouva les véritables régles du poëme dramatique, & découvrit les ſources du beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les diſcours qui ſont à la tête de ſes comédies. De-là vient qu'il eſt regardé comme le pere du théatre François. Il lui a donné le premier une forme raiſonnable, il l'a porté à ſon plus haut point de perfection, & a laiſſé ſon ſecret à qui s'en pourra ſervir.

Avant que l'on jouât *Polyeucte*, M. Corneille le lut à l'hôtel de Rambouillet, ſouverain tribunal des affaires d'eſprit en ce temps-là. La piéce y fut applaudie, autant que le demandoient la bienſéance, & la grande réputation que l'auteur avoit déja. Mais quelques jours après M. Voiture vint trouver M. Corneille, & prit des tours fort délicats pour lui dire que *Polyeucte* n'avoit pas réuſſi comme il penſoit, que ſurtout le chriſtianiſme avoit extrêmement déplu. M. Corneille alarmé, voulut retirer la piéce d'entre les mains des comédiens qui l'apprenoient: mais enfin il la leur laiſſa ſur la parole d'un d'entre eux qui n'y jouoit point, parce qu'il étoit trop mauvais acteur. Etoit-ce donc à ce comédien à juger mieux que tout l'hôtel de Rambouillet?

Pompée ſuivit *Polyeucte*. Enſuite vint *le Menteur*, piéce comique, & preſqu'entiérement priſe de l'Eſpagnol, ſelon la coutume de ce temps-là.

Quoique *le Menteur* ſoit très-agréable, & qu'on l'applaudiſſe encore aujourd'hui ſur le théatre, j'avoue que la comédie n'étoit point encore arrivée à ſa perfection. Ce qui dominoit dans les piéces, c'étoit l'in-

trigue & les incidens, erreurs de nom, déguifemens, lettres interceptées, aventures nocturnes; & c'eft pourquoi on prenoit prefque tous les fujets chez les Efpagnols, qui triomphent fur ces matiéres. Ces piéces ne laiffoient pas d'être fort plaifantes, & pleines d'efprit. Témoin *le Menteur* dont nous parlons, *Dom Bertrand de Cigaral, le Géolier de foi-même.* Mais enfin la plus grande beauté de la comédie étoit inconnue, on ne fongeoit point aux mœurs & aux caracteres, on alloit chercher bien loin le ridicule dans des événemens imaginés avec beaucoup de peine, & on ne s'avifoit point de l'aller prendre dans le cœur humain, où eft fa principale habitation. *Moliere* eft le premier qui l'ait été chercher là, & celui qui l'a le mieux mis en œuvre. Homme inimitable, & à qui la comédie doit autant que la tragédie à M. Corneille.

Comme *le Menteur* eut beaucoup de fuccès, M. Corneille lui donna une fuite, mais qui ne réuffit guére. Il en découvre lui-même la raifon dans les examens qu'il a faits de fes piéces. Là il s'établit juge de fes propres ouvrages, & en parle avec un noble défintéreffement, dont il tire en même-temps le double fruit, & de prévenir l'envie fur le mal qu'elle en pourroit dire, & de fe rendre lui-même croyable fur le bien qu'il en dit.

A la *fuite du Menteur* fuccéda *Rodogune.* Il a écrit quelque part que pour trouver la plus belle de fes piéces, il falloit choifir entre *Rodogune* & *Cinna;* & ceux à qui il en a parlé, ont démêlé fans beaucoup de peine qu'il étoit pour *Rodogune.* Il ne m'appartient nullement de prononcer fur cela: mais peut-être préféroit-il *Rodogune*, parce qu'elle lui avoit extrêmement coûté. Il fut plus d'un an à difpofer le fujet. Peut-être vouloit-il, en mettant fon affection de ce côté-là, balancer celle du public, qui paroît être de l'autre. Pour moi, fi j'ofe le dire, je ne mettrois point le différend entre *Rodogune* & *Cinna*, il me paroît aifé

de choisir entre elles ; & je connois quelque piéce * de M. Corneille que je ferois passer encore avant la plus belle des deux.

On apprendra dans les examens de M. Corneille, mieux que l'on ne feroit ici, l'histoire de *Théodore*, d'*Héraclius*, de *Dom Sanche* d'*Aragon*, d'*Androniéde*, de *Nicoméde*, & de *Pertharite*. On y verra pourquoi *Théodore* & *Dom Sanche d'Aragon* réussirent fort peu ; & pourquoi *Pertharite* tomba absolument. On ne put souffrir dans *Théodore* la seule idée du péril de la prostitution ; & si le public étoit devenu si délicat, à qui M. Corneille devoit-il s'en prendre qu'à lui-même ? Avant lui le viol réussissoit dans les piéces de *Hardy*. Il manqua à *Dom Sanche un suffrage illustre*, qui lui fit manquer tous ceux de la cour. Exemple assez commun de la soumission des François à de certaines autorités. Enfin, un mari qui veut racheter sa femme en cédant un royaume, fut encore sans comparaison plus insupportable dans *Pertharite*, que la prostitution ne l'avoit été dans *Théodore*. Le bon mari n'osa se montrer au public que deux fois. Cette chûte du grand Corneille peut être mise parmi les exemples les plus remarquables des vicissitudes du monde, & *Bélisaire* demandant l'aumône n'est pas plus étonnant.

Il se dégoûta du théatre, & déclara qu'il y renonçoit, dans une petite préface assez chagrine qu'il mit au-devant de *Pertharite*. Il dit pour raison qu'il commence à vieillir ; & cette raison n'est que trop bonne ; sur-tout quand il s'agit de poësie, & des autres talens de l'imagination. L'espéce d'esprit qui dépend de l'imagination, & c'est ce qu'on appelle communément *esprit* dans le monde, ressemble à la beauté, & ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit, mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte, sont la sécheresse & la dureté ; & il y a des esprits qui en sont

* *Polyeucte*.

naturellement plus susceptibles que d'autres, & qui donnent plus de prise aux ravages du temps : ce sont ceux qui avoient de la noblesse, de la grandeur, quelque chose de fier & d'austere. Cette sorte de caractere contracte aisément par les années je ne sais quoi de sec & de dur. C'est à peu près ce qui arriva à M. Corneille. Il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie, mais il s'y mêla quelquefois un peu de dureté. Il avoit poussé les grands sentimens aussi loin que la nature pouvoit souffrir qu'ils allassent, il commença de temps en temps à les pousser un peu plus loin. Ainsi dans *Pertharite* une reine consent à épouser un tyran qu'elle déteste, pourvû qu'il égorge un fils unique qu'elle a, & que par cette action il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment, au lieu d'être noble, n'est que dur, & il ne faut pas trouver mauvais que le public ne l'ait pas goûté.

Après *Pertharite*, M. Corneille rebuté du théatre, entreprit la traduction en vers de l'*Imitation de Jesus-Christ*. Il y fut porté par des Peres Jésuites de ses amis, par des sentimens de piété qu'il eut toute sa vie, & peut-être aussi par l'activité de son génie, qui ne pouvoit demeurer oisif. Cet ouvrage eut un succès prodigieux, & le dédommagea en toutes maniéres d'avoir quitté le théatre. Cependant, si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrois peut-être pas me permettre, je ne trouve point dans la traduction de M. Corneille le plus grand charme de l'*Imitation de Jesus-Christ*, je veux dire, sa simplicité & sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des vers, qui étoit naturelle à M. Corneille, & je crois même qu'absolument la forme de vers lui est contraire. Ce livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient pas, n'iroit pas droit au cœur comme il fait, & ne s'en saisiroit pas avec tant de force, s'il n'avoit un air naturel & tendre, à quoi la négligence même du style aide beaucoup.

Il se passa six ans pendant lesquels il ne parut de M. Corneille que l'*Imitation* en vers. Mais enfin sollicité par *M. Fouquet*, qui négocia en sur-intendant des finances, & peut-être encore plus poussé par son panchant naturel, il se rengagea au théatre. M. le sur-intendant, pour lui faciliter ce retour, & lui ôter toutes les excuses que lui auroit pû fournir la difficulté de trouver des sujets, lui en proposa trois. Celui qu'il prit, fut *Oedipe*. M. Corneille son frere prit *Camma*, qui étoit le second. Je ne sais quel fut le troisiéme.

La réconciliation de M. Corneille & du théatre fut heureuse : *Oedipe* réussit fort bien.

La *Toison d'or* fut faite ensuite à l'occasion du mariage du Roi, & c'est la plus belle piéce à machines que nous ayons. Les machines qui sont ordinairement étrangéres à la piéce, deviennent par l'art du poëte nécessaires à celle-là: & sur-tout le prologue doit servir de modéle aux prologues à la moderne, qui sont faits pour exposer, non pas le sujet de la piéce, mais l'occasion pour laquelle elle a été faite.

Ensuite parurent *Sertorius* & *Sophonisbe*. Dans la premiére de ces deux piéces la grandeur Romaine éclate avec toute sa pompe ; & l'idée qu'on pourroit se former de la conversation de deux grands hommes qui ont de grands intérêts à démêler, est encore surpassée par la scéne de *Pompée* & de *Sertorius*. Il semble que M. Corneille ait eu des mémoires particuliers sur les Romains. *Sophonisbe* avoit déja été traitée par *Mairet* avec beaucoup de succès, & M. Corneille avoue qu'il se trouvoit bien hardi d'oser la traiter de nouveau. Si *Mairet* avoit joui de cet aveu, il en auroit été fort glorieux, même étant vaincu.

Il faut croire qu'*Agésilas* est de M. Corneille, puisque son nom y est, & qu'il y a une scéne d'*Agésilas* & de *Lysander*, qui ne pourroit pas facilement être d'un autre.

Après *Agésilas* vint *Othon*, ouvrage où Tacite est

mis en œuvre par le grand Corneille, & où se sont unis deux génies si sublimes. M. Corneille y a peint la corruption de la cour des Empereurs, du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la république.

En ce temps-là des piéces d'un caractere fort différent des siennes, parurent avec éclat sur le théatre. Elles étoient pleines de tendresse & de sentimens aimables. Si elles n'alloient pas jusqu'aux beautés sublimes, elles étoient bien éloignées de tomber dans des défauts choquans. Une élévation qui n'étoit pas du premier degré, beaucoup d'amour, un style très-agréable, & d'une élégance qui ne se démentoit point, une infinité de traits vifs & naturels, un jeune auteur: voilà ce qu'il falloit aux femmes, dont le jugement a tant d'autorité au théatre François. Aussi furent-elles charmées, & Corneille ne fut plus chez elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes qui valoient des hommes.

Le goût du siécle se trouva donc entiérement du côté d'un genre de tendresse moins noble, & dont le modéle se retrouvoit plus aisément dans la plûpart des cœurs. Mais Monsieur Corneille dédaigna fiérement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût. Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettoit pas d'en avoir. Ce soupçon seroit très-légitime, si l'on ne voyoit ce qu'il a fait dans la *Psyché* de *Moliere*, où étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'est abandonné à un excès de tendresse, dont il n'auroit pas voulu déshonorer son nom.

Il ne pouvoit mieux braver son siécle qu'en lui donnant *Attila*, digne roi des Huns. Il régne dans cette piéce une férocité noble, que lui seul pouvoit attraper. La scéne où *Attila* délibere s'il se doit allier à l'Empire qui tombe, ou à la France qui s'éleve, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel, dont tout le monde sait l'histoire. Une princesse * fort touchée des choses d'esprit, & qui eût pû les mettre à la mode dans un pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse pour faire trouver les deux combattans sur le champ de bataille, sans qu'ils sûssent où on les menoit. Mais à qui demeura la victoire? Au plus jeune.

Il ne reste plus que *Pulchérie* & *Suréna*, tous deux sans comparaison meilleurs que *Bérénice*, tous deux dignes de la vieillesse d'un grand homme. Le caractere de *Pulchérie* est de ceux que lui seul savoit faire; & il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans *Martian*, qui est un vieillard amoureux. Le cinquiéme acte de cette piéce est tout-à-fait beau. On voit dans *Suréna* une belle peinture d'un homme que son trop de mérite, & de trop grands services rendent criminel auprès de son maître; & ce fut par ce dernier effort que Monsieur Corneille termina sa carriére.

La suite de ses piéces représente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme, qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencemens sont foibles & imparfaits, mais déja dignes d'admiration par rapport à son siécle. Ensuite il va aussi haut que son art peut atteindre. A la fin il s'affoiblit, s'éteint peu à peu, & n'est plus semblable à lui-même que par intervalles.

Après *Suréna* qui fut joué en 1675, M. Corneille renonça tout de bon au théatre, & ne pensa plus qu'à mourir chrétiennement. Il ne fut pas même en état d'y penser beaucoup la derniére année de sa vie.

Je n'ai pas crû devoir interrompre la suite de ses grands ouvrages, pour parler de quelques autres beaucoup moins considérables, qu'il a donnés de

* Henriette-Anne d'Angleterre.

temps en temps. Il a fait, étant jeune, quelques petites piéces de galanterie, qui sont répandues dans des recueils. On a encore de lui quelques petites piéces de cent ou de deux cent vers au Roi, soit pour le féliciter de ses victoires, soit pour lui demander des graces, soit pour le remercier de celles qu'il en avoit reçûes. Il a traduit deux ouvrages latins du *Pere de la Rue*, tous deux d'assez longue haleine, & plusieurs petites piéces de *M. de Santeuil*. Il estimoit extrêmement ces deux poëtes. Lui-même faisoit fort bien des vers latins, & il en fit sur la campagne de Flandres en 1667 qui parurent si beaux, que non-seulement plusieurs personnes les mirent en François, mais que les meilleurs poëtes Latins en prirent l'idée, & les mirent encore en Latin. Il avoit traduit sa premiére scéne de *Pompée* en vers du style de *Sénéque* le tragique, pour lequel il n'avoit pas d'aversion, non plus que pour *Lucain*. Il falloit aussi qu'il n'en eût pas pour *Stace*, fort inférieur à *Lucain*, puisqu'il en a traduit en vers & publié les deux premiers livres de la Thébaïde. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un temps, pour en retrouver quelque exemplaire.

M. Corneille étoit assez grand, & assez plein, l'air fort simple & fort commun, toujours négligé, & peu curieux de son extérieur. Il avoit le visage assez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la physionomie vive, des traits fort marqués, & propres à être transmis à la postérité dans une médaille ou dans un buste. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette; il lisoit ses vers avec force, mais sans grace.

Il savoit les belles-lettres, l'histoire, la politique, mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au théatre. Il n'avoit pour toutes les autres connoissances, ni loisir, ni curiosité, ni beaucoup d'estime. Il parloit peu, même sur la matiére

qu'il entendoit si parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il disoit, & pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

Il étoit mélancolique. Il lui falloit des sujets plus solides pour espérer & pour se réjouir, que pour se chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur brusque, & quelquefois rude en apparence; au fond il étoit très-aisé à vivre, bon pere, bon mari, bon parent, tendre & plein d'amitié. Son tempéramment le portoit assez à l'amour, mais jamais au libertinage, & rarement aux grands attachemens. Il avoit l'ame fiére & indépendante, nulle soupléſſe, nul manége; ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, & très-peu propre à faire sa fortune. Il n'aimoit point la cour, il y apportoit un visage presque inconnu, un grand nom qui ne s'attiroit que des louanges, & un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légeres lui causoient de l'effroi & de la terreur. Quoique son talent lui eût beaucoup rapporté, il n'en étoit guére plus riche. Ce n'est pas qu'il eût été fâché de l'être, mais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avoit pas, & par des soins qu'il ne pouvoit prendre. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir: mais s'il étoit sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il se confioit trop peu à son rare mérite, & croyoit trop facilement qu'il pût avoir des rivaux.

A beaucoup de probité naturelle, il a joint dans tous les temps de sa vie beaucoup de religion, & plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu besoin souvent d'être rassuré par des casuistes sur ses piéces de théatre, & ils lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la scéne, des nobles sentimens qui régnent

dans ses ouvrages, & de la vertu qu'il a mise jusques dans l'amour.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de MONSEIGNEUR LE CHANCELIER *le théatre de* P. CORNEILLE. A Paris ce 15 Décembre 1737.

JOLLY.

TABLE GÉNÉRALE.

TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT.
VIE DE M. CORNEILLE l'aîné.
Les trois DISCOURS sur les Poëmes dramatiques.
MÉLITE, Comédie, 1633.
CLITANDRE, Tragédie, 1632.
LA VEUVE, Comédie, 1634.
LA GALERIE DU PALAIS, Comédie, 1637.

TOME SECOND.

LA SUIVANTE, Comédie, 1637.
LA PLACE ROYALE, Comédie, 1637.
MÉDÉE, Tragédie, 1639.
L'ILLUSION COMIQUE, Comédie, 1639.
LE CID, Tragédie, 1637.
Observations de M. de Scudéry sur le Cid.
Lettre apologétique, *ou* réponse du sieur P.

Corneille aux obſervations du ſieur de Scudéry ſur le Cid.

Preuves des paſſages allégués dans les obſervations ſur le Cid, par M. de Scudéry.

Lettre de M. de Scudéry à l'Académie Françoiſe.

Sentimens de l'Académie Françoiſe ſur la tragi-comédie du Cid.

TOME TROISIE'ME.

HORACE, Tragédie, 1641.

CINNA, Tragédie, 1643.

POLYEUCTE, Tragédie chrétienne, 1644.

LE MENTEUR, Comédie, 1644.

LA MORT DE POMPÉE, Tragédie, 1644.

LA SUITE DU MENTEUR, Comédie, 1645.

TOME QUATRIE'ME.

RODOGUNE, Tragédie, 1647.

THÉODORE, Tragédie chrétienne, 1646.

HÉRACLIUS, Tragédie 1647.

ANDROMÉDE, Tragédie, 1651.

D. SANCHE D'ARRAGON, Comédie héroïque, 1650.

Etat des Poësies diverses qui sont à la fin du Tome IV.

Remerciment au Roi.
Au Roi, sur son retour de Flandre.
Poëme sur les Victoires du Roi en l'année 1667.
Placet au Roi.
Excuse à Ariste.
Rondeau.
Discours prononcé par Pierre Corneille, Avocat général à la Table de Marbre de Normandie, le 22 Janvier 1647, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise, à la place de M. Maynard.

TOME CINQUIE'ME.

NICOMÉDE, Tragédie, 1651.
PERTHARITE, Tragédie, 1653.
ŒDIPE, Tragédie, 1659.
LA TOISON D'OR, Tragédie, 1661.
SERTORIUS, Tragédie, 1662.
SOPHONISBE, Tragédie, 1663.

TOME SIXIE'ME.

OTHON, Tragédie, 1665.
AGÉSILAS, Tragédie, 1666.
ATTILA, Tragédie, 1668.
TITE & BÉRÉNICE, Comédie héroïque, 1671.
PURLCHÉRIE, Comédie héroïque, 1673.
SURÉNA, Tragédie, 1675.
Les Victoires du Roi sur les États de Hollande, en l'année 1672.
Ludovico Magno, post expeditionem Batavicam, Epinicium.
Au Roi, sur sa libéralité envers les Marchands de la Ville de Paris.
Regis, pro sua erga urbis mercatores amplioris ordinis munificentia. Encomium.
Au Roi, sur son départ pour l'Armée, en 1676.
Regi, ad exercitum ineunte vere proficiscenti. Ode.
Vers présentés au Roi, sur sa Campagne de 1676.
Au Roi. Sur Cinna, Pompée, Horace, Sertorius, Oedipe, Rodogune, qu'il a fait représenter de suite devant lui à Versailles, en Octobre 1676.
Placet au Roi.

Sur les Victoires du Roi, eu l'année 1677.
Au Roi, sur la paix de 1678.
A Monseigneur, sur son mariage.
Mêlanges Poëtiques. A Monsieur D. L. T.
Ode sur un prompt amour.
Vers mis au-dessous des Estampes qui représentent les glorieuses actions de LOUIS XIII.
La reddition de Caën.
La déroute du Pont de Cé.
La réduction du Béarn.
La reddition de Saumur.
La prise de Saint-Jean d'Angely.
L'entrée dans les Villes rébelles de Guyenne.
La punition des Villes rébelles.
Défaite dans l'isle de Ré.
La digue de la Rochelle.
La grace faite à la Rochelle.
Le pas de Suze forcé.
Paix de Cazal.
La protection de Mantoue.
La paix d'Alet.
Paix accordée aux chefs des rébelles.
La prise de Nanci.
La reprise de Corbie.
La prise de Hesdin.
La protection du Portugal & de la Catalogne.
La prise de Perpignan.

Sonnet.
Autre.
Stances.
Sonnet.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

CATALOGUE

Des Piéces imprimées en 1637, *in-8*, pour & contre le *Cid*.

Les observations de M. DE SCUDERY *sur le Cid*, imprimées dans le I. Tome.

Lettre apologétique, ou *réponse du S. P.* CORNEILLE, *aux observations du S.* DE SCUDERY, imprimées dans le I. Tome.

*Les sentimens de l'*Académie Françoise *sur la tragi-comédie du Cid*, imprimés dans le I. Tome.

Excuse à ARISTE, *avec un rondeau.*

Le jugement du Cid, par UN MARGUILLIER.

Le souhait du Cid en faveur DE SCUDERY.

La défense du Cid.

Les fautes remarquées en la tragi-comédie du Cid.

L'auteur du vrai Cid Espagnol à son traducteur François.

Lettre de M. DE SCUDERY, *à l'illustre Académie.*

Lettre du S. CLAVERET *au S.* CORNEILLE.

Examen de ce qui s'est fait pour & contre le Cid, avec un discours à CLITON *sur les observations du Cid, avec un traité de la disposition & de la prétendue régle des vingt-quatre heures.*

La preuve des passages allégués dans les observations sur le Cid, par M. DE SCUDERY, imprimée dans le I. Tome.

L'ami du Cid à CLAVERET.

Réponse à l'ami du Cid.

La voix publique à M. DE SCUDERY.

Epître familiére du S. MAIRET au S. CORNEILLE.

Pour le S. CORNEILLE contre les ennemis du Cid.

L'inconnu & véritable ami de MM. DE SCUDERY & CORNEILLE.

Lettre pour M. CORNEILLE, contre les mots de la lettre sous le nom d'ARISTE.

*Lettre à *** sous le nom d'ARISTE.*

Réponse de .... sous le nom d'ARISTE.

Epître aux poëtes du temps sur leur querelle du Cid.

Avertissement au BESANÇONNOIS MAIRET.

Lettre du S. CLAVERET à M. CORNEILLE.

Lettre du désintéressé au S. MAIRET.

Apologie pour M. MAIRET, contre les calomnies du S. CORNEILLE, de Rouen.

Lettre de M. DE BALZAC, à M. DE SCUDERY, sur ses observations du Cid, avec la réponse de M. DE SCUDERY à M. DE BALZAC.

CATALOGUE

De quelques critiques particuliéres, & apologies.

Deux dissertations concernant le poëme dramatique en forme de remarques sur deux tragédies de M. Corneille, intitulées SOPHONISBE *&* SERTORIUS, *envoyées à Madame la duchesse de R** Paris* 1663, in-12.

Troisiéme & quatriéme dissertations concernant le poëme dramatique, en forme de remarques sur la tragédie de M. Corneille, intitulée OEDIPE, *& la réponse à ses calomnies, Paris* 1663, in-12.

Ces deux ouvrages sont de M. L'ABBE' D'AUBIGNAC.

La critique de la BE'RE'NICE, *seconde partie, par M.* L'ABBE' DE VILLARS, *Paris*, 1671, in-12.

Défense du SERTORIUS *de M. Corneille, dédiée à Monseigneur de Guise, Paris*, 1663.

Défense de la SOPHONISBE *de M. Corneille, Paris*, 1663.

Ces deux défenses sont de M. DE VISE', *auteur du* MERCURE GALANT, *qui*,

dans un livre intitulé NOUVELLES NOUVELLES, *avoit écrit contre* SOPHONISBE, *& qui avoue qu'il a eu tort de critiquer cette tragédie.*

FIN.

PREMIER DISCOURS.

DE L'UTILITÉ ET DES PARTIES DU POËME DRAMATIQUE.

BIEN que selon Aristote le seul but de la poësie dramatique soit de plaire aux spectateurs, & que la plûpart de ces poëmes leur ayent plû, je veux bien avouer toutefois que beaucoup d'entr'eux n'ont pas atteint le but de l'art. *Il ne faut pas prétendre*, dit ce philosophe, *que ce genre de poësie nous donne toute sorte de plaisir, mais seulement celui qui lui est propre*; & pour trouver ce plaisir qui lui est propre, & le donner aux spectateurs, il faut suivre les préceptes de l'art, & leur plaire selon ses régles. Il est constant qu'il y a des préceptes, puisqu'il y a un art, mais il n'est pas constant quels ils sont. On convient du nom sans convenir de la chose, & on s'accorde sur les paroles, pour contester sur leur signification. Il faut observer l'unité d'action, de lieu & de jour, personne n'en doute; mais ce n'est pas une petite difficulté de sa-

voir ce que c'eſt que cette unité d'action, & juſqu'où peut s'étendre cette unité de jour & de lieu. Il faut que le poëte traite ſon ſujet ſelon le vrai-ſemblable & le néceſſaire; Ariſtote le dit, & tous ſes interprétes répétent les mêmes mots, qui leur ſemblent ſi clairs & ſi intelligibles, qu'aucun d'eux n'a daigné nous dire, non plus que lui, ce que c'eſt que ce vrai-ſemblable & ce néceſſaire. Beaucoup même ont ſi peu conſidéré ce dernier qui accompagne toujours l'autre chez ce philoſophe, hormis une ſeule fois, où il parle de la comédie, qu'on en eſt venu juſqu'à établir une maxime très-fauſſe, *qu'il faut que le ſujet d'une tragédie ſoit vrai-ſemblable*, appliquant auſſi aux conditions du ſujet la moitié de ce qu'il a dit de la maniere de le traiter. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe faire une tragédie d'un ſujet purement vrai-ſemblable, il en donne pour exemple la Fleur d'Agathon, où les noms & les choſes étoient de pure invention, auſſi-bien qu'en la comédie: mais les grands ſujets qui remuent fortement les paſſions, & en oppoſent l'impétuoſité aux loix du devoir, ou aux tendreſſes du ſang, doivent toujours aller au-delà du vrai-ſemblable, & ne trouveroient aucune croyance parmi les auditeurs, s'ils n'étoient ſoutenus, ou par l'autorité de l'hiſtoire qui perſuade avec empire, ou par la préoccupation de l'opinion commune qui nous donne ces mêmes auditeurs déja tout perſuadés. Il n'eſt pas vrai-ſemblable que Médée tue ſes enfans, que Clytemneſtre aſſaſſine ſon mari, qu'Oreſte poignarde ſa mere; mais l'hiſtoire le dit, & la répréſentation de ces grands crimes ne trouve point d'incrédules. Il n'eſt ni vrai, ni vrai-ſemblable, qu'Andromede expoſée à un monſtre marin, ait été garantie de ce péril par un cavalier volant, qui avoit des aîles aux pieds; mais c'eſt une fiction que l'antiquité a reçûe; & comme elle l'a tranſmiſe juſqu'à nous, perſonne ne s'en offenſe quand on la voit ſur le théatre. Il ne ſeroit pas permis toutefois d'inventer ſur ces exemples. Ce que la vérité ou l'opinion fait accepter ſe-

roit rejetté, s'il n'avoit point d'autre fondement qu'une ressemblance à cette vérité, ou à cette opinion. C'est pourquoi notre docteur dit que *les sujets viennent de la fortune*, qui fait arriver les choses, *& non de l'art*, qui les imagine. Elle est maitresse des événemens, & le choix qu'elle nous donne de ceux qu'elle nous présente, enveloppe une secrette défense d'entreprendre sur elle, & d'en produire sur la scéne qui ne soient pas de sa façon. Aussi *les anciennes tragédies se sont arrêtées autour de peu de familles, parce qu'il étoit arrivé à peu de familles des choses dignes de la tragédie.* Les siécles suivans nous en ont assez fourni, pour franchir ces bornes, & ne marcher plus sur les pas des grecs; mais je ne pense pas qu'ils nous ayent donné la liberté de nous écarter de leurs régles. Il faut, s'il se peut, nous accommoder avec elles, & les amener jusqu'à nous. Le retranchement que nous avons fait des chœurs nous oblige à remplir nos poëmes de plus d'épisodes qu'ils ne faisoient, c'est quelque chose de plus, mais qui ne doit pas aller au delà de leurs maximes, bien qu'il aille au delà de leur pratique.

Il faut donc savoir quelles sont ces régles; mais notre malheur est, qu'Aristote, & Horace après lui, en ont écrit assez obscurément pour avoir besoin d'interprétes, & que ceux qui leur en ont voulu servir jusqu'ici ne les ont souvent expliqués qu'en grammairiens, ou en philosophes. Comme ils avoient plus d'étude & de spéculation, que d'expérience du théatre, leur lecture nous peut rendre plus doctes, mais non pas nous donner beaucoup de lumieres fort sûres pour y réussir.

Je hazarderai quelque chose sur cinquante ans de travail pour la scéne, & en dirai mes pensées tout simplement, sans esprit de contestation qui m'engage à les soutenir, & sans prétendre que personne renonce en ma faveur à celles qu'il en aura conçûes.

Ainsi ce que j'ai avancé dès l'entrée de ce discours, que *la poësie dramatique a pour but le seul plaisir des*

ſpectateurs, n'eſt pas pour l'emporter opiniâtrément ſur ceux qui penſent annoblir l'art, en lui donnant pour objet de profiter auſſi-bien que de plaire. Cette diſpute même ſeroit très-inutile, puiſqu'il eſt impoſſible de plaire ſelon les régles, qu'il ne s'y rencontre beaucoup d'utilité. Il eſt vrai qu'Ariſtote dans tout ſon traité de la poëtique n'a jamais employé ce mot une ſeule fois; qu'il attribue l'origine de la poëſie au plaiſir que nous prenons à voir imiter les actions des hommes; qu'il préfere la partie du poëme qui regarde le ſujet, à celle qui regarde les mœurs, parce que cette premiere contient ce qui a agréé le plus, comme les *agnitions* & les *péripéties*; qu'il fait entrer, dans la définition de la tragédie, l'agrément du diſcours dont elle eſt compoſée; & qu'il eſtime enfin plus que le poëme épique, en ce qu'elle a de plus la décoration extérieure & la muſique, qui délectent puiſſamment, & qu'étant plus courte & moins diffuſe, le plaiſir qu'on y prend eſt plus parfait : mais il n'eſt pas moins vrai qu'Horace nous apprend que nous ne ſaurions plaire à tout le monde, ſi nous n'y mêlons l'utile, & que les gens graves & ſérieux, les vieillards & les amateurs de la vertu s'y ennuieront, s'ils n'y trouvent rien à profiter.

Centuriæ ſeniorum agitant expertia frugis. Ainſi, quoique l'utile n'y entre que ſous la forme du délectable, il ne laiſſe pas d'y être néceſſaire; & il vaut mieux examiner de quelle façon il y peut trouver ſa place, que d'agiter, comme je l'ai déja dit, une queſtion inutile touchant l'utilité de cette ſorte de poëmes. J'eſtime donc qu'il s'y en peut rencontrer de quatre ſortes.

La premiere conſiſte aux ſentences & inſtructions morales qu'on y peut ſemer preſque par tout; mais il en faut uſer ſobrement, les mettre rarement en diſcours généraux, ou ne les pouſſer gueres loin, ſur-tout quand on fait parler un homme paſſionné, ou qu'on lui fait répondre par un autre; car il ne doit avoir non plus de patience pour les entendre, que de quiétude

d'esprit pour les concevoir & les dire. Dans les délibérations d'état, où un homme d'importance consulté par un roi s'explique de sens rassis, ces sortes de discours trouvent lieu de plus d'étendue; mais enfin il est toujours bon de les réduire souvent de la thése à l'hypothése; & j'aime mieux faire dire à un acteur, *l'amour vous donne beaucoup d'inquiétude*, que *l'amour donne beaucoup d'inquiétude aux esprits qu'il posséde.* Ce n'est pas que je voulusse entiérement bannir cette derniére façon de s'énonçer sur les maximes de la morale & de la politique. Tous mes poëmes demeureroient bien estropiés, si on en retranchoit ce que j'y en ai mêlé; mais encore un coup il ne les faut pas pousser loin sans les appliquer au particulier, autrement c'est un lieu commun, qui ne manque jamais d'ennuyer l'auditeur, parce qu'il fait languir l'action; &, quelque heureusement que réussisse cet étalage de moralités, il faut toujours craindre que ce ne soit un de ces ornemens ambitieux qu'Horace nous ordonne de retrancher.

J'avouerai toutefois que les discours généraux ont souvent grace, quand celui qui les prononce & celui qui les écoute ont tous deux l'esprit assez tranquille, pour se donner raisonnablement cette patience. Dans le quatriéme acte de Mélite, la joie qu'elle a d'être aimée de Tircis lui fait souffrir sans chagrin la remontrance de sa nourrice, qui de son côté satisfait à cette démangeaison qu'Horace attribue aux vieilles gens, de faire des leçons aux jeunes; mais si elle savoit que Tircis la crut infidéle, & qu'il en fut au désespoir, comme elle l'apprend ensuite, elle n'en souffriroit pas quatre vers. Quelquefois même ces discours sont nécessaires pour appuyer des sentimens, dont le raisonnement ne se peut fonder sur aucune des actions particulieres de ceux dont on parle. Rodogune au premier acte ne sauroit justifier la défiance qu'elle a de Cléopatre, que par le peu de sincérité qu'il y a d'ordinaire dans la réconciliation des grands après une offense signalée, parce que, depuis le traité de paix, cette reine

n'a rien fait qui la doive rendre suspecte de cette haine qu'elle lui conserve dans le cœur. L'assurance que prend Mélisse au quatriéme acte de la suite du Menteur sur les premieres protestations d'amour que lui fait Dorante, qu'elle n'a vû qu'une seule fois, ne se peut autoriser que sur la facilité & la promptitude que deux amans nés l'un pour l'autre ont à donner croyance à ce qu'ils s'entredisent ; & les douze vers qui expriment cette moralité en termes généraux ont tellement plû, que beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur mémoire. Vous en trouverez ici quelqu'autre de cette nature. La seule régle qu'on y peut établir, c'est qu'il les faut placer judicieusement, & sur-tout les mettre en la bouche de gens qui ayent l'esprit sans embarras, & qui ne soient point emportés par la chaleur de l'action.

La seconde utilité du poëme dramatique se rencontre en la naïve peinture des vices & des vertus, qui ne manque jamais à faire son effet, quand elle est bien achevée, & que les traits en sont si reconnoissables, qu'on ne les peut confondre l'un dans l'autre, ni prendre le vice pour la vertu. Celle-ci se fait alors toujours aimer, quoique malheureuse; & celui-là se fait toujours haïr, bien que triomphant. Les anciens se sont fort souvent contentés de cette peinture, sans se mettre en peine de faire récompenser les bonnes actions, & punir les mauvaises. Clytemnestre & son adultere tuent Agamemnon impunément; Médée en fait autant de ses enfans, & Atrée de ceux de son frere Thyeste, qu'il lui fait manger. Il est vrai qu'à bien considérer ces actions qu'ils choisissoient pour la catastrophe de leurs tragédies, c'étoient des criminels qu'ils faisoient punir; mais par des crimes plus grands que les leurs. Thyeste avoit abusé de la femme de son frere ; mais la vengeance qu'il en prend a quelque chose de plus affreux que ce premier crime. Jason étoit un perfide d'abandonner Médée, à qui il devoit tout; mais massacrer ses enfans à ses yeux, est

quelque chose de plus. Clytemnestre se plaignoit des concubines qu'Agamemnon ramenoit de Troie; mais il n'avoit point attenté sur sa vie, comme elle fait sur la sienne : & ces maitres de l'art ont trouvé le crime de son fils Oreste, qui la tue pour venger son pere, encore plus grand que le sien; puisqu'ils lui ont donné des Furies vengeresses pour le tourmenter, & n'en ont point donné à sa mere, qu'ils font jouir paisiblement avec son Ægiste du royaume d'un mari qu'elle avoit assassiné.

Notre théatre souffre difficilement de pareils sujets. Le Thyeste de Seneque n'y a pas été fort heureux : sa Medée y a trouvé plus de faveur; mais aussi, à le bien prendre, la perfidie de Jason & la violence du roi de Corinthe la font paroitre si injustement opprimée, que l'auditeur entre aisément dans ses intérets, & regarde sa vengeance comme une justice qu'elle se fait elle-méme de ceux qui l'oppriment.

C'est cet intérét qu'on aime à prendre pour les vertueux, qui a obligé d'en venir à cette autre maniere de finir le poëme dramatique par la punition des mauvaises actions & par la récompense des bonnes, qui n'est pas un précepte de l'art, mais un usage que nous avons embrassé, dont chacun peut se départir à ses périls. Il étoit dès le temps d'Aristote, & peut-être qu'il ne plaisoit pas trop à ce philosophe, puisqu'il dit, *qu'il n'a eu vogue que par l'imbécilité du jugement des spectateurs, & que ceux qui le pratiquent s'accommodent au goût du peuple, & écrivent selon les souhaits de leur auditoire.* En effet, il est certain que nous ne saurions voir un honnéte homme sur notre théatre, sans lui souhaiter de la prospérité, & nous fâcher de ses infortunes. Cela fait que quand il en demeure accablé, nous sortons avec chagrin, & remportons une espéce d'indignation contre l'auteur & les acteurs : mais quand l'événement remplit nos souhaits, & que la vertu y est couronnée, nous sortons avec pleine joie, & remportons une entiere satisfaction de l'ouvrage, & de

ceux qui l'ont repréſenté. Le ſuccès heureux de la vertu, en dépit des traverſes & des périls, nous excite à l'embraſſer, & le ſuccès funeſte du crime ou de l'injuſtice eſt capable de nous en augmenter l'horreur naturelle, par l'appréhenſion d'un pareil malheur.

C'eſt en cela que conſiſte la troiſiéme utilité du théatre, comme la quatriéme en la purgation des paſſions par le moyen de la pitié & de la crainte. Mais comme cette utilité eſt particuliére à la tragédie, je m'expliquerai ſur cet article au ſecond diſcours, où je traiterai de la tragédie en particulier, & paſſe à l'examen des parties qu'Ariſtote attribue au poëme dramatique. Je dis au poëme dramatique en général, bien qu'en traitant cette matiere il ne parle que de la tragédie; parce que tout ce qu'il en dit convient auſſi à la comédie, & que la différence de ces deux eſpéces de poëmes ne conſiſte qu'en la dignité des perſonnages, & des actions qu'ils imitent, & non pas en la façon de les imiter, ni aux choſes qui ſervent à cette imitation.

Le poëme eſt compoſé de deux ſortes de parties. Les unes ſont appellées parties de quantité, ou d'extenſion; & Ariſtote en nomme quatre, le prologue, l'épiſode, l'exode & le chœur. Les autres ſe peuvent nommer des parties intégrantes, qui ſe rencontrent dans chacune de ces premieres pour former tout le corps avec elles. Ce philoſophe y en trouve ſix, le ſujet, les mœurs, les ſentimens, la diction, la muſique & la décoration du théatre. De ces ſix, il n'y a que le ſujet dont la bonne conſtitution dépende proprement de l'art poëtique; les autres ont beſoin d'autres arts ſubſidiaires. Les mœurs, de la morale; les ſentimens, de la rhétorique; la diction, de la grammaire; & les deux autres parties ont chacune leur art, dont il n'eſt pas beſoin que le poëte ſoit inſtruit, parce qu'il y peut faire ſuppléer par d'autres que lui, ce qui fait qu'Ariſtote ne les traite pas. Mais, comme il faut qu'il exécute lui-même ce qui concerne les quatre premieres, la connoiſſance des arts dont elles dépendent lui eſt

absolument nécessaire, à moins qu'il aye reçû de la nature un sens commun assez fort & assez profond, pour suppléer à ce défaut.

Les conditions du sujet sont diverses pour la tragédie, & pour la comédie. Je ne toucherai à présent qu'à cè qui regarde cette derniere, qu'Aristote définit simplement, *une imitation de personnes basses & fourbes*. Je ne puis m'empêcher de dire que cette définition ne me satisfait point; &, puisque beaucoup de savans tiennent que son traité de la poëtique n'est pas venu tout entier jusqu'à nous, je veux croire que dans ce que le temps nous en a dérobé, il s'en rencontroit une plus achevée.

La poësie dramatique, selon lui, est une imitation des actions, & il s'arrête à la condition des personnes, sans dire quelles doivent être ces actions. Quoi qu'il en soit, cette définition avoit du rapport à l'usage de son temps, où l'on ne faisoit parler dans la comédie que des personnes d'une condition très-médiocre; mais elle n'a pas une entiere justesse pour le nôtre, où les rois même y peuvent entrer, quand leurs actions ne sont point au-dessus d'elle. Lorsqu'on met sur la scéne une simple intrigue d'amour entre des rois, & qu'ils ne courent aucun péril, ni de leur vie, ni de leur état, je ne croi pas que bien que les personnes soient illustres, l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la tragédie. Sa dignité demande quelque grand intérêt d'état, ou quelque passion plus noble & plus mâle que l'amour, telles que sont l'ambition ou la vengeance; & veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une maîtresse. Il est à propos d'y mêler l'amour, parce qu'il a toujours beaucoup d'agrément, & peut servir de fondement à ces intérêts, & à ces autres passions dont je parle; mais, il faut qu'il se contente du second rang dans le poëme, & leur laisse le premier.

Cette maxime semblera nouvelle d'abord; elle est toutefois de la pratique des anciens, chez qui nous ne voyons aucune tragédie, où il n'y ait qu'un intérêt

d'amour à démêler. Au contraire ils l'en bannissoient souvent, & ceux qui voudront considérer les miennes, reconnoîtront qu'à leur exemple, je ne lui ai jamais laissé prendre le pas devant, & que dans le Cid même, qui est sans contredit la piéce la plus remplie d'amour que j'aye faite, le devoir de la naissance & le soin de l'honneur l'emportent sur toutes les tendresses qu'il inspire aux amans que j'y fais parler.

Je dirai plus. Bien qu'il y ait de grands intérêts d'état dans un poëme, & que le soin qu'une personne royale doit avoir de sa gloire fasse taire sa passion, comme en D. Sanche, s'il ne s'y rencontre point de péril de vie, de pertes d'états, ou de bannissement, je ne pense pas qu'il ait droit de prendre un nom plus relevé que celui de comédie; mais pour répondre aucunement à la dignité des personnes dont celui-là représente les actions, je me suis hasardé d'y ajouter l'épithete d'héroïque, pour la distinguer d'avec les comédies ordinaires. Cela est sans exemple parmi les anciens; mais aussi il est sans exemple parmi eux de mettre des rois sur le théatre, sans quelqu'un de ces grands périls. Nous ne devons pas nous attacher si servilement à leur imitation, que nous n'osions essayer quelque chose de nous même, quand cela ne renverse point les régles de l'art; ne fut-ce que pour mériter cette louange que donnoit Horace aux poetes de son temps,

Nec non minimum meruere decus, vestigia græca
Ausi deserere,

& n'avoir point de part en cet honteux éloge,

O imitatores, servum pecus!

Ce qui nous sert maintenant d'exemple, dit Tacite, *a été autrefois sans exemple, & ce que nous faisons sans exemple en pourra servir un jour.*

La comédie differe donc en cela de la tragédie, que celle-ci veut pour son sujet une action illustre, extraordinaire, sérieuse; celle-là s'arrête à une action commune & enjouée: celle-ci demande de grands périls pour ses héros; celle-là se contente de l'inquiétude &

des déplaisirs de ceux à qui elle donne le premier rang parmi ses acteurs. Toutes les deux ont cela de commun, que cette action doit être complette & achevée; c'est-à-dire, que dans l'événement qui la termine, le spectateur doit être si bien instruit des sentimens de tous ceux qui y ont eu quelque part, qu'il sorte l'esprit en repos, & ne soit plus en doute de rien. Cinna conspire contre Auguste, sa conspiration est découverte, Auguste le fait arrêter. Si le poëme en demeuroit là, l'action ne seroit pas complette, parce que l'auditeur sortiroit dans l'incertitude de ce que cet empereur auroit ordonné de cet ingrat favori. Ptolomée craint que César, qui vient en Egypte, ne favorise sa sœur dont il est amoureux, & ne le force à lui rendre sa part du royaume, que son pere lui a laissée par testament. Pour attirer la faveur de son côté par un grand service, il lui immole Pompée; ce n'est pas assez, il faut voir comment César recevra ce grand sacrifice: Il arrive, il s'en fâche, il menace Ptolomée, il le veut obliger d'immoler les conseillers de cet attentat à cet illustre mort; ce roi surpris de cette réception si peu attendue, se résout à prévenir César & conspire contre lui, pour éviter par sa perte le malheur dont il se voit menacé; ce n'est pas encore assez, il faut savoir ce qui réussira de cette conspiration. César en a l'avis, & Ptolomée périssant dans un combat avec ses ministres, laisse Cléopatre en paisible possession du royaume dont elle demandoit la moitié, & César hors de péril; l'auditeur n'a plus rien à demander, & sort satisfait, parce que l'action est complette.

Je connois des gens d'esprit, & des plus savans en l'art poëtique, qui m'imputent d'avoir négligé d'achever le Cid, & quelques autres de mes poëmes, parce que je n'y conclus pas précisément le mariage des premiers acteurs, & que je ne les envoie point marier au sortir du théatre. A quoi il est aisé de répondre, que le mariage n'est point un achevement nécessaire pour la tragédie heureuse, ni même pour la comédie. Quant

à la premiere, c'est le péril d'un héros qui la constitue, & lorsqu'il en est sorti, l'action est terminée. Bien qu'il ait de l'amour, il n'est point besoin qu'il parle d'épouser sa maîtresse quand la bienséance ne le permet pas, & il suffit d'en donner l'idée après en avoir levé tous les empêchemens, sans lui en faire déterminer le jour. Ce seroit une chose insupportable que Chiméne en convint avec Rodrigue dès le lendemain qu'il a tué son pere, & Rodrigue seroit ridicule, s'il faisoit la moindre démonstration de le desirer. Je dis la même chose d'Antiochus. Il ne pourroit dire de douceurs à Rodogune qui ne fussent de mauvaise grace, dans l'instant que sa mere se vient d'empoisonner à leurs yeux, & meurt dans la rage de n'avoir pû les faire périr avec elle. Pour la comédie, Aristote ne lui impose point d'autre devoir pour conclusion, *que de rendre amis ceux qui étoient ennemis*. Ce qu'il faut entendre un peu plus généralement que les termes ne semblent porter, & l'étendre à la réconciliation de toute sorte de mauvaise intelligence; comme quand un fils rentre aux bonnes graces d'un pere, qu'on a vû en colere contre lui pour ses débauches; ce qui est une fin assez ordinaire aux anciennes comédies, ou que deux amans séparés par quelque fourbe qu'on leur a faite, ou par quelque pouvoir dominant, se réunissent par l'éclaircissement de cette fourbe, ou par le consentement de ceux qui y mettoient obstacle; ce qui arrive presque toujours dans les nôtres, qui n'ont que très-rarement une autre fin que des mariages. Nous devons toutefois prendre garde que ce consentement ne vienne pas par un simple changement de volonté, mais par un événement qui en fournisse l'occasion. Autrement il n'y auroit pas grand artifice au dénouement d'une piéce, si après l'avoir soutenue durant quatre actes sur l'autorité d'un pere qui n'approuve point les inclinations amoureuses de son fils, ou de sa fille, il y consentoit tout d'un coup au cinquiéme, par cette seule raison que c'est le cinquiéme, & que

l'auteur n'oseroit en faire six. Il faut un effet considérable qui l'y oblige, comme si l'amant de sa fille lui sauvoit la vie en quelque rencontre, où il fût prêt d'être assassiné par ses ennemis, ou que par quelque accident inespéré, il fût reconnu pour être de plus grande condition, & mieux dans la fortune, qu'il ne paroissoit.

Comme il est nécessaire que l'action soit complette, il faut aussi n'ajouter rien au-delà; parce que quand l'effet est arrivé, l'auditeur ne souhaite plus rien & s'ennuie de tout le reste. Ainsi les sentimens de joie qu'ont deux amans qui se voyent réunis après de longues traverses, doivent être bien courts : & je ne sai pas quelle grace a eu chez les Athéniens la contestation de Ménélas & de Teucer, pour la sépulture d'Ajax que Sophocle fait mourir au quatrième acte; mais je sai bien que de notre temps la dispute du même Ajax, & d'Ulisse pour les armes d'Achille après sa mort, lassa fort les oreilles, bien qu'elle partit d'une bonne main. Je ne puis déguiser même que j'ai peine encore à comprendre comment on a pu souffrir le cinquiéme acte de Mélite & de la Veuve. On n'y voit les premiers acteurs que réunis ensemble, & ils n'y ont plus d'intérêt qu'à savoir les auteurs de la fausseté ou de la violence qui les a séparés. Cependant ils en pouvoient être déja instruits, si je l'eusse voulu, & semblent n'être plus sur le théatre que pour servir de témoins au mariage de ceux du second ordre; ce qui fait languir toute cette fin, où ils n'ont point de part. Je n'ose attribuer le bonheur qu'eurent ces deux comédies à l'ignorance des préceptes, qui étoit assez générale en ce temps-là, d'autant que ces mêmes préceptes, bien ou mal observés, doivent faire leur effet, bon ou mauvais, sur ceux même qui faute de les savoir s'abandonnent au courant des sentimens naturels : mais je ne puis que je n'avoue du moins, que la vieille habitude qu'on avoit alors à ne voir rien de mieux ordonné, a été cause qu'on ne s'est pas indigné contre ces

défauts, & que la nouveauté d'un genre de comédie très-agréable, & qui jusques-là n'avoit point paru sur la scéne, a fait qu'on a voulu trouver belles toutes les parties d'un corps qui plaisoit à la vûe, bien qu'il n'eût pas toutes ses proportions dans leur justesse.

La comédie & la tragédie se ressemblent encore en, ce que l'action qu'elles choisissent pour imiter *doit avoir une juste grandeur*, c'est-à-dire, *qu'elle ne doit être, ni si petite qu'elle échappe à la vûe comme un atôme, ni si vaste, qu'elle confonde la mémoire de l'auditeur, & égare son imagination.* C'est ainsi qu'Aristote explique cette condition du poëme, & il ajoute que *pour être d'une juste grandeur, elle doit avoir un commencement, un milieu & une fin.* Ces termes sont si généraux, qu'ils semblent ne signifier rien; mais à les bien entendre, ils excluent les actions momentanées qui n'ont point ces trois parties. Telle est peut-être la mort de la sœur d'Horace, qui se fait tout d'un coup sans aucune préparation dans les trois actes qui la précédent, & je m'assure que si Cinna attendoit au cinquiéme à conspirer contre Auguste, & qu'il consumât les quatre autres en protestations d'amour à Æmilie, ou en jalousies contre Maxime; cette conspiration surprenante feroit bien des révoltes dans les esprits, à qui ces quatre premiers auroient fait attendre toute autre chose.

Il faut donc qu'une action, pour être d'une juste grandeur, ait un commencement, un milieu & une fin. Cinna conspire contre Auguste, & rend compte de sa conspiration à Æmilie, voilà le commencement; Maxime en fait avertir Auguste, voilà le milieu; Auguste lui pardonne, voilà la fin. Ainsi dans les comédies de ce premier volume, j'ai presque toujours établi deux amans en bonne intelligence, je les ai brouillés ensemble par quelque fourbe, & les ai réunis par l'éclaircissement de cette même fourbe qui les séparoit.

A ce que je viens de dire de la juste grandeur de l'action, j'ajoute un mot touchant celle de sa représenta-

tion, que nous bornons d'ordinaire à un peu moins de deux heures. Quelques-uns réduisent le nombre des vers qu'on y récite à quinze cens, & veulent que les pièces de théatre ne puissent aller jusqu'à dix-huit, sans laisser un chagrin capable de faire oublier les plus belles choses. J'ai été plus heureux que leur régle ne me le permet, en ayant donné pour l'ordinaire deux mille aux comédies, & un peu plus de dix-huit cens aux tragédies, sans avoir sujet de me plaindre que mon auditoire ait montré trop de chagrin pour cette longueur.

C'est assez parler du sujet de la comédie, & des conditions qui lui sont nécessaires. La vrai-semblance en est une dont je parlerai en un autre lieu; il y a de plus, que les évènemens en doivent toujours être heureux; ce qui n'est pas une obligation de la tragédie, où nous avons le choix de faire un changement de bonheur en malheur, ou de malheur en bonheur. Cela n'a pas besoin de commentaire. Je viens à la seconde partie du poëme, qui sont les mœurs.

Aristote leur prescrit quatre conditions, *qu'elles soient bonnes, convenables, semblables & égales*. Ce sont des termes qu'il a si peu expliqués, qu'il nous laisse grand lieu de douter de ce qu'il veut dire.

Je ne puis comprendre comment on a voulu entendre par ce mot de *bonnes*, qu'il faut qu'elles soient vertueuses. La plûpart des poëmes, tant anciens que modernes, demeureroient en un pitoyable état, si l'on en retranchoit tout ce qui s'y rencontre de personnages méchans, ou vicieux, ou tachés de quelque foiblesse, qui s'accorde mal avec la vertu. Horace a pris soin de décrire en général les mœurs de chaque âge, & leur attribue plus de défauts que de perfections, & quand il nous prescrit de peindre Medée fiére & indomtable, Ixion perfide, Achille emporté de colere, jusqu'à maintenir que les loix ne sont pas faites pour lui, & ne vouloir prendre droit que par les armes, il ne nous donne pas de grandes vertus à exprimer. Il

faut donc trouver une bonté compatible avec ces sortes de mœurs, & s'il m'est permis de dire mes conjectures sur ce qu'Aristote nous demande par là, je croi que c'est le caractere brillant & élevé d'une habitude vertueuse ou criminelle, selon qu'elle est propre & convenable à la personne qu'on introduit. Cléopatre dans Rodogune est très-méchante, il n'y a point de parricide qui lui fasse horreur, pourvû qu'il la puisse conserver sur un trône qu'elle préfere à toutes choses, tant son attachement à la domination est violent; mais tous ces crimes sont accompagnés d'une grandeur d'ame, qui a quelque chose de si haut, qu'en même temps qu'on déteste ses actions, on admire la source dont elles partent. J'ose dire la même chose du Menteur. Il est hors de doute que c'est une habitude vicieuse que de mentir; mais il débite ses menteries avec une telle présence d'esprit, & tant de vivacité, que cette imperfection a bonne grace en sa personne, & fait confesser aux spectateurs que le talent de mentir ainsi est un vice dont les sots ne sont point capables. Pour troisiéme exemple, ceux qui voudront examiner la maniere dont Horace décrit la colere d'Achille, ne s'éloigneront pas de ma pensée. Elle a pour fondement un passage d'Aristote, qui suit d'assez près celui que je tâche d'expliquer. *La poësie, dit-il, est une imitation de gens meilleurs qu'ils n'ont été, & comme les peintres font souvent des portraits flattés, qui sont plus beaux que l'original, & conservent toutefois la ressemblance; ainsi les poëtes représentant des hommes colères ou faineans, doivent tirer une haute idée de ces qualités qu'ils leur attribuent, en sorte qu'il s'y trouve un bel exemplaire d'équité, ou de dureté, & c'est ainsi qu'Homere a fait Achille bon.* Ce dernier mot est à remarquer, pour faire voir qu'Homere a donné aux emportemens de la colere d'Achille, cette bonté nécessaire aux mœurs, que je fais consister en cette élevation de leur caractere, & dont Robertel parle ainsi: *Unumquodque genus per se supremos quosdam habet decoris*

gradus, & abſolutiſſimam recipit formam, non tamen degenerans à ſua natura & effigie priſtina.

Ce texte d'Ariſtote que je viens de citer peut faire de la peine, en ce qu'il porte *que les mœurs des hommes coleres, ou fainéans, doivent être peints dans un tel degré d'excellence, qu'il s'y rencontre un haut exemplaire d'équité, ou de dureté.* Il y a du rapport de la dureté à la colère, & c'eſt ce qu'attribue Horace à celle d'Achille en ce vers,

Iracundus, inexorabilis, acer.

Mais il n'y en a point de l'équité à la fainéantiſe, & je ne puis voir quelle part elle peut avoir en ſon caractere. C'eſt ce qui me fait douter ſi le mot grec ῥαθυμοῦ a été rendu dans le ſens d'Ariſtote par les interprétes latins que j'ai ſuivis. Pacius le tourne *deſides*; Victorius *inertes*; Heinſius, *ſegnes*, & le mot de *fainéans* dont je me ſuis ſervi pour le mettre en notre langue, répond aſſez à ces trois verſions; mais Caſtelvetro le rend en la ſienne par celui de *manſueti, débonnaires, ou pleins de manſuétude*; & non-ſeulement ce mot a une oppoſition plus juſte à celui de *colere*, mais auſſi il s'accorderoit mieux avec cette habitude, qu'Ariſtote appelle ἐπιείκεια dont il nous demande un bel exemplaire. Ces trois interprétes traduiſent ce mot grec par celui d'*équité* ou de *probité*, qui répondroit mieux au *manſueti* de l'italien, qu'à leurs *ſegnes, deſides, inertes*, pourvû qu'on n'entendit, par là, qu'une bonté naturelle, qui ne ſe fâche que mal-aiſément; mais j'aimerois mieux encore celui de *piacevolezza*, dont l'autre ſe ſert pour l'exprimer en ſa langue; & je crois que pour lui laiſſer ſa force en la nôtre, on le pourroit tourner par celui de *condeſcendance*, ou *facilité équitable d'approuver, excuſer, & ſupporter tout ce qui arrive.* Ce n'eſt pas que je me veuille faire juge entre de ſi grands hommes; mais je ne puis diſſimuler que la verſion italienne de ce paſſage me ſemble avoir quelque choſe de plus juſte que ces trois latines. Dans cette diverſité d'interprétations, chacun eſt en liberté

de choisir, puisque même on a droit de les rejetter toutes, quand il s'en présente une nouvelle qui plaît davantage, & que les opinions des plus savans ne sont pas des loix pour nous.

Il me vient encore une autre conjecture touchant ce qu'entend Aristote par cette bonté de mœurs, qu'il leur impose pour premiere condition. C'est qu'elles doivent être vertueuses tant qu'il se peut, en sorte que nous n'exposions point de vicieux, ou de criminels sur le théatre, si le sujet que nous traitons n'en a besoin. Il donne lieu lui-même à cette pensée, lorsque voulant marquer un exemple d'une faute contre cette régle, il se sert de celui de Ménélas dans l'Oreste d'Euripide, dont le défaut ne consiste pas en ce qu'il est injuste, mais en ce qu'il l'est sans nécessité.

Je trouve dans Castelvetro une troisiéme explication qui pourroit ne déplaire pas, qui est, que cette bonté de mœurs ne regarde que le premier personnage qui doit toujours se faire aimer, & par conséquent être vertueux, & non pas ceux qui le persécutent, ou le font périr : mais comme c'est restraindre à un seul ce qu'Aristote dit en général, j'aimerois mieux m'arréter, pour l'intelligence de cette premiere condition, à cette élévation, ou perfection de caractere dont j'ai parlé, qui peut convenir à tous ceux qui paroissent sur la scéne ; & je ne pourrois suivre cette derniere interprétation, sans condamner le Menteur dont l'habitude est vicieuse, bien qu'il tienne le premier rang dans la comédie qui porte ce titre.

En second lieu, les mœurs doivent être convenables. Cette condition est plus aisée à entendre que la premiere. Le poëte doit considérer l'âge, la dignité, la naissance, l'emploi, & le pays de ceux qu'il introduit : il faut qu'il sache ce qu'on doit à sa patrie, à ses parens, à ses amis, à son roi ; quel est l'office d'un magistrat, ou d'un général d'armée, afin qu'il puisse y conformer ceux qu'il veut faire aimer aux spectateurs, & en éloigner ceux qu'il leur veut faire haïr ; car c'est

une maxime infaillible, que pour bien réussir, il faut intéresser l'auditoire pour les premiers acteurs. Il est bon de remarquer encore que ce qu'Horace dit des mœurs de chaque âge n'est pas une régle, dont on ne puisse se dispenser sans scrupule. Il fait les jeunes gens prodigues, & les vieillards avares ; le contraire arrive tous les jours sans merveille, mais il ne faut pas que l'un agisse à la maniere de l'autre, bien qu'il ait quelquefois des habitudes & des passions qui conviendroient mieux à l'autre. C'est le propre d'un jeune homme d'être amoureux, & non pas d'un vieillard, cela n'empéche pas qu'un vieillard ne le devienne ; les exemples en sont assez souvent devant nos yeux ; mais il passeroit pour fou, s'il vouloit faire l'amour en jeune homme, & s'il prétendoit se faire aimer par les bonnes qualités de sa personne. Il peut espérer qu'on l'écoutera, mais cette espérance doit être fondée sur son bien, ou sur sa qualité, & non pas sur ses mérites ; & ses prétentions ne peuvent être raisonnables, s'il ne croit avoir affaire à une ame assez intéressée pour déférer tout à l'éclat des richesses, ou à l'ambition du rang.

La qualité de *semblables*, qu'Aristote demande aux mœurs, regarde particulierement les personnes que l'histoire ou la fable nous fait connoitre, & qu'il faut toujours peindre telles que nous les y trouvons. C'est ce que veut dire Horace par ce vers,

Sit Medea ferox invictaque.

Qui peindroit Ulisse en grand guerrier, ou Achille en grand discoureur, ou Médée en femme fort soumise s'exposeroit à la risée publique. Ainsi ces deux qualités, dont quelques interprétes ont beaucoup de peine à trouver la différence qu'Aristote veut qui soit entr'elles sans la désigner, s'accorderont aisément, pourvû qu'on les sépare, & qu'on donne celle de *convenables* aux personnes imaginées qui n'ont jamais eu d'être que dans l'esprit du poëte, en réservant l'autre pour celles qui sont connues par l'histoire

ou par la fable, comme je viens de le dire.

Il reste à parler de l'*égalité*, qui nous oblige à conserver jusqu'à la fin à nos personnages les mœurs que nous leur avons données au commencement.

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, & sibi constet.

L'inégalité y peut toutefois entrer sans défaut, non seulement quand nous introduisons des personnes d'un esprit léger & inégal, mais encore lorsqu'en conservant l'égalité au dedans, nous donnons l'inégalité au dehors selon l'occasion. Telle est celle de Chiméne du côté de l'amour, elle aime toujours fortement Rodrigue dans son cœur; mais cet amour agit autrement en la présence du roi, autrement en celle de l'Infante, & autrement en celle de Rodrigue; & c'est ce qu'Aristote appelle des mœurs inégalement égales.

Il se présente une difficulté à éclaircir sur cette matiere, touchant ce qu'entend Aristote, lorsqu'il dit, *que la tragédie se peut faire sans mœurs, & que la plûpart de celles des modernes de son temps n'en ont point.* Le sens de ce passage est assez mal aisé à concevoir, vû que, selon lui-même, c'est par les mœurs qu'un homme est méchant ou homme de bien, spirituel ou stupide, timide ou hardi, constant ou irrésolu, bon ou mauvais politique, & qu'il est impossible qu'on en mette aucun sur le théatre qui ne soit bon ou méchant, & qu'il n'ait quelqu'une de ces autres qualités. Pour accorder ces deux sentimens qui semblent opposés l'un à l'autre, j'ai remarqué que ce philosophe dit ensuite que *si un poëte a fait de belles narrations morales, & des discours bien sententieux, il n'a fait encore rien par là qui concerne la tragédie.* Cela m'a fait considérer que les mœurs ne sont pas seulement le principe des actions, mais aussi du raisonnement. Un homme de bien agit & raisonne en homme de bien, un méchant agit & raisonne en méchant, & l'un & l'autre étale de diverses maximes de

morale ſuivant cette diverſe habitude. C'eſt donc de ces maximes que cette habitude produit, que la tragédie peut ſe paſſer, & non pas de l'habitude même, puiſqu'elle eſt le principe des actions, & que les actions ſont l'ame de la tragédie, où l'on ne doit parler qu'en agiſſant, & pour agir. Ainſi pour expliquer ce paſſage d'Ariſtote par l'autre, nous pouvons dire, que quand il parle d'une tragédie ſans mœurs, il entend une tragédie où les acteurs énoncent ſimplement leurs ſentimens, ou ne les appuient que ſur des raiſonnemens tirés du fait, comme Cléopatre dans le ſecond acte de Rodogune, & non pas ſur des maximes de morale ou de politique, comme Rodogune dans ſon premier acte. Car, je le répete encore, faire un poëme de théatre, où aucuns des acteurs ne ſoit ni bon ni méchant, prudent ni imprudent, cela eſt abſolument impoſſible.

Après les mœurs viennent les ſentimens, par où l'acteur fait connoitre ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoi il peut ſe contenter d'un ſimple témoignage de ce qu'il ſe propoſe de faire, ſans le fortifier de raiſonnemens moraux, comme je viens de le dire. Cette partie a beſoin de la rhétorique pour peindre les paſſions & les troubles de l'eſprit, pour conſulter, délibérer, exagérer ou exténuer; mais il y a cette différence pour ce regard entre le poëte dramatique & l'orateur, que celui-ci peut étaler ſon art, & le rendre remarquable avec pleine liberté, & que l'autre doit le cacher avec ſoin, parce que ce n'eſt jamais lui qui parle, & que ceux qu'il fait parler ne ſont pas des orateurs.

La diction dépend de la grammaire. Ariſtote lui attribue les figures, que nous ne laiſſons pas d'appeller communément figures de rhétorique. Je n'ai rien à dire là-deſſus, ſinon que le langage doit être net, les figures placées à propos & diverſifiées, & la verſification aiſée & élevée au-deſſus de la proſe, mais non pas juſqu'à l'enflûre du poëme épique, puiſque

ceux que le poëte fait parler ne sont pas des poëtes.

Le retranchement que nous avons fait des chœurs a retranché la musique de nos poëmes. Une chanson y a quelquefois bonne grace, & dans les piéces de machines cet ornement est redevenu nécessaire pour remplir les oreilles de l'auditeur, pendant que les machines descendent.

La décoration du théatre a besoin de trois arts pour la rendre belle, de la peinture, de l'architecture & de la perspective. Aristote prétend que cette partie, non plus que la précédente, ne regarde pas le poëte, & comme il ne la traite point, je me dispenserai d'en dire plus qu'il ne m'en a appris.

Pour achever ce discours, je n'ai plus qu'à parler des parties de quantité, qui sont le prologue, l'épisode, l'exode, & le chœur. Le prologue est *ce qui se récite avant le premier chant du chœur*. L'épisode, *ce qui se récite entre les chants du chœur*. Et l'exode, *ce qui se récite après le dernier chant du chœur*. Voilà tout ce que nous en dit Aristote, qui nous marque plûtôt la situation de ces parties, & l'ordre qu'elles ont entr'elles dans la représentation, que la part de l'action qu'elles doivent contenir. Ainsi pour les appliquer à notre usage, le prologue est notre premier acte, l'épisode fait les trois suivans, & l'exode le dernier.

Je dis que le prologue est ce qui se récite devant le premier chant du chœur, bien que la version ordinaire porte, *devant la premiere entrée du chœur*; ce qui nous embarrasseroit fort, vû que dans beaucoup de tragédies grecques le chœur parle le premier, & ainsi elles manqueroient de cette partie, ce qu'Aristote n'eût pas manqué de remarquer. Pour m'enhardir à changer ce terme, afin de lever la difficulté, j'ai considéré qu'encore que le mot grec πάροδος, dont se sert ici ce philosophe, signifie communément l'entrée en un chemin ou place publique, qui étoit le lieu ordinaire où nos anciens faisoient parler leurs

acteurs : en cet endroit toutefois il ne peut signifier que le premier chant du chœur. C'est ce qu'il m'apprend lui-même un peu après, en disant que le πάροδος du chœur est la premiere chose que dit tout le chœur ensemble. Or quand le chœur entier disoit quelque chose, il chantoit, & quand il parloit sans chanter, il n'y avoit qu'un de ceux dont il étoit composé qui parlât au nom de tous. La raison en est que le chœur tenoit alors lieu d'acteur, & ce qu'il disoit servoit à l'action, & devoit par conséquent être entendu, ce qui n'eût pas été possible, si tous ceux qui le composoient, & qui étoient quelquefois jusqu'au nombre de cinquante, eussent parlé, ou chanté tous à la fois. Il faut donc rejetter ce premier πάροδος du chœur, qui est la borne du prologue, à la premiere fois qu'il demeuroit seul sur le théatre, & chantoit : jusques-là il n'y étoit introduit que parlant avec un acteur par une seule bouche, ou s'il y demeuroit seul sans chanter, il se séparoit en deux demi-chœurs, qui ne parloient non plus chacun de leur côté que par un seul organe, afin que l'auditeur pût entendre ce qu'ils disoient, & s'instruire de ce qu'il falloit qu'il apprit pour l'intelligence de l'action.

Je réduis ce prologue à notre premier acte, suivant l'intention d'Aristote, & pour suppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de son livre, je dirai qu'il doit contenir les semences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale, que pour les épisodiques ; en sorte qu'il n'entre aucun acteur dans les actes suivans, qu'il ne soit connu par ce premier, ou du moins appellé par quelqu'un qui y aura été introduit. Cette maxime est nouvelle & assez sévere, & je ne l'ai pas toujours gardée ; mais j'estime qu'elle sert beaucoup à fonder une véritable unité d'action, par la liaison de toutes celles qui concourent dans le poëme. Les anciens s'en sont fort écartés, particulierement dans les agnitions, pour lesquelles ils se

ſont preſque toujours ſervi de gens qui ſurvenoient par hazard au cinquiéme acte, & ne ſeroient arrivés qu'au dixiéme, ſi la piéce en eût eu dix. Tel est ce vieillard de Corinthe dans l'Oedipe de Sophocle, & de Seneque, où il ſemble tomber des nues par miracle, en un temps où les acteurs ne ſauroient plus où en prendre, ni quelle poſture tenir, s'il arrivoit une heure plus tard. Je ne l'ai introduit qu'au cinquiéme acte non plus qu'eux; mais j'ai préparé ſa venue dès le premier, en faiſant dire à Oedipe qu'il attend dans le jour, la nouvelle de la mort de ſon pere. Ainſi dans la Veuve, bien que Célidan ne paroiſſe qu'au troiſiéme, il y eſt amené par Alcidon qui eſt du premier. Il n'en eſt pas de même des Maures dans le Cid, pour leſquels il n'y a aucune préparation au premier acte. Le plaideur de Poitiers dans le Menteur avoit le même défaut, mais j'ai trouvé le moyen d'y remédier en cette édition, où le dénouement ſe trouve préparé par Philiſte, & non plus par lui.

Je voudrois donc que le premier acte contînt le fondement de toutes les actions, & fermât la porte à tout ce qu'on voudroit introduire d'ailleurs dans le reſte du poëme. Encore que ſouvent il ne donne pas toutes les lumieres néceſſaires pour l'entiere intelligence du ſujet, & que tous les acteurs n'y paroiſſent pas, il ſuffit qu'on y parle d'eux, ou que ceux qu'on y fait paroître ayent beſoin de les aller chercher, pour venir à bout de leurs intentions. Ce que je dis ne ſe doit entendre que des perſonnages qui agiſſent dans la piéce par quelque propre intérêt conſidérable, ou qui apportent une nouvelle importante qui produit un notable effet. Un domeſtique qui n'agit que par l'ordre de ſon maître, un confident qui reçoit le ſecret de ſon ami, & le plaint de ſon malheur, un pere qui ne ſe montre que pour conſentir ou contredire le mariage de ſes enfans, une femme qui conſole & conſeille ſon mari, en un mot, tous ces

ces gens sans action n'ont point besoin d'être insinués au premier acte ; & , quand je n'y aurois point parlé de Livie dans Cinna, j'aurois pû la faire entrer au quatriéme, sans pécher contre cette régle. Mais je souhaiterois qu'on l'observât inviolablement, quand on fait concourir deux actions différentes, bien qu'ensuite elles se mêlent ensemble. La conspiration de Cinna, & la consultation d'Auguste avec lui & Maxime, n'ont aucune liaison entr'elles, & ne font que concourir d'abord, bien que le résultat de l'une produise de beaux effets pour l'autre, & soit cause que Maxime en fait découvrir le secret à cet empereur. Il a été besoin d'en donner l'idée dès le premier acte, où Auguste mande Cinna & Maxime. On n'en sait pas la cause; mais enfin il les mande, & cela suffit pour faire une surprise très-agréable, de le voir délibérer s'il quittera l'empire, ou non, avec deux hommes qui ont conspiré contre lui. Cette surprise auroit perdu la moitié de ses graces, s'il ne les eût point mandés dès le premier acte, ou si on n'y eût point connu Maxime pour un des chefs de ce grand dessein. Dans Dom Sanche, le choix que la reine de Castille doit fairè d'un mari, & le rappel de celle d'Aragon dans ses états, sont deux choses tout-à-fait différentes, aussi sont-elles proposées toutes deux au premier acte; & quand on introduit deux sortes d'amour, il ne faut jamais y manquer.

Ce premier acte s'appelloit prologue du temps d'Aristote, & communément on y faisoit l'ouverture du sujet pour instruire le spectateur de tout ce qui s'étoit passé avant le commencement de l'action qu'on alloit représenter, & de tout ce qu'il falloit qu'il sût pour comprendre ce qu'il alloit voir. La maniere de donner cette intelligence a changé suivant les temps. Euripide en a usé assez grossiérement, en introduisant tantôt un dieu dans une machine, par qui les spectateurs recevoient cet éclaircissement, & tantôt un de ses principaux personnages qui les en instruisoit

lui-même ; comme dans son Iphigénie, & dans son Héléne, où ces deux héroïnes racontent d'abord toute leur histoire, & l'apprennent à l'auditeur, sans avoir aucun acteur avec elles à qui adresser leur discours.

Ce n'est pas que je veuille dire, que quand un acteur parle seul, il ne puisse instruire l'auditeur de beaucoup de choses ; mais il faut que ce soit par les sentimens d'une passion qui l'agite, & non pas par une simple narration. Le monologue d'Æmilie, qui ouvre le théatre dans Cinna, fait assez connoître qu'Auguste a fait mourir son pere, & que pour venger sa mort elle engage son amant à conspirer contre lui ; mais c'est par le trouble & la crainte que le péril où elle expose Cinna jette dans son ame, que nous en avons la connoissance. Sur-tout le poëte se doit souvenir que quand un acteur est seul sur le théatre, il est présumé ne faire que s'entretenir en lui-même, & ne parle qu'afin que le spectateur sache de quoi il s'entretient, & à quoi il pense. Ainsi ce seroit une faute insupportable, si un autre acteur apprenoit par là ses secrets. On excuse cela dans une passion si violente, qu'elle le force d'éclater, bien qu'on n'ait personne à qui la faire entendre ; & je ne le voudrois pas condamner en un autre, mais j'aurois de la peine à me le souffrir.

Plaute a crû remédier à ce désordre d'Euripide, en introduisant un prologue détaché, qui se récitoit par un personnage, qui n'avoit quelquefois autre nom que celui de prologue, & n'étoit point du tout du corps de la piéce. Aussi ne parloit-il qu'aux spectateurs, pour les instruire de ce qui avoit précédé, & amener le sujet jusqu'au premier acte, où commençoit l'action.

Térence qui est venu depuis lui, a gardé ces prologues, & en a changé la matiére. Il les a employés à faire son apologie contre ses envieux ; &, pour ouvrir son sujet, il a introduit une nouvelle

forte de perſonnages, qu'on a appellés protatiques, parce qu'ils ne paroiſſent que dans la protaſe, où ſe doit faire la propoſition & l'ouverture du ſujet. Ils en écoutoient l'hiſtoire, qui leur étoit racontée par un autre acteur; & par ce récit qu'on leur en faiſoit, l'auditeur demeuroit inſtruit de ce qu'il devoit ſavoir touchant les intérêts des premiers acteurs, avant qu'ils paruſſent ſur le théatre. Tels ſont Soſie dans ſon Andrienne, & Davus dans ſon Phormion, qu'on ne revoit plus après la narration, & qui ne ſervent qu'à l'écouter. Cette méthode eſt fort artificieuſe; mais je voudrois, pour ſa perfection, que ces mêmes perſonnages ſerviſſent encore à quelqu'autre choſe dans la piéce, & qu'ils y fuſſent introduits par quelqu'autre occaſion que celle d'écouter ce récit. Pollux dans Médée eſt de cette nature. Il paſſe par Corinthe en allant au mariage de ſa ſœur, & s'étonne d'y rencontrer Jaſon qu'il croyoit en Theſſalie; il apprend de lui ſa fortune, & ſon divorce avec Médée, pour épouſer Créuſe, qu'il aide enſuite à ſauver des mains d'Egée, qui l'avoit fait enlever, & raiſonne avec le roi ſur la défiance qu'il doit avoir des préſens de Médée. Toutes les piéces n'ont pas beſoin de ces éclairciſſemens, & par conſéquent on ſe peut paſſer ſouvent de ces perſonnages, dont Térence ne s'eſt ſervi que ces deux fois dans les ſix comédies que nous avons de lui.

Notre ſiécle a inventé une autre eſpéce de prologue pour les piéces de machines, qui ne touche point au ſujet, & n'eſt qu'une louange adroite du prince, devant qui ces poëmes doivent être répréſentés. Dans l'Andromède, Melpoméne emprunte au ſoleil ſes rayons, pour éclairer ſon théatre en faveur du roi, pour qui elle a préparé un ſpectacle magnifique. Le prologue de la Toiſon d'Or ſur le mariage de Sa Majeſté, & la paix avec l'Eſpagne, a quelque choſe encore de plus éclatant. Ces prologues doivent avoir beaucoup d'invention, & je

ne pense pas qu'on y puisse raisonnablement introduire que des dieux imaginaires de l'antiquité, qui ne laissent pas toutefois de parler des choses de notre temps, par une fiction poëtique, qui fait un grand accommodement de théâtre.

L'épisode, selon Aristote en cet endroit, sont les trois actes du milieu; mais, comme il applique ce nom ailleurs aux actions qui sont hors de la principale, & qui lui servent d'un ornement dont elle se pourroit passer, je dirai que bien que trois actes s'appellent épisode, ce n'est pas à dire qu'ils ne soient composés que d'épisodes. La consultation d'Auguste au second acte de Cinna, les remords de cet ingrat, ce qu'il en découvre à Æmilie, & l'effort que fait Maxime pour persuader à cet objet de son amour caché de s'enfuir avec lui, ne sont que des épisodes; mais l'avis que fait donner Maxime par Euphorbe à l'empereur, les irrésolutions de ce prince, & les conseils de Livie, sont de l'action principale; & dans Héraclius ces trois actes ont plus d'action principale que d'épisodes. Ces épisodes sont de deux sortes, & peuvent être composés des actions particulieres des principaux acteurs, dont toutefois l'action principale pourroit se passer, ou des intérêts des seconds amans qu'on introduit, & qu'on appelle communément des personnages épisodiques. Les uns & les autres doivent avoir leur fondement dans le premier acte, & être attachés à l'action principale, c'est-à-dire, y servir de quelque chose; & particuliérement ces personnages épisodiques doivent s'embarrasser si bien avec les premiers, qu'une seule intrigue brouille les uns & les autres. Aristote blâme fort les épisodes détachés, & dit *que les mauvais poëtes en font par ignorance, & les bons en faveur des comédiens, pour leur donner de l'emploi.* L'Infante du Cid est de ce nombre, & on la pourra condamner, ou lui faire grace par ce texte d'Aristote, suivant le rang qu'on voudra me donner parmi nos modernes.

Je ne dirai rien de l'exode, qui n'est autre chose que notre cinquiéme acte. Je pense en avoir expliqué le principal emploi, quand j'ai dit que l'action du poëme dramatique doit être complette. Je n'y ajouterai que ce mot; qu'il faut, s'il se peut, lui réserver toute la catastrophe, & même la reculer vers la fin autant qu'il est possible. Plus on la différe, plus les esprits demeurent suspendus, & l'impatience qu'ils ont de savoir de quel côté elle tournera, est cause qu'ils la reçoivent avec plus de plaisir : ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet acte. L'auditeur qui la sait trop tôt n'a plus de curiosité; & son attention languit durant tout le reste, qui ne lui apprend rien de nouveau. Le contraire s'est vû dans la Mariane, dont la mort, bien qu'arrivée dans l'intervalle qui sépare le quatriéme acte du cinquiéme, n'a pas empéché que les déplaisirs d'Hérode qui occupe tout ce dernier, n'ayent plû extraordinairement; mais je ne conseillerois à personne de s'assurer sur cet exemple. Il ne se fait pas des miracles tous les jours; &, quoique son auteur eût bien mérité ce beau succès par le grand effort d'esprit qu'il avoit fait à peindre les désespoirs de ce monarque, peut-être que l'excellence de l'acteur, qui en soutenoit le personnage, y contribuoit beaucoup.

Voilà ce qui m'est venu en pensée touchant le but, les utilités, & les parties du poëme dramatique. Quelques personnes de condition, qui peuvent tout sur moi, ont voulu que je donnasse mes sentimens au public, sur les régles d'un art qu'il y a si longtemps que je pratique assez heureusement. Pour observer quelque ordre, j'ai séparé les principales matieres en trois discours. Dans le premier, j'ai traité de l'utilité & des parties du poëme dramatique; je parle au second des conditions particulieres de la tragédie, des qualités des personnes & des événemens qui lui peuvent fournir de sujet, & de la ma-

niere de le traiter félon le vrai-femblable ou le néceffaire. Je m'explique dans le troifiéme fur les trois unités, d'action, de jour & de lieu.

Cette entreprife méritoit une longue & très-exacte étude de tous les poëmes qui nous reftent de l'antiquité, & de tous ceux qui ont commenté les traités, qu'Ariftote & Horace ont faits de l'art poëtique, ou qui en ont écrit en particulier; mais je n'ai pû me réfoudre à en prendre le loifir; & je m'affure que beaucoup de mes lecteurs me pardonneront aifément cette pareffe, & ne feront pas fâchés que je donne à des productions nouvelles, le temps qu'il m'eût fallu confumer à des remarques fur celles des autres fiécles. J'y fais quelques courfes, & y prens des exemples quand ma mémoire m'en peut fournir. Je n'en cherche de modernes que chez moi, tant parce que je connois mieux mes ouvrages que ceux des autres, & en fuis plus le maître, que parce que je ne veux pas m'expofer au péril de déplaire à ceux que je reprendrois en quelque chofe, ou que je ne louerois pas affez en ce qu'ils ont fait d'excellent. J'écris fans ambition, & fans efprit de conteftation, je l'ai déja dit. Je tâche de fuivre toujours le fentiment d'Ariftote dans les matieres qu'il a traitées; &, comme peut-être je l'entens à ma mode, je ne fuis point jaloux qu'un autre l'entende à la fienne. Le commentaire dont je m'y fers le plus, eft l'expérience du théatre, & les réfléxions fur ce que j'ai vû y plaire ou déplaire. J'ai pris pour m'expliquer un ftyle fimple, & me contente d'une expreffion nue de mes opinions, bonnes ou mauvaifes, fans y chercher aucun enrichiffement d'éloquence. Il me fuffit de me faire entendre. Je ne prétens pas qu'on admire ici ma façon d'écrire, & ne fais point de fcrupule de m'y fervir fouvent des mémes termes, ne fut-ce que pour épargner le temps d'en chercher d'autres, dont peut-être la variété ne diroit pas fi juftement ce que je veux dire;

J'ajoute à ces trois discours généraux l'examen de chacun de mes poëmes en particulier, afin de voir en quoi ils s'écartent, ou se conforment aux régles que j'établis. Je n'en dissimulerai point les défauts, & en revanche je me donnerai la liberté de remarquer ce que j'y trouverai de moins imparfait. Balzac accorde ce privilége à une certaine espéce de gens, & soutient qu'ils peuvent dire d'eux-mêmes par franchise, ce que d'autres diroient par vanité. Je ne sais si j'en suis, mais je veux avoir assez bonne opinion de moi pour n'en désespérer pas.

SECOND DISCOURS.

DE LA TRAGÉDIE,

Et des moyens de la traiter, selon le vrai-semblable, ou le nécessaire.

OUTRE les trois utilités du poëme dramatique dont j'ai parlé dans le discours précédent, la tragédie a celle-ci de particuliere, que *par la pitié & la crainte elle purge de semblables passions.* Ce sont les termes dont Aristote se sert dans sa définition, & qui nous apprennent deux choses. L'une, qu'elle excite la pitié & la crainte; l'autre, que par leur moyen elle purge de semblables passions. Il explique la premiere assez au long, mais il ne dit pas un mot de la derniere; & de toutes les conditions qu'il emploie en cette définition, c'est la seule qu'il

n'éclaircit point. Il témoigne toutefois dans le dernier chapitre de ses politiques un dessein d'en parler fort au long dans ce traité, & c'est ce qui fait que la plûpart de ses interprétes veulent que nous ne l'ayons pas entier, parce que nous n'y voyons rien du tout sur cette matiere. Quoiqu'il en puisse être, je crois qu'il est à propos de parler de ce qu'il a dit, avant que de faire effort pour deviner ce qu'il a voulu dire. Les maximes qu'il établit pour l'un pourront nous conduire à quelques conjectures pour l'autre; & sur la certitude de ce qui nous demeure, nous pourrons fonder une opinion probable de ce qui n'est point venu jusqu'à nous.

Nous avons pitié, dit-il, *de ceux que nous voyons souffrir un malheur qu'ils ne méritent pas, & nous craignons qu'il ne nous en arrive un pareil, quand nous le voyons souffrir à nos semblables.* Ainsi la pitié embrasse l'intérêt de la personne que nous voyons souffrir, la crainte qui la suit regarde le nôtre, & ce passage seul nous donne assez d'ouverture, pour trouver la maniere dont se fait la purgation des passions dans la tragédie. La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos semblables, nous porte à la crainte d'un pareil pour nous; cette crainte au desir de l'éviter; & ce desir à purger, modérer, rectifier, & même déraciner en nous la passion qui plonge à nos yeux dans ce malheur les personnes que nous plaignons: par cette raison commune, mais naturelle & indubitable, que pour éviter l'effet il faut retrancher la cause. Cette explication ne plaira pas à ceux qui s'attachent aux commentateurs de ce philosophe. Ils se gênent sur ce passage, & s'accordent si peu l'un avec l'autre, que Paul Beny marque jusqu'à douze ou quinze opinions diverses, qu'il réfute avant que de nous donner la sienne. Elle est conforme à celle-ci pour le raisonnement, mais elle différe en ce point, qu'elle n'en applique l'effet qu'aux rois & aux princes, peut-être par cette raison, que la tragédie ne peut nous

faire craindre que les maux que nous voyons arriver à nos semblables, & que n'en faisant arriver qu'à des rois & à des princes, cette crainte ne peut faire d'effet que sur des gens de leur condition. Mais sans doute il a entendu trop littéralement ce mot [illegible] *semblables*, & n'a pas assez considéré qu'il n'y avoit point de rois à Athenes, où se représentoient les poëmes dont Aristote tire ses exemples, & sur lesquels il forme ses régles. Ce philosophe n'avoit garde d'avoir cette pensée qu'il lui attribue, & n'eût pas employé dans la définition de la tragédie une chose dont l'effet pût arriver si rarement, & dont l'utilité se fût restrainte à si peu de personnes. Il est vrai qu'on n'introduit d'ordinaire que des rois pour premiers acteurs dans la tragédie, & que les auditeurs n'ont point de scéptres par où leur ressembler, afin d'avoir lieu de craindre les malheurs qui leur arrivent : mais ces rois sont hommes comme les auditeurs, & tombent dans ces malheurs par l'emportement des passions dont les auditeurs sont capables. Ils prêtent même un raisonnement aisé à faire du plus grand au moindre, & le spectateur peut concevoir avec facilité, que si un roi pour trop s'abandonner à l'ambition, à l'amour, à la haine, à la vengeance, tombe dans un malheur si grand qu'il lui fait pitié, à plus forte raison, lui qui n'est qu'un homme du commun, doit tenir la bride à de telles passions, de peur qu'elles ne l'abîment dans un pareil malheur. Outre que ce n'est pas une nécessité de ne mettre que les infortunes des rois sur le théâtre. Celles des autres hommes y trouveroient place, s'il leur en arrivoit d'assez illustres, & d'assez extraordinaires pour la mériter, & que l'histoire prît assez de soin d'eux pour nous les apprendre. Scedase n'étoit qu'un simple paysan de Leuctres, & je ne tiendrois pas la sienne indigne d'y paroître, si la pureté de notre scéne pouvoit souffrir qu'on y parlât du violement effectif de ses deux filles, après que l'idée

de la prostitution n'y a pû être soufferte dans la personne d'une sainte qui en fut garantie.

Pour nous faciliter les moyens de faire naître cette pitié & cette crainte, où Aristote semble nous obliger, il nous aide à choisir les personnes & les événemens, qui peuvent exciter l'un & l'autre. Sur quoi je suppose, ce qui est très-véritable, que notre auditoire n'est composé, ni de méchans, ni de saints, mais de gens d'une probité commune, & qui ne sont pas si sévérement retranchés dans l'exacte vertu, qu'ils ne soient susceptibles des passions, & capables des périls où elles engagent ceux qui leur déférent trop. Cela supposé, examinons ceux que ce philosophe exclut de la tragédie, pour en venir avec lui à ceux dans lesquels il fait consister sa perfection.

En premier lieu, il ne veut point *qu'un homme fort vertueux y tombe de la félicité dans le malheur*, & soutient *que cela ne produit ni pitié, ni crainte, parce que c'est un événement tout-à-fait injuste.* Quelques interprétes poussent la force de ce mot grec μιαρὸν qu'il fait servir d'épithéte à cete événement, jusqu'à le rendre par celui d'*abominable*. A quoi j'ajoute, qu'un tel succès excite plus d'indignation & de haine contre celui qui fait souffrir, que de pitié pour celui qui souffre, & qu'ainsi ce sentiment, qui n'est pas le propre de la tragédie, à moins que d'être bien ménagé, peut étouffer celui qu'elle doit produire, & laisser l'auditeur mécontent par la colere qu'il remporte, & qui se méle à la compassion qui lui plairoit, s'il la remportoit seule.

Il ne veut pas non plus, *qu'un méchant homme passe du malheur à la félicité, parce que non-seulement il ne peut naître d'un tel succès aucune pitié, ni crainte; mais il ne peut pas même nous toucher par ce sentiment naturel de joie, dont nous remplit la prospérité d'un premier acteur à qui notre faveur s'attache.* La chûte d'un méchant dans le malheur a de quoi

nous faire par l'aversion que nous prenons pour lui; mais comme ce n'est qu'une juste punition, elle ne nous fait point de pitié, & ne nous imprime aucune crainte, d'autant que nous ne sommes pas si méchans que lui, pour être capables de ses crimes, & en apprehender une aussi funeste issue.

Il reste donc à trouver un milieu entre ces deux extrémités, par le choix d'un homme, qui ne soit ni tout-à-fait bon, ni tout-à-fait méchant, & qui par une faute, ou foiblesse humaine, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas. Aristote en donne pour exemple Oedipe, & Thyeste, en quoi véritablement je ne comprens point sa pensée. Le premier me semble ne faire aucune faute, bien qu'il tue son pere, parce qu'il ne le connoît pas, & qu'il ne fait que disputer le chemin en homme de cœur contre un inconnu qui l'attaque avec avantage. Néanmoins, comme la signification du mot grec ἁμάρτημα peut s'étendre à une simple erreur de méconnoissance, telle qu'étoit la sienne, admirons-le avec ce philosophe, bien que je ne puisse voir qu'elle passion il nous donne à purger, ni de quoi nous pouvons nous corriger sur son exemple. Mais pour Thyeste, je n'y puis découvrir cette probité commune, ni cette faute sans crime, qui le plonge dans son malheur. Si nous le regardons avant la tragédie qui porte son nom, c'est un inceftueux qui abuse de la femme de son frere : si nous le considérons dans la tragédie, c'est un homme de bonne foi qui s'assure sur la parole de son frere, avec qui il s'est réconcilié. En ce premier état il est très-criminel, en ce dernier, très-homme de bien. Si nous attribuons son malheur à son inceste, c'est un crime dont l'auditoire n'est point capable, & la pitié qu'il prendra de lui n'ira point jusqu'à cette crainte qui purge, parce qu'il ne lui ressemble point. Si nous imputons son désastre à sa bonne-foi, quelque crainte pourra suivre la pitié que nous en aurons; mais

elle ne purgera qu'une facilité de confiance sur la parole d'un ennemi réconcilié, qui est plûtôt une qualité d'honnête homme, qu'une vicieuse habitude; & cette purgation ne fera que bannir la sincérité des réconciliations. J'avoue donc avec franchise que je n'entens point l'application de cet exemple.

J'avouerai plus. Si la purgation des passions se fait dans la tragédie, je tiens qu'elle se doit faire de la maniere que je l'explique; mais je doute si elle s'y fait jamais, & dans celles-là mêmes qui ont les conditions que demande Aristote. Elles se rencontrent dans le Cid, & en ont causé le grand succès: Rodrigue & Chiméne y ont cette probité sujette aux passions, & ces passions font leur malheur, puisqu'ils ne sont malheureux qu'autant qu'ils sont passionnés l'un pour l'autre. Ils tombent dans l'infélicité par cette foiblesse humaine dont nous sommes capables comme eux; leur malheur fait pitié, cela est constant, & il en a coûté assez de larmes aux spectateurs pour ne le point contester. Cette pitié nous doit donner une crainte de tomber dans un pareil malheur, & purger en nous ce trop d'amour qui cause leur infortune, & nous les fait plaindre; mais je ne sai si elle nous la donne, ni si elle le purge, & j'ai bien peur que le raisonnement d'Aristote sur ce point ne soit qu'une belle idée, qui n'ait jamais son effet dans la vérité. Je m'en rapporte à ceux qui en ont vû les représentations; ils peuvent en demander compte au secret de leur cœur, & repasser sur ce qui les a touchés au théatre, pour reconnoître s'ils en sont venus par là jusqu'à cette crainte réfléchie, & si elle a rectifié en eux la passion qui a causé la disgrace qu'ils ont plainte. Un des interprétes d'Aristote veut qu'il n'aye parlé de cette purgation des passions dans la tragédie, que parce qu'il écrivoit après Platon, qui bannit les poëtes tragiques de sa républiqne, parce qu'ils les remuent trop fortement. Comme il écrivoit pour le contredire, & montrer qu'il n'est pas à propos de les bannir des

états bien policés, il a voulu trouver cette utilité dans ces agitations de l'ame, pour les rendre recommandables par la raison même, sur qui l'autre se fonde pour les bannir. Le fruit qui peut naître des impressions que fait la force de l'exemple, lui manquoit, la punition des méchantes actions, & la récompense des bonnes, n'étoient pas de l'usage de son siécle, comme nous les avons rendues de celui du nôtre; & n'y pouvant trouver une utilité solide, hors celle des sentences & des discours didactiques, dont la tragédie se peut passer selon son avis, il en a substitué une, qui peut-être n'est qu'imaginaire. Du moins si pour la produire il faut les conditions qu'elle demande, elles se rencontrent si rarement, que Robortel ne les trouve que dans le seul Oedipe, & soutient que ce philosophe ne nous les prescrit pas comme si nécessaires, que leur manquement rende un ouvrage défectueux; mais seulement comme des idées de la perfection des tragédies. Notre siécle les a vûes dans le Cid, mais je ne sai s'il les a vûes en beaucoup d'autres, & si nous voulons rejetter un coup d'œil sur cette régle, nous avouerons que le succès a justifié beaucoup de piéces où elle n'est pas observée.

L'exclusion des personnes tout-à-fait vertueuses qui tombent dans le malheur, bannit les martyrs de notre théatre. Polyeucte y a réussi contre cette maxime, & Héraclius & Nicoméde y ont plû, bien qu'ils n'impriment que de la pitié, & ne nous donnent rien à craindre, ni aucune passion à purger, puisque nous les y voyons opprimés, & prêts de périr, sans aucune faute de leur part, dont nous puissions nous corriger sur leur exemple.

Le malheur d'un homme fort méchant n'excite ni pitié, ni crainte, parce qu'il n'est pas digne de la premiere, & que les spectateurs ne sont pas méchans comme lui, pour concevoir l'autre à la vûe

de sa punition : mais il seroit à propos de mettre quelque distinction entre les crimes. Il en est dont les honnêtes gens sont capables par une violence de passion, dont le mauvais succès peut faire effet dans l'ame de l'auditeur. Un honnête homme ne va pas voler au coin d'un bois, ni faire un assassinat de sang froid ; mais s'il est bien amoureux, il peut faire une supercherie à son rival, il peut s'emporter de colere, & tuer dans un premier mouvement, & l'ambition le peut engager dans un crime, ou dans une action blâmable. Il est peu de meres qui voulussent assassiner, ou empoisonner leurs enfans, de peur de leur rendre leur bien, comme Cléopatre dans Rodogune : mais il en est assez, qui prennent goût à en jouir, & ne s'en dessaisissent qu'à regret, & le plus tard qu'il leur est possible. Bien qu'elles ne soient pas capables d'une action si noire, & si dénaturée que celle de cette reine de Syrie, elles ont en elles quelque teinture du principe qui l'y porta, & la vûe de la juste punition qu'elle en reçoit, leur peut faire craindre, non pas un pareil malheur, mais une infortune proportionnée à ce qu'elles sont capables de commettre. Il en est ainsi de quelques autres crimes, qui ne sont pas de la portée de nos auditeurs. Le lecteur en pourra faire l'examen & l'application sur cet exemple.

Cependant, quelque difficulté qu'il y aye à trouver cette purgation effective & sensible des passions, par le moyen de la pitié & de la crainte, il est aisé de nous accommoder avec Aristote. Nous n'avons qu'à dire que par cette façon de s'énoncer, il n'a pas entendu que ces deux moyens y servissent toujours ensemble, & qu'il suffit selon lui de l'un des deux pour faire cette purgation, avec cette différence toutefois, que la pitié n'y peut arriver sans la crainte, & que la crainte peut y parvenir sans la pitié. La mort du Comte n'en fait aucune dans le Cid, & peut toutefois mieux purger en

nous cette sorte d'orgueil envieux de la gloire d'autrui, que toute la compassion que nous avons de Rodrigue & de Chiméne ne purge les attachemens de ce violent amour qui les rend à plaindre l'un & l'autre. L'auditeur peut avoir de la commisération pour Antiochus, pour Nicoméde, pour Héraclius, mais s'il en demeure-là, & qu'il ne puisse craindre de tomber dans un pareil maleur, il ne guérira d'aucune passion. Au contraire, il n'en a point pour Cléopatre, ni pour Prusias, ni pour Phocas; mais la crainte d'une infortune semblable, ou approchante, peut purger en une mere l'opiniâtreté à ne se point dessaisir du bien de ses enfans, en un mari le trop de déférence à une seconde femme au préjudice de ceux de son premier lit, en tout le monde l'avidité d'usurper le bien ou la dignité d'autrui par violence; & tout cela proportionnément à la condition d'un chacun, & à ce qu'il est capable d'entreprendre. Les déplaisirs & les irrésolutions d'Auguste dans Cinna peuvent faire ce dernier effet, par la pitié & la crainte jointes ensemble; mais, comme je l'ai déjà dit, il n'arrive pas toujours que ceux que nous plaignons soient malheureux par leur faute. Quand ils sont innocens, la pitié que nous en prenons ne produit aucune crainte, & si nous en concevons quelqu'une qui purge nos passions, c'est par le moyen d'une autre personne que de celle qui nous fait pitié, & nous la devons toute à la force de l'exemple.

Cette explication se trouvera autorisée par Aristote même, si nous voulons bien peser la raison qu'il rend de l'exclusion de ces événemens qu'il désaprouve dans la tragédie. Il ne dit jamais, *celui-là n'y est pas propre, parce qu'il n'excite que la pitié, & ne fait point naître de crainte, & cet autre n'y est pas supportable, parce qu'il n'excite que de la crainte, & ne fait point naître de pitié*; mais il les rebute, *parce*, dit-il, *qu'ils n'excitent ni pitié ni crainte*, & nous donne à connoître par-là, que c'est par le

manque de l'une & de l'autre qu'ils ne lui plaisent pas, & que s'ils produisoient l'une des deux, il ne leur refuseroit point son suffrage. L'exemple d'Oedipe qu'il allegue, me confirme dans cette pensée. Si nous l'en croyons, il a toutes les conditions requises en la tragédie; néanmoins son malheur n'excite que de la pitié, & je ne pense pas qu'à le voir représenter, aucun de ceux qui le plaignent s'avise de craindre de tuer son pere, ou d'épouser sa mere. Si sa représentation nous peut imprimer quelque crainte, & que cette crainte soit capable de purger en nous quelque inclination blâmable, ou vicieuse, elle y purgera la curiosité de savoir l'avenir, & nous empêchera d'avoir recours à des prédictions, qui ne servent d'ordinaire, qu'à nous faire cheoir dans le malheur qu'on nous prédit, par les soins mêmes que nous prenons de les éviter; puisqu'il est certain qu'il n'eût jamais tué son pere, ni épousé sa mere, si son pere & sa mere à qui l'oracle avoit prédit que cela arriveroit, ne l'eussent fait exposer de peur qu'il n'arrivât. Ainsi, non-seulement ce seront Laïus & Jocaste qui feront naître cette crainte, mais elle ne naîtra que de l'image d'une faute qu'ils ont faite quarante ans avant l'action qu'on représente, & ne s'imprimera en nous que par un autre acteur que le premier, & par une action hors de la tragédie.

Pour recueillir ce discours, avant que de passer à une autre matiere, établissons pour maxime, que la perfection de la tragédie consiste bien à exciter de la pitié & de la crainte, par le moyen d'un premier acteur, comme peut faire Rodrigue dans le Cid, & Placide dans Théodore; mais que cela n'est pas d'une nécessité si absolue, qu'on ne se puisse servir de divers personnages, pour faire naître ces deux sentimens, comme dans Rodogune, & même ne porter l'auditeur qu'à l'un des deux, comme dans Polyeucte, dont la représentation

n'imprime que de la pitié ſans aucune crainte. Cela paſſé, trouvons quelque modération à la rigueur de ces régles du philoſophe, ou du moins quelque favorable interprétation, pour n'être pas obligés de condamner beaucoup de poëmes que nous avons vû réuſſir ſur nos théatres.

Il ne veut point qu'un homme tout-à-fait innocent tombe dans l'infortune, parce que cela étant abominable, il excite plus d'indignation contre celui qui le perſécute, que de pitié pour ſon malheur; il ne veut pas non plus qu'un très-méchant y tombe, parce qu'il ne peut donner de pitié par un malheur qu'il mérite, ni en faire craindre un pareil à des ſpectateurs qui ne lui reſſemblent pas; mais quand ces deux raiſons ceſſent, en ſorte qu'un homme de bien qui ſouffre, excite plus de pitié pour lui, que d'indignation contre celui qui le fait ſouffrir, ou que la punition d'un grand crime peut corriger en nous quelque imperfection qui a du rapport avec lui, j'eſtime qu'il ne faut point faire de difficulté d'expoſer ſur la ſcéne des hommes très-vertueux, ou très-méchans dans le malheur. En voici deux ou trois manieres, que peut-être Ariſtote n'a ſû prévoir, parce qu'on n'en voyoit pas d'exemples ſur les théatres de ſon temps.

La premiere eſt, quand un homme très-vertueux eſt perſécuté par un très-méchant, & qu'il échappe du péril, où le méchant demeure enveloppé, comme dans Rodogune, & dans Héraclius, qu'on n'auroit pû ſouffrir, ſi Antiochus & Rodogune euſſent péri dans la premiere, & Héraclius, Pulchérie, & Martian dans l'autre, & que Cléopatre & Phocas y euſſent triomphé. Leur malheur y donne une pitié, qui n'eſt point étouffée par l'averſion qu'on a pour ceux qui les tranniſent parce qu'on eſpere toujours que quelque heureuſe révolution les empêchera de ſuccomber; & bien que les crimes de Phocas & de Cléopatre ſoient trop grands pour faire

craindre l'auditeur d'en commettre de pareils, leur funeste issue peut faire sur lui les effets dont j'ai déja parlé. Il peut arriver d'ailleurs qu'un homme très vertueux soit persécuté, & périsse même par les ordres d'un autre qui ne soit pas assez méchant pour attirer trop d'indignation sur lui, & qui montre plus de foiblesse que de crime, dans la persécution qu'il lui fait. Si Felix fait périr son gendre Polyeucte, ce n'est pas par cette haine enragée contre les chrétiens, qui nous le rendroit exécrable, mais seulement par une lâche timidité qui n'ose le sauver en présence de Sévere, dont il craint la haine & la vengeance, après les mépris qu'il en a faits durant son peu de fortune. On prend bien quelque aversion pour lui, on désapprouve sa maniere d'agir; mais cette aversion ne l'emporte pas sur la pitié qu'on a de Polyeucte, & n'empêche pas que sa conversion miraculeuse, à la fin de la piéce, ne le réconcilie pleinement avec l'auditoire. On peut dire la même chose de Prusias dans Nicoméde, & de Valens dans Théodore. L'un maltraite son fils, bien que très-vertueux; & l'autre est cause de la perte du sien, qui ne l'est pas moins; mais tous les deux n'ont que des foiblesses qui ne vont point jusques au crime; & loin d'exciter une indignation qui étouffe la pitié qu'on a pour ces fils généreux, la lâcheté de leur abaissement sous des puissances qu'ils redoutent, & qu'ils devroient braver pour bien agir, fait qu'on a quelque compassion d'eux-mêmes, & de leur honteuse politique.

Pour nous faciliter les moyens d'exciter cette pitié, qui fait de si beaux effets sur nos théatres, Aristote nous donne une lumiere. *Toute action*, dit-il, *se passe, ou entre des amis, ou entre des ennemis, ou entre des gens indifférens l'un pour l'autre. Qu'un ennemi tue ou veuille tuer son ennemi, cela ne produit aucune commisération, sinon en tant qu'on s'émeut*

d'apprendre ou de voir la mort d'un homme, quel qu'il soit? Qu'un indifférent tue un indifférent, cela ne touche guéres davantage, d'autant qu'il n'excite aucun combat dans l'ame de celui qui fait l'action: mais quand les choses arrivent entre des gens que la naissance ou l'affection attache aux intérêts l'un de l'autre, comme alors qu'un mari tue, ou est prêt de tuer sa femme, une mere ses enfans, un frere sa sœur; c'est ce qui convient merveilleusement à la tragédie. La raison en est claire. Les oppositions des sentimens de la nature aux emportemens de la passion, ou à la sévérité du devoir, forment de puissantes agitations, qui sont reçûes de l'auditeur avec plaisir, & il se porte aisément à plaindre un malheureux opprimé ou poursuivi par une personne qui devroit s'intéresser à sa conservation, & qui quelquefois ne poursuit sa perte qu'avec déplaisir, ou du moins avec répugnance. Horace & Curiace ne seroient point à plaindre, s'ils n'étoient point amis & beaux-freres, ni Rodrigue s'il étoit poursuivi par un autre que par sa maîtresse; & le malheur d'Antiochus toucheroit beaucoup moins, si un autre que sa mere lui demandoit le sang de sa maîtresse, ou qu'un autre que sa maîtresse lui demandât celui de sa mere, ou si après la mort de son frere qui lui donne sujet de craindre un pareil attentat sur sa personne, il avoit à se défier d'autres que de sa mere & de sa maîtresse.

C'est donc un grand avantage pour exciter la commisération que la proximité du sang, & les liaisons d'amour ou d'amitié entre le persécutant & le persécuté, le poursuivant & le poursuivi, celui qui fait souffrir & celui qui souffre; mais il y a quelque apparence que cette condition n'est pas d'une nécessité plus absolue que celles dont je viens de parler, & qu'elle ne regarde que les tragédies parfaites, non plus que celle-là. Du moins les anciens ne l'ont pas toujours observée; je ne la vois

point dans l'Ajax de Sophocle, ni dans son Philoctéte ; & qui voudra parcourir ce qui nous reste d'Æschyle & d'Euripide, y pourra rencontrer quelques exemples à joindre à ceux-ci. Quand je dis que ces deux conditions ne sont que pour les tragédies parfaites, je n'entens pas dire que celles où elles ne se rencontrent point soient imparfaites : ce seroit les rendre d'une nécessité absolue, & me contredire moi-même. Mais par ce mot de tragédies parfaites, j'entens celles du genre le plus sublime & le plus touchant ; en sorte que celles qui manquent de l'une de ces deux conditions, ou de toutes les deux, pourvû qu'elles soient réguliéres à cela près, ne laissent pas d'être parfaites en leur genre, bien qu'elles demeurent dans un rang moins élevé, & n'approchent pas de la beauté & de l'éclat des autres, si elles n'en empruntent de la pompe des vers, ou de la magnificence du spectacle, ou de quelqu'autre agrément qui vienne d'ailleurs que du sujet.

Dans ces actions tragiques qui se passent entre proches, il faut considérer si celui qui veut faire périr l'autre, le connoît, ou ne le connoît pas, & s'il acheve, ou n'acheve pas. La diverse combinaison de ces deux maniéres d'agir, forme quatre sortes de tragédies, à qui notre philosophe attribue divers degrés de perfection. *On connoît celui qu'on veut perdre, & on le fait périr en effet, comme Médée tue ses enfans, Clytemnestre son mari, Oreste sa mere ;* & la moindre espéce est celle-là. *On le fait périr sans le connoître, & on le reconnoît avec déplaisir après l'avoir perdu ; & cela*, dit-il, *ou avant la tragédie, comme Oedipe, ou dans la tragédie, comme l'Alcmæon d'Astydamas, & Telegonus dans Ulysse blessé*, qui sont deux piéces que le temps n'a pas laissé venir jusqu'à nous ; & cette seconde espéce a quelque chose de plus élevé selon lui que la premiere. La troisiéme est dans le haut degré d'excellence, *quand on est*

pren [...] *faire périr un de ses proches sans le connoître, & qu'on le reconnoît assez-tôt pour le sauver, comme Iphigenie reconnoît Oreste pour son frere, lorsqu'elle devoit le sacrifier à Diane, & s'enfuit avec lui.* Il en cite encore deux autres exemples, de Mérope dans Cresphonte, & de Hellé, dont nous ne connoissons ni l'un ni l'autre. Il condamne entiérement la quatriéme espéce de ceux qui connoissent, entreprennent & n'achevent pas, qu'il dit *avoir quelque chose de méchant, & rien de tragique*, & en donne pour exemple Æmon qui tire l'épée contre son pere dans l'Antigone, & ne s'en sert que pour se tuer lui-même. Mais si cette condamnation n'étoit modifiée, elle s'étendroit un peu loin, & envelopperoit non-seulement le Cid, mais Cinna, Rodogune, Héraclius & Nicoméde.

Disons donc qu'elle ne doit s'entendre que de ceux qui connoissent la personne qu'ils veulent perdre, & s'en dédisent par un simple changement de volonté, sans aucun événement notable qui les y oblige, & sans aucun manque de pouvoir de leur part. J'ai déja marqué cette sorte de dénouement pour vicieux. Mais quand ils y font de leur côté tout ce qu'ils peuvent, & qu'ils sont empêchés d'en venir à l'effet par quelque puissance supérieure, ou par quelque changement de fortune qui les fait périr eux-mêmes, ou les réduit sous le pouvoir de ceux qu'ils vouloient perdre, il est hors de doute que cela fait une tragédie d'un genre peut-être plus sublime, que les trois qu'Aristote avoue; & que s'il n'en a point parlé, c'est qu'il n'en voyoit point d'exemple sur les théatres de son temps, où ce n'étoit pas la mode de sauver les bons par la perte des méchans, à moins que de les souiller eux-mêmes de quelque crime, comme Electre qui se délivre d'oppression par la mort de sa mere, où elle encourage son frere, & lui en facilite les moyens.

L'action de Chiméne n'est donc pas défectueuse,

pour ne perdre pas Rodrigue après l'avoir entrepris ; puiſqu'elle y fait ſon poſſible, & que tout ce qu'elle peut obtenir de la juſtice de ſon roi, c'eſt un combat, où la victoire de ce déplorable amant lui impoſe ſilence. Cinna & ſon Æmilie ne péchent point contre la régle en ne perdant point Auguſte, puiſque la conſpiration découverte les en met dans l'impuiſſance, & qu'il faudroit qu'ils n'euſſent aucune teinture d'humanité, ſi une clémence ſi peu attendue ne diſſipoit toute leur haine. Qu'épargne Cléopatre pour perdre Rodogune ? Qu'oublie Phocas pour ſe défaire d'Héraclius ? Et ſi Pruſias demeuroit le maître, Nicoméde n'iroit-il pas ſervir d'otage à Rome, ce qui lui ſeroit un plus rude ſupplice que la mort ? Les deux premiers reçoivent la peine de leurs crimes, & ſuccombent dans leurs entrepriſes ſans s'en dédire, & ce dernier eſt forcé de reconnoître ſon injuſtice, après que le ſoulevement de ſon peuple, & la généroſité de ce fils qu'il vouloit agrandir aux dépens de ſon ainé, ne lui permettent plus de la faire réuſſir.

Ce n'eſt pas démentir Ariſtote, que de l'expliquer ainſi favorablement pour trouver dans cette quatriéme maniere d'agir qu'il rebute, une eſpéce de nouvelle tragédie plus belle que les trois qu'il recommande, & qu'il leur eût ſans doute préferée, s'il l'eût connue. C'eſt faire honneur à notre ſiécle, ſans rien retrancher de l'autorité de ce philoſophe ; mais je ne ſai comment faire pour lui conſerver cette autorité, & renverſer l'ordre de la préférence qu'il établit entre ces trois eſpéces. Cependant je penſe être bien fondé ſur l'expérience, à douter ſi celle qu'il eſtime la moindre des trois, n'eſt point la plus belle, & ſi celle qu'il tient la plus belle, n'eſt point la moindre. La raiſon eſt que celle-ci ne peut exciter de pitié. Un pere y veut perdre ſon fils ſans le connoître, & ne le regarde que comme indifférent, & peut-être comme ennemi. Soit qu'il paſſe pour

l'un ou pour l'autre, son péril n'est digne d'aucune commisération selon Aristote même, & ne fait naître en l'auditeur qu'un certain mouvement de trépidation intérieure, qui le porte à craindre que ce fils ne périsse avant que l'erreur soit découverte, & à souhaiter qu'elle se découvre assez-tôt pour l'empêcher de périr : ce qui part de l'intérêt qu'on ne manque jamais à prendre dans la fortune d'un homme assez vertueux pour se faire aimer ; & quand cette reconnoissance arrive, elle ne produit qu'un sentiment de conjouissance de voir arriver la chose comme on le souhaitoit.

Quand elle ne se fait qu'après la mort de l'inconnu, la compassion qu'excitent les déplaisirs de celui qui le fait périr, ne peut avoir grande étendue, puisqu'elle est reculée & renfermée dans la catastrophe. Mais lorsqu'on agit à visage découvert, & qu'on sait à qui on en veut, le combat des passions contre la nature, ou du devoir contre l'amour, occupe la meilleure partie du poëme, & de-là naissent les grandes & fortes émotions, qui renouvellent à tous momens, & redoublent la commisération. Pour justifier ce raisonnement par l'expérience, nous voyons que Chiméne & Antiochus en excitent beaucoup plus que ne fait Oedipe de sa personne. Je dis de sa personne, parce que le poëme entier en excite peut-être autant que le Cid, ou que Rodogune ; mais il en doit une partie à Dircé, & ce qu'elle en fait naître n'est qu'une pitié empruntée d'un épisode.

Je sai que l'*agnition* est un grand ornement dans les tragédies, Aristote le dit, mais il est certain qu'elle a ses incommodités. Les italiens l'affectent en la plûpart de leurs poëmes, & perdent quelquefois, par l'attachement qu'ils y ont, beaucoup d'occasions de sentimens pathétiques, qui auroient des beautés plus considérables. Cela se voit manifestement en la mort de Crispe, faite par un de leurs

plus beaux esprits, Jean-Baptiste Chiraldelli, & imprimée à Rome en l'année 1653. Il n'a pas manqué d'y cacher sa naissance à Constantin, & d'en faire seulement un grand capitaine, qu'il ne reconnoît pour son fils qu'après qu'il l'a fait mourir. Toute cette piéce est si pleine d'esprit & de beaux sentimens, qu'elle eût assez d'éclat pour obliger à écrire contre son auteur, & à la censurer si-tôt qu'elle parut. Mais combien cette naissance cachée sans besoin, & contre la vérité d'une histoire connue, lui a-t-elle dérobé de choses plus belles que les brillans dont il a semé cet ouvrage ! Les ressentimens, le trouble, l'irrésolution, & les déplaisirs de Constantin auroient été bien autres à prononcer un arrêt de mort contre son fils que contre un soldat de fortune. L'injustice de sa préoccupation auroit été bien plus sensible à Crispe de la part d'un pere, que de la part d'un maître ; & la qualité de fils augmentant la grandeur du crime qu'on lui imposoit, eût en même temps augmenté la douleur d'en voir un pere persuadé. Fauste même auroit eu plus de combats intérieurs pour entreprendre un inceste, que pour se résoudre à un adultere, ses remords en auroient été plus animés, & ses désespoirs plus violens. L'auteur a renoncé à tous ces avantages pour avoir dédaigné de traiter ce sujet, comme l'a traité de notre temps le pere Stéphonius Jésuite, & comme nos anciens ont traité celui d'Hippolyte, & pour avoir crû l'élever d'un étage plus haut, selon la pensée d'Aristote, je ne sai s'il ne l'a point fait tomber au-dessous de ceux que je viens de nommer.

Il y a grande apparence que ce qu'a dit ce philosophe de ces divers degrés de perfection pour la tragédie, avoit une entiere justesse de son temps, & en la présence de ses compatriotes, je n'en veux point douter ; mais aussi je ne puis m'empêcher de dire que le goût de notre siécle n'est point celui du sien sur cette préférence d'une espece à l'autre, ou

du

contemporains, que ce qui plaisoit au dernier point à ses athéniens, ne plait pas également à nos françois; & je ne sai point d'autre moyen de trouver mes doutes supportables, & demeurer tout ensemble dans la vénération que nous devons à tout ce qu'il a écrit de la poëtique.

Avant que de quitter cette matiere, examinons son sentiment sur deux questions touchant ces sujets entre des personnes proches: l'une, si le poëte les peut inventer, l'autre, s'il ne peut rien changer en ce qu'il tire de l'histoire, ou de la fable.

Pour la premiere, il est indubitable que les anciens en prenoient si peu de liberté qu'ils arrêtoient leurs tragédies autour de peu de familles, parce que ces sortes d'actions étoient arrivées en peu de familles; ce qui fait dire à ce philosophe que la fortune leur fournissoit des sujets, & non pas l'art. Je pense l'avoir dit en l'autre discours. Il semble toutefois qu'il en accorde un plein pouvoir aux poëtes par ces paroles: *Ils doivent bien user de ce qui est reçû, ou inventer eux-mêmes.* Ces termes décideroient la question s'ils n'étoient point si généraux; mais comme il a posé trois espéces de tragédies, selon les divers temps de connoître, & les diverses façons d'agir, nous pouvons faire une revûe sur toutes les trois, pour juger s'il n'est point à propos d'y faire quelque distinction qui resserre cette liberté. J'en dirai mon avis d'autant plus hardiment, qu'on ne pourra m'imputer de contredire Aristote, pourvû que je la laisse entiere à quelqu'une des trois.

J'estime donc en premier lieu, qu'en celles où l'on se propose de faire périr quelqu'un que l'on connoît, soit qu'on acheve, soit qu'on soit empêché d'achever, il n'y a aucune liberté d'inventer la principale action, mais qu'elle doit être tirée de l'histoire, ou de la fable. Ces entreprises contre des proches ont

toujours quelque chose de si criminel, & de si contraire à la nature, qu'elles ne sont pas croyables, à moins que d'être appuyées sur l'une ou sur l'autre, & jamais elles n'ont cette vrai-semblance, sans laquelle ce qu'on invente ne peut être de mise.

Je n'ose décider si absolument de la seconde espéce. Qu'un homme prenne querelle avec un autre, & que l'ayant tué il vienne à le reconnoître pour son pere, ou pour son frere, & en tombe au désespoir, cela n'a rien que de vrai-semblable, & par conséquent on le peut inventer; mais d'ailleurs, cette circonstance de tuer son pere ou son frere, sans le connoître, est si extraordinaire, & si éclatante, qu'on a quelque droit de dire que l'histoire n'ose manquer à s'en souvenir, quand elle arrive entre des personnes illustres, & de refuser toute croyance à de tels événemens, quand elles ne les marque point. Le théatre ancien ne nous en fournit aucun exemple qu'Oedipe; & je ne me souviens point d'en avoir vû aucun autre chez nos historiens. Je sai que cet événement sent plus la fable que l'histoire, & que par conséquent il peut avoir été inventé, ou en tout, ou en partie; mais la fable & l'histoire de l'antiquité sont si mêlées ensemble, que pour n'être pas en péril d'en faire un faux discernement, nous leur donnons une égale autorité sur nos théatres. Il suffit que nous n'inventions pas ce qui de soi n'est point vrai-semblable, & qu'étant inventé de longue main, il soit devenu si bien de la connoissance de l'auditeur, qu'il ne s'effarouche point à le voir sur la scéne. Toute la métamorphose d'Ovide est manifestement d'invention: on peut en tirer des sujets de tragédie, mais non pas inventer sur ce modéle, si ce n'est des épisodes de même trempe. La raison en est, que bien que nous ne devions rien inventer que de vrai-semblable, & que ces sujets fabuleux, comme Androméde & Phaëton, ne le soient point du tout, inventer des épisodes, ce n'est pas tant inventer qu'ajouter à ce qui est déja inventé; & ces

épiſodes trouvent une eſpéce de vrai-ſemblance dans leur rapport avec l'action principale, en ſorte qu'on peut dire que ſuppoſé que cela ſe ſoit pû faire, il s'eſt pû faire comme le poëte le décrit.

De tels épiſodes toutefois ne ſeroient pas propres à un ſujet hiſtorique, ou de pure invention, parce qu'ils manqueroient de rapport avec l'action principale, & ſeroient moins vrai-ſemblables qu'elle. Les apparitions de Vénus & d'Æole ont eu bonne grace dans Andromède ; mais ſi j'avois fait deſcendre Jupiter pour réconcilier Nicoméde avec ſon pere, ou Mercure pour révéler à Auguſte la conſpiration de Cinna, j'aurois fait révolter tout mon auditoire, & cette merveille auroit détruit toute la croyance que le reſte de l'action auroit obtenue. Ces dénouemens par des dieux de machine ſont fort fréquens chez les grecs dans des tragédies qui paroiſſent hiſtoriques, & qui ſont vrai-ſemblables à cela près. Auſſi Ariſtote ne les condamne pas tout-à-fait, & ſe contente de leur préférer ceux qui viennent du ſujet. Je ne ſai ce qu'en décidoient les athéniens qui étoient leurs juges ; mais les deux exemples que je viens de citer, montrent ſuffiſamment qu'il ſeroit dangereux pour nous de les imiter en cette ſorte de licence. On me dira que ces apparitions n'ont garde de nous plaire, parce que nous en ſavons manifeſtement la fauſſeté, & qu'elles choquent notre religion ; ce qui n'arrivoit pas chez les grecs. J'avoue qu'il faut s'accommoder aux mœurs de l'auditeur, & à plus forte raiſon à ſa croyance ; mais auſſi doit-on m'accorder que nous avons du moins autant de foi pour l'apparition des anges & des ſaints, que les anciens en avoient pour celle de leur Apollon & de leur Mercure. Cependant qu'auroit-on dit, ſi pour démêler Héraclius d'avec Martian, après la mort de Phocas, je me fuſſe ſervi d'un ange ? Ce poëme eſt entre des chrétiens, & cette apparition y auroit eu autant de juſteſſe que celle des dieux de l'antiquité dans ceux des grecs ; ç'eût été néanmoins un ſecret

infaillible de rendre celui-là ridicule, & il ne faut qu'avoir un peu de sens commun pour en demeurer d'accord. Qu'on me permette donc de dire avec Tacite : *Non omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas multa laudis & artium imitanda posteris tulit.*

Je reviens aux tragédies de cette seconde espéce, où l'on ne connoit un pere ou un fils, qu'après l'avoir fait périr ; & pour conclure en deux mots après cette digression, je ne condamnerai jamais personne pour en avoir inventé, mais je ne me le permettrai jamais.

Celles de la troisiéme espéce ne reçoivent aucune difficulté. Non-seulement on les peut inventer, puisque tout y est vrai-semblable, & suit le train commun des affections naturelles ; mais je doute même si ce ne seroit point les bannir du théatre, que d'obliger les poëtes à en prendre les sujets dans l'histoire. Nous n'en voyons point de cette nature chez les grecs, qui n'ayent la mine d'avoir été inventés par leurs auteurs. Il se peut faire que la fable leur en aye prêté quelques-uns. Je n'ai pas les yeux assez pénétrans pour percer de si épaisses obscurités, & déterminer si l'Iphigenie *in Tauris* est de l'invention d'Euripide comme son Hélene, & son Ion, ou s'il l'a prise d'un autre ; mais je croi pouvoir dire qu'il est très-mal-aisé d'en trouver dans l'histoire, soit que tels évenemens n'arrivent que très-rarement, soit qu'ils n'ayent pas assez d'éclat pour y mériter une place. Celui de Thésée reconnu par le roi d'Athénes son pere, sur le point qu'il l'alloit faire périr, est le seul dont il me souvienne. Quoiqu'il en soit, ceux qui aiment à les mettre sur la scéne peuvent les inventer sans crainte de la censure. Ils pourront produire par là quelque agréable suspension dans l'esprit de l'auditeur, mais il ne faut pas qu'ils se promettent de lui tirer beaucoup de larmes.

L'autre question, s'il est permis de changer quelque chose aux sujets qu'on emprunte de l'histoire ou de

la fable, semble décidée en termes assez formels, par Aristote, lorsqu'il dit, *qu'il ne faut point changer les sujets reçûs, & que Clytemnestre doit ne point être tuée par un autre qu'Oreste, ni Eriphile par un autre qu'Alcmæon*. Cette décision peut toutefois recevoir quelque distinction & quelque tempérament. Il est constant que les circonstances, ou si vous l'aimez mieux, les moyens de parvenir à l'action demeurent en notre pouvoir. L'histoire souvent ne les marque pas, ou en rapporte si peu, qu'il est besoin d'y suppléer pour remplir le poëme; & méme il y a quelque apparence de présumer que la mémoire de l'auditeur qui les aura lûes autrefois, ne s'y sera pas si fort attaché, qu'il s'apperçoive assez du changement que nous y aurons fait, pour nous accuser de mensonge; ce qu'il ne manqueroit pas de faire, s'il voyoit que nous changeassions l'action principale. Cette falsification seroit cause qu'il n'ajouteroit aucune foi à tout le reste; comme au contraire il croit aisément tout ce reste, quand il le voit servir d'acheminement à l'effet qu'il sait véritable, & dont l'histoire lui a laissé une plus forte impression. L'exemple de la mort de Clytemnestre peut servir de preuve à ce que je viens d'avancer. Sophocle & Euripide l'ont traitée tous deux, mais chacun avec un nœud & un dénouement tout-à-fait différent l'un de l'autre, & c'est cette différence qui empêche que ce ne soit la méme piéce, bien que ce soit le même sujet, dont ils ont conservé l'action principale. Il faut donc la conserver comme eux; mais il faut examiner en même temps si elle n'est point si cruelle, ou si difficile à représenter, qu'elle puisse diminuer quelque chose de la croyance que l'auditeur doit à l'histoire, & qu'il veut bien donner à la fable, en se mettant à la place de ceux qui l'ont prise pour une vérité. Lorsque cet inconvénient est à craindre, il est bon de cacher l'événement à la vûe, & de le faire savoir par un récit qui frappe moins que le spectacle, & nous impose plus aisément.

C'est par cette raison qu'Horace ne veut pas que Médée tue ses enfans, ni qu'Atrée fasse rôtir ceux de Thyeste à la vûe du peuple. L'horreur de ces actions engendre une répugnance à les croire, aussi-bien que a métamorphose de Progné en oiseau, & de Cadmus en serpent, dont la représentation presque impossible excite la même incrédulité, quand on la hasarde aux yeux du spectateur.

Quæcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Je passe plus outre, & pour exténuer, ou retrancher cette horreur dangereuse d'une action historique, je voudrois la faire arriver sans la participation du premier acteur, pour qui nous devons toujours ménager la faveur de l'auditoire. Après que Cléopatre eut tué Séleucus, elle présenta du poison à son autre fils Antiochus à son retour de la chasse, & ce prince soupçonnant ce qui en étoit, la contraignit de le prendre, & la força à s'empoisonner. Si j'eusse fait voir cette action sans y rien changer, c'eût été punir un parricide par un autre parricide; ont eût pris aversion pour Antiochus, & il a été bien plus doux de faire qu'elle-même, voyant que sa haine & sa noire perfidie alloient être découvertes, s'empoisonne dans son désespoir, à dessein d'envelopper ces deux amans dans sa perte, en leur ôtant tout sujet de défiance. Cela fait deux effets. La punition de cette impitoyable mere laisse un plus fort exemple, puisqu'elle devient un effet de la justice du ciel, & non pas de la vengeance des hommes; d'autre côté Antiochus ne perd rien de la compassion, & de l'amitié qu'on avoit pour lui, qui redoublent plûtôt qu'elles ne diminuent, & enfin l'action historique s'y trouve conservée malgré ce changement, puisque Cléopatre périt par le même poison qu'elle présente à Antiochus.

Phocas étoit un tyran, & sa mort n'étoit pas un crime; cependant il a été sans doute plus à propos de la faire arriver par la main d'Exupere, que par celle d'Héraclius. C'est un soin que nous devons

prendre de préſerver nos héros du crime tant qu'il ſe peut, & les exempter même de tremper leurs mains dans le ſang, ſi ce n'eſt en un juſte combat. J'ai beaucoup oſé dans Nicoméde : Pruſias ſon pere l'avoit voulu faire aſſaſſiner dans ſon armée ; ſur l'avis qu'il en eut par les aſſaſſins mêmes, il entra dans ſon royaume, s'en empara, & réduiſit ce malheureux pere à ſe cacher dans une caverne, où il le fit aſſaſſiner lui-même. Je n'ai pas pouſſé l'hiſtoire juſques-là, & après l'avoir peint trop vertueux pour l'engager dans un parricide, j'ai crû que je pouvois me contenter de le rendre maître de la vie de ceux qui le perſécutoient, ſans le faire paſſer plus avant.

Je ne ſaurois diſſimuler une délicateſſe que j'ai ſur la mort de Clytemneſtre, qu'Ariſtote nous propoſe pour exemple des actions qui ne doivent point être changées : Je veux bien avec lui qu'elle ne meure que de la main de ſon fils Oreſte ; mais je ne puis ſouffrir chez Sophocle que ce fils la poignarde de deſſein formé, pendant qu'elle eſt à genoux devant lui, & le conjure de lui laiſſer la vie. Je ne puis même pardonner à Electre, qui paſſe pour une vertueuſe opprimée dans le reſte de la piéce, l'inhumanité dont elle encourage ſon frere à ce patricide. C'eſt un fils qui venge ſon pere, mais c'eſt ſur ſa mere qu'il le venge. Séleucus & Antiochus avoient droit d'en faire autant dans Rodogune, mais je n'ai oſé leur en donner la moindre penſée. Auſſi notre maxime de faire aimer nos principaux acteurs n'étoit pas de l'uſage des anciens, & ces républicains avoient une ſi forte haine des rois, qu'ils voyoient avec plaiſir des crimes dans les plus innocens de leur race. Pour rectifier ce ſujet à notre mode, il faudroit qu'Oreſte n'eût deſſein que contre Ægiſte ; qu'un reſte de tendreſſe reſpectueuſe pour ſa mere lui en fit remettre la punition aux dieux, que cette reine s'opiniâtrât à la protection de ſon adultere, & qu'elle ſe mît entre ſon fils & lui ſi malheureuſement, qu'elle reçût le coup que

ce prince voudroit porter à cet assassin de son pere. Ainsi elle mourroit de la main de son fils, comme le veut Aristote, sans que la barbarie d'Oreste nous fit horreur, comme dans Sophocle, ni que son action méritât des furies vengeresses pour le tourmenter, puisqu'il demeureroit innocent.

Le même Aristote nous autorise à en user de cette maniére, lorsqu'il nous apprend que *le poëte n'est pas obligé de traiter les choses comme elles se sont passées, mais comme elles ont pû, ou dû se passer, selon le vrai-semblable, ou le nécessaire.* Il répete souvent ces derniers mots, & ne les explique jamais. Je tâcherai d'y suppléer le moins mal qu'il me sera possible, & j'espere qu'on me pardonnera si je m'abuse.

Je dis donc premierement, que cette liberté qu'il nous laisse d'embellir les actions historiques par des inventions vrai-semblables, n'emporte aucune défense de nous écarter du vrai-semblable dans le besoin. C'est un privilége qu'il nous donne, & non pas une servitude qu'il nous impose. Cela est clair par ses paroles mêmes. Si nous pouvons traiter les choses selon le vrai-semblable ou selon le *nécessaire*, nous pouvons quitter le vrai-semblable pour suivre le nécessaire, & cette alternative met en notre choix de nous servir de celui des deux que nous jugerons le plus à propos.

Cette liberté du poëte se trouve encore en termes plus formels dans le vingt-cinquiéme chapitre, qui contient les excuses, ou plûtôt les justifications dont il se peut servir contre la censure. *Il faut*, dit-il, *qu'il suive un de ces trois moyens de traiter les choses, & qu'il les représente ou comme elles ont été, ou comme on dit qu'elles ont été, ou comme elles ont dû être:* par où il lui donne le choix, ou de la vérité historique, ou de l'opinion commune sur quoi la fable est fondée, ou de la vrai-semblance. Il ajoute ensuite: *Si on le reprend de ce qu'il n'a pas écrit les choses dans la vérité, qu'il réponde qu'il les a écrites comme elles*

sont dû être : si on lui impute de n'avoir fait ni l'un ni l'autre, qu'il se défende sur ce qu'en publie l'opinion commune, comme en ce qu'on raconte des dieux, dont la plus grande partie n'a rien de véritable. Et un peu plus bas : *Quelquefois ce n'est pas le meilleur qu'elles se soient passées de la maniére qu'il décrit, néanmoins elles se sont passées effectivement de cette maniére,* & par conséquent il est hors de faute. Ce dernier passage montre que nous ne sommes point obligés de nous écarter de la vérité, pour donner une meilleure forme aux actions de la tragédie par les ornemens de la vrai-semblance, & le montre d'autant plus fortement, qu'il demeure pour constant par le second de ces trois passages, que l'opinion commune suffit pour nous justifier, quand nous n'avons pas pour nous la vérité, & que nous pourrions faire quelque chose de mieux que ce que nous faisons, si nous recherchions les beautés de cette vrai-semblance. Nous courons par-là quelque risque d'un plus foible succès, mais nous ne pêchons que contre le soin que nous devons avoir de notre gloire, & non pas contre les régles du théatre.

Je fais une seconde remarque sur ces termes de *vrai-semblance* & de *nécessaire*, dont l'ordre se trouve quelquefois renversé chez ce philosophe, qui tantôt dit, *selon le nécessaire ou le vrai-semblable*, & tantôt *selon le vrai-semblable ou le nécessaire*. D'où je tire une conséquence, qu'il y a des occasions où il faut préférer le vrai-semblable au nécessaire, & d'autres où il faut préférer le nécessaire au vrai-semblable. La raison en est, que ce qu'on emploie le dernier dans les propositions alternatives, y est placé comme un pis-aller, dont il faut se contenter, quand on ne peut arriver à l'autre, & qu'on doit faire effort pour le premier, avant que de se réduire au second, où l'on n'a droit de recourir qu'au défaut de ce premier.

Pour éclaircir cette préférence mutuelle du vrai-

semblable au nécessaire, & du nécessaire au vrai-semblable, il faut distinguer deux choses dans les actions qui composent la tragédie. La premiere consiste en ces actions mêmes, accompagnées des inséparables circonstances du temps & du lieu, & l'autre en la liaison qu'elles ont ensemble, qui les fait naître l'une de l'autre. En la premiere, le vrai-semblable est à préférer au nécessaire, & le nécessaire au vrai-semblable dans la seconde.

Il faut placer les actions où il est plus facile & mieux séant qu'elles arrivent, & les faire arriver dans un loisir raisonnable, sans les presser extraordinairement, si la nécessité de les renfermer dans un lieu & dans un jour ne nous y oblige. J'ai déja fait voir en l'autre discours, que pour conserver l'unité de lieu, nous faisons parler souvent des personnes dans une place publique, qui vrai-semblablement s'entretiendroient dans une chambre, & je m'assure que si on racontoit dans un roman ce que je fais arriver dans le Cid, dans Polyeucte, dans Pompée, ou dans le Menteur, on lui donneroit un peu plus d'un jour pour l'étendue de sa durée. L'obéissance que nous devons aux régles de l'unité de jour & de lieu nous dispense alors du vrai-semblable, bien qu'elle ne nous permette pas l'impossible : mais nous ne tombons pas toujours dans cette nécessité, & la Suivante, Cinna, Théodore, & Nicoméde n'ont point eu besoin de s'écarter de la vrai-semblance à l'égard du temps, comme ces autres poëmes.

Cette réduction de la tragédie au roman est la pierre de touche, pour démêler les actions nécessaires d'avec les vrai-semblables. Nous sommes gênés au théatre par le lieu, par le temps, & par les incommodités de la représentation, qui nous empêchent d'exposer à la vûe beaucoup de personnages tout-à-la fois, de peur que les uns demeurent sans action, ou troublent celle des autres. Le roman n'a aucune de ces contraintes : il donne aux actions qu'il décrit tout

le loisir qu'il leur faut pour arriver; il place ceux qu'il fait parler, agir, ou rêver, dans une chambre, dans une forêt, en place publique, selon qu'il est plus à propos pour leur action particuliére; il a pour cela tout un palais, toute une ville, tout un royaume, toute la terre où les promener, & s'il fait arriver, ou raconter quelque chose en présence de trente personnes, il en peut décrire les divers sentimens l'un après l'autre. C'est pourquoi il n'a jamais aucune liberté de se départir de la vrai-semblance, parce qu'il n'a jamais aucune raison, ni excuse légitime pour s'en écarter.

Comme le théatre ne nous laisse pas tant de facilité de réduire tout dans le vrai-semblable, parce qu'il ne nous fait rien savoir que par des gens qu'il expose à la vûe de l'auditeur en peu de temps, il nous en dispense aussi plus aisément. On peut soutenir que ce n'est pas tant nous en dispenser, que nous permettre une vrai-semblance plus large: mais puisqu'Aristote nous autorise à y traiter les choses selon le nécessaire, j'aime mieux dire que tout ce qui s'y passe d'une autre façon qu'il ne se passeroit dans un roman, n'a point de vrai-semblance, à le bien prendre, & se doit ranger entre les actions nécessaires.

L'Horace en peut fournir quelques exemples: L'unité de lieu y est exacte, tout s'y passe dans une salle. Mais si on en faisoit un roman avec les mêmes particularités de scéne en scéne, que j'y ai employées, feroit-on tout passer dans cette salle? A la fin du premier acte, Curiace & Camille sa maitresse vont rejoindre le reste de la famille, qui doit être dans un autre appartement; entre les deux actes, ils y reçoivent la nouvelle de l'élection des trois Horaces; à l'ouverture du second, Curiace paroît dans cette même salle pour l'en congratuler. Dans le roman il auroit fait cette congratulation au même lieu où l'on en reçoit la nouvelle en présence de toute la

famille, & il n'eſt point vrai-ſemblable qu'ils s'écartent eux deux pour cette conjouiſſance ; mais il eſt néceſſaire pour le théatre, & à moins que cela les ſentimens des trois Horaces, de leur pere, de leur ſœur, de Curiace, & de Sabine ſe fuſſent préſentés à faire paroître tous à la fois. Le roman qui ne fait rien voir en fût venu aiſément à bout : mais ſur la ſcéne il a fallu les ſéparer, pour y mettre quelque ordre, & les prendre l'un après l'autre, en commençant par ces deux-ci, que j'ai été forcé de ramener dans cette ſalle ſans vrai-ſemblance. Cela paſſé, le reſte de l'acte eſt tout-à-fait vrai-ſemblable, & n'a rien qu'on fût obligé de faire arriver d'une autre maniére dans le roman. A la fin de cet acte, Sabine & Camille outrées de déplaiſir ſe retirent de cette ſalle, avec un emportement de douleur, qui vrai-ſemblablement va renfermer leurs larmes dans leur chambre, où le roman les feroit demeurer, & y recevoir la nouvelle du combat. Cependant, par la néceſſité de les faire voir aux ſpectateurs, Sabine quitte ſa chambre au commencement du troiſiéme acte, & revient entretenir ſes douloureuſes inquiétudes dans cette ſalle, où Camille la vient trouver. Cela fait, le reſte de cet acte eſt vrai-ſemblable, comme en l'autre, & ſi vous voulez examiner avec cette rigueur les premieres ſcénes des deux derniers, vous trouverez peut-être la même choſe, & que le roman placeroit ſes perſonnages ailleurs qu'en cette ſalle, s'ils en étoient une fois ſortis comme ils en ſortent à la fin de chaque acte.

Ces exemples peuvent ſuffire pour expliquer comme on peut traiter une action ſelon le néceſſaire, quand on ne la peut traiter ſelon le vrai-ſemblable, qu'on doit toujours préférer au néceſſaire, lorſqu'on ne regarde que les actions en elles-mêmes.

Il n'en va pas ainſi de leur liaiſon qui les fait naître l'une de l'autre. Le néceſſaire y eſt à préférer

au vrai-ſemblable : non que cette liaiſon ne doive toujours être vrai-ſemblable ; mais parce qu'elle eſt beaucoup meilleure, quand elle eſt vrai-ſemblable & néceſſaire tout enſemble. La raiſon en eſt aiſée à concevoir. Lorſqu'elle n'eſt que vrai-ſemblable ſans être néceſſaire, le poëme s'en peut paſſer, & elle n'y eſt pas de grande importance ; mais quand elle eſt vrai-ſemblable & néceſſaire, elle devient une partie eſſentielle du poëme, qui ne peut ſubſiſter ſans elle. Vous trouverez dans Cinna des exemples de ces deux ſortes de liaiſons ; j'appelle ainſi la maniere dont une action eſt produite par l'autre. Sa conſpiration contre Auguſte eſt cauſée néceſſairement par l'amour qu'il a pour Æmilie, parce qu'il la veut épouſer, & qu'elle ne veut ſe donner à lui qu'à cette condition. De ces deux actions, l'une eſt vraie, l'autre eſt vrai-ſemblable, & leur liaiſon eſt néceſſaire. La bonté d'Auguſte donne des remords & de l'irréſolution à Cinna ; ces remords & cette irréſolution ne ſont cauſés que vrai-ſemblablement par cette bonté, & n'ont qu'une liaiſon vrai-ſemblable avec elle, parce que Cinna pouvoit demeurer dans la fermeté, & arriver à ſon but, qui eſt d'épouſer Æmilie. Il la conſulte dans cette irréſolution : cette conſultation n'eſt que vrai-ſemblable, mais elle eſt un effet néceſſaire de ſon amour, parce que s'il eût rompu la conjuration ſans ſon aveu, il ne fût jamais arrivé à ce but qu'il s'étoit propoſé ; & par conſéquent voilà une liaiſon néceſſaire entre deux actions vrai-ſemblables, ou, ſi vous l'aimez mieux, une production néceſſaire d'une action vrai-ſemblable, par une autre pareillement vrai-ſemblable.

Avant que d'en venir aux définitions & diviſions du vrai-ſemblable & du néceſſaire, je fais encore une réfléxion ſur les actions qui compoſent la tragédie, & trouve que nous pouvons y en faire entrer de trois ſortes, ſelon que nous le jugeons à pro-

pos. Les unes ſuivent l'hiſtoire, les autres ajoutent à l'hiſtoire, les troiſiémes falſifient l'hiſtoire. Les premiéres ſont vraies, les ſecondes quelquefois vrai-ſemblables, & quelquefois néceſſaires, & les derniéres doivent toujours être néceſſaires.

Lorſqu'elles ſont vraies, il ne faut point ſe mettre en peine de la vrai-ſemblance, elles n'ont pas beſoin de ſecours. *Tout ce qui s'eſt fait manifeſtement, s'eſt pû faire*, dit Ariſtote, *parce que s'il ne s'étoit pû faire, il ne ſe ſeroit pas fait.* Ce que nous ajoutons à l'hiſtoire, comme il n'eſt pas appuyé de ſon autorité, n'a pas cette prérogative. *Nous avons une pente naturelle*, ajoute ce philoſophe, *à croire que ce qui ne s'eſt point fait, n'a pû encore ſe faire*; & c'eſt pourquoi ce que nous inventons a beſoin de la vrai-ſemblance la plus exacte qu'il eſt poſſible pour le rendre croyable.

A bien peſer ces deux paſſages, je croi ne m'éloigner point de ſa penſée, quand j'oſe dire pour définir le vrai-ſemblable, que c'eſt *une choſe manifeſtement poſſible dans la bienſéance, & qui n'eſt ni manifeſtement vraie, ni manifeſtement fauſſe.* On en peut faire deux diviſions, l'une en vrai-ſemblable général & particulier, l'autre en ordinaire & extraordinaire.

Le vrai-ſemblable général eſt ce que peut faire, & qu'il eſt à propos que faſſe un roi, un général d'armée, un amant, un ambitieux, &c. Le particulier eſt ce qu'a pû ou dû faire Alexandre, Céſar, Alcibiade compatible avec ce que l'hiſtoire nous apprend de leurs actions. Ainſi tout ce qui choque l'hiſtoire ſort de cette vrai-ſemblance, parce qu'il eſt manifeſtement faux, & il n'eſt pas vrai-ſemblable que Céſar après la bataille de Pharſale ſe ſoit remis en bonne intelligence avec Pompée, ou Auguſte avec Antoine après celle d'Actium; bien qu'à parler en termes généraux, il ſoit vrai-ſemblable que dans une guerre civile après une grande bataille, les chefs des parties contraires ſe réconcilient, principalement

lorſqu'ils ſont généreux l'un & l'autre.

Cette fauſſeté manifeſte qui détruit la vrai-ſemblance, ſe peut rencontrer même dans les piéces qui ſont toutes d'invention. On n'y peut falſifier l'hiſtoire, puiſqu'elle n'y a aucune part; mais il y a des circonſtances des temps & des lieux, qui peuvent convaincre un auteur de fauſſeté, quand il prend mal ſes meſures. Si j'introduiſois un roi de France ou d'Eſpagne ſous un nom imaginaire, & que je choiſiſſe pour le temps de mon action un ſiécle, dont l'hiſtoire eût marqué les véritables rois de ces deux royaumes, la fauſſeté ſeroit toute viſible; & c'en ſeroit une encore plus palpable, ſi je plaçois Rome à deux lieues de Paris, afin qu'on pût y aller & revenir en un même jour. Il y a des choſes ſur qui le poëte n'a jamais aucun droit. Il peut prendre quelque licence ſur l'hiſtoire, en tant qu'elle regarde les actions des particuliers, comme celle de Céſar ou d'Auguſte, & leur attribuer des actions qu'ils n'ont point faites, ou les faire arriver d'une autre maniere qu'ils ne les ont faites; mais il ne peut pas renverſer la chronologie, pour faire vivre Alexandre du temps de Céſar, & moins encore changer la ſituation des lieux, ou les noms des royaumes, des provinces, des villes, des montagnes, & des fleuves remarquables. La raiſon eſt, que ces provinces, ces montagnes, ces rivieres, ſont des choſes permanentes. Ce que nous ſavons de leur ſituation étoit dès le commencement du monde; nous devons préſumer qu'il n'y a point eu de changement à moins que l'hiſtoire le marque, & la géographie nous en apprend tous les noms anciens & modernes. Ainſi un homme ſeroit ridicule d'imaginer que du temps d'Abraham, Paris fût au pied des Alpes, ou que la Seine traverſât l'Eſpagne, & de mêler de pareilles groteſques dans une piéce d'invention. Mais l'hiſtoire eſt des choſes qui paſſent, & qui ſuccédant les unes aux autres, n'ont que chacune un moment pour leur durée, dont il en échappe beaucoup à la con-

noiſſance de ceux qui l'écrivent. Auſſi n'en peut-on montrer aucune qui contienne tout ce qui s'eſt paſſé dans les lieux dont elle parle, ni tout ce qu'ont fait ceux dont elle décrit la vie. Je n'en excepte pas même les commentaires de Céſar qui écrivoit ſa propre hiſtoire, & devoit la ſavoir toute entiere. Nous ſavons quels pays arroſoient le Rhône & la Seine, avant qu'il vint dans les Gaules; mais nous ne ſavons que fort peu de choſes, & peut-être rien du tout, de ce qui s'y eſt paſſé avant ſa venue. Ainſi nous pouvons bien y placer des actions que nous feignons arrivées avant ce temps-là, mais non pas ſous ce prétexte de fiction poëtique, & d'éloignement des temps, y changer la diſtance naturelle d'un lieu à l'autre. C'eſt de cette façon que Barclay en a uſé dans ſon Argénis, où il ne nomme aucune ville, ni fleuve de Sicile, ni de nos provinces, que par des noms véritables, bien que ceux de toutes les perſonnes qu'il y met ſur le tapis ſoient entiérement de ſon invention, auſſi-bien que leurs actions.

Ariſtote ſemble plus indulgent ſur cet article, puiſqu'il *trouve le poëte excuſable quand il péche contre un autre art que le ſien, comme contre la médecine, ou contre l'aſtrologie.* A quoi je répons, *qu'il ne l'excuſe que ſous cette condition, qu'il arrive par là au but de ſon art, auquel il n'auroit pû arriver autrement.* Encore avoue-t-il, *qu'il péche en ce cas, & qu'il eſt meilleur de ne point pécher du tout.* Pour moi, s'il faut recevoir cette excuſe, je ferois diſtinction entre les arts qu'il peut ignorer ſans honte, parce qu'il lui arrive rarement des occaſions d'en parler ſur ſon théatre, tels que ſont la médecine & l'aſtrologie que je viens de nommer, & les arts, ſans la connoiſſance deſquels, ou en tout, ou en partie, il ne ſauroit établir de juſteſſe dans aucune piéce, tels que ſont la géographie & la chronologie. Comme il ne ſauroit repréſenter aucune action

ſans la placer en quelque lieu & en quelque temps ; il eſt inexcuſable, s'il fait paroître de l'ignorance dans le choix de ce lieu, & de ce temps où il la place.

Je viens à l'autre diviſion du vrai-ſemblable en ordinaire & extraordinaire. L'ordinaire eſt une action qui arrive plus ſouvent, ou du moins auſſi ſouvent que ſa contraire. L'extraordinaire eſt une action qui arrive à la vérité moins ſouvent que ſa contraire, mais qui ne laiſſe pas d'avoir ſa poſſibilité aſſez aiſée pour n'aller point juſqu'au miracle, ni juſqu'à ces événemens ſinguliers, qui ſervent de matiére aux tragédies ſanglantes par l'appui qu'ils ont de l'hiſtoire ou de l'opinion commune, & qui ne ſe peuvent tirer en exemple que pour les épiſodes de la piéce dont ils font le corps, parce qu'ils ne ſont pas croyables à moins que d'avoir cet appui. Ariſtote donne deux idées ou exemples généraux de ce vrai-ſemblable extraordinaire. L'un d'un homme ſubtil & adroit qui ſe trouve trompé par un moins ſubtil que lui ; l'autre d'un foible qui ſe bat contre un plus fort que lui, & en demeure victorieux ; ce qui ſur-tout ne manque jamais à être bien reçû, quand la cauſe du plus ſimple ou du plus foible eſt la plus équitable. Il ſemble alors que la juſtice du ciel ait préſidé au ſuccès, qui trouve d'ailleurs une croyance d'autant plus facile, qu'il répond aux ſouhaits de l'auditoire, qui s'intéreſſe toujours pour ceux dont le procédé eſt le meilleur. Ainſi la victoire du Cid contre le Comte ſe trouveroit dans la vrai-ſemblance extraordinaire, quand elle ne ſeroit pas vraie. *Il eſt vrai-ſemblable*, dit notre docteur, *que beaucoup de choſes arrivent contre le vrai-ſemblable* ; &, puiſqu'il avoue par-là que ces effets extraordinaires arrivent contre la vrai-ſemblance, j'aimerois mieux les nommer ſimplement croyables, & les ranger ſous le néceſſaire, attendu qu'on ne s'en doit jamais ſervir ſans néceſſité.

On peut m'objecter que le même philosophe dit, qu'*au regard de la poësie, on doit préférer l'impossible croyable au possible incroyable*, & conclure de-là, que j'ai peu de raison d'exiger du vrai-semblable, par la définition que j'en ai faite, qu'il soit manifestement possible pour être croyable, puisque, selon Aristote, il y a des choses impossibles qui sont croyables.

Pour résoudre cette difficulté, & trouver de quelle nature est cet impossible croyable, dont il ne donne aucun exemple, je réponds qu'il y a des choses impossibles en elles-mêmes qui paroissent aisément possibles, & par conséquent croyables, quand on les envisage d'une autre maniére. Telles sont toutes celles où nous falsifions l'histoire. Il est impossible qu'elles se soient passées comme nous les représentons, puisqu'elles se sont passées autrement, & qu'il n'est pas au pouvoir de Dieu même de rien changer au passé ; mais elles paroissent manifestement possibles quand elles sont dans la vrai-semblance générale, pourvû qu'on les regarde détachées de l'histoire, & qu'on veuille oublier pour quelque temps ce qu'elle dit de contraire à ce que nous inventons. Tout ce qui se passe dans Nicoméde est impossible, puisque l'histoire porte qu'il fit mourir son pere sans le voir, & que ses freres du second lit étoient en otage à Rome, lorsqu'il s'empara du royaume. Tout ce qui arrive dans Héraclius ne l'est pas moins, puisqu'il n'étoit pas fils de Maurice, & que bien-loin de passer pour celui de Phocas, & être nourri comme tel chez ce tyran, il vint fondre sur lui à force ouverte des bords de l'Afrique, dont il étoit gouverneur, & ne le vit peut-être jamais. On ne prend point néanmoins pour incroyables les incidens de ces deux tragédies, & ceux qui savent le désaveu qu'en fait l'histoire, la mettent aisément à quartier pour se plaire à leur représentation, parce qu'ils sont dans la vrai-sem-

blance générale, bien qu'ils manquent de la particuliere.

Tout ce que la fable nous dit de ses dieux & de ses métamorphoses, est encore impossible, & ne laisse pas d'être croyable par l'opinion commune, & par cette vieille tradition qui nous a accoutumés à en ouir parler. Nous avons droit d'inventer même sur ce modéle, & de joindre des incidens également impossibles à ceux que ces anciennes erreurs nous prêtent. L'auditeur n'est point trompé de son attente, quand le titre du poëme le prépare à n'y voir rien que d'impossible en effet; il y trouve tout croyable, & cette premiere supposition faite qu'il est des dieux, & qu'ils prennent intérêt, & font commerce avec les hommes, à quoi il vient tout résolu, il n'a aucune difficulté à se persuader du reste.

Après avoir tâché d'éclaircir ce que c'est que le vrai-semblable, il est temps que je hazarde une définition du nécessaire, dont Aristote parle tant, & qui seul nous peut autoriser à changer l'histoire, & à nous écarter de la vrai-semblance. Je dis donc que le nécessaire, en ce qui regarde la poësie, n'est autre chose que *le besoin du poëte pour arriver à son but, ou pour y faire arriver ses acteurs.* Cette définition a son fondement sur les diverses acceptions du mot grec ἀναγκαῖον, qui ne signifie pas toujours ce qui est absolument nécessaire, mais aussi quelquefois ce qui est seulement utile à parvenir à quelque chose.

Le but des acteurs est divers, selon les divers desseins que la variété des sujets leur donne. Un amant a celui de posséder sa maîtresse, un ambitieux de s'emparer d'une couronne, un homme offensé de se venger, & ainsi des autres. Les choses qu'ils ont besoin de faire pour y arriver constituent ce nécessaire, qu'il faut préférer au vrai-semblable, ou, pour parler plus juste, qu'il faut ajouter au vrai-semblable

dans la liaiſon des actions, & leur dépendance l'une de l'autre. Je penſe m'être déja aſſez expliqué là-deſſus, je n'en dirai pas davantage.

Le but du poëte eſt de plaire ſelon les régles de ſon art. Pour plaire, il a beſoin quelquefois de rehauſſer l'éclat des belles actions, & d'exténuer l'horreur des funeſtes. Ce ſont des néceſſités d'embelliſſement, où il peut bien choquer la vrai-ſemblance particuliere par quelque altération de l'hiſtoire, mais non pas ſe diſpenſer de la générale, que rarement, & pour des choſes qui ſoient de la derniere beauté, & ſi brillantes qu'elles éblouiſſent. Sur-tout il ne doit jamais les pouſſer au-delà de la vrai-ſemblance extraordinaire, parce que ces ornemens qu'il ajoute de ſon invention ne ſont pas d'une néceſſité abſolue, & qu'il fait mieux de s'en paſſer tout-à-fait, que d'en parer ſon poëme contre toute ſorte de vrai-ſemblance. Pour plaire ſelon les régles de ſon art, il a beſoin de renfermer ſon action dans l'unité de jour & de lieu; &, comme cela eſt d'une néceſſité abſolue & indiſpenſable, il lui eſt beaucoup plus permis ſur ces deux articles, que ſur celui des embelliſſemens.

Il eſt ſi malaiſé qu'il ſe rencontre dans l'hiſtoire, ni dans l'imagination des hommes, quantité de ces événemens illuſtres & dignes de la tragédie, dont les délibérations & leurs effets puiſſent arriver en un même lieu & en un même jour, ſans faire un peu de violence à l'ordre commun des choſes, que je ne puis croire cette ſorte de violence tout-à-fait condamnable, pourvû qu'elle n'aille pas juſqu'à l'impoſſible. Il eſt de beaux ſujets où on ne la peut éviter, & un auteur ſcrupuleux ſe priveroit d'une belle occaſion de gloire, & le public de beaucoup de ſatisfaction, s'il n'oſoit s'embarraſſer à les mettre ſur le théatre, de peur de ſe voir forcé à les faire aller plus vite que la vrai-ſemblance ne le permet. Je lui donnerois en ce cas un conſeil que peut-être

il trouveroit ſalutaire, c'eſt de ne marquer aucun temps préfix dans ſon poëme, ni aucun lieu déterminé où il poſe ſes acteurs. L'imagination de l'auditeur auroit plus de liberté de ſe laiſſer aller au courant de l'action, ſi elle n'étoit point fixée par ces marques; & il pourroit ne s'appercevoir pas de cette précipitation, ſi elles ne l'en faiſoient ſouvenir, & n'y appliquoient ſon eſprit malgré lui. Je me ſuis toujours repenti d'avoir fait dire au roi dans le Cid, qu'il vouloit que Rodrigue ſe délaſſât une heure ou deux après la défaite des mores, avant que de combattre Dom Sanche. Je l'avois fait pour montrer que la piéce étoit dans les vingt-quatre heures, & cela n'a ſervi qu'à avertir les ſpectateurs de la contrainte avec laquelle je l'y ai réduite. Si j'avois fait réſoudre ce combat ſans en déſigner l'heure, peut-être n'y auroit-on pas pris garde.

Je ne penſe pas que dans la comédie le poëte ait cette liberté de preſſer ſon action, par la néceſſité de la réduire dans l'unité de jour. Ariſtote veut que toutes les actions qu'il y fait entrer ſoient vrai-ſemblables, & n'ajoute point ce mot, *ou néceſſaires*, comme pour la tragédie. Auſſi la différence eſt aſſez grande entre les actions de l'une & celles de l'autre. Celles de la comédie partent de perſonnes communes, & ne conſiſtent qu'en intrigues d'amour, & en fourberies, qui ſe développent ſi aiſément en un jour, qu'aſſez ſouvent chez Plaute & chez Térence le temps de leur durée excéde à peine celui de leur repréſentation. Mais dans la tragédie les affaires publiques ſont mêlées d'ordinaire avec les intérêts particuliers des perſonnes illuſtres qu'on y fait paroître: il y entre des batailles, des priſes de villes, de grands périls, des révolutions d'états, & tout cela va malaiſément avec la promptitude que la régle nous oblige de donner à ce qui ſe paſſe ſur la ſcéne.

Si vous me demandez juſqu'où peut s'étendre cette liberté qu'a le poëte d'aller contre la vérité & contre

la vrai-ſemblance, par la conſidération du beſoin qu'il en a, j'aurai de la peine à vous faire une réponſe préciſe. J'ai fait voir qu'il y a des choſes ſur qui nous n'avons aucun droit; & pour celles où ce privilége peut avoir lieu, il doit être plus ou moins reſſerré, ſelon que les ſujets ſont plus ou moins connus. Il m'étoit beaucoup moins permis dans Horace & dans Pompée, dont les hiſtoires ne ſont ignorées de perſonne, que dans Rodogune & dans Nicoméde, dont peu de gens ſavoient les noms avant que je les euſſe mis ſur le théatre. La ſeule meſure qu'on y peut prendre, c'eſt que tout ce qu'on y ajoute à l'hiſtoire, & tous les changemens qu'on y apporte, ne ſoient jamais plus incroyables que ce qu'on en conſerve dans le même poëme. C'eſt ainſi qu'il faut entendre ce vers d'Horace touchant les fictions d'ornement.

Ficta voluptatis cauſa ſint proxima veris,

& non pas en porter la ſignification juſqu'à celles qui peuvent trouver quelque exemple dans l'hiſtoire ou dans la fable, hors du ſujet qu'on traite. Le même Horace décide la queſtion autant qu'on la peut décider, par cet autre vers avec lequel je finis ce diſcours.

Dabiturque licentia ſumpta pudenter.

Servons-nous-en donc avec retenue, mais ſans ſcrupule, &, s'il ſe peut, ne nous en ſervons point du tout. Il vaut mieux n'avoir point beſoin de grace, que d'en recevoir.

TROISIÉME DISCOURS.

DES TROIS UNITÉS,

D'action, de jour, & de lieu.

LEs deux discours précédens, & l'examen de mes piéces de théatre, m'ont fourni tant d'occasions d'expliquer ma pensée sur ces matiéres, qu'il m'en resteroit peu de chose à dire, si je me défendois absolument de répéter.

Je tiens donc, & je l'ai déja dit, que l'unité d'action consiste dans la comédie, en l'unité d'intrigue, ou d'obstacles aux desseins des principaux acteurs, & en l'unité de péril dans la tragédie, soit que son héros y succombe, soit qu'il en sorte. Ce n'est pas que je prétende qu'on ne puisse admettre plusieurs périls dans l'une, & plusieurs intrigues ou obstacles dans l'autre, pourvû que de l'un on tombe nécessairement dans l'autre; car alors la sortie du premier péril ne rend point l'action complette, puisqu'elle en attire un second, & l'éclaircissement d'une intrigue ne met point les acteurs en repos, puisqu'il les embarrasse dans une nouvelle. Ma mémoire ne me fournit point d'exemples anciens de cette multiplicité de périls attachés l'un à l'autre, qui ne

détruit point l'unité d'action; mais j'en ai marqué la duplicité indépendante pour un défaut dans Horace & dans Théodore, dont il n'eſt point beſoin que le premier tue ſa ſœur au ſortir de ſa victoire, *ni* que l'autre s'offre au martyre après avoir échappé la proſtitution; & je me trompe fort, ſi la mort de Polixéne, & celle d'Aſtianax, dans la Troade de Séneque, ne ſont la même irrégularité.

En ſecond lieu, ce mot d'unité d'action ne veut pas dire que la tragédie n'en doive faire voir qu'une ſur le théatre. Celle que le poëte choiſit pour ſon ſujet doit avoir un commencement, un milieu & une fin; & ces trois parties non-ſeulement ſont autant d'actions qui aboutiſſent à la principale; mais en outre, chacune d'elles en peut contenir pluſieurs avec la même ſubordination. Il n'y doit avoir qu'une action complette, qui laiſſe l'eſprit de l'auditeur dans le calme, mais elle ne peut le devenir que par pluſieurs autres imparfaites, qui lui ſervent d'acheminemens, & tiennent cet auditeur dans une agréable ſuſpenſion. C'eſt ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque acte pour rendre l'action continue. Il n'eſt pas beſoin qu'on ſache préciſément tout ce que ſont les acteurs durant les intervalles qui les ſéparent, ni même qu'ils agiſſent lorſqu'ils ne paroiſſent point ſur le théatre; mais il eſt néceſſaire que chaque acte laiſſe une attente de quelque choſe qui ſe doive faire dans celui qui le ſuit.

Si vous me demandiez ce que fait Cléopatre dans Rodogune, depuis qu'elle a quitté ſes deux fils au ſecond acte, juſqu'à ce qu'elle rejoigne Antiochus au quatriéme, je ſerois bien empêché à vous le dire, & je ne crois pas être obligé à en rendre compte; mais la fin de ce ſecond prépare à voir un effort de l'amitié des deux freres pour régner, & dérober Rodogune à la haine envenimée de leur mere. On en voit l'effet dans le troiſiéme, dont la fin prépare

encore

encore à voir un autre effort d'Antiochus, pour regagner ces deux ennemies l'une après l'autre, & à ce que fait Séleucus dans le quatriéme, qui oblige cette mere dénaturée à réſoudre & faire attendre ce qu'elle tâche d'exécuter au cinquiéme.

Dans le Menteur, tout l'intervalle du troiſiéme au quatriéme vrai-ſemblablement ſe conſume à dormir par tous les acteurs : Leur repos n'empêche pas toutefois la continuité d'action entre ces deux actes, parce que ce troiſiéme n'en a point de complette. Dorante le finit par le deſſein de chercher les moyens de regagner l'eſprit de Lucréce, & dès le commencement de l'autre il ſe préſente pour tâcher de parler à quelqu'un de ſes gens, & prendre l'occaſion de l'entretenir elle-même, ſi elle ſe montre.

Quand je dis qu'il n'eſt pas beſoin de rendre compte de ce que font les acteurs, pendant qu'ils n'occupent point la ſcéne, je n'entens pas dire qu'il ne ſoit quelquefois fort à propos de le rendre ; mais ſeulement qu'on n'y eſt pas obligé, & qu'il n'en faut prendre le ſoin que quand ce qui s'eſt fait derriére le théatre ſert à l'intelligence de ce qui ſe doit faire devant les ſpectateurs. Ainſi je ne dis rien de ce qu'a fait Cléopatre depuis le ſecond acte juſqu'au quatriéme, parce que durant tout ce temps-là elle a pû ne rien faire d'important pour l'action principale que je prépare ; mais je fais connoître dès le premier vers du cinquiéme, qu'elle a employé tout l'intervalle d'entre ces deux derniers, à tuer Séleucus, parce que cette mort fait une partie de l'action. C'eſt ce qui me donne lieu de remarquer, que le poëte n'eſt pas tenu d'expoſer à la vûe toutes les actions particulieres qui aménent à la principale. Il doit choiſir celles qui lui ſont les plus avantageuſes à faire voir, ſoit par la beauté du ſpectacle, ſoit par l'éclat & la véhémence des paſſions qu'elles produiſent, ſoit par quelqu'autre agrément qui leur ſoit attaché, & cacher les autres derriere la

scéne, pour les faire connoître au spectateur, ou par une narration, ou par quelqu'autre adresse de l'art. Sur-tout il doit se souvenir que les unes & les autres doivent avoir une telle liaison ensemble, que les dernieres soient produites par celles qui les précédent, & que toutes ayent leur source dans la protase qui doit fermer le premier acte. Cette régle que j'ai établie dès le premier discours, bien qu'elle soit nouvelle, & contre l'usage des anciens, a son fondement sur deux passages d'Aristote. En voici le premier : *Il y a grande différence*, dit-il, *entre les événemens qui viennent les uns après les autres ; & ceux qui viennent les uns à cause des autres.* Les maures viennent dans le Cid après la mort du Comte, & non pas à cause de la mort du Comte, & le pécheur vient dans D. Sanche, après qu'on soupçonne Carlos d'être le prince d'Aragon, & non pas à cause qu'on l'en soupçonne : ainsi tous les deux sont condamnables. Le second passage est encore plus formel, & porte en termes exprès, *que tout ce qui se passe dans la tragédie, doit arriver nécessairement ou vrai-semblablement de ce qui l'a précédé.*

La liaison des scénes qui unit toutes les actions particulieres de chaque acte l'une avec l'autre, & dont j'ai parlé en l'examen de la Suivante, est un grand ornement dans un poëme, & qui sert beaucoup à former une continuité d'action par la continuité de la représentation ; mais enfin ce n'est qu'un ornement, & non pas une régle. Les anciens ne s'y sont pas toujours assujettis, bien que la plûpart de leurs actes ne soient chargés que de deux ou trois scénes ; ce qui la rendoit bien plus facile pour eux, que pour nous qui leur en donnons quelquefois jusqu'à neuf ou dix. Je ne rapporterai que deux exemples du mépris qu'ils en ont fait. L'un est de Sophocle dans l'Ajax, dont le monologue, avant que de se tuer, n'a aucune liaison avec la scéne qui le précéde, ni avec celle qui le suit. L'au-

tre eſt du troiſiéme acte de l'Eunuque de Térence, où celle d'Antiphon ſeul n'a aucune communication avec Chrémés & Pythias qui ſortent du théatre quand il y entre. Les ſavans de notre ſiécle, qui les ont pris pour modéles dans les tragédies qu'ils nous ont laiſſées, ont encore plus négligé cette liaiſon qu'eux, & il ne faut que jetter l'œil ſur celles de Buchanan, de Grotius, & de Heinſius, dont j'ai parlé dans l'examen de Polyeucte, pour en demeurer d'accord. Nous y avons tellement accoutumé nos ſpectateurs, qu'ils ne ſauroient plus voir une ſcéne détachée, ſans la marquer pour un défaut. L'œil & l'oreille même s'en ſcandaliſent avant que l'eſprit y aye pû faire de réflexion. Le quatriéme acte de Cinna demeure au-deſſous des autres par ce manquement, & ce qui n'étoit point une régle autrefois, l'eſt devenu maintenant par l'aſſiduité de la pratique.

J'ai parlé de trois ſortes de liaiſons dans cet examen de la Suivante. J'ai montré averſion pour celles de bruit, indulgence pour celles de vûe, eſtime pour celles de préſence & de diſcours, & dans ces dernieres j'ai confondu deux choſes qui méritent d'être ſéparées. Celles qui ſont de préſence & de diſcours enſemble ont ſans doute toute l'excellence dont elles ſont capables, mais il en eſt de diſcours ſans préſence, & de préſence ſans diſcours, qui ne ſont pas dans le même dégré. Un acteur qui parle à un autre d'un lieu caché, ſans ſe montrer, fait une liaiſon de diſcours ſans préſence, qui ne laiſſe pas d'être fort bonne, mais cela arrive fort rarement. Un homme qui demeure ſur le théatre ſeulement pour entendre ce que diront ceux qu'il y voit entrer, fait une liaiſon de préſence ſans diſcours, qui ſouvent a mauvaiſe grace, & tombe dans une affectation mendiée, plûtôt pour remplir ce nouvel uſage qui paſſe en précepte, que pour aucun beſoin qu'en puiſſe avoir le ſujet. Ainſi dans le troiſiéme acte de Pompée, Achorée après avoir

rendu compte à Charmion de la réception que César a faite au roi quand il lui a présenté la tête de ce héros, demeure sur le théatre, où il voit venir l'un & l'autre, seulement pour entendre ce qu'ils diront & le rapporter à Cléopatre. Ammon fait la même chose au quatriéme d'Andromède, en faveur de Phinée, qui se retire à la vûe du roi & de toute sa cour qu'il voit arriver. Ces personnages qui deviennent muets, lient assez mal les scénes, où ils ont si peu de part, qu'ils n'y sont comptés pour rien. Autre chose est, quand ils se tiennent cachés pour s'instruire de quelque secret d'importance par le moyen de ceux qui parlent, & qui croyent n'être entendus de personne; car alors, l'intérêt qu'ils ont à ce qui se dit, joint à une curiosité raisonnable d'apprendre ce qu'ils ne peuvent savoir d'ailleurs, leur donne grande part en l'action malgré leur silence. Mais en ces deux exemples, Ammon & Achorée mêlent une présence si froide aux scénes qu'ils écoutent, qu'à ne rien déguiser, quelque couleur que je leur donne pour leur servir de prétexte, ils ne s'arrêtent que pour les lier avec celles qui les précédent, tant l'une & l'autre piéce s'en peut aisément passer.

Bien que l'action de poëme dramatique doive avoir son unité, il y faut considérer deux parties, le nœud, & le dénouement. *Le nœud est composé,* selon Aristote, *en partie de ce qui s'est passé hors du théatre avant le commencement de l'action qu'on y décrit, & en partie de ce qui s'y passe; le reste appartient au dénouement. Le changement d'une fortune en l'autre fait la séparation de ces deux parties. Tout ce qui le précéde est de la premiere, & ce changement avec ce qui le suit, regarde l'autre.* Le nœud dépend entiérement du choix & de l'imagination industrieuse du poëte, & l'on n'y peut donner de régle, sinon qu'il y doit ranger toutes choses selon le vrai-semblable, ou le nécessaire, dont j'ai parlé dans le second discours;

à quoi j'ajoute un conseil de s'embarrasser le moins qu'il lui est possible des choses arrivées avant l'action qui se représente. Ces narrations importunent d'ordinaire, parce qu'elles ne sont pas attendues, & qu'elles génent l'esprit de l'auditeur, qui est obligé de charger sa mémoire de ce qui s'est fait dix ou douze ans auparavant, pour comprendre ce qu'il voit représenter : mais celles qui se font des choses qui arrivent & se passent derriere le théatre, depuis l'action commencée, font toujours un meilleur effet, parce qu'elles sont attendues avec quelque curiosité, & font partie de cette action qui se représente. Une des raisons qui donnent tant d'illustres suffrages à Cinna pour le mettre au-dessus de ce que j'ai fait, c'est qu'il n'y a aucune narration du passé, celle qu'il fait de sa conspiration à Æmilie, étant plûtôt un ornement qui chatouille l'esprit des spectateurs, qu'une instruction nécessaire de particularités qu'ils doivent savoir & imprimer dans leur mémoire pour l'intelligence de la suite. Æmilie leur fait assez connoître dans les deux premieres scénes qu'il conspiroit contre Auguste en sa faveur, & quand Cinna lui diroit tout simplement que les conjurés sont prêts au lendemain, il avanceroit autant pour l'action, que par les cent vers qu'il emploie à lui rendre compte, & de ce qu'il leur a dit, & de la maniére dont ils l'ont reçû. Il y a des intrigues qui commencent dès la naissance du héros, comme celle d'Héraclius ; mais ces grands efforts d'imagination en demandent un extraordinaire à l'attention du spectateur, & l'empêchent souvent de prendre un plaisir entier aux premieres représentations, tant elles le fatiguent.

Dans le dénouement, je trouve deux choses à éviter, le simple changement de volonté, & la machine. Il n'y a pas grand artifice à finir un poëme quand celui qui a fait obstacle au dessein des premiers acteurs, durant quatre actes, s'en désiste au cinquiéme,

sans aucun événement notable qui l'y oblige. J'en ai parlé au premier discours, & n'y ajouterai rien ici. La machine n'a pas plus d'adresse, quand elle ne sert qu'à faire descendre un dieu pour accommoder toutes choses, sur le point que les acteurs ne savent plus comment les terminer. C'est ainsi qu'Apollon agit dans l'Oreste : Ce prince & son ami Pylade accusés par Tindare & Ménélas de la mort de Clytemnestre & condamnés à leur poursuite, se saisissent d'Hélene & d'Hermione ; ils tuent ou croyent tuer la premiere, & menacent d'en faire autant de l'autre, si on ne révoque l'arrêt prononcé contre eux. Pour appaiser ces troubles, Euripide ne cherche point d'autre finesse, que de faire descendre Apollon du ciel, qui d'autorité absolue ordonne qu'Oreste épouse Hermione, & Pylade Electre, & de peur que la mort d'Hélene n'y servît d'obstacle, n'y ayant pas d'apparence qu'Hermione épousât Oreste qui venoit de tuer sa mere, il leur apprend qu'elle n'est pas morte, & qu'il l'a dérobée à leurs coups, & enlevée au ciel dans l'instant qu'ils pensoient la tuer. Cette sorte de machine est entiérement hors de propos, n'ayant aucun fondement sur le reste de la piéce, & fait un dénouement vicieux ; mais je trouve un peu de rigueur au sentiment d'Aristote, qui met en même rang le char dont Médée se sert, pour s'enfuir de Corinthe, après la vengeance qu'elle a prise de Créon. Il me semble que c'en est un assez grand fondement, que de l'avoir faite magicienne, & d'en avoir rapporté dans le poëme des actions autant au-dessus des forces de la nature, que celle-là. Après ce qu'elle a fait pour Jason à Colchos, après qu'elle a rajeuni son pere Æson depuis son retour, après qu'elle a attaché des feux invisibles au présent qu'elle a fait à Créuse, ce char volant n'est point hors de la vrai-semblance, & ce poëme n'a point besoin d'autre préparation, pour cet effet extraordinaire. Séneque lui en donne

une par ce vers, que Médée dit à sa nourrice,

Tuum quoque ipsa corpus hinc mecum aveham,

& moi, par celui-ci qu'elle dit à Ægée,

Je vous suivrai demain par un chemin nouveau.

Ainsi la condamnation d'Euripide, qui ne s'y est servi d'aucune précaution, peut être juste, & ne retomber ni sur Séneque, ni sur moi, & je n'ai point besoin de contredire Aristote pour me justifier sur cet article.

De l'action je passe aux actes, qui en doivent contenir chacune une portion, mais non pas si égale, qu'on n'en réserve plus pour le dernier que pour les autres, & qu'on n'en puisse moins donner au premier qu'aux autres. On peut même ne faire autre chose dans ce premier que peindre les mœurs des personnages, & marquer à quel point ils en sont de l'histoire qu'on va représenter. Aristote n'en prescrit point le nombre, Horace le borne à cinq, & bien qu'il défende d'y en mettre moins, les espagnols s'opiniâtrent à l'arrêter à trois, & les italiens font souvent la même chose. Les grecs les distinguoient par le chant du chœur, & comme je trouve lieu de croire qu'en quelques-uns de leurs poëmes, ils le faisoient chanter plus de quatre fois, je ne voudrois pas répondre qu'ils ne les poussassent jamais au-delà de cinq. Cette maniere de les distinguer étoit plus incommode que la nôtre; car, ou l'on prêtoit attention à ce que chantoit le chœur, ou l'on n'y en prêtoit point. Si l'on y en prêtoit, l'esprit de l'auditeur étoit trop tendu, & n'avoit aucun moment pour se délasser. Si l'on n'y en prêtoit point, son attention étoit trop dissipée par la longueur du chant; & lorsqu'un autre acte commençoit, il avoit besoin d'un effort de mémoire pour rappeler en son imagination ce qu'il avoit déja vû, & en quel point l'action étoit demeurée. Nos violons n'ont aucunes de ces deux incommodités. L'esprit de

l'auditeur ſe relâche durant qu'ils jouent, & réfléchit même ſur ce qu'il a vû, pour le louer, ou le blâmer ſuivant qu'il lui a plû, ou déplû, & le peu qu'on les laiſſe jouer lui en laiſſe les idées ſi récentes, que quand les acteurs reviennent, il n'a point beſoin de ſe faire d'effort pour rappeler & renouer ſon attention.

Le nombre des ſcénes dans chaque acte ne reçoit aucune régle : mais comme tout l'acte doit avoir une certaine quantité de vers qui proportionne ſa durée à celle des autres, on y peut mettre plus ou moins de ſcénes, ſelon qu'elles ſont plus ou moins longues, pour employer le temps que tout l'acte enſemble doit conſumer. Il faut, s'il ſe peut, y rendre raiſon de l'entrée & de la ſortie de chaque acteur. Sur-tout pour la ſortie, je tiens cette régle indiſpenſable, & il n'y a rien de ſi mauvaiſe grace qu'un acteur qui ſe retire du théatre, ſeulement parce qu'il n'a plus de vers à dire.

Je ne ſerois pas ſi rigoureux pour les entrées. L'auditeur attend l'acteur, & bien que le théatre repréſente la chambre, ou le cabinet de celui qui parle, il ne peut toutefois s'y montrer, qu'il ne vienne de derriere la tapiſſerie, & il n'eſt pas toujours aiſé de rendre raiſon de ce qu'il vient de faire en ville, avant que de rentrer chez lui, puiſque même quelquefois il eſt vrai-ſemblable qu'il n'en eſt pas ſorti. Je n'ai vû perſonne ſe ſcandaliſer de voir Æmilie commencer Cinna, ſans dire pourquoi elle vient dans ſa chambre. Elle eſt préſumée y être avant que la piéce commence, & ce n'eſt que la néceſſité de la repréſentation qui la fait ſortir de derriere le théatre, pour y venir. Ainſi je diſpenſerois volontiers de cette rigueur toutes les premieres ſcénes de chaque acte, mais non pas les autres, parce qu'un acteur occupant une fois le théatre, aucun n'y doit entrer qui n'aye ſujet de parler à lui, ou du moins qui n'ait lieu de

prendre l'occasion, quand elle s'offre. Sur-tout, lorsqu'un acteur entre deux fois dans un acte, soit dans la comédie, soit dans la tragédie, il doit absolument, ou faire juger qu'il reviendra bien-tôt quand il sort la premiere fois, comme Horace dans le second acte, & Julie dans le troisiéme de la même piéce, ou donner raison en rentrant pourquoi il revient si-tôt.

Aristote veut que la tragédie bien faite soit belle & capable de plaire, sans le secours des comédiens, & hors de la représentation. Pour faciliter ce plaisir au lecteur, il ne faut non plus gêner son esprit, que celui du spectateur, parce que l'effort qu'il est obligé de faire pour la concevoir, & se la représenter lui-même dans son esprit, diminue la satisfaction qu'il en doit recevoir. Ainsi je serois d'avis que le poëte prît grand soin de marquer à la marge les menues actions qui ne méritent pas qu'il en charge ses vers, & qui leur ôteroient même quelque chose de leur dignité, s'il se ravaloit à les exprimer. Le comédien y supplée aisément sur le théatre, mais sur le livre on seroit assez souvent réduit à deviner, & quelquefois même on pourroit deviner mal, à moins que d'être instruit par là de ces petites choses. J'avoue que ce n'est pas l'usage des anciens, mais il faut m'avouer aussi, que faute de l'avoir pratiqué ils nous laissent beaucoup d'obscurités dans leurs poëmes, qu'il n'y a que les maitres de l'art qui puissent développer; encore ne sai-je s'ils en viennent à bout, toutes les fois qu'ils se l'imaginent. Si nous nous assujettissons à suivre entiérement leur méthode, il ne faudroit mettre aucune distinction d'actes, ni de scénes, non plus que les grecs. Ce manque est souvent cause que je ne sai combien il y a d'actes dans leurs piéces, ni si à la fin d'un acte un acteur se retire, pour laisser chanter le chœur, ou s'il demeure sans action cependant qu'il chante, parce que ni eux, ni leurs interprétes

n'ont daigné nous en donner un mot d'avis à la marge.

Nous avons encore une autre raison particuliere de ne pas négliger ce petit secours, comme ils ont fait. C'est que l'impression met nos piéces entre les mains des comédiens qui courent les provinces, que nous ne pouvons avertir que par là de ce qu'ils ont à faire, & qui feroient d'étranges contretemps, si nous ne leur aidions par ces notes. Ils se trouveroient bien embarrassés au cinquiéme acte des piéces qui finissent heureusement, & où nous rassemblons tous les acteurs sur notre théatre, ce que ne faisoient pas les anciens. Ils diroient souvent à l'un ce qui s'adresse à l'autre, principalement quand il faut que le même acteur parle à trois ou quatre l'un après l'autre. Quand il y a quelque commandement à faire à l'oreille, comme celui de Cléopatre à Laonice pour lui aller querir du poison, il faudroit un *A parte* pour l'exprimer en vers, si l'on se vouloit passer de ces avis en marge, & l'un me semble beaucoup plus insupportable que les autres, qui nous donnent le vrai & unique moyen de faire, suivant le sentiment d'Aristote, que la tragédie soit aussi belle à la lecture, qu'à la représentation, en rendant facile à l'imagination du lecteur tout ce que le théatre présente à la vûe des spectateurs.

La régle de l'unité de jour a son fondement sur ce mot d'Aristote, *que la tragédie doit renfermer la durée de son action dans un tour du soleil, ou tâcher de ne le passer pas de beaucoup*. Ces paroles donnent lieu à cette dispute fameuse, si elles doivent être entendues d'un jour naturel de vingt-quatre heures, ou d'un jour artificiel de douze. Ce sont deux opinions dont chacune à des partisans considérables; & pour moi je trouve qu'il y a des sujets si malaisés à renfermer en si peu de temps, que non-seulement je leur accorderois les vingt-quatre heures entieres, mais je me servirois

même de la licence que donne ce philosophe de les excéder un peu, & les pousserois sans scrupule jusqu'à trente. Nous avons une maxime en droit qu'il faut élargir la faveur, & restreindre les rigueurs. *Odia restringinda, favores ampliandi*, & je trouve qu'un auteur est assez gêné par cette contrainte, qui a forcé quelques-uns de nos anciens d'aller jusqu'à l'impossible. Euripide dans les Suppliantes fait partir Thésée d'Athénes avec une armée, donner une bataille devant les murs de Thébes, qui en étoient éloignés de douze ou quinze lieues, & revenir victorieux en l'acte suivant; & depuis qu'il est parti, jusqu'à l'arrivée du messager qui vient faire le récit de sa victoire, Æthra & le chœur n'ont que trente-six vers à dire. C'est assez bien employer un temps si court. Æschyle fait revenir Agamemnon de Troie avec une vîtesse encore toute autre. Il étoit demeuré d'accord avec Clytemnestre sa femme, que si-tôt que cette ville seroit prise, il lui feroit savoir par des flambeaux disposés de montagne en montagne, dont le second s'allumeroit incontinent à la vûe du premier, le troisiéme à la vûe du second, & ainsi du reste, & par ce moyen elle devoit apprendre cette grande nouvelle dès la même nuit. Cependant à peine l'a-t-elle apprise par ces flambeaux allumés, qu'Agamemnon arrive, dont il faut que le navire, quoique battu d'une tempête, si j'ai bonne mémoire, aye été aussi vîte que l'œil à découvrir ces lumieres. Le Cid & Pompée, où les actions sont un peu précipitées, sont bien éloignés de cette licence; & s'ils forcent la vrai-semblance commune en quelque chose, du moins ils ne vont point jusqu'à de telles impossibilités.

Beaucoup déclament contre cette régle, qu'ils nomment tyrannique, & auroient raison, si elle n'étoit fondée que sur l'autorité d'Aristote: mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle qui lui

sert d'appui. Le poëme dramatique est une imitation ; ou pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes, & il est hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellens, qu'ils ressemblent mieux à l'original. La représentation dure deux heures, & ressembleroit parfaitement, si l'action qu'elle représente n'en demandoit pas davantage pour sa réalité. Ainsi ne nous arrétons point ni aux douze, ni aux vingt-quatre heures ; mais resserrons l'action du poëme dans la moindre durée qu'il nous sera possible, afin que sa représentation ressemble mieux, & soit plus parfaite. Ne donnons, s'il se peut, à l'une que les deux heures que l'autre remplit ; je ne croi pas que Rodogune en demande guéres davantage, & peut-étre qu'elles suffiroient pour Cinna. Si nous ne pouvons la renfermer dans ces deux heures, prenons-en quatre, six, dix ; mais ne passons pas de beaucoup les vingt-quatre, de peur de tomber dans le déréglement, & de réduire tellement le portrait en petit, qu'il n'aye plus ses dimensions proportionnées, & ne soit qu'imperfection.

Sur-tout je voudrois laisser cette durée à l'imagination des auditeurs, & ne déterminer jamais le temps qu'elle emporte, si le sujet n'en avoit besoin ; principalement quand la vrai-semblance y est un peu forcée ; comme au Cid, parce qu'alors cela ne sert qu'à les avertir de cette précipitation. Lors même que rien n'est violenté dans un poëme par la nécessité d'obéir à cette régle, qu'est-il besoin de marquer à l'ouverture du théatre que le soleil se leve, qu'il est midi au troisiéme acte, & qu'il se couche à la fin du dernier ? C'est une affectation qui ne fait qu'importuner. Il suffit d'établir la possibilité de la chose dans le temps où on la renferme, & qu'on le puisse trouver aisément, si l'on y veut prendre garde, sans y appliquer l'esprit malgré soi. Dans les actions même qui n'ont point plus de durée que la représentation, cela seroit de

mauvaiſe grace, ſi l'on marquoit d'acte en acte qu'il s'eſt paſſé une demi-heure de l'un à l'autre.

Je répète ce que j'ai dit ailleurs, que quand nous prenons un temps plus long, comme de dix heures, je voudrois que les huit qu'il faut prendre ſe conſumaſſent dans les intervalles des actes, & que chacun d'eux n'eût en ſon particulier que ce que la repréſentation en conſume, principalement lorſqu'il y a liaiſon de ſcéne perpétuelle, car cette liaiſon ne ſouffre point de vuide entre deux ſcénes. J'eſtime toutefois que le cinquiéme, par un privilége particulier, a quelque droit de preſſer un peu le temps, en ſorte que la part de l'action qu'il repréſente en tienne davantage qu'il n'en faut pour ſa repréſentation. La raiſon en eſt, que le ſpectateur eſt alors dans l'impatience de voir la fin, & que, quand elle dépend d'acteurs qui ſont ſortis du théatre, tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent en attendant de leurs nouvelles, ne fait que languir, & ſemble demeurer ſans action. Il eſt hors de doute que depuis que Phocas eſt ſorti au cinquiéme d'Héraclius, juſqu'à ce qu'Amyntas vienne raconter ſa mort, il faut plus de temps pour ce qui ſe fait derriere le théatre, que pour le récit des vers qu'Héraclius, Martian & Pulchérie emploient à plaindre leur malheur. Pruſias & Flaminius, dans celui de Nicoméde, n'ont pas tout le loiſir dont ils auroient beſoin pour ſe rejoindre ſur la mer, conſulter enſemble, & revenir à la défenſe de la reine; & le Cid n'en a pas aſſez pour ſe battre contre Dom Sanche durant l'entretien de l'Infante avec Léonor, & de Chiméne avec Elvire. Je l'ai bien vû, & n'ai point fait de ſcrupule de cette précipitation, dont peut-être on trouveroit pluſieurs exemples chez les anciens, mais ma pareſſe, dont j'ai déja parlé, me fera contenter de celui-ci, qui eſt de Térence dans l'Andrienne. Simon y fait entrer Pamphile ſon fils chez Glycére pour

en faire ſortir le vieillard Criton, & s'éclaircir avec lui de la naiſſance de ſa maîtreſſe, qui ſe trouve fille de Chrémés. Pamphile y entre, parle à Criton, le prie de le ſervir, revient avec lui; &, durant cette entrée, cette priere & cette ſortie, Simon & Chrémés qui demeurent ſur le théatre ne diſent que chacun un vers, qui ne ſauroit donner tout au plus à Pamphile que le loiſir de demander où eſt Criton, & non pas de parler à lui, & lui dire les raiſons qui le doivent porter à découvrir en ſa faveur ce qu'il ſait de la naiſſance de cette inconnue.

Quand la fin de l'action dépend d'acteurs qui n'ont point quitté le théatre, & ne font point attendre de leurs nouvelles, comme dans Cinna & dans Rodogune, le cinquiéme acte n'a pas beſoin de ce privilége, parce qu'alors toute l'action eſt en vûe; ce qui n'arrive pas quand il s'en paſſe une partie derriere le théatre depuis qu'il eſt commencé. Les autres actes ne méritent point la même grace. S'il ne s'y trouve pas aſſez de temps pour y faire rentrer un acteur qui en eſt ſorti, ou pour faire ſavoir ce qu'il a fait depuis cette ſortie, on peut attendre à en rendre compte dans l'acte ſuivant, & le violon qui les diſtingue l'un de l'autre en peut conſumer autant qu'il en eſt beſoin; mais dans le cinquiéme il n'y a point de remiſe, l'attention eſt épuiſée, & il faut finir.

Je ne puis oublier, que bien qu'il nous faille réduire toute l'action tragique en un jour, cela n'empêche pas que la tragédie ne faſſe connoître par narration, ou par quelque autre maniere plus artificieuſe, ce qu'a fait ſon héros en pluſieurs années, puiſqu'il y en a dont le nœud conſiſte en l'obſcurité de ſa naiſſance qu'il faut éclaircir, comme Oedipe. Je ne répéterai point, que moins on ſe charge d'actions paſſées, plus on a l'auditeur propice, par le peu de gêne qu'on lui donne, en lui rendant toutes les cho-

ses présentes, sans demander aucune réflexion à sa mémoire, que pour ce qu'il a vû : mais je ne puis oublier que c'est un grand ornement pour un poëme, que le choix d'un jour illustre, & attendu depuis quelque temps. Il ne s'en présente pas toujours des occasions; &, dans tout ce que j'ai fait jusqu'ici, vous n'en trouverez de cette nature que quatre. Celui d'Horace, où deux peuples devoient décider de leur empire par une bataille, celui de Rodogune, d'Andromède, & de Dom Sanche. Dans Rodogune, c'est un jour choisi par deux souverains, pour l'effet d'un traité de paix entre les deux couronnes ennemies, pour une entière réconciliation de deux rivales par un mariage, & pour l'éclaircissement d'un secret de plus de vingt ans touchant le droit d'aînesse entre deux princes jumeaux, dont dépend le royaume & le succès de leur amour. Celui d'Andromède & de Dom Sanche, ne sont pas de moindre considération; mais, comme je viens de dire, les occasions ne s'en offrent pas souvent; & dans le reste de mes ouvrages je n'ai pû choisir des jours remarquables, que par ce que le hazard y fait arriver, & non pas par l'emploi où l'ordre public les aye destinés de longue main.

Quant à l'unité du lieu, je n'en trouve aucun précepte ni dans Aristote, ni dans Horace. C'est ce qui porte quelques-uns à croire que la régle ne s'en est établie qu'en conséquence de l'unité du jour, & à se persuader ensuite qu'on le peut étendre jusques où un homme peut aller & revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion est un peu licentieuse; &, si l'on faisoit aller un acteur en poste, les deux côtés du théatre pourroient représenter Paris & Rouen. Je souhaiterois, pour ne point gêner du tout le spectateur, que ce qu'on fait représenter devant lui en deux heures se pût passer en effet en deux heures, & que ce qu'on lui fait voir sur un théatre qui ne change point, pût s'arrêter dans une chambre ou dans une

ſalle, ſuivant le choix qu'on en auroit fait : mais ſouvent cela eſt ſi mal aiſé, pour ne dire impoſſible, qu'il faut de néceſſité trouver quelque élargiſſement pour le lieu, comme pour le temps. Je l'ai fait voir exact dans Horace, dans Polyeucte & dans Pompée ; mais il faut pour cela, ou n'introduire qu'une femme, comme dans Polyeucte, ou que les deux qu'on introduit ayent tant d'amitié l'une pour l'autre, & des intérêts ſi conjoints, qu'elles puiſſent être toujours enſemble, comme dans l'Horace, ou qu'il leur puiſſe arriver comme dans Pompée, où l'empreſſement de la curioſité naturelle fait ſortir de leurs appartemens Cléopatre au ſecond acte, & Cornélie au cinquiéme, pour aller juſque dans la grand-ſalle du palais du roi, au-devant des nouvelles qu'elles attendent. Il n'en va pas de même dans Rodogune. Cléopatre & elle ont des intérêts trop divers pour expliquer leurs plus ſecrettes penſées en même lieu. Je pourrois en dire ce que j'ai dit de Cinna, où en général tout ſe paſſe dans Rome, & en particulier moitié dans le cabinet d'Auguſte, & moitié chez Æmilie. Suivant cet ordre, le premier acte de cette tragédie ſeroit dans l'antichambre de Rodogune, le ſecond dans la chambre de Cléopatre, le troiſiéme dans celle de Rodogune : mais ſi le quatriéme peut commencer chez cette princeſſe, il n'y peut achever, & ce que Cléopatre y dit à ſes deux fils l'un après l'autre, y ſeroit mal placé. Le cinquiéme a beſoin d'une ſalle d'audience, où un grand peuple puiſſe être préſent. La même choſe ſe rencontre dans Héraclius. Le premier acte ſeroit fort bien dans le cabinet de Phocas, & le ſecond chez Léontine ; mais ſi le troiſiéme commence chez Pulchérie, il n'y peut achever, & il eſt hors d'apparence que Phocas délibére dans l'appartement de cette princeſſe de la perte de ſon frere.

Nos anciens, qui faiſoient parler leurs rois en place publique, donnoient aſſez aiſément l'unité rigoureuſe

de lieu à leurs tragédies. Sophocle toutefois ne l'a pas observée dans son Ajax, qui sort du théatre afin de chercher un lieu écarté pour se tuer, & s'y tue à la vûe du peuple : ce qui fait juger aisément que celui où il se tue n'est pas le même que celui d'où on l'a vû sortir, puisqu'il n'en est sorti que pour en choisir un autre.

Nous ne prenons pas la même liberté de tirer les rois & les princesses de leurs appartemens ; & comme souvent la différence & l'opposition des intérêts de ceux qui sont logés dans le même palais ne souffrent pas qu'ils fassent leurs confidences, & ouvrent leurs secrets en même chambre, il nous faut chercher quelqu'autre accommodement pour l'unité de lieu, si nous la voulons conserver dans tous nos poëmes : autrement il faudroit prononcer contre beaucoup de ceux que nous voyons réussir avec éclat.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible, mais comme elle ne s'accommode pas avec toute sorte de sujets, j'accorderois très-volontiers que ce qu'on feroit passer en une seule ville auroit l'unité de lieu. Ce n'est pas que je voulusse que le théatre représentât cette ville toute entiére, cela seroit un peu trop vaste, mais seulement deux ou trois lieux particuliers enfermés dans l'enclos de ses murailles. Ainsi la scéne de Cinna ne sort point de Rome, & est tantôt l'appartement d'Auguste dans son palais, & tantôt la maison d'Æmilie. Le Menteur a les tuilleries & la place royale dans Paris, & la Suite fait voir la prison, & le logis de Mélisse dans Lyon. Le Cid multiplie encore davantage les lieux particuliers sans quitter Séville ; & , comme la liaison de scéne n'y est pas gardée, le théatre dès le premier acte est la maison de Chiméne, l'appartement de l'Infante dans le palais du roi, & la place publique. Le second y ajoute la chambre du roi, & sans doute il y a quelque excès

dans cette licence. Pour rectifier en quelque façon cette duplicité de lieu, quand elle est inévitable, je voudrois qu'on fît deux choses. L'une, que jamais on ne changeât dans le même acte, mais seulement de l'un à l'autre, comme il se fait dans les trois premiers de Cinna; l'autre, que ces deux lieux n'eussent point besoin de diverses décorations, & qu'aucun des deux ne fût jamais nommé, mais seulement le lieu général où tous les deux sont compris, comme Paris, Rome, Lyon, Constantinople, &c. Cela aideroit à tromper l'auditeur, qui ne voyant rien qui lui marquât la diversité des lieux, ne s'en appercevroit pas, à moins d'une réfléxion malicieuse & critique, dont il y en a peu qui soient capables, la plûpart s'attachant avec chaleur à l'action qu'ils voyent représenter. Le plaisir qu'ils y prennent est cause qu'ils n'en veulent pas chercher le peu de justesse pour s'en dégoûter, & ils ne le reconnoissent que par force, quand il est trop visible, comme dans le Menteur & la Suite, où les différentes décorations font reconnoître cette duplicité de lieu, malgré qu'on en ait.

Mais comme les personnes qui ont des intérêts opposés, ne peuvent pas vrai-semblablement expliquer leurs secrets en même place, & qu'ils sont quelquefois introduits dans le même acte, avec liaison de scéne qui emporte néçessairement cette unité, il faut trouver un moyen qui la rende compatible avec cette contradiction qu'y forme la vrai-semblance rigoureuse, & voir comment pourra subsister le quatriéme acte de Rodogune, & le troisiéme d'Héraclius, où j'ai déja marqué cette répugnance du côté des deux personnes ennemies qui parlent en l'un & en l'autre. Les Jurisconsultes admettent des fictions de droit, & je voudrois, à leur exemple, introduire des fictions de théatre, pour établir un lieu théatral, qui ne seroit ni l'appartement de Cléopatre, ni celui de Rodogune dans la piéce qui porte ce titre, ni celui de Phocas, de Léontine, ou

de Pulchérie dans Héraclius, mais une salle sur laquelle ouvrent ces divers appartemens, à qui j'attribuerois deux priviléges. L'un, que chacun de ceux qui y parleroient fût présumé y parler avec le même secret que s'il étoit dans sa chambre; l'autre, qu'au lieu que dans l'ordre commun il est quelquefois de la bienséance que ceux qui occupent le théatre aillent trouver ceux qui sont dans le cabinet pour parler à eux, ceux-ci pûssent les venir trouver sur le théatre sans choquer cette bienséance, afin de conserver l'unité de lieu & la liaison des scénes. Ainsi Rodogune dans le premier acte vient trouver Laonice qu'elle devroit mander pour parler à elle; & dans le quatriéme, Cléopatre vient trouver Antiochus au même lieu où il vient de fléchir Rodogune, bien que dans l'exacte vrai-semblance ce prince devroit aller chercher sa mere dans son cabinet, puisqu'elle hait trop cette princesse pour venir parler à lui dans son appartement, où la premiére scéne fixeroit le reste de cet acte, si l'on n'apportoit ce tempérament dont j'ai parlé à la rigoureuse unité de lieu.

Beaucoup de mes piéces en manqueront, si l'on ne veut point admettre cette modération, dont je me contenterai toujours à l'avenir, quand je ne pourrai satisfaire à la derniére rigueur de la régle. Je n'ai pû y en réduire que trois, Horace, Polyeucte & Pompée. Si je me donne trop d'indulgence dans les autres, j'en aurai encore davantage pour ceux dont je verrai réussir les ouvrages sur la scéne avec quelque apparence de régularité. Il est facile aux spéculatifs d'être sévéres; mais, s'ils vouloient donner dix ou douze poëmes de cette nature au public, ils élargiroient peut-être les régles encore plus que je ne fais, si-tôt qu'ils auroient reconnu par l'expérience quelle contrainte apporte leur exactitude, & combien de belles choses elle bannit de notre théatre. Quoi qu'il en soit, voila mes opinions, ou, si vous voulez, mes héré-

fies touchant les principaux points de l'art; & je ne sai point mieux accorder les régles anciennes avec les agrémens modernes. Je ne doute point qu'il ne soit aisé d'en trouver de meilleurs moyens, & je serai tout prêt de les suivre, lorsqu'on les aura mis en pratique aussi heureusement qu'on y a vû les miens.

Fin des discours.

MÉLITE,

COMÉDIE.

À MONSIEUR

DE LIANCOUR.

MONSIEUR,

Mélite seroit trop ingrate de rechercher une autre protection que la vôtre; elle vous doit cet hommage & cette légére reconnoissance de tant d'obligations qu'elle vous a, non qu'elle présume par-là s'en acquiter en quelque sorte, mais seulement pour les publier à toute la France. Quand je considére le peu de bruit qu'elle fit à

son arrivée à Paris, venant d'un homme qui ne pouvoit sentir que la rudesse de son pays, & tellement inconnu qu'il étoit avantageux d'en taire le nom; quand je me souviens, dis-je, que ces trois premiéres représentations ensemble n'eurent pas tant d'affluence que la moindre de celles qui les suivirent dans le même hiver: je ne puis rapporter de si foibles commencemens, qu'au loisir qu'il falloit au monde pour apprendre que vous en faisiez état, ni des progrès si peu attendus qu'à votre approbation, que chacun se croyoit obligé de suivre après l'avoir sûe. C'est de-là, MONSIEUR, qu'est venu tout le bonheur de Mélite; &, quelques hauts effets qu'elle ait produits depuis, celui dont je me tiens le plus glorieux, c'est l'honneur d'être connu de vous, & de vous pouvoir souvent assurer de bouche, que je serai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
CORNEILLE.

AU

AU LECTEUR.

JE ſai bien que l'impreſſion d'une piéce en affoiblit la réputation ; la publier, c'eſt l'avilir, & même il s'y rencontre un particulier déſavantage pour moi, vû que ma façon d'écrire étant ſimple & familiére, la lecture fera prendre mes naïvetés pour des baſſeſſes. Auſſi beaucoup de mes amis m'ont toujours conſeillé de ne rien mettre ſous la preſſe, & ont raiſon, comme je croi ; mais, par je ne ſai quel malheur, c'eſt un conſeil que reçoivent de tout le monde ceux qui écrivent, & pas un d'eux ne s'en ſert. Ronſard, Malherbe & Théophile l'ont mépriſé, & ſi je ne les puis imiter en leurs graces, je les veux du moins imiter en leurs fautes, ſi c'en eſt une que de faire imprimer. Je contenterai par-là deux ſortes de perſonnes, mes amis & mes envieux, donnant aux uns de quoi ſe divertir, aux autres de quoi cenſurer ; & j'eſpére que les premiers me conſerveront encore la même affection qu'ils m'ont témoignée par le paſſé ; que des derniers, ſi beaucoup font mieux, peu réuſſiront plus heureuſement, & que le reſte fera encore quelque ſorte d'eſtime de cette piéce, ſoit par coutume de l'approuver, ſoit par honte de ſe dédire. En tout cas elle eſt mon coup d'eſſai, & d'autres que moi ont intérêt à la défendre, puiſque ſi elle n'eſt pas bonne, celles qui ſont demeurées au-deſſous doivent être fort mauvaiſes.

ACTEURS.

ÉRASTE, amoureux de Mélite.

TIRCIS, ami d'Eraste, & son rival.

PHILANDRE, amant de Cloris.

MÉLITE, maîtresse d'Éraste & de Tircis.

CLORIS, sœur de Tircis.

LISIS, ami de Tircis.

CLITON, voisin de Mélite.

LA NOURRICE de Mélite.

La scéne est à Paris.

MÉLITE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

Je te l'avoue, ami, mon mal est incurable,
Je n'y sai qu'un reméde, & j'en suis incapable,
Le change seroit juste après tant de rigueur,
Mais, malgré ses dédains, Mélite a tout mon cœur :
Elle a sur tous mes sens une entiére puissance,
Si j'ose en murmurer, ce n'est qu'en son absence ;
Et je ménage en vain dans un éloignement,
Un peu de liberté pour mon ressentiment :
D'un seul de ses regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en resserre l'étrainte,

Et par un ſi doux charme aveugle ma raiſon ;
Que je cherche mon mal & fuis ma guériſon.
Son œil agit ſur moi d'une vertu ſi forte,
Qu'il ranime ſoudain mon eſpérance morte,
Combat les déplaiſirs de mon cœur irrité,
Et ſoutient mon amour contre ſa cruauté :
Mais ce flatteur eſpoir qu'il rejette en mon ame,
N'eſt qu'un doux impoſteur qu'autoriſe ma flamme,
Et qui, ſans m'aſſurer ce qu'il ſemble m'offrir,
Me fait plaire en ma peine, & m'obſtine à ſouffrir.

TIRCIS.

Que je te trouve, ami, d'une humeur admirable !
Pour paroître éloquent tu te feins miſérable,
Eſt-ce à deſſein de voir avec quelles couleurs
Je ſaurois adoucir les traits de tes malheurs ?
Ne t'imagine pas qu'ainſi ſur ta parole,
D'une fauſſe douleur un ami te conſole :
Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris
Que Mélite pour toi n'eut jamais de mépris.

ÉRASTE.

Son gracieux accueil & ma perſévérance
Font naître ce faux bruit d'une vaine apparence ;
Ses mépris ſont cachés, & s'en font mieux ſentir,
Et, n'étant point connus, on n'y peut compatir.

TIRCIS.

En étant bien reçû, du reſte que t'importe ?
C'eſt tout ce que tu veux des filles de ſa ſorte.

ÉRASTE.

Cet accès favorable, ouvert & libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux :
Elle ſouffre aiſément mes ſoins & mon ſervice,
Mais, loin de ſe réſoudre à leur rendre juſtice,
Parler de l'hyménée à ce cœur de rocher,
C'eſt l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIRCIS.

Ne diſſimulons point ; tu régles mieux ta flamme,
Et tu n'es pas ſi fou que d'en faire ta femme.

ÉRASTE.

Quoi tu sembles douter de mes intentions?

TIRCIS.

Je croi malaisément que tes affections
Sur l'éclat d'un beau teint qu'on voit si périssable,
Réglent d'une moitié le choix invariable.
Tu serois incivil, la voyant chaque jour,
De ne lui tenir pas quelques propos d'amour;
Mais d'un vain compliment ta passion bornée,
Laisse aller tes desseins ailleurs pour l'hyménée.
Tu sais qu'on te souhaite aux plus riches maisons,
Que les meilleurs partis....

ÉRASTE.

Tréve de ces raisons,
Mon amour s'en offense, & tiendroit pour supplice
De recevoir des loix d'une sale avarice;
Il me rend insensible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en sa personne un assez grand trésor.

TIRCIS.

Si c'est là le chemin qu'en aimant tu veux suivre,
Tu ne sais guére encor ce que c'est que de vivre.
Ces visages d'éclat sont bons à cajoler,
C'est là qu'un apprenti doit s'instruire à parler:
J'aime à remplir de feux ma bouche en leur présence,
La mode nous oblige à cette complaisance;
Tous ces discours de livre alors sont de saison;
Il faut feindre des maux, demander guérison,
Donner sur le Phœbus, promettre des miracles,
Jurer qu'on brisera toutes sortes d'obstacles;
Mais du vent & cela doivent étre tout un.

ÉRASTE.

Passe pour des beautés qui sont dans le commun.
C'est ainsi qu'autrefois j'amusai Crisolite,
Mais c'est d'autre façon qu'on doit servir Mélite.
Malgré tes sentimens il me faut accorder,
Que le souverain bien n'est qu'à la posséder.
Le jour qu'elle naquit, Vénus, bien qu'immortelle,
Pensa mourir de honte en la voyant si belle,

Les Graces à l'envi deſcendirent des cieux,
Pour ſe donner l'honneur d'accompagner ſes yeux;
Et l'Amour qui ne put entrer dans ſon courage,
Voulut obſtinément loger ſur ſon viſage.

TIRCIS.

Tu le prens d'un haut ton, & je croi qu'au beſoin
Ce diſcours emphatique iroit encor bien loin.
Pauvre amant, je te plains, qui ne ſais pas encore
Que bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le goût, on n'a qu'à l'épouſer.
Un bien qui nous eſt dû ſe fait ſi peu priſer,
Qu'une femme fût-elle entre toutes choiſie,
On en voit en ſix mois paſſer la fantaiſie.
Tel au bout de ce temps n'en voit plus la beauté
Qu'avec un eſprit ſombre, inquiet, agité;
Au premier qui lui parle, ou jette l'œil ſur elle,
Mille ſottes frayeurs lui brouillent la cervelle;
Ce n'eſt plus lors qu'une aide à faire un favori,
Un charme pour tout autre, & non pour un mari.

ÉRASTE.

Ces caprices honteux, & ces chiméres vaines
Ne ſauroient ébranler des cervelles bien ſaines;
Et quiconque a ſû prendre une fille d'honneur,
N'a point à redouter l'appas d'un ſuborneur.

TIRCIS.

Peut-être dis-tu vrai, mais ce choix difficile
Aſſez & trop ſouvent trompe le plus habile;
Et l'hymen de ſoi-méme eſt un ſi lourd fardeau,
Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.
S'attacher pour jamais aux côtés d'une femme!
Perdre pour des enfans le repos de ſon ame!
Voir leur nombre importun remplir une maiſon!
Ah! qu'on aime ce joug avec peu de raiſon!

ÉRASTE.

Mais il y faut venir, c'eſt en vain qu'on recule,
C'eſt en vain qu'on le fuit, tôt ou tard on s'y brûle,
Pour libertin qu'on ſoit, on s'y trouve attrapé:
Toi-méme qui fais tant le cheval échappé

Nous te verrons un jour songer au mariage.

TIRCIS.

Alors ne pense pas que j'épouse un visage.
Je régle mes desirs suivant mon intérêt.
Si Doris me vouloit, toute laide qu'elle est,
Je l'estimerois plus qu'Aminthe & qu'Hippolyte;
Son revenu chez moi tiendroit lieu de mérite.
C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puissans liens :
La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Echauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine;
Et l'hymen qui succéde à ces folles amours,
Après quelques douceurs a bien de mauvais jours.
Une amitié si longue est fort mal assurée
Dessus des fondemens de si peu de durée.
L'argent dans le ménage a certaine splendeur
Qui donne un teint d'éclat à la même laideur;
Et tu ne peux trouver de si douces carresses,
Dont le goût dure autant que celui des richesses.

ÉRASTE.

Auprès de ce bel œil qui tient mes sens ravis,
A peine pourrois-tu conserver ton avis.

TIRCIS.

La raison en tous lieux est également forte.

ÉRASTE.

L'essai n'en coûte rien, Mélite est à sa porte;
Allons, & tu verras dans ses aimables traits
Tant de charmans appas, tant de brillans attraits,
Que tu seras forcé toi-même à reconnoître
Que si je suis un fou, j'ai bien raison de l'être.

TIRCIS.

Allons, & tu verras que toute sa beauté
Ne saura me tourner contre la vérité.

SCENE II.

MÉLITE, ERASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.

De deux amis, Madame, appaisez la querelle,
Un esclave d'amour le défend d'un rebelle,
Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier & vain qu'il en est, peut être ainsi nommé.
Comme dès le moment que je vous ai servie
J'ai crû qu'il étoit seul la véritable vie,
Il n'est pas merveilleux que ce peu de rapport
Entre nos deux esprits séme quelque discord.
Je me suis donc piqué contre sa médisance,
Avec tant de malheur ou tant d'insuffisance,
Que des droits si sacrés & si pleins d'équité
N'ont pû se garantir de sa subtilité;
Et je l'améne ici n'ayant plus que répondre,
Assuré que vos yeux le sauront mieux confondre.

MÉLITE.

Vous deviez l'assurer plûtôt qu'il trouveroit
En ce mépris d'amour qui le seconderoit.

TIRCIS.

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute estime,
Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
Comme à d'étranges maux par leur sort destinés.

MÉLITE.

Ce reproche sans cause avec raison m'étonne.
Je ne reçois d'amour, & n'en donne à personne;
Les moyens de donner ce que je n'eus jamais?

ÉRASTE.

Ils vous sont trop aisés; & par vous désormais

La nature pour moi montre ſon injuſtice,
A pervertir ſon cours pour croître mon ſupplice.

MÉLITE.

Supplice imaginaire, & qui ſent ſon moqueur.

ÉRASTE.

Supplice qui déchire & mon ame, & mon cœur.

MÉLITE.

Il eſt rare qu'on porte avec ſi bon viſage,
L'ame & le cœur enſemble en ſi triſte équipage.

ÉRASTE.

Votre charmant aſpect ſuſpendant mes douleurs,
Mon viſage du vôtre emprunte les couleurs.

MÉLITE.

Faites mieux; pour finir vos maux & votre flamme;
Empruntez tout d'un temps les froideurs de mon ame.

ÉRASTE.

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir,
Et vous n'en conſervez que faute de vous voir.

MÉLITE.

Hé quoi! Tous les miroirs ont-ils de fauſſes glaces?

ÉRASTE.

Penſeriez-vous y voir la moindre de vos graces?
De ſi fréles ſujets ne ſauroient exprimer
Ce qu'amour dans les cœurs peut lui ſeul imprimer;
Et, quand vous en voudrez croire leur impuiſſance,
Cette légére idée & foible connoiſſance
Que vous aurez par eux de tant de raretés,
Vous mettra hors de pair de toutes les beautés.

MÉLITE.

Voilà trop vous tenir dans une complaiſance,
Que vous dûſſiez quitter du moins en ma préſence,
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir ſujet de m'entreprendre mieux.

ÉRASTE.

Le rapport de mes yeux, aux dépens de mes larmes,
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRCIS.

Sur peine d'être ingrate, il faut de votre part
Reconnoître les dons que le ciel vous départ.

ÉRASTE.

Voyez que d'un second mon droit se fortifie.

MÉLITE.

Voyez que son secours montre qu'il s'en défie.

TIRCIS.

Je me range toujours avec la vérité.

MÉLITE.

Si vous la voulez suivre, elle est de mon côté.

TIRCIS.

Oui, sur votre visage, & non en vos paroles :
Mais cessez de chercher ces refuites frivoles ;
Et, prenant désormais des sentimens plus doux,
Ne soyez plus de glace à qui brûle pour vous.

MÉLITE.

Un ennemi d'amour me tenir ce langage !
Accordez votre bouche avec votre courage ;
Pratiquez vos conseils, ou ne m'en donnez pas.

TIRCIS.

J'ai connu mon erreur auprès de vos appas,
Il vous l'avoit bien dit.

ÉRASTE.

Ainsi donc par l'issue
Mon ame sur ce point n'a point été déçue ?

TIRCIS.

Si tes feux en son cœur produisoient même effet,
Crois-moi, que ton bonheur seroit bien-tôt parfait.

MÉLITE.

Pour voir si peu de chose aussi-tôt vous dédire,
Me donne à vos dépens de beaux sujets de rire ;
Mais je pourrois bien-tôt, à m'entendre flatter,
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter.
Excusez ma retraite.

ÉRASTE.

Adieu, belle inhumaine,
De qui seule dépend & ma joie, & ma peine.

MÉLITE.
Plus sage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laissez votre esprit & le mien en repos.

SCENE III.

ERASTE, TIRCIS.

ÉRASTE.
MAintenant suis-je un fou? Méritai-je du blâme?
Que dis-tu de l'objet, que dis-tu de ma flamme?
TIRCIS.
Que veux-tu que j'en dise? Elle a je ne sai quoi
Qui ne peut consentir que l'on demeure à soi;
Mon cœur jusqu'à présent à l'amour invincible
Ne se maintient qu'à force aux termes d'insensible;
Tout autre que Tircis mourroit pour la servir.
ÉRASTE.
Confesse franchement qu'elle a sû te ravir,
Mais que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le titre d'infidéle.
Rien que notre amitié ne t'en peut détourner;
Mais ta muse du moins facile à suborner
Avec plaisir déja prépare quelques veilles
A de puissans efforts pour de telles merveilles.
TIRCIS.
En effet, ayant vû tant & de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.
ÉRASTE.
Tes feux n'iront-ils pas plus avant que la rime?
TIRCIS.
Si je brûle jamais, je veux brûler sans crime.
ÉRASTE.
Mais si, sans y penser, tu te trouvois surpris?
TIRCIS.
Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits.

J'aime bien ces discours de plaintes & d'alarmes ;
De soupirs, de sanglots, de tourmens & de larmes ;
C'est de quoi fort souvent je bâtis ma chanson,
Mais j'en connois, sans plus, la cadence & le son.
Souffre qu'en un sonnet je m'efforce à dépeindre
Cet agréable feu que tu ne peux éteindre,
Tu le pourras donner comme venant de toi.

ÉRASTE.

Ainsi ce cœur d'acier qui me tient sous sa loi,
Verra ma passion pour le moins en peinture.
Je doute néanmoins qu'en cette portraiture
Tu ne suives plûtôt tes propres sentimens.

TIRCIS.

Me prépare le ciel de nouveaux châtimens,
Si jamais un tel crime entre dans mon courage.

ÉRASTE.

Adieu. Je suis content, j'ai ta parole en gage ;
Et sais trop que l'honneur t'en fera souvenir.

TIRCIS *seul.*

En matiére d'amour rien n'oblige à tenir,
Et les meilleurs amis, lorsque son feu les presse,
Font bien-tôt vanité d'oublier leur promesse.

SCENE IV.

CLORIS, PHILANDRE.

PHILANDRE.

Je meure, mon souci, tu dois bien me haïr ;
Tous mes soins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

CLORIS.

Ne m'épouvante point, à ta mine je pense
Que le pardon suivra de fort près cette offense,
Si-tôt que j'aurai sû quel est ce mauvais tour.

PHILANDRE.

Sache donc qu'il ne vient sinon de trop d'amour;

CLORIS.

J'eusse osé le gager, qu'ainsi par quelque ruse
Ton crime officieux porteroit son excuse.

PHILANDRE.

Ton adorable objet, mon unique vainqueur,
Fait naitre chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excès m'accable, & que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puissent me déplaire :
J'examine ton teint dont l'éclat me surprit,
Les traits de ton visage, & ceux de ton esprit,
Mais je n'en puis trouver un seul qui ne me charme.

CLORIS.

Et moi, je suis ravie, après ce peu d'alarme,
Qu'ainsi tes sens trompés te puissent obliger
A chérir ta Cloris, & jamais ne changer.

PHILANDRE.

Ta beauté me répond de ma persévérance,
Et ma foi qui t'en donne une entiére assurance.

CLORIS.

Voilà fort doucement dire que sans ta foi
Ma beauté ne pourroit te conserver à moi.

PHILANDRE.

Je traiterois trop mal une telle maitresse,
De l'aimer seulement pour tenir ma promesse;
Ma passion en est la cause, & non l'effet;
Outre que tu n'as rien qui ne soit si parfait,
Qu'on ne peut te servir, sans voir sur ton visage
De quoi rendre constant l'homme le plus volage.

CLORIS.

Ne m'en compte point tant de ma perfection,
Tu dois être assuré de mon affection,
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie
Si tu crois l'augmenter par une flatterie.
Une fausse louange est un blâme secret,
Je suis belle à tes yeux, il suffit, sois discret,
C'est mon plus grand bonheur, & le seul où j'aspire.

PHILANDRE.

Tu sais adroitement adoucir mon martyre.

Mais parmi les plaisirs qu'avec toi je ressens;
A peine mon esprit ose croire mes sens,
Toujours entre la crainte, & l'espoir en balance,
Car s'il faut que l'amour naisse de ressemblance,
Mes imperfections nous éloignant si fort,
Qu'oserois-je prétendre en ce peu de rapport?

CLORIS.

Du moins ne prétens pas qu'à présent je te loue,
Et qu'un mépris rusé que ton cœur désavoue
Me mette sur la langue un babil affété,
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté:
Au contraire, je veux que tout le monde sache
Que je connois en toi des défauts que je cache.
Quiconque avec raison peut être négligé,
A qui le veut aimer est bien plus obligé.

PHILANDRE.

Quant à toi, tu te crois de beaucoup plus aimable?

CLORIS.

Sans doute, & qu'aurois-tu qui me fût comparable?

PHILANDRE.

Regarde dans mes yeux, & reconnois qu'en moi
On peut voir quelque chose aussi parfait que toi.

CLORIS.

C'est sans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE.

Quitte ce vain orgueil dont ta vûe est charmée.
Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un seul trait,
Que ceux qu'il a reçûs de ton charmant portrait;
Et qui, tout aussi-tôt que tu t'es fait paroître,
Afin de te mieux voir, s'est mis à la fenêtre.

CLORIS.

Le trait n'est pas mauvais, mais puisqu'il te plaît tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant,
Et nos feux tous pareils ont mêmes étincelles,

PHILANDRE.

Ainsi, chere Cloris, nos ardeurs mutuelles.
Dedans cette union prenant un même cours,
Nous préparent un heur qui durera toujours.

Cependant en faveur de ma longue souffrance...

CLORIS.

Tai-toi, mon frere vient.

SCENE V.

TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS.

TIRCIS.

Si j'en crois l'apparence,
Mon arrivée ici fait quelque contretemps.

PHILANDRE.

Que t'en semble, Tircis?

TIRCIS.

Je vous vois si contens,
Qu'à ne vous rien celer touchant ce qu'il me semble
Du divertissement que vous preniez ensemble,
De moins sorciers que moi pourroient bien deviner
Qu'un troisiéme ne fait que vous importuner.

CLORIS.

Dis ce que tu voudras, nos feux n'ont point de crimes,
Et pour t'apprehender ils sont trop legitimes,
Puisqu'un hymen sacré promis ces jours passés,
Sous ton consentement les autorise assez.

TIRCIS.

Ou je te connois mal, ou son heure tardive
Te désoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

CLORIS.

Ta belle humeur te tient, mon frere.

TIRCIS.

Assurément.

CLORIS.

Le sujet?

TIRCIS.

J'en ai trop dans ton contentement.

CLORIS.

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

TIRCIS.

Il est vrai je te jure;

J'ai vû je ne sai quoi...

CLORIS.

Dis tout, je t'en conjure.

TIRCIS.

Ma foi, si ton Philandre avoit vû de mes yeux,
Tes affaires, ma sœur, n'en iroient guéres mieux.

CLORIS.

J'ai trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encore après moi qui puisse le surprendre.

TIRCIS.

Tes vanités à part, repose-t-en sur moi,
Que celle que j'ai vûe est bien autre que toi.

PHILANDRE.

Parle mieux de l'objet dont mon ame est ravie,
Ce blasphéme à tout autre auroit coûté la vie.

TIRCIS.

Nous tomberons d'accord sans nous mettre en pourpoint.

CLORIS.

Encor, cette beauté, ne la nomme-t-on point?

TIRCIS.

Non pas si-tôt. Adieu, ma présence importune
Te laisse à la merci d'amour & de la brune,
Continuez les jeux que vous avez quittés.

CLORIS.

Ne crois pas éviter mes importunités;
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vais de tes pas me rendre inséparable.

TIRCIS.

Il n'est pas fort aisé d'arracher ce secret.
Adieu, ne perds point temps.

CLORIS.

O l'amoureux discret!

Hé bien, nous allons voir si tu sauras te taire.

PHILANDRE *retenant Cloris qui ſuit ſon frere.*

C'eſt donc ainſi qu'on quitte un amant pour un frere!

CLORIS.

Philandre, avoir un peu de curioſité,
Ce n'eſt pas envers toi grande infidélité.
Souffre que je dérobe un moment à ma flamme,
Pour lire, malgré lui, juſqu'au fond de ſon ame,
Nous en rirons après enſemble, ſi tu veux.

PHILANDRE.

Quoi, c'eſt là tout l'état que tu fais de mes feux!

CLORIS.

Je ne t'aime pas moins pour être curieuſe,
Et ta flamme à mon cœur n'eſt pas moins précieuſe,
Conſerve-moi le tien, & ſois ſûr de ma foi.

PHILANDRE.

Ah, folle, qu'en t'aimant, il faut ſouffrir de toi!

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.

JE l'avois bien prévû que ce cœur infidéle
Ne se défendroit point des yeux de ma cruelle,
Qui traite mille amans avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
Si-tôt qu'il l'aborda, je lûs sur son visage
De sa déloyauté l'infaillible présage;
Un inconnu frisson dans mon corps épandu,
Me donna les avis de ce que j'ai perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre,
Ou si malgré ses soins le hazard me la montre,
Si je puis l'aborder, son discours se confond,
Son esprit en désordre à peine me répond,
Une réflexion vers le traître qu'elle aime
Presques à tous momens le raméne en lui-même,
Et tout rêveur qu'il est, il n'a point de soucis
Qu'un soupir ne trahisse au seul nom de Tircis.
Lors par le prompt effet d'un changement étrange
Son silence rompu se déborde en louange;
Elle remarque en lui tant de perfections,
Que les moins éclairés verroient ses passions;
Sa bouche ne se plait qu'en cette flatterie,
Et tout autre propos lui rend sa rêverie.
Cependant chaque jour aux discours attachés,
Ils ne retienent plus leurs sentimens cachés,
Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble,
Encor hier sur le soir je les surpris ensemble,

Encor tout de nouveau je la voi qui l'attend.
Que cet œil assuré marque un esprit content!
Perds tout respect, Eraste, & tout soin de lui plaire,
Rens, sans plus différer, ta vengeance exemplaire;
Mais il vaut mieux t'en rire, & pour dernier effort,
Lui montrer en raillant combien elle a de tort.

SCENE II.

ERASTE, MELITE.

ÉRASTE.

QUoi, seule & sans Tircis! Vraiment c'est un prodige,
Et ce nouvel amant déja trop vous néglige,
Laissant ainsi couler la belle occasion
De vous conter l'excès de son affection.

MÉLITE.

Vous savez que son ame en est fort dépourvûe.

ÉRASTE.

Toutefois, ce dit-on, depuis qu'il vous a vûe,
Il en porte dans l'ame un si doux souvenir,
Qu'il n'a plus de plaisir qu'à vous entretenir.

MÉLITE.

Il a lieu de s'y plaire avec quelque justice,
L'amour ainsi qu'à lui me paroit un supplice,
Et sa froideur qu'augmente un si lourd entretien
Le résout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ÉRASTE.

Dites à n'aimer rien que la belle Mélite.

MÉLITE.

Pour tant de vanité j'ai trop peu de mérite.

ÉRASTE.

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu?

MÉLITE.

Un peu plus que pour vous.

ÉRASTE.

De vrai, j'ai reconnu;
Vous ayant pû servir deux ans, & davantage,
Qu'il faut si peu que rien à toucher mon courage.

MÉLITE.

Encor si peu que c'est vous étant refusé,
Présumez comme ailleurs vous serez méprisé.

ÉRASTE.

Vos mépris ne sont pas de grande conséquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y pense;
Sachant qu'il vous voyoit, je m'étois bien douté
Que je ne serois plus que fort mal écouté.

MÉLITE.

Sans que mes actions de plus près j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine,
Et s'il m'osoit tenir de semblables discours,
Nous romprions ensemble avant qu'il fût deux jours.

ÉRASTE.

Si chaque objet nouveau de même vous engage,
Il changera bien-tôt d'humeur & de langage:
Caressé maintenant aussi-tôt qu'apperçû,
Qu'auroit-il à se plaindre, étant si bien reçû?

MÉLITE.

Eraste, voyez-vous, tréve de jalousie,
Purgez votre cerveau de cette frénésie,
Laissez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait censeur de mes affections?
Est-ce à votre chagrin que j'en dois rendre compte?

ÉRASTE.

Non, mais j'ai malgré moi pour vous un peu de honte,
De ce qu'on dit par-tout du trop de privauté
Que déja vous souffrez à sa témérité.

MÉLITE.

Ne soyez en souci que de ce qui vous touche.

ÉRASTE.

Le moyen sans regret de vous voir si farouche

Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs si facile à ceux d'un suborneur?

MÉLITE.

Ce n'est pas contre lui qu'il faut en ma présence
Lâcher les traits jaloux de votre médisance.
Adieu. Souvenez-vous que ces mots insensés
L'avanceront chez moi plus que vous ne pensez.

SCENE III.

ÉRASTE *seul.*

C'Est-là donc ce qu'enfin me gardoit ton caprice?
C'est ce que j'ai gagné par deux ans de service!
C'est ainsi que mon feu s'étant trop abaissé,
D'un outrageux mépris se voit récompensé!
Tu m'oses préférer un traitre qui te flatte,
Mais dans ta lâcheté ne crois pas que j'éclate;
Et que par la grandeur de mes ressentimens
Je laisse aller au jour celle de mes tourmens.
Un aveu si public qu'en feroit ma colere
Enfleroit trop l'orgueil de ton ame légére,
Et me convaincroit trop de ce desir abjet
Qui m'a fait soupirer pour un indigne objet.
Je saurai me venger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence:
Il fut toujours permis de tirer sa raison
D'une infidélité par une trahison.
Tiens déloyal ami, tiens ton ame assurée
Que ton heur surprenant aura peu de durée;
Et que par une adresse égale à tes forfaits,
Je mettrai le désordre où tu crois voir la paix.
L'esprit fourbe & vénal d'un voisin de Mélite
Donnera prompte issue à ce que je médite;
A servir qui l'achéte il est toujours tout prêt,
Et ne voit rien d'injuste où brille l'intérêt.

Allons, ſans perdre temps, lui payer ma vengeance;
Et la piſtole en main preſſer ſa diligence.

SCENE IV.

TIRCIS, CLORIS.

TIRCIS.

MA ſœur, un mot d'avis ſur un méchant ſonnet
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

CLORIS.

C'eſt à quelque beauté que ta muſe l'adreſſe?

TIRCIS.

En faveur d'un ami je flatte ſa maîtreſſe,
Voi ſi tu le connois, & ſi parlant pour lui,
J'ai ſû m'accommoder aux paſſions d'autrui.

SONNET.

APrès l'œil de Mélite il n'eſt rien d'admirable.

CLORIS.

Ah, frere! il n'en faut plus.

TIRCIS.

Tu n'es pas ſupportable
De me rompre ſi-tôt.

CLORIS.

C'étoit ſans y penſer.
Achéve.

TIRCIS.

Tai-toi donc, je vais recommencer.

SONNET.

APrès l'œil de Mélite il n'eſt rien d'admirable,
Il n'eſt rien de ſolide après ma loyauté,
Mon feu comme ſon teint ſe rend incomparable,
Et je ſuis en amour ce qu'elle eſt en beauté.

Quoique puisse à mes sens offrir la nouveauté,
Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable,
Et bien qu'elle ait au sien la même cruauté,
Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.

C'est donc avec raison que mon extrême ardeur
Trouve chez cette belle une extrême froideur,
Et que sans être aimé je brûle pour Mélite.

Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,
Donnerent pour nous deux d'amour & de mérite,
Elle a tout le mérite, & moi j'ai tout l'amour.

CLORIS.

Tu l'as fait pour Éraste?

TIRCIS.

Oui, j'ai dépeint sa flamme.

CLORIS.

Comme tu la ressens peut-être dans ton ame?

TIRCIS.

Tu sais mieux qui je suis, & que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CLORIS.

Pauvre frere, vois-tu, ton silence t'abuse,
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuse:
Les tiens m'avoient bien dit malgré toi que ton cœur
Soupiroit sous les loix de quelque objet vainqueur;
Mais j'ignorois encor qui tenoit ta franchise,
Et le nom de Mélite a causé ma surprise,
Si-tôt qu'au premiers vers ton sonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je brûlois de savoir.

TIRCIS.

Tu crois donc que j'en tiens?

CLORIS.

Fort avant.

TIRCIS.

Pour Mélite?

CLORIS.

Pour Mélite, & de plus que ta flamme n'excite

Au cœur de cette belle aucun embrasement.

TIRCIS.

Qui t'en a tant appris? Mon sonnet?

CLORIS.

Justement.

TIRCIS.

Et c'est ce qui te trompe avec tes conjectures;
Et par où ta finesse a mal pris ses mesures.
Un visage jamais ne m'auroit arrêté
S'il failloit que l'amour fût tout de mon côté.
Ma rime seulement est un portrait fidéle
De ce qu'Éraste souffre en servant cette belle;
Mais quand je l'entretiens de mon affection,
J'en ai toujours assez de satisfaction.

CLORIS.

Montre, si tu dis vrai, quelque peu plus de joie;
Et rens-toi moins rêveur afin que je te croie.

TIRCIS.

Je rêve, & mon esprit ne s'en peut exempter;
Car si-tôt que je viens à me représenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite,
Qu'Éraste s'en offense, & s'oppose à Mélite,
Tantôt je suis ami, tantôt je suis rival,
Et toujours balancé d'un contrepoids égal,
J'ai honte de me voir insensible, ou perfide;
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide,
Entre ces mouvemens mon esprit partagé
Ne sait duquel des deux il doit prendre congé.

CLORIS.

Voilà bien des détours pour dire au bout du compte
Que c'est contre ton gré que l'amour te surmonte.
Tu présumes par là me le persuader,
Mais ce n'est pas ainsi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du temps, quand nous servons quelqu'autre,
C'est seulement alors qu'il n'y va rien du nôtre,
Chacun en son affaire est son meilleur ami,
Et tout autre intérêt ne touche qu'à demi.

Que

TIRCIS.

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie,
Si rien que ce rival cause ma rêverie.

CLORIS.

C'est donc assurément son bien qui t'est suspect;
Son bien te fait rêver, & non pas son respect,
Et tout amitié bas, tu crains que sa richesse,
En dépit de tes feux, n'obtienne ta maîtresse.

TIRCIS.

Tu devines, ma sœur, cela me fait mourir.

CLORIS.

Ce sont vaines frayeurs dont je te veux guérir.
Depuis quand ton Éraste en tient-il pour Mélite?

TIRCIS.

Il rend depuis deux ans hommage à son mérite.

CLORIS.

Mais dit-il les grands mots? Parle-t-il d'épouser?

TIRCIS.

Presque à chaque moment.

CLORIS.

Laisse-le donc jaser.
Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne.
Quelque riche qu'il soit, Mélite le dédaigne:
Puisqu'on voit sans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de son aversion;
Le temps ne la rendra que plus grande & plus forte,
On prend soudain au mot les hommes de sa sorte,
Et sans rien hazarder à la moindre longueur,
On leur donne la main dès qu'ils offrent le cœur.

TIRCIS.

Sa mere peut agir de puissance absolue.

CLORIS.

Crois que déja l'affaire en seroit résolue,
Et qu'il auroit déja de quoi se contenter,
Si sa mere étoit femme à la violenter.

TIRCIS.

Ma crainte diminue, & ma douleur s'appaise;
Mais si je t'abandonne excuse mon trop d'aise.

Avec cette lumière & ma dextérité
J'en veux aller savoir toute la vérité.
Adieu.

CLORIS.

Moi, je m'en vais paisiblement attendre
Le retour desiré du paresseux Philandre.
Un moment de froideur lui fera souvenir,
Qu'il faut une autrefois tarder moins à venir.

SCENE V.

ERASTE, CLITON.

ERASTE *lui donnant une lettre.*

VA-t-en chercher Philandre, & dis-lui que Mélite
A dedans ce billet sa passion décrite,
Dis-lui que sa pudeur ne sauroit plus cacher
Un feu qui la consume, & qu'elle tient si cher;
Mais prens garde sur-tout à bien jouer ton rôle,
Remarque sa couleur, son maintien, sa parole,
Vois si dans la lecture un peu d'émotion
Ne te montrera rien de son intention.

CLITON.

Cela vaut fait, Monsieur.

ÉRASTE.

Mais, après ce message,
Sache avec tant d'adresse ébranler son courage,
Que tu viennes à bout de sa fidélité.

CLITON.

Monsieur, reposez-vous sur ma subtilité,
Il faudra malgré lui qu'il donne dans le piége,
Ma tête sur ce point vous servira de plége,
Mais aussi, vous savez...

ÉRASTE.

(*Seul.*) Oui, va, sois diligent.
Ces ames du commun n'ont pour but que l'argent,
Et je n'ai que trop vû par mon expérience...

SCENE VI.

ERASTE, CLITON.

ÉRASTE.

Mais tu reviens bien-tôt ?

CLITON.

Donnez-vous patience,
Monsieur, il ne vous faut qu'un moment de loisir,
Et vous pourrez vous-même en avoir le plaisir.

ÉRASTE.

Comment ?

CLITON.

De ce carfour j'ai vû venir Philandre.
Cachez-vous en ce coin ; & de-là sachez prendre
L'occasion commode à seconder mes coups,
Par-là nous le tenons. Le voici, sauvez-vous.

SCENE VII.

PHILANDRE, ERASTE, *caché dans un coin du théatre*, CLITON.

PHILANDRE.

Quelle réception me fera ma maitresse ?
Le moyen d'excuser une telle paresse ?

CLITON.

Monsieur, tout à propos je vous rencontre ici,
Expressément chargé de vous rendre ceci.

PHILANDRE.

Qu'est-ce ?

CLITON.

Vous allez voir, en lisant cette lettre,
Ce qu'un homme jamais n'oseroit se promettre.
Ouvrez-la seulement.

PHILANDRE.

Va, tu n'es qu'un conteur.

CLITON.

Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

PHILANDRE.

Malgré le devoir & la bienséance du sexe, celle-ci m'échappe en faveur de vos mérites, pour vous apprendre que c'est Mélite qui vous écrit, & qui vous aime. Si elle est assez heureuse pour recevoir de vous une réciproque affection, contentez-vous de cet entretien par lettres, jusqu'à ce qu'elle ait ôté de l'esprit de sa mere quelques personnes, qui n'y sont que trop bien pour son contentement.

ÉRASTE *feignant d'avoir lû la lettre par dessus son épaule.*

C'est donc la vérité que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une louable élite,
Et qu'il obtient ainsi de sa seule vertu
Ce qu'Éraste & Tircis ont en vain débattu ?
Vraiment, dans un tel choix mon regret diminue,
Outre qu'une froideur depuis peu survenue,
De tant de vœux perdus ayant sû me lasser,
N'attendoit qu'un prétexte à m'en débarrasser.

PHILANDRE.

Me dis-tu que Tircis brûle pour cette belle ?

ÉRASTE.

Il en meurt.

PHILANDRE.

Ce courage à l'amour si rébelle ?

ÉRASTE.

Lui-même.

PHILANDRE.

Si ton cœur ne tient plus qu'à demi,
Tu peux le retirer en faveur d'un ami.

Sinon, pour mon regard ne cesse de prétendre;
Etant pris une fois, je ne suis plus à prendre.
Tout ce que je puis faire à ce beau feu naissant,
C'est de m'en revancher par un zéle impuissant,
Et ma Cloris la prie, afin de s'en distraire,
De tourner, s'il se peut, sa flamme vers son frere.

ÉRASTE.

Auprès de sa beauté, qu'est-ce que ta Cloris?

PHILANDRE.

Un peu plus de respect pour ce que je chéris.

ÉRASTE.

Je veux qu'elle ait en soi quelque chose d'aimable,
Mais enfin à Mélite est-elle comparable?

PHILANDRE.

Qu'elle le soit ou non, je n'examine pas
Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'appas.
J'aime l'une, & mon cœur pour tout autre insensible....

ÉRASTE.

Avise toutefois, le prétexte est plausible.

PHILANDRE.

J'en serois mal voulu des hommes & des dieux.

ÉRASTE.

On pardonne aisément à qui trouve son mieux.

PHILANDRE.

Mais en quoi gît ce mieux?

ÉRASTE.

En esprit, en richesse.

PHILANDRE.

O le honteux motif à changer de maitresse!

ÉRASTE.

En amour.

PHILANDRE.

Cloris m'aime, & si je m'y connoi,
Rien ne peut égaler celui qu'elle a pour moi.

ÉRASTE.

Tu te détromperas si tu veux prendre garde
A ce qu'à ton sujet l'une & l'autre hazarde.

L'une en t'aimant s'expose au péril d'un mépris ;
L'autre ne t'aime point que tu n'en sois épris :
L'une t'aime engagé vers une autre moins belle,
L'autre se rend sensible à qui n'aime rien qu'elle ;
L'une à l'insû des siens te montre son ardeur,
Et l'autre après leur choix quitte un peu sa froideur :
L'une . . .

PHILANDRE.

Adieu, des raisons de si peu d'importance
Ne pourroient en un siécle ébranler ma constance.
(*Bas à Cliton.*)
Dans deux heures d'ici tu viendras me revoir.

CLITON.

Disposez librement de mon petit pouvoir.

ÉRASTE *seul.*

Il a beau déguiser, il a goûté l'amorce,
Cloris déja sur lui n'a presque plus de force ;
Ainsi je suis deux fois vengé du ravisseur
Ruinant tout ensemble & le frere & la sœur.

SCENE VIII.

TIRCIS, ERASTE, MELITE; *derriére une jalousie pendant qu'Eraste lit le sonnet.*

TIRCIS.

ERaste, arrête un peu.

ÉRASTE.

Que me veux-tu ?

TIRCIS.

Te rendre
Ce sonnet que pour toi j'ai promis d'entreprendre.

MÉLITE.

Que font-ils là tous deux ? Qu'ont-ils à démêler ?
Ce jaloux à la fin le pourra quereller,

Du moins les complimens dont peut-être ils se jouent,
Sont des civilités qu'en l'ame ils désavouent.

TIRCIS.

J'y donne une raison de ton sort inhumain,
Allons, je le veux voir présenter de ta main
A ce charmant objet dont ton ame est blessée.

ÉRASTE *lui rendant son sonnet.*

Une autre fois, Tircis, quelque affaire pressée
Fait que je ne saurois pour l'heure m'en charger:
Tu trouveras ailleurs un meilleur messager.

SCENE X.

TIRCIS *seul.*

LA belle humeur de l'homme! O dieux, quel personnage!
Quel ami j'avois fait de ce plaisant visage!
Une mine froncée, un regard de travers,
C'est le remerciment que j'aurai de mes vers.
Je manque à son avis d'assurance, ou d'adresse,
Pour les donner moi-même à sa jeune maitresse,
Et prendre ainsi le temps de dire à sa beauté
L'empire que ses yeux ont sur ma liberté.
Je pense l'entrevoir par cette jalousie:
Oui, mon ame de joie en est toute saisie.
Hélas! Et le moyen de pouvoir lui parler,
Si mon premier aspect l'oblige à s'en aller?
Que cette joie est courte, & qu'elle est cher vendue!
Toutefois tout va bien, la voilà descendue,
Ses regards pleins de feu s'entendent avec moi,
Que dis-je, en s'avançant elle m'appelle à soi.

SCENE X.

MELITE, TIRCIS.

MÉLITE.

Hé bien, qu'avez-vous fait de votre compagnie ?

TIRCIS.

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie :
A peine ai-je eu loisir de lui dire deux mots,
Qu'aussi-tôt le fantasque, en me tournant le dos,
S'est échappé de moi.

MÉLITE.

Sans doute il m'aura vûe,
Et c'est de-là que vient cette fuite imprévûe.

TIRCIS.

Vous aimant comme il fait, qui l'eût jamais pensé ?

MÉLITE.

Vous ne savez donc rien de ce qui s'est passé ?

TIRCIS.

J'aimerois beaucoup mieux savoir ce qui se passe,
Et la part qu'a Tircis en votre bonne grace.

MÉLITE.

Meilleure aucunement qu'Éraste ne voudroit.
Je n'ai jamais connu d'amant si maladroit,
Il ne sauroit souffrir qu'autre que lui m'approche.
Dieux ! Qu'à votre sujet il m'a fait de reproche !
Vous ne sauriez me voir sans le désobliger.

TIRCIS.

Et de tous mes soucis c'est-là le plus léger,
Toute une légion de rivaux de sa sorte
Ne divertiroit pas l'amour que je vous porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.

MÉLITE.

Aussi le croit-il bien, ou je me trompe.

TIRCIS.

Et vous?

MÉLITE.

Bien que cette croyance à quelque erreur m'expose,
Pour lui faire dépit, j'en croirai quelque chose.

TIRCIS.

Mais afin qu'il reçût un entier déplaisir,
Il faudroit que nos cœurs n'eussent plus qu'un desir;
Et quitter ces discours de volontés sujettes,
Qui ne sont point de mise en l'état où vous étes.
Vous-méme consultez un momment vos appas,
Songez à leurs effets, & ne présumez pas
Avoir sur tous les cœurs un pouvoir si suprême,
Sans qu'il vous soit permis d'en user sur vous-même;
Un si digne sujet ne reçoit point de loi,
De régle, ni d'avis d'un autre que de soi.

MÉLITE.

Ton mérite plus fort que ta raison flatteuse
Me rend, je le confesse, un peu moins scrupuleuse.
Je dois tout à ma mere, & pour tout autre amant
Je voudrois tout remettre à son commandement:
Mais attendre pour toi l'effet de sa puissance,
Sans te rien témoigner que par obéissance,
Tircis, ce seroit trop, tes rares qualités
Dispensent mon devoir de ces formalités.

TIRCIS.

Que d'amour & de joie un tel aveu me donne!

MÉLITE.

C'est peut-être en trop dire, & me montrer trop
bonne,
Mais par-là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entiére en ta discrétion.

TIRCIS.

Vous la verrez toujours dans un respect sincére
Attacher mon bonheur à celui de vous plaire,

N'avoir point d'autre soin, n'avoir point d'autre esprit;
Et si vous en voulez un serment par écrit,
Ce sonnet que pour vous vient de tracer ma flamme,
Vous fera voir à nud jusqu'au fond de mon ame.

MÉLITE.

Garde bien ton sonnet, & pense qu'aujourd'hui
Mélite veut te croire autant & plus que lui.
Je le prens toutefois comme un précieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris sur ton courage.
Adieu. Sois-moi fidéle en dépit du jaloux.

TIRCIS.

O ciel! Jamais amant eut-il un sort plus doux?

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILANDRE.

TU l'as gagné, Mélite, il ne m'est pas possible
D'être à tant de faveurs plus long-temps insensible.
Tes lettres où sans fard tu dépeins ton esprit,
Tes lettres où ton cœur est si bien par écrit,
Ont charmé tous mes sens par leurs douces promesses;
Leur attente vaut mieux, Cloris, que tes caresses.
Ah! Mélite, pardon, je t'offense à nommer
Celle qui m'empêcha si long-temps de t'aimer.
Souvenir importun d'une amante laissée,
Qui venez malgré moi remettre en ma pensée
Un portrait que j'en veux tellement effacer,
Que le sommeil ait peine à me le retracer,
Hâtez-vous de sortir sans plus troubler ma joie,
Et retournant trouver celle qui vous envoie,
Dites-lui de ma part pour la derniére fois,
Qu'elle est en liberté de faire un autre choix,
Que ma fidélité n'entretient plus ma flamme,
Ou que s'il m'en demeure encore un peu dans l'ame;
Je souhaite en faveur de ce reste de foi,
Qu'elle puisse gagner au change autant que moi.
Dites-lui que Mélite, ainsi qu'une déesse,
Est de tous nos desirs souveraine maîtresse,
Dispose de nos cœurs, force nos volontés,
Et que par son pouvoir nos destins surmontés
Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle;
Enfin que tous mes vœux...

SCENE II.

TIRCIS, PHILANDRE.

TIRCIS.

PHilandre.

PHILANDRE.

Qui m'appelle?

TIRCIS.

Tircis, dont le bonheur au plus haut point monté
Ne peut être parfait sans te l'avoir conté.

PHILANDRE.

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

TIRCIS.

J'userois envers toi d'une sotte prudence,
Si je faisois dessein de te dissimuler
Ce qu'aussi-bien mes yeux ne sauroient te celer.

PHILANDRE.

En effet, si l'on peut te juger au visage,
Si je puis par tes yeux lire dans ton courage,
Ce qu'ils montrent de joie à tel point me surprend,
Que je n'en puis trouver de sujet assez grand;
Rien n'atteint, ce me semble, aux signes qu'ils en donnent.

TIRCIS.

Que fera le sujet, si les signes t'étonnent?
Mon bonheur est plus grand qu'on ne peut soupçonner,
C'est quand tu l'auras sû qu'il faudra t'étonner.

PHILANDRE.

Je ne le saurai pas sans marque plus expresse.

TIRCIS.

Possesseur, autant vaut....

PHILANDRE.

De quoi?

TIRCIS.

D'une maîtresse;
Belle, honnête, jolie, & dont l'esprit charmant
De son seul entretien peut ravir un amant;
En un mot, de Mélite.

PHILANDRE.

Il est vrai qu'elle est belle;
Tu n'as pas mal choisi; mais....

TIRCIS.

Quoi mais?

PHILANDRE.

T'aime-t-elle?

TIRCIS.

Cela n'est plus en doute.

PHILANDRE.

Et de cœur?

TIRCIS.

Et de cœur,
Je t'en répons.

PHILANDRE.

Souvent un visage moqueur
N'a que le beau semblant d'une mine hypocrite.

TIRCIS.

Je ne crains rien de tel du côté de Mélite.

PHILANDRE.

Ecoute, j'en ai vû de toutes les façons.
J'en ai vû qui sembloient n'être que des glaçons;
Dont le feu retenu par une adroite feinte
S'allumoit d'autant plus qu'il souffroit de contrainte;
J'en ai vû, mais beaucoup, qui sous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchoit pas,
Prenoient du passetemps d'une folle jeunesse,
Qui se laisse affiner à ces traits de souplesse,

Et pratiquoient ſous-main d'autres affections :
Mais j'en ai vû fort peu de qui les paſſions
Fuſſent d'intelligence avec tout le viſage.

TIRCIS.

Et de ce petit nombre eſt celle qui m'engage.
De ſa poſſeſſion je me tiens auſſi ſeur
Que tu te peux tenir de celle de ma ſœur.

PHILANDRE.

Donc, ſi ton eſpérance à la fin n'eſt déçûe,
Ces deux amours auront une pareille iſſue ?

TIRCIS.

Si cela n'arrivoit, je me tromperois fort.

PHILANDRE.

Pour te faire plaiſir j'en veux être d'accord.
Cependant apprens-moi comment elle te traite,
Et qui te fait juger ſon ardeur ſi parfaite.

TIRCIS.

Une parfaite ardeur a trop de truchemens
Par qui ſe faire entendre aux eſprits des amans :
Un coup d'œil, un ſoupir . . .

PHILANDRE.

Ces faveurs ridicules
Ne ſervent qu'à tromper des ames trop crédules.
N'as-tu rien que cela ?

TIRCIS.

Sa parole & ſa foi.

PHILANDRE.

Encor c'eſt quelque choſe. Achéve, & conte-moi
Les petites douceurs, les aimables tendreſſes
Qu'elle ſe plaît à joindre à de telles promeſſes.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer ?

TIRCIS.

Recherche qui voudra ces menus badinages,
Qui n'en ſont pas toujours de fort ſûrs témoignages ;
Je n'ai que ſa parole, & ne veux que ſa foi.

PHILANDRE.

Je connois donc quelqu'un plus avancé que toi.

TIRCIS.

J'entens qui tu veux dire ; &, pour ne te rien feindre,
Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.
Eraste qu'ont banni ses dédains rigoureux....

PHILANDRE.

Je parle de quelqu'autre un peu moins malheureux.

TIRCIS.

Je ne connois que lui qui soupire pour elle.

PHILANDRE.

Je ne te tiendrai point plus long-temps en cervelle :
Pendant qu'elle t'amuse avec ses beaux discours,
Un rival inconnu possède ses amours ;
Et la dissimulée, au mépris de ta flamme,
Par lettres, chaque jour, lui fait don de son ame.

TIRCIS.

De telles trahisons lui sont trop en horreur.

PHILANDRE.

Je te veux, par pitié, tirer de cette erreur.
Tantôt, sans y penser, j'ai trouvé cette lettre ;
Tiens, vois ce que tu peux désormais t'en promettre.

TIRCIS.

Je commence à m'estimer quelque chose, puisque je vous plais, & mon miroir m'offense tous les jours ne me représentant pas assez belle, comme je m'imagine qu'il faut être pour mériter votre affection. Aussi je veux bien que vous sachiez que Mélite ne croit la posséder que par faveur, ou comme une récompense extraordinaire d'un excès d'amour, dont elle tâche de suppléer au défaut des graces que le ciel lui a refusées.

PHILANDRE.

Maintenant qn'en dis-tu ? N'es-ce pas t'affronter ?

TIRCIS.

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouventer.

PHILANDRE.

La rason ?

TIRCIS.

Le porteur a sû combien je t'aime,
Et par galanterie, il t'a pris pour moi-même,

Comme aussi ce n'est qu'un de deux parfaits amis.

PHILANDRE.

Voilà bien te flatter plus qu'il ne t'est permis,
Et pour ton intérêt aimer à te méprendre.

TIRCIS.

On t'en aura donné quelqu'autre pour me rendre,
Afin qu'encore un coup je sois ainsi déçû.

PHILANDRE.

Oui, j'ai quelque billet que tantôt j'ai reçû;
Et puisqu'il est pour toi....

TIRCIS.

Que la longueur me tue!
Dépêche.

PHILANDRE.

Le voilà que je te restitue.

TIRCIS.

Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis; je le souffre encore, afin que par sa hantise je remarque plus exactement ses défauts, & les fasse mieux goûter à ma mere. Après cela Philandre & Mélite auront tout loisir de rire ensemble des belles imaginations dont le frere & la sœur ont repû leurs espérances.

PHILANDRE.

Te voilà tout rêveur, cher ami; par ta foi,
Crois-tu que ce billet s'adresse encore à toi?

TIRCIS.

Traître! c'est donc ainsi que ma sœur méprisée
Sert à ton changement d'un sujet de risée?
C'est ainsi qu'à sa foi Mélite osant manquer,
D'un parjure si noir ne fait que se moquer?
C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moi devoit être sans bornes?
Sui-moi tout de ce pas; que, l'épée à la main,
Un si cruel affront se répare soudain:
Il faut que pour tous deux ta tête me réponde.

PHILANDRE.

Si pour te voir trompé tu te déplais au monde,

Cherche en ce déſeſpoir qui t'en veuille arracher ;
Quant à moi, ton trépas me coûteroit trop cher.

TIRCIS.

Quoi, tu crains le duel !

PHILANDRE.

Non, mais j'en crains la ſuite ;
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite ;
Et du plus beau ſuccès le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet & le prix du combat.

TIRCIS.

Tant de raiſonnement, & ſi peu de courage,
Sont de tes lâchetés le digne témoignage.
Viens, ou dis que ton ſang n'oſeroit s'expoſer.

PHILANDRE.

Mon ſang n'eſt plus à moi, je n'en puis diſpoſer.
Mais, puiſque ta douleur de mes raiſons s'irrite,
J'en prendrai dès ce ſoir le congé de Mélite.
Adieu.

SCENE III.

TIRCIS *ſeul.*

TU fuis, perfide, & ta légéreté
T'ayant fait criminel, te met en ſûreté !
Revien, revien défendre une place uſurpée ;
Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.
Fai voir que l'infidéle, en ſe donnant à toi,
A fait choix d'un amant qui valoit mieux que moi :
Soutien ſon jugement, & ſauve ainſi de blâme
Celle qui pour la tienne a négligé ma flamme.
Crois-tu qu'on la mérite à force de courir ?
Peux-tu m'abandonner ſes faveurs ſans mourir ?
O lettres ! ô faveurs indignement placées,
A ma diſcrétion honteuſement laiſſées !

O gages qu'il néglige autant que superflus !
Je ne sai qui de nous vous diffamez le plus !
Je ne sai qui des trois doit rougir davantage ;
Car vous nous apprenez qu'elle est une volage,
Son amant un parjure, & moi sans jugement.
De n'avoir rien prévû de leur déguisement.
Mais il le falloit bien, que cette ame infidéle,
Changeant d'affection, prît un traître comme elle,
Et que le digne amant qu'elle a sû rechercher,
A sa déloyauté n'eût rien à reprocher.
Cependant j'en croyois cette fausse apparence,
Dont elle repaissoit ma frivole espérance ;
J'en croyois ses regards, qui tous remplis d'amour,
Etoient de la partie en un si lâche tour.
O ciel ! Vit-on jamais tant de supercherie,
Que tout l'extérieur ne fût que tromperie ?
Non, non, il n'en est rien ; une telle beauté
Ne fut jamais sujette à la déloyauté.
Foibles & seuls témoins du malheur qui me touche,
Vous étes trop hardis de démentir sa bouche ;
Mélite me chérit, elle me l'a juré,
Son oracle reçû, je m'en tiens assuré :
Que dites-vous là contre ? Etes-vous plus croyables ?
Caractéres trompeurs, vous me contez des fables ;
Vous voulez me trahir, mais vos efforts sont vains,
Sa parole a laissé son cœur entre mes mains.
A ce doux souvenir ma flamme se rallume ;
Je ne sai plus qui croire, ou d'elle, ou de sa plume ;
L'une & l'autre en effet n'ont rien que de léger,
Mais du plus ou du moins je n'en puis que juger.
Loin, loin, doutes flatteurs que mon feu me suggére,
Je vois trop clairement qu'elle est la plus légére ;
La foi que j'en reçûs s'en est allée en l'air,
Et ces traits de sa plume osent encor parler,
Et laissent en mes mains une honteuse image,
Où son cœur peint au vif remplit le mien de rage.
Oui, j'enrage, je meurs, & tous mes sens troublés
D'un excès de douleur se trouvent accablés.

Un si cruel tourment me gêne & me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre;
Mais cachons-en la honte, & nous donnons du moins
Le faux soulagement en mourant sans témoins;
Que mon trépas secret empêche l'infidéle
D'avoir la vanité que je sois mort pour elle.

SCENE IV.

CLORIS, TIRCIS.

CLORIS.

MOn frere, en ma faveur retourne sur tes pas.
Di-moi la vérité, tu ne me cherchois pas.
Et quoi? Tu fais semblant de ne me pas connoitre?
O dieux! En quel état te vois-je ici paroitre!
Tu pâlis tout à coup, & tes louches regards
S'élancent incertains presque de toutes parts!
Tu manques à la fois de couleur & d'haleine!
Ton pied mal affermi ne se soutient qu'à peine!
Quel accident nouveau te trouble ainsi les sens?

TIRCIS.

Puisque tu veux savoir le mal que je ressens,
Avant que d'assouvir l'inexorable envie
De mon sort rigoureux qui demande ma vie,
Je vais t'assassiner d'un fatal entretien,
Et te dire en deux mots mon malheur & le tien.
En nos chastes amours de tous deux on se moque;
Philandre... Ah! La douleur m'étouffe & me suffo-
que.
Adieu, ma sœur, adieu, je ne puis plus parler:
Lis, &, si tu le peux, tâche à te consoler.

CLORIS.

Ne m'échappe donc pas.

TIRCIS.

Ma sœur, je te supplie. . . .

CLORIS.

Quoi ? Que je t'abandonne à ta mélancolie ?
Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
Et nous aviserons à te laisser courir.

TIRCIS.

Hélas ! Quelle injustice !

CLORIS *après avoir lû les lettres qu'il lui a données.*

Est-ce là tout, fantasque ?
Quoi ? Si la déloyale enfin léve le masque,
Oses-tu te fâcher d'être désabusé ?
Apprens qu'il te faut être en amour plus rusé ;
Apprens que les discours des filles bien sensées
Découvrent rarement le fond de leurs pensées,
Et que les yeux aidant à ce déguisement,
Notre sexe a le don de tromper finement.
Apprens aussi de moi que ta raison s'égare,
Que Mélite n'est pas une piéce si rare,
Qu'elle soit seule ici qui vaille la servir ;
Assez d'autres objets y sauront te ravir.
Ne t'inquiéte point pour une écervelée,
Qui n'a d'ambition que d'être cajolée,
Et rend à plaindre ceux qui, flattant ses beautés,
Ont assez de malheur pour en être écoutés.
Damon lui plut jadis, Aristandre & Géronte,
Eraste après deux ans n'y voit pas mieux son compte.
Elle t'a trouvé bon seulement pour huit jours,
Philandre est aujourd'hui l'objet de ses amours ;
Et peut-être déja, tant elle aime le change,
Quelque autre nouveauté le supplante & nous venge.
Ce n'est qu'une coquette avec tous ses attraits ;
Sa langue avec son cœur ne s'accorde jamais,
Les infidélités sont ses jeux ordinaires,
Et ses plus doux appas sont tellement vulgaires ;
Qu'en elle homme d'esprit n'admira jamais rien,
Que le sujet pourquoi tu lui voulois du bien.

TIRCIS.

Penses-tu m'arrêter par ce torrent d'injures ?
Que ce soient vérités, que ce soient impostures,
Tu redoubles mes maux au lieu de les guérir.
Adieu. Rien que la mort ne peut me secourir.

SCENE V.

CLORIS *seule.*

Mon frere. Il s'est sauvé, son désespoir l'emporte :
Me préserve le ciel d'en user de la sorte :
Un volage me quitte, & je le quitte aussi,
Je l'obligerois trop de m'en mettre en souci.
Pour perdre des amans, celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent ;
Il n'est lors que la joie, elle nous venge mieux,
Et, la fist-on à faux éclater par les yeux,
C'est montrer par bravade à leur vaine inconstance,
Qu'elle est, pour nous toucher, de trop peu d'importance.
Que Philandre à son gré rende ses vœux contens ;
S'il attend que j'en pleure, il attendra long-temps.
Son cœur est un trésor dont j'aime qu'il dispose,
Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de chose,
Et l'amour qui pour lui m'éprit si follement,
M'avoit fait bonne part de son aveuglement.
On enchérit pourtant sur ma faute passée ;
Dans la même folie une autre embarrassée,
Le rend encor parjure, & sans ame, & sans foi,
Pour se donner l'honneur de faillir après moi.
Je meure, s'il n'est vrai que la moitié du monde
Sur l'exemple d'autrui se conduit & se fonde :
A cause qu'il parut quelque temps m'enflammer,
La pauvre fille a crû qu'il valoit bien l'aimer,
Et sur cette croyance elle en a pris envie ;
Lui pût-elle durer jusqu'au bout de sa vie.

Si Mélite a failli me l'ayant débauché,
Dieux, par là seulement punissez son péché;
Elle verra bien-tôt que sa digne conquête
N'est pas une aventure à me rompre la tête:
Un si plaisant malheur me console à l'instant.
Ah! Si mon fou de frere en pouvoit faire autant,
Que j'en aurois de joie, & que j'en ferois gloire!
Si je puis le rejoindre, & qu'il me veuille croire,
Nous leur ferons bien voir que leur change indiscret
Ne vaut pas un soupir, ne vaut pas un regret.
Je me veux toutefois en venger par malice,
Me divertir une heure à m'en faire justice;
Ces lettres fourniront assez d'occasion
D'un peu de défiance & de division.
Si je prens bien mon temps, j'aurai pleine matiére
A les jouer tous deux d'une belle maniére.
En voici déja l'un qui craint de m'aborder.

SCENE VI.

PHILANDRE, CLORIS.

CLORIS.

QUoi, tu passes, Philandre, & sans me regarder?

PHILANDRE.

Pardonne-moi, de grace, une affaire importune
M'empêche de jouir de ma bonne fortune,
Et son empressement qui porte ailleurs mes pas
Me remplissoit l'esprit jusqu'à ne te voir pas.

CLORIS.

J'ai donc souvent le don d'aimer plus qu'on ne m'aime;
Je ne pense qu'à toi, j'en parlois en moi-même.

PHILANDRE.

Me veux-tu quelque chose?

CLORIS.

Il t'ennuie avec moi,
Mais comme de tes feux j'ai pour garant ta foi,
Je ne m'alarme point. N'étoit ce qui te presse,
Ta flamme un peu plus loin eût porté ma tendresse,
Et je t'aurois fait voir quelque vers de Tircis
Pour le charmant objet de ses nouveaux soucis.
Je viens de les surprendre, & j'y pourrois encore
Joindre quelques billets de l'objet qu'il adore;
Mais tu n'as pas loisir; toutefois si tu veux
Perdre un demi-quart d'heure à les lire nous deux....

PHILANDRE.

Voyons donc ce que c'est, sans plus longue demeure;
Ma curiosité pour ce demi-quart d'heure
S'osera dispenser.

CLORIS.

Aussi tu me promets,
Quand tu les aura lûs, de n'en parler jamais,
Autrement, ne crois pas...

PHILANDRE *reconnoissant les lettres*,

Cela s'en va sans dire,
Donne, donne-les moi, tu ne les saurois lire;
Et nous aurions ainsi besoin de trop de temps.

CLORIS *les resserrant.*

Philandre, tu n'es pas encore où tu prétens;
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne,
Elles sont aussi-bien en ma main qu'en la tienne,
Je les garderai mieux, tu peux en assurer
La belle, qui pour toi daigne se parjurer.

PHILANDRE.

Un homme doit souffrir d'une fille en colere;
Mais je sai comme il faut les ravoir de ton frere,
Tout exprès je le cherche, & son sang, ou le mien...

CLORIS.

Quoi, Philandre est vaillant, & je n'en savois rien!

Tes coups sont dangereux quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bonheur de se faire peu craindre,
Et mon frere qui sait comme il s'en faut guérir,
Quand tu l'aurois tué, pourroit n'en pas mourir.

PHILANDRE.

L'effet en sera foi, s'il en a le courage.
Adieu. J'en perds le temps à parler davantage.
Tremble..

CLORIS.

J'en ai grand lieu connoissant ta vertu;
Pourvû qu'il y consente, il sera bien battu.

Fin du troisiéme acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MÉLITE, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Cette obstination à faire la secrette
M'accuse injustement d'être trop peu discrette.

MÉLITE.

Ton importunité n'est pas à supporter,
Ce que je ne sai pas te le puis-je conter?

LA NOURRICE.

Les visites d'Éraste un peu moins assidues
Témoignent quelque ennui de ses peines perdues,
Et ce qu'on voit par-là de réfroidissement
Ne fait que trop juger son mécontentement.
Tu m'en veux cependant cacher tout le mystére;
Mais je pourrois enfin en croire ma colere,
Et pour punition te priver des avis
Qu'a ton cœur jusqu'ici si doucement suivis.

MÉLITE.

C'est à moi de trembler après cette menace,
Et tout autre du moins trembleroit à ma place.

LA NOURRICE.

Ne raillons point. Le fruit qui t'en est demeuré;
Je parle sans reproche & tout considéré,
Vaut bien... Mais revenons à notre humeur chagrine,
Apprens-moi ce que c'est.

MÉLITE.

Veux-tu que je devine?

Dégoûté d'un esprit si grossier que le mien,
Il cherche ailleurs peut-être un meilleur entretien.

LA NOURRICE.

Ce n'est pas bien ainsi qu'un amant perd l'envie
D'une chose deux ans ardemment poursuivie ;
D'assurance un mépris l'oblige à se piquer,
Mais ce n'est pas un trait qu'il faille pratiquer.
Une fille qui voit, & que voit la jeunesse,
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adresse,
Le dédain lui messiéd, ou, quand elle s'en sert,
Que ce soit pour reprendre un amant qu'elle perd.
Une heure de froideur à propos ménagée
Peut rembraser une ame à demi dégagée,
Qu'un traitement trop doux dispense à des mépris
D'un bien dont cet orgueil fait mieux savoir le prix.
Hors ce cas, il lui faut complaire à tout le monde,
Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde,
Et sans embarrasser son cœur de leurs amours,
Leur faire bonne mine, & souffrir leurs discours.
Qu'à part ils pensent tous avoir la préférence,
Et paroissent ensemble entrer en concurrence ;
Que tout l'extérieur de son visage égal
Ne rende aucun jaloux du bonheur d'un rival ;
Que ses yeux partagés leur donnent de quoi craindre,
Sans donner à pas un aucun lieu de se plaindre ;
Qu'ils vivent tous d'espoir jusqu'au choix d'un mari,
Mais qu'aucun cependant ne soit le plus chéri ;
Et qu'elle céde enfin, puisqu'il faut qu'elle céde,
A qui paira le mieux le bien qu'elle posséde.
Si tu n'eusses jamais quitté cette leçon,
Ton Éraste avec toi vivroit d'autre façon.

MÉLITE.

Ce n'est pas son humeur de souffrir ce partage,
Il croit que mes regards soient son propre héritage ;
Il prend ceux que je donne à tout autre qu'à lui
Pour autant de larcins faits sur le bien d'autrui.

LA NOURRICE.

J'entens à demi mot, acheve, & m'expédie
Promptement le motif de cette maladie.

MÉLITE.

Si tu m'avois, nourrice, entendue à demi,
Tu saurois que Tircis....

LA NOURRICE.

Quoi, son meilleur ami!
N'a-ce pas été lui qui te l'a fait connoître?

MÉLITE.

Il voudroit que le jour en fût encore à naître,
Et si d'auprès de moi je l'avois écarté,
Tu verrois tout à l'heure Éraste à mon côté.

LA NOURRICE.

J'ai regret que tu sois leur pomme de discorde;
Mais puisque leur humeur ensemble ne s'accorde,
Éraste n'est pas homme à laisser échapper,
Un semblable pigeon ne se peut rattraper;
Il a deux fois le bien de l'autre, & davantage.

MÉLITE.

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURRICE.

Tout le monde l'adore, & tâche d'en jouir.

MÉLITE.

Il suit un faux éclat qui ne peut m'éblouir.

LA NOURRICE.

Auprès de sa splendeur toute autre est fort petite.

MÉLITE.

Tu le places au rang qui n'est dû qu'au mérite.

LA NOURRICE.

On a trop de mérite étant riche à ce point.

MÉLITE.

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point?

LA NOURRICE.

Oui, ce n'est que par-là qu'on est considérable.

MÉLITE.

Mais ce n'est que par-là qu'on devient méprisable.

Un homme dont les biens font toutes les vertus ;
Ne peut être eſtimé que des cœurs abattus.

LA NOURRICE.

Eſt-il quelques défauts que les biens ne réparent ?

MÉLITE.

Mais plûtôt en eſt-il où les biens ne préparent ?
Étant riche, on mépriſe aſſez communément
Des belles qualités le ſolide ornement,
Et d'un luxe honteux la richeſſe ſuivie
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA NOURRICE.

Enfin je reconnois....

MÉLITE.

Qu'avec tout ce grand bien
Un jaloux ſur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA NOURRICE.

Et que d'un cajoleur la nouvelle conquête
T'imprime à mon regret ces erreurs dans la tête,
Si ta mere le ſait....

MÉLITE.

Laiſſe-moi ces ſoucis,
Et rentre, que je parle à la ſœur de Tircis.

LA NOURRICE.

Peut-être elle t'en veut dire quelque nouvelle.

MÉLITE.

Ta curioſité te met trop en cervelle.
Rentre ſans t'informer de ce qu'elle prétend ;
Un meilleur entretien avec elle m'attend.

SCENE II.

CLORIS, MÉLITE.

CLORIS.

Je chéris tellement celles de votre sorte,
Je prens tant d'intérêt en ce qui leur importe,
Qu'aux piéces qu'on leur fait je ne puis consentir,
Ni même en rien savoir, sans les en avertir.
Ainsi donc, au hazard d'être la mal venue,
Encor que je vous sois, peu s'en faut, inconnue,
Je viens vous faire voir que votre affection,
N'a pas été fort juste en son élection.

MÉLITE.

Vous pourriez, sous couleur de rendre un bon office,
Mettre quelqu'autre en peine avec cet artifice,
Mais pour m'en repentir j'ai fait un trop bon choix,
Je renonce à choisir une seconde fois,
Et mon affection ne s'est point arrêtée
Que chez un cavalier qui l'a trop méritée.

CLORIS.

Vous me pardonnerez, j'en ai de bons témoins,
C'est l'homme qui de tous la mérite le moins.

MÉLITE.

Si je n'avois de lui qu'une foible assurance,
Vous me feriez entrer en quelque défiance:
Mais je m'étonne fort que vous l'osiez blâmer,
Ayant quelque intérêt vous-même à l'estimer.

CLORIS.

Je l'estimai jadis, & je l'aime, & l'estime
Plus que je ne faisois auparavant son crime,
Ce n'est qu'en ma faveur qu'il ose vous trahir,
Et vous pouvez juger si je le puis hair,
Lorsque sa trahison m'est un clair témoignage
Du pouvoir absolu que j'ai sur son courage.

MÉLITE.

Le pouſſer à me faire une infidélité,
C'eſt aſſez mal uſer de cette autorité.

CLORIS.

Me le faut-il pouſſer où ſon devoir l'oblige ?
C'eſt ſon devoir qu'il ſuit alors qu'il vous néglige.

MÉLITE.

Quoi, le devoir chez vous oblige aux trahiſons ?

CLORIS.

Quand il n'en auroit point de plus juſtes raiſons,
La parole donnée, il faut que l'on la tienne.

MÉLITE.

Cela fait contre vous, il m'a donné la ſienne.

CLORIS.

Oui, mais ayant déja reçû mon amitié,
Sur un vœu ſolennel d'être un jour ſa moitié,
Peut-il s'en départir pour accepter la vôtre ?

MÉLITE.

De grace, excuſez-moi, je vous prens pour une autre,
Et c'étoit à Cloris que je croyois parler.

CLORIS.

Vous ne vous trompez pas.

MÉLITE.

Donc, pour mieux me railler,
La ſœur de mon amant contrefait ma rivale ?

CLORIS.

Donc, pour mieux m'éblouir, une ame déloyale
Contrefait la fidéle ? Ah, Mélite, ſachez
Que je ne ſai que trop ce que vous me cachez.
Philandre m'a tout dit, vous penſez qu'il vous aime,
Mais, ſortant d'avec vous il me conte lui-même
Juſqu'aux moindres diſcours, dont votre paſſion
Tâche de ſuborner ſon inclination.

MÉLITE.

Moi, ſuborner Philandre ! Ah, que m'oſez-vous dire !

CLORIS.

La pure vérité.

MÉLITE.

Vraiment, en voulant rire,
Vous passez trop avant ; brisons-là, s'il vous plaît.
Je ne vois point Philandre, & ne sai quel il est.

CLORIS.

Vous en croirez du moins votre propre écriture.
Tenez, voyez, lisez.

MÉLITE.

Ah, dieux, quelle imposture !
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CLORIS.

Nous pourrions demeurer ici jusqu'à demain
Que vous persisterez dans la méconnoissance :
Je vous les laisse. Adieu.

MÉLITE.

Tout beau, mon innocence
Veut apprendre de vous le nom de l'imposteur,
Pour faire retomber l'affront sur son auteur.

CLORIS.

Vous pensez me duper, & perdez votre peine.
Que sert le désaveu quand la preuve est certaine :
A quoi bon démentir, à quoi bon dénier....

MÉLITE.

Ne vous obstinez point à me calomnier ;
Je veux que si jamais j'ai dit mot à Philandre....

CLORIS.

Remettons ce discours, quelqu'un vient nous surprendre,
C'est le brave Lisis, qui semble sur le front
Porter empreints les traits d'un déplaisir profond.

SCENE III.

LISIS, MÉLITE, CLORIS.

LISIS *à Cloris.*

PRéparez vos soupirs à la triste nouvelle
Du malheur où nous plonge un esprit infidéle ;
Quittez son entretien, & venez avec moi
Plaindre un frere au cercueil par son manque de foi.

MÉLITE.

Quoi ! Son frere au cercueil !

LISIS.

Oui, Tircis plein de rage
De voir que votre change indignement l'outrage,
Maudissant mille fois le détestable jour
Que votre bon accueil lui donna de l'amour,
Dedans ce désespoir a chez moi rendu l'ame,
Et mes yeux désolés....

MÉLITE.

Je n'en puis plus, je pâme.

CLORIS.

Au secours, au secours.

SCENE IV.

CLITON, LA NOURRICE, ME'LITE, LISIS, CLORIS.

CLITON.

D'Où provient cette voix ?

LA NOURRICE.

Qu'avez-vous, mes enfans ?

CLORIS.

Mélite que tu vois...

LA NOURRICE.

Hélas ! Elle ſe meurt, ſon teint vermeil s'efface,
Sa chaleur ſe diſſipe, elle n'eſt plus que glace.

LISIS *à Cliton.*

Va querir un peu d'eau, mais il faut te hâter.

CLITON *à Liſis.*

Si proche du logis, il vaut mieux l'y porter.

CLORIS.

Aidez mes foibles pas, les forces me défaillent,
Et je vais ſuccomber aux douleurs qui m'aſſaillent.

SCENE V.

ERASTE *ſeul.*

A La fin je triomphe, & les deſtins amis
M'ont donné le ſuccès que je m'étois promis ;
Me voilà trop heureux, puiſque par mon adreſſe
Mélite eſt ſans amant, & Tircis ſans maîtreſſe,

G v

Et comme si c'étoit trop peu pour me venger,
Philandre & sa Cloris courent même danger.
Mais à quelle raison leurs ames désunies
Pour les crimes d'autrui seront-elles punies?
Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accords?
Fuyez de ma pensée, inutiles remords,
La joie y veut régner, cessez de m'en distraire,
Cloris m'offense trop d'être sœur d'un tel frere,
Et Philandre, si prompt à l'infidélité,
N'a que la peine dûe à sa crédulité.
Mais que me veut Cliton qui sort de chez Mélite?

SCENE VI.

CLITON, ERASTE.

CLITON.

MOnsieur, tout est perdu, votre fourbe maudite,
Dont je fus à regret le damnable instrument,
A couché de douleur Tircis au monument.

ÉRASTE.

Courage, tout va bien, le traître m'a fait place,
Le seul qui me rendoit son courage de glace,
D'un favorable coup la mort me l'a ravi.

CLITON.

Monsieur, ce n'est pas tout, Mélite l'a suivi.

ÉRASTE.

Mélite l'a suivi! Que dis-tu, misérable?

CLITON.

Monsieur, il est trop vrai; le moment déplorable
Qu'elle a sû son trépas, a terminé ses jours.

ÉRASTE.

Ah ciel ! S'il est ainsi...

CLITON.

Laissez-là ces discours,
Et vantez-vous plûtôt que par votre imposture
Ces malheureux amans trouvent la sépulture,
Et que votre artifice a mis dans le tombeau
Ce que le monde avoit de parfait & de beau.

ÉRASTE.

Tu m'oses donc flatter, infame, & tu supprimes
Par ce reproche obscur la moitié de mes crimes ?
Est-ce ainsi qu'il te faut n'en parler qu'à demi ?
Acheve tout d'un coup, di que maîtresse, ami,
Tout ce que je chéris, tout ce qui dans mon ame
Sût jamais allumer une pudique flamme,
Tout ce que l'amitié me rendit précieux,
Par ma fourbe a perdu la lumiére des cieux.
Di que j'ai violé les deux loix les plus saintes
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes.
Di que j'ai corrompu, di que j'ai suborné,
Falsifié, trahi, séduit, assassiné,
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoi, Tircis est donc mort, & Mélite est sans vie !
Je ne l'avois pas sû, Parques, juqu'à ce jour,
Que vous relevassiez de l'empire d'amour.
J'ignorois qu'aussi-tôt qu'il assemble deux ames
Il vout pût commander d'unir aussi leurs trames.
Vous en relevez donc, & montrez aujourd'hui
Que vous étes pour nous aveugles comme lui ?
Vous en relevez donc, & vos ciseaux barbares
Tranchent, comme il lui plaît, les destins les plus rares ?
Mais je m'en prens à vous, moi, qui suis l'imposteur,
Moi, qui suis de leurs maux le détestable auteur.
Hélas ! Et falloit-il que ma supercherie
Tournât si lâchement tant d'amour en furie ?

Inutiles regrets, repentirs ſuperflus,
Vous ne me rendez pas Mélite qui n'eſt plus;
Vos mouvemens tardifs ne la font pas revivre;
Elle a ſuivi Tircis, & moi je la veux ſuivre.
Il faut que de mon ſang je lui faſſe raiſon
Et de ma jalouſie & de ma trahiſon,
Et que de ma main propre une ame ſi fidéle
Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps chancelle?
Quel murmure confus? Et qu'entens-je hurler?
Que de pointes de feux ſe perdent parmi l'air?
Les dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre,
Leur foudre décoché vient de fendre la terre,
Et pour leur obéir ſon ſein me recevant
M'engloutit, & me plonge aux enfers tout vivant.
Je vous entens, grands dieux, c'eſt là-bas que leurs ames,
Aux champs Eliziens éterniſent leurs flammes;
C'eſt là-bas qu'à leurs piéds il faut verſer mon ſang:
La terre à ce deſſein m'ouvre ſon large flanc,
Et juſqu'aux bords du Styx me fait libre paſſage.
Je l'apperçois déja, je ſuis ſur ſon rivage.
Fleuve, dont le ſaint nom eſt redoutable aux dieux,
Et dont les neuf replis ceignent ces triſtes lieux,
N'entre point en courroux contre mon inſolence,
Si j'oſe avec mes cris violer ton ſilence:
Je ne te veux qu'un mot. Tircis eſt-il paſſé?
Mélite eſt-elle ici? Mais qu'attens-je, inſenſé?
Ils ſont tous deux ſi chers à ton funeſte empire,
Que tu crains de les perdre, & n'oſes m'en rien dire.
Vous donc, eſprits légers, qui, manque de tombeaux,
Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,
A qui Charon cent ans refuſe ſa nacelle,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque nouvelle?

Parlez, & je promets d'employer mon crédit
A vous faciliter ce passage interdit.

CLITON.

Monsieur, que faites-vous ? Votre raison troublée
Par l'effort des douleurs dont elle est accablée,
Figure à votre vûe....

ÉRASTE.

Ah ! te voilà, Charon ;
Dépêche promptement, & d'un coup d'aviron
Passe-moi, si tu peux, jusqu'à l'autre rivage.

CLITON.

Monsieur, rentrez en vous ; regardez mon visage ;
Reconnoissez Cliton.

ÉRASTE.

Dépêche, vieux nocher,
Avant que ces esprits nous puissent approcher ;
Ton bateau de leur poids fondroit dans les abîmes ;
Il n'en aura que trop d'Eraste & de ses crimes.
Quoi, tu veux te sauver à l'autre bord sans moi ?
Si faut-il qu'à ton cou je passe malgré toi.

(Il se jette sur les épaules de Cliton, qui l'emporte derriére le théatre.)

SCENE VII.

PHILANDRE *seul.*

PRésomptueux rival, dont l'absence importune,
Retarde le succès de ma bonne fortune ;
As-tu si-tôt perdu cette ombre de valeur,
Que te prêtoit tantôt l'effort de ta douleur ?
Que devient à présent cette bouillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie ?
Il ne tient plus qu'à toi que tu ne sois content ;
Ton ennemi t'appelle, & ton rival t'attend :

Je te cherche en tous lieux, & cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine poursuite.
Crois-tu, laissant mon bien dans les mains de ta sœur,
En demeurer toujours l'injuste possesseur;
Ou que ma patience à la fin échappée,
Puisque tu ne veux pas le débattre à l'épée;
Oubliant le respect du sexe, & tout devoir,
Ne laisse point sur elle agir mon désespoir?

SCENE VIII.

ERASTE, PHILANDRE.

ERASTE.

Detacher Ixion pour me mettre à sa place!
Mégere, c'est à vous une indiscrette audace.
Ai-je, prenant le front de cet ambitieux,
Attenté sur le lit du monarque des cieux?
Vous travaillez en vain, barbares Euménides;
Non, ce n'est pas ainsi qu'on punit les perfides.
Quoi, me presser encor? Sus de pieds & de mains
Essayons d'écarter ces monstres inhumains:
A mon secours, esprits, vengez-vous de vos peines;
Ecrasons leurs serpens, chargeons-les de vos chaînes;
Pour ces filles d'enfer nous sommes trop puissans.

PHILANDRE.

Il semble à ce discours qu'il ait perdu le sens.
Eraste, cher ami, quelle mélancolie
Te met dans le cerveau cet excès de folie?

ERASTE.

Equitable Minos, grand juge des enfers,
Voyez qu'injustement on m'apprête des fers.

Faire un tour d'amoureux, supposer une lettre,
Ce n'est pas un forfait qu'on ne puisse remettre.
Il est vrai que Tircis en est mort de douleur,
Que Mélite après lui redouble ce malheur,
Que Cloris sans amant ne sait à qui s'en prendre;
Mais la faute n'en est qu'au crédule Philandre,
Lui seul en est la cause, & son esprit léger
Qui trop facilement résolut de changer;
Car ces lettres qu'il croit l'effet de ses mérites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHILANDRE.

Je te laisse impuni, traître; de tels remords
Te donnent des tourmens pires que mille morts:
Je t'obligerois trop de t'arracher la vie,
Et ma juste vengeance est bien mieux assouvie
Par les folles horreurs de cette illusion.
Ah, grands dieux! Que je suis plein de confusion!

SCENE IX.

ERASTE *seul.*

TU t'enfuis donc, barbare, &, me laissant en proie
A ces cruelles sœurs, tu les combles de joie?
Non, non, retirez-vous, Tisiphone, Alecton,
Et tout ce que je vois d'officiers de Pluton,
Vous me connoissez mal, dans le corps d'un perfide,
Je porte le courage & les forces d'Alcide.
Je vais tout renverser dans ces royaumes noirs,
Et saccager moi seul ces ténébreux manoirs.
Une seconde fois le triple chien Cerbere
Vomira l'aconit en voyant la lumiére.

J'irai du fond d'enfer dégager les Titans ;
Et, si Pluton s'oppose à ce que je prétens,
Passant dessus le ventre à sa troupe mutine,
J'irai d'entre ses bras enlever Proserpine.

SCENE X.

LISIS, CLORIS.

LISIS.

N'En doute plus, Cloris, ton frere n'est point mort ;
Mais, ayant sû de lui son déplorable sort,
Je voulois éprouver par cette triste feinte,
Si celle qu'il adore aucunement atteinte
Deviendroit plus sensible aux traits de la pitié,
Qu'aux sincéres ardeurs d'une sainte amitié.
Maintenant que je vois qu'il faut qu'on nous abuse
Afin que nous puissions découvrir cette ruse,
Et que Tircis en soit de tout point éclairci,
Sois sûre que dans peu je te le rens ici.
Ma parole sera d'un prompt effet suivie ;
Tu reverras bien-tôt ce frere plein de vie :
C'est assez que je passe une fois pour trompeur.

CLORIS.

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur ?
Le cœur me le disoit. Je sentois que mes larmes
Refusoient de couler pour de fausses alarmes,
Dont les plus dangereux & plus rudes assauts
Avoient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux ;
Et je n'étudiai cette douleur menteuse,
Qu'à cause qu'en effet j'étois un peu honteuse

Qu'une autre en témoignât plus de ressentiment.

LISIS.

Après tout, entre nous, confesse franchement
Qu'une fille en ces lieux qui perd un frere unique,
Jusques au désespoir fort rarement se pique :
Ce beau nom d'héritiére a de telles douceurs,
Qu'il devient souverain à consoler des sœurs.

CLORIS.

Adieu, railleur, adieu. Son intérêt me presse
D'aller rendre d'un mot la vie à sa maîtresse,
Autrement je saurois t'apprendre à discourir.

LISIS.

Et moi, de ces frayeurs de nouveau te guérir.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ERASTE *derriére le théâtre*, CLITON, LA NOURRICE.

CLITON.

JE ne t'ai rien celé; tu fais toute l'affaire.

LA NOURRICE.

Tu m'en as bien conté. Mais se pourroit-il faire
Qu'Érafte eût des remords si vifs & si pressans,
Que de violenter sa raison & ses sens?

CLITON.

Eût-il pû, sans en perdre entiérement l'usage,
Se figurer Charon des traits de mon visage,
Et de plus, me prenant pour ce vieux nautonnier,
Me payer à bons coups des droits de son denier?

LA NOURRICE.

Plaisante illusion!

CLITON.

Mais funeste à ma tête,
Sur qui se déchargeoit une telle tempête,
Que je tiens maintenant à miracle évident
Qu'il me soit demeuré dans la bouche une dent.

LA NOURRICE.

C'étoit mal reconnoître un si rare service.

ÉRASTE *derriére le théatre.*

Arrêtez, arrêtez, poltrons.

CLITON.

Adieu, Nourrice.

Voici ce fou qui vient, je l'entens à la voix;
Croi que ce n'eſt pas moi qu'il attrape deux fois.

LA NOURRICE.

Pour moi, quand je devrois paſſer pour Proſerpine,
Je veux voir à quel point ſa fureur le domine.

CLITON.

Contente à tes périls ton curieux deſir.

LA NOURRICE.

Quoi qu'il puiſſe arriver, j'en aurai le plaiſir.

SCENE II.

ERASTE, LA NOURRICE.

ÉRASTE.

En vain je les rappelle, en vain pour ſe défendre
La honte & le devoir leur parlent de m'attendre:
Ces lâches eſcadrons de fantômes affreux
Cherchent leur aſſurance aux cachots les plus creux;
Et, ſe fiant à peine à la nuit qui les couvre,
Souhaitent ſous l'enfer qu'un autre enfer s'entr'ouvre.
Ma voix met tout en fuite; &, dans ce vaſte effroi,
La peur ſaiſit ſi bien les ombres & leur roi,
Que, ſe précipitant à de promptes retraites,
Tous leurs ſoucis ne vont qu'à les rendre ſecrettes.
Le bouillant Phlégéton parmi ſes flots pierreux,
Pour les favoriſer, ne roule plus de feux:
Tiſiphone tremblante, Alecton & Mégere,
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumiére;
Les Parques même en hâte emportent leurs fuſeaux,
Et dans ce grand déſordre oubliant leurs ciſeaux,

Charon les bras croisés dans sa barque s'étonne
De ce qu'après Éraste il n'a passé personne.
Trop heureux accident, s'il avoit prévenu
Le déplorable coup du malheur avenu !
Trop heureux accident, si la terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal eût consenti ma perte,
Et si ce que le ciel me donne ici d'accès
Eût de ma trahison devancé le succès !
Dieux, que vous savez mal gouverner votre foudre !
N'étoit-ce pas assez pour me réduire en poudre,
Que le simple dessein d'un si lâche forfait ?
Injustes, deviez-vous en attendre l'effet ?
Ah, Mélite ! Ah, Tircis ! Leur cruelle justice
Aux dépens de vos jours me choisit un supplice ;
Ils doutoient que l'enfer eût de quoi me punir
Sans le triste secours de ce dur souvenir ;
Oui, ce qu'ont les enfers, de feux, de fouets, de chaînes,
Ne sont auprès de lui que de légeres peines ;
On reçoit d'Aleĉton un plus doux traitement.
Souvenir rigoureux, tréve, tréve un moment,
Qu'au moins, avant ma mort, dans ces demeures sombres
Je puisse rencontrer ces bienheureuses ombres :
Use après, si tu veux, de toute ta rigueur ;
Et si pour m'achever tu manques de vigueur,
(*Il met la main sur son épée.*)
Voici qui t'aidera : mais derechef, de grace,
Cesse de me gêner durant ce peu d'espace.
Je vois déja Mélite. Ah, belle ombre ! Voici
L'ennemi de votre heur qui vous cherchoit ici ;
C'est Éraste, c'est lui qui n'a plus d'autre envie
Que d'épandre à vos piéds son sang avec sa vie ;
Ainsi le veut le sort, & tout exprès les dieux
L'ont abîmé vivant en ces funestes lieux.

LA NOURRICE.

Pourquoi permettez-vous que cette frénésie
Régne si puissamment sur votre fantaisie ?

L'enfer voit-il jamais une telle clarté ?

ÉRASTE.

Auſſi ne la tient-il que de votre beauté ;
Ce n'eſt que de vos yeux que part cette lumiére.

LA NOURRICE.

Ce n'eſt que de mes yeux ! Deſſillez la paupiére,
Et d'un ſens plus raſſis jugez de leur éclat.

ÉRASTE.

Ils ont de vérité je ne ſai quoi de plat ;
Et, plus je vous contemple, & plus ſur ce viſage
Je m'étonne de voir un autre air, un autre âge ;
Je ne reconnois plus aucun de vos attraits ;
Jadis votre nourrice avoit ainſi les traits,
Le front ainſi ridé, la couleur ainſi blême,
Le poil ainſi griſon. O dieux ! C'eſt elle-même.
Nourrice, qui t'améne en ces lieux pleins d'effroi ?
Y viens-tu rechercher Mélite comme moi ?

LA NOURRICE.

Cliton la vit pâmer, & ſe brouilla de ſorte,
Que la voyant ſi pâle il la crut être morte ;
Cet étourdi trompé, vous trompa comme lui.
Au reſte, elle eſt vivante ; & peut-être aujourd'hui
Tircis de qui la mort n'étoit qu'imaginaire,
De ſa fidélité recevra le ſalaire.

ÉRASTE.

Déſormais donc en vain je les cherche ici-bas,
En vain pour les trouver je rens tant de combats.

LA NOURRICE.

Votre douleur vous trouble, & forme des nuages
Qui ſéduiſent vos ſens par de fauſſes images ;
Cet enfer, ces combats ne ſont qu'illuſions.

ÉRASTE.

Je ne m'abuſe point de fauſſes viſions,
Mes propres yeux ont vû tous ces monſtres en fuite ;
Et Pluton, de frayeur, en quitter la conduite.

LA NOURRICE.

Peut-être que chacun s'enfuyoit devant vous,
Craignant votre fureur & le poids de vos coups.

Mais voyez ſi l'enfer reſſemble à cette place ;
Ces murs, ces bâtimens ont-ils la même face ?
Le logis de Mélite & celui de Cliton
Ont-ils quelque rapport à celui de Pluton ?
Quoi, n'y remarquez-vous aucune différence ?

ÉRASTE.

De vrai, ce que tu dis a beaucoup d'apparence.
Nourrice, prens pitié d'un eſprit égaré,
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moi ſeparé ;
Ma guériſon dépend de parler à Mélite.

LA NOURRICE.

Différez, pour le mieux, un peu cette viſite,
Tant que maître abſolu de votre jugement
Vous ſoyez en état de faire un compliment.
Votre teint & vos yeux n'ont rien d'un homme ſage,
Donnez-vous le loiſir de changer de viſage.
Un moment de repos que vous prendrez chez vous...

ÉRASTE.

Ne peut, ſi tu n'y viens, rendre mon ſort plus doux ;
Et ma foible raiſon de guide dépourvûe,
Va de nouveau ſe perdre en te perdant de vûe.

LA NOURRICE.

Si je vous ſuis utile, allons ; je ne veux pas
Pour un ſi bon ſujet vous épargner mes pas.

SCENE III.

CLORIS, PHILANDRE.

CLORIS.

NE m'importune plus, Philandre, je t'en prie ;
Me rappaiſer jamais paſſe ton induſtrie,
Ton meilleur, je t'aſſure, eſt de n'y plus penſer ;
Tes proteſtations ne font que m'offenſer :

Savante à mes dépens de leur peu de durée,
Je ne veux point en gage une foi parjurée,
Un cœur que d'autres yeux peuvent si-tôt brûler,
Qu'un billet supposé peut si-tôt ébranler.

PHILANDRE.

Ah ! Ne remettez plus dedans votre mémoire
L'indigne souvenir d'une action si noire ;
Et, pour rendre à jamais nos premiers vœux contens,
Etouffez l'ennemi du pardon que j'attens.
Mon crime est sans égal ; mais enfin, ma chere ame....

CLORIS.

Laisse-là désormais ces petits mots de flamme ;
Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé,
Ne me reproche plus que je t'ai trop aimé.

PHILANDRE.

De grace, redonnez à l'amitié passée
Le rang que je tenois dedans votre pensée.
Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
Par ces feux qui voloient de vos yeux dans les miens,
Par ce que votre foi me permettoit d'attendre....

CLORIS.

C'est où dorénavant tu ne dois plus prétendre,
Ta sottise m'instruit, & par-là je vois bien
Qu'un visage commun & fait comme le mien,
N'a point assez d'appas, ni de chaîne assez forte
Pour tenir en devoir un homme de ta sorte.
Mélite a des attraits qui savent tout domter,
Mais elle ne pourroit qu'à peine t'arrêter,
Il te faut un sujet qui la passe ou l'égale ;
C'est en vain que vers moi ton amour se ravale.
Fai-lui, si tu m'en crois, agréer tes ardeurs,
Je ne veux point devoir mon bien à ses froideurs.

PHILANDRE.

Ne me déguisez rien, un autre a pris ma place,
Une autre affection vous rend pour moi de glace.

CLORIS.

Aucun jusqu'à ce point n'est encore arrivé ;
Mais je te changerai pour le premier trouvé.

PHILANDRE.

C'en est trop, tes dédains épuisent ma souffrance.
Adieu. Je ne veux plus avoir d'autre espérance,
Sinon qu'un jour le ciel te fera ressentir
De tant de cruautés le juste repentir.

CLORIS.

Adieu. Mélite & moi nous avons de quoi rire
De tous les beaux discours que tu viens de me dire.
Que lui veux-tu mander ?

PHILANDRE.

Va, di-lui de ma part
Qu'elle, ton frere & toi, reconnoîtrez trop tard
Ce que c'est que d'aigrir un homme de ma sorte.

CLORIS.

Ne crois pas la chaleur du courroux qui t'empore,
Tu nous ferois trembler plus d'un quart d'heure ou deux.

PHILANDRE.

Tu railles ; mais bien-tôt nous verrons d'autres jeux,
Je sai trop comme on venge une flamme outragée.

CLORIS.

Le sais-tu mieux que moi, qui suis déja vengée ?
Par où t'y prendras-tu ? De quel air ?

PHILANDRE.

Il suffit.
Je sai comme on se venge.

CLORIS.

Et moi, comme on se rit.

SCENE IV.

TIRCIS, MELITE.

MAintenant que le sort attendri par nos plaintes,
Comble notre espérance & dissipe nos craintes,
Que nos contentemens ne sont plus traversés
Que par le souvenir de nos malheurs passés,

Ouvrons

Ouvrons toute notre ame à ces douces tendresses
Qu'inspirent aux amans les pleines allégresses,
Et d'un commun accord chérissons nos ennuis
Dont nous voyons sortir de si précieux fruits.
Adorables regards, fidéles interprétes,
Par qui nous expliquions nos passions secrettes,
Doux truchemens du cœur, qui déja tant de fois
M'avez si bien appris ce que n'osoit la voix,
Nous n'avons plus besoin de votre confidence;
L'amour en liberté peut dire ce qu'il pense,
Et dédaigne un secours qu'en sa naissante ardeur
Lui faisoient mandier & la crainte & la peur.
Beaux yeux, à mon transport pardonnez ce blasphê-
me,
La bouche est impuissante où l'amour est extrême;
Quand l'espoir est permis elle a droit de parler,
Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.
Ne vous lassez donc point d'en usurper l'usage,
Et, quoi qu'elle m'ait dit, dites-moi davantage.
Mais tu ne me dis mot, ma vie, & quels soucis
T'obligent à te taire auprès de ton Tircis?

MÉLITE.

Tu parles à mes yeux, & mes yeux te répondent.

TIRCIS.

Ah! Mon heur, il est vrai, si tes desirs secondent
Cet amour qui paroît & brille dans tes yeux,
Je n'ai rien désormais à demander aux dieux.

MÉLITE.

Tu t'en peux assurer, mes yeux si pleins de flamme
Suivent l'instruction des mouvemens de l'ame.
On en a vû l'effet, lorsque ta fausse mort
A fait sur tous mes sens un véritable effort;
On en a vû l'effet, quand, te sachant en vie,
De revivre avec toi j'ai pris aussi l'envie;
On en a vû l'effet, lorsqu'à force de pleurs
Mon amour & mes soins aidés de mes douleurs,
Ont fléchi la rigueur d'une mere obstinée,
Et gagné cet aveu qui fait notre hyménée,

Si bien qu'à ton retour ta chaste affection
Ne trouve plus d'obstacle à sa prétention.
Cependant l'aspect seul des lettres d'un faussaire
Te sût persuader tellement le contraire,
Que, sans vouloir m'entendre, & sans me dire adieu,
Jaloux & furieux tu partis de ce lieu.

TIRCIS.

J'en rougis, mais apprens qu'il n'étoit pas possible
D'aimer comme j'aimois, & d'être moins sensible;
Qu'un juste déplaisir ne sauroit écouter
La raison qui s'efforce à le violenter,
Et qu'après des transports de telle promptitude,
Ma flamme ne te laisse aucune incertitude.

MÉLITE.

Tout cela seroit peu, n'étoit que ma bonté
T'en accorde un oubli sans l'avoir mérité,
Et que, tout criminel, tu m'es encore aimable.

TIRCIS.

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puisque l'on me rappelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompense au lieu de me punir.
J'en aimerai l'auteur de cette perfidie,
Et si jamais je sai quelle main si hardie...

SCENE V.

CLORIS, TIRCIS, MELITE.

CLORIS.

Il vous fait fort bon voir, mon frere, à cajoler,
Cependant qu'une sœur ne se peut consoler,
Et que le triste ennui d'une attente incertaine
Touchant votre retour la tient encore en peine.

TIRCIS.

L'amour a fait au ſang un peu de trahiſon,
Mais Philandre pour moi t'en aura fait raiſon.
Di-nous, auprès de lui retrouves-tu ton compte?
Et te peut-il revoir ſans montrer quelque honte?

CLORIS.

L'infidéle m'a fait tant de nouveaux ſermens,
Tant d'offres, tant de vœux, & tant de complimens
Mêlés de repentirs....

MÉLITE.

Qu'à la fin exorable
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

CLORIS.

Vous devinez fort mal.

TIRCIS.

Quoi? Tu l'as dédaigné?

CLORIS.

Du moins tous ſes diſcours n'ont encor rien gagné.

MÉLITE.

Si bien qu'à n'aimer plus votre dépit s'obſtine?

CLORIS.

Non pas cela du tout; mais je ſuis aſſez fine:
Pour la premiére fois il me dupe qui veut,
Mais pour une ſeconde, il m'attrape qui peut.

MÉLITE.

C'eſt-à-dire, en un mot....

CLORIS.

Que ſon humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un même paſſage.
En vain deſſous mes loix il revient ſe ranger;
Il m'eſt avantageux de l'avoir vû changer,
Avant que de l'hymen le joug impitoyable,
M'attachant avec lui, me rendit miſérable.
Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que de ma part
J'attendrai du deſtin quelque meilleur haſard.

MÉLITE.

Mais le peu qu'il voulut me rendre de ſervice,
Ne lui doit point porter un ſi grand préjudice.

CLORIS.
Après un tel faux-bond, un change si soudain;
A volage, volage, & dédain pour dédain.

MÉLITE.
Ma sœur, ce fut pour moi qu'il osa s'en dédire.

CLORIS.
Et pour l'amour de vous je n'en ferai que rire.

MÉLITE.
Et pour l'amour de moi vous lui pardonnerez.

CLORIS.
Et pour l'amour de moi vous m'en dispenserez.

MÉLITE.
Que vous êtes mauvaise!

CLORIS.
Un peu plus qu'il ne semble.

MÉLITE.
Je vous veux toutefois remettre bien ensemble.

CLORIS.
Ne l'entreprenez pas; peut-être qu'après tout
Votre dextérité n'en viendroit pas à bout.

SCENE VI.

TIRCIS, LA NOURRICE, ERASTE, MELITE, CLORIS.

TIRCIS.
De grace, mon souci, laissons cette causeuse;
Qu'elle soit, à son choix, facile ou rigoureuse,
L'excès de mon ardeur ne sauroit consentir
Que ces frivoles soins te viennent divertir.
Tous nos pensers sont dûs, en l'état où nous sommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes;
Et ma fidélité qu'il va récompenser....

LA NOURRICE.
Vous donnera bien-tôt autre chose à penser.

Votre rival vous cherche, &, la main à l'épée,
Vient demander raiſon de ſa place uſurpée.

ÉRASTE *à Mélite.*

Non, non, vous ne voyez en moi qu'un criminel,
A qui l'âpre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux, & fait naître l'envie
De ſortir de la gêne en ſortant de la vie.
Il vient mettre à vos piéds ſa tête à l'abandon;
La mort lui ſera douce à l'égal du pardon.
Vengez donc vos malheurs, jugez ce que mérite
La main qui ſépara Tircis d'avec Mélite,
Et de qui l'impoſture avec de faux écrits,
A dérobé Philandre aux vœux de ſa Cloris.

MÉLITE *à Tircis.*

Eclaircis du ſeul point qui nous tenoit en doute,
Que ſerois-tu d'avis de lui répondre?

TIRCIS.

Ecoute
Quatre mots à quartier.

ÉRASTE *à Mélite.*

Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en différant ma mort!
De grace, hâtez-vous d'abréger mon ſupplice,
Ou ma main préviendra votre lente juſtice.

MÉLITE.

Voyez comme le ciel a de ſecrets reſſorts
Pour ſe faire obéir malgré nos vains efforts.
Votre fourbe inventée à deſſein de nous nuire,
Avance nos amours au lieu de les détruire:
De ſon fâcheux ſuccès, dont nous devions périr,
Le ſort tire un reméde afin de nous guérir.
Donc, pour nous revancher de la faveur reçûe,
Nous en aimons l'auteur à cauſe de l'iſſue;
Obligés déſormais de ce que tour à tour
Nous nous ſommes rendus tant de preuves d'amour,
Et de ce que l'excès de ma douleur ſincére
A mis tant de pitié dans le cœur de ma mere,

Que cette occasion prise comme aux cheveux ;
Tircis n'a rien trouvé de contraire à ses vœux.
Outre qu'en fait d'amour la fraude est légitime,
Mais puisque vous voulez la prendre pour un crime,
Regardez, acceptant le pardon ou l'oubli,
Par où votre repos sera mieux établi.

ÉRASTE.

Tout confus & honteux de tant de courtoisie,
Je veux dorénavant chérir ma jalousie ;
Et, puisque c'est de là que vos félicités....

LA NOURRICE *à Eraste.*

Quittez ces complimens qu'ils n'ont pas mérités,
Ils ont tous deux leur compte, & sur cette assurance
Ils tiennent le passé dans quelque indifférence,
N'osant se hazarder à des ressentimens
Qui donneroient du trouble à leurs contentemens :
Mais Cloris qui s'en taît vous la gardera bonne,
Et seule intéressée, à ce que je soupçonne,
Saura bien se venger sur vous, à l'avenir,
D'un amant échappé qu'elle pensoit tenir.

ÉRASTE *à Cloris.*

Si vous pouviez souffrir qu'en votre bonne grace
Celui qui l'en tira pût occuper sa place,
Éraste qu'un pardon purge de son forfait,
Est prêt de réparer le tort qu'il vous a fait.
Mélite répondra de ma persévérance :
Je n'ai pû la quitter qu'en perdant l'espérance,
Encore avez-vous vû mon amour irrité
Mettre tout en usage en cette extrémité ;
Et c'est avec raison que ma flamme contrainte
De réduire ses feux dans une amitié sainte,
Mes amoureux desirs vers elle superflus,
Tournent vers la beauté qu'elle chérit le plus.

TIRCIS.

Que t'en semble, ma sœur ?

CLORIS.

Mais, toi-même, mon frere !

TIRCIS.

Tu sais bien que jamais je ne te fus contraire.

CLORIS.

Tu sais qu'en tel sujet ce fut toujours de toi
Que mon affection voulut prendre la loi.

TIRCIS.

Encor que dans tes yeux tes sentimens se lisent,
Tu veux qu'auparavant les miens les autorisent.
Parlons donc pour la forme. Oui, ma sœur, j'y consens,
Bien sûr que mon avis s'accommode à ton sens.
Fassent les puissans dieux que par cette alliance
Il ne reste entre nous aucune défiance,
Et que, m'aimant en frere, & ma maîtresse en sœur,
Nos ans puissent couler avec plus de douceur.

ÉRASTE.

Heureux dans mon malheur, c'est dont je les supplie;
Mais ma félicité ne peut être accomplie,
Jusqu'à ce qu'après vous son aveu m'ait permis
D'aspirer à ce bien que vous m'avez promis.

CLORIS.

Aimez-moi seulement, & pour la récompense
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

TIRCIS.

Oui, sous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez sensible à ce naissant amour.

CLORIS.

Vous prodiguez en vain vos foibles artifices;
Je n'ai reçû de lui ni devoirs, ni services.

MÉLITE.

C'est bien quelque raison, mais ceux qu'il m'a rendus,
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.
Ma sœur, acquite-moi d'une reconnoissance
Dont un destin meilleur m'a mise en impuissance;
Accorde cette grace à nos justes desirs.

TIRCIS.

Ne nous refuse pas ce comble à nos plaisirs.

ERASTE.

Donnez à leurs souhaits, donnez à leurs priéres,
Donnez à leurs raisons ces faveurs singuliéres ;
Et pour faire aujourd'hui le bonheur d'un amant,
Laissez-les disposer de votre sentiment.

CLORIS.

En vain en ta faveur chacun me sollicite,
J'en croirai seulement la mere [redacted]
Son avis m'ôtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera consentir.

TIRCIS.

Entrons donc ; & tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour maîtresse à Philandre.

SCENE DERNIERE.

LA NOURRICE *seule.*

LA, là, n'en riez point ; autrefois en mon temps
D'aussi beaux fils que vous étoient assez contens,
Et croyoient de leur peine avoir trop de salaire,
Quand je quittois un peu mon dédain ordinaire.
A leur compte, mes yeux étoient de vrais soleils,
Qui répandoient par tout des rayons nompareils ;
Je n'avois rien en moi qui ne fût un miracle,
Un seul mot de ma part leur étoit un oracle :
Mais je parle à moi seule. Amoureux, qu'est-ceci ?
Vous étes bien hâtés de me laisser ainsi ?
Allez, quelle que soit l'ardeur qui vous emporte,
On ne se moque point des femmes de ma sorte ;
Et je ferai bien voir à vos feux empressés
Que vous n'en étes pas encore où vous pensez.

FIN.

EXAMEN DE MÉLITE.

CETTE piéce fut mon coup d'essai, & elle n'a garde d'être dans les régles, puisque je ne savois pas alors qu'il y en eût. Je n'avois pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu M. Hardy; dont la veine étoit plus féconde que polie, & de quelques modernes, qui commençoient à se produire, & n'étoient pas plus réguliers que lui. Le succès en fut surprenant. Il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris, malgré le mérite de celle qui étoit en possession de s'y voir l'unique; il égala tout ce qui s'étoit fait de plus beau jusqu'alors, & me fit connoître à la cour. Ce sens commun, qui étoit toute ma régle, m'avoit fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre amans par une seule intrigue, & m'avoit donné assez d'aversion de cet horrible déréglement qui mettoit Paris, Rome, & Constantinople sur le même théatre, pour réduire le mien dans une seule ville.

La nouveauté de ce genre de comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune langue, & le style naïf, qui faisoit une peinture de la conversation des honnêtes gens, furent sans doute cause de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avoit jamais vû jusques-là que la comédie fit rire sans personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les parasites, les capitans, les docteurs, &c. Celle-ci faisoit son effet par l'humeur enjouée de gens d'une condition au-dessus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plaute & de Terence, qui n'étoient que des marchands. Avec tout cela, j'avoue que l'auditeur fut bien facile à donner son approbation à une piéce, dont le nœud n'avoit au-

cune justesse. Éraste y fait contrefaire des lettres de Mélite, & les porter à Philandre. Ce Philandre est bien crédule de se persuader d'être aimé d'une personne qu'il n'a jamais entretenue, dont il ne connoît point l'écriture, & qui lui défend de l'aller voir; cependant qu'elle reçoit les visites d'un autre, avec qui il doit avoir une amitié assez étroite, puisqu'il est accordé de sa sœur. Il fait plus, sur la légéreté d'une croyance si peu raisonnable, il renonce à une affection dont il étoit assuré, & qui étoit prête d'avoir son effet. Éraste n'est pas moins ridicule que lui, de s'imaginer que sa fourbe causera cette rupture, qui seroit toutefois inutile à son dessein, s'il ne savoit de certitude que Philandre, malgré le secret qu'il lui fait demander par Mélite dans ces fausses lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis; que cet amant favorisé, croira plûtôt un caractére qu'il n'a jamais vû, que les assurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de sa maitresse; & qu'il rompra avec elle sans lui parler, de peur de s'en éclaircir. Cette prétention d'Éraste ne pouvoit être supportable à moins d'une révélation, & Tircis qui est l'honnête homme de la piéce, n'a pas l'esprit moins léger que les deux autres, de s'abandonner au désespoir par une même facilité de croyance, à la vûe de ce caractére inconnu. Les sentimens de douleur qu'il en peut légitimement concevoir, devroient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il se croit trahi, & lui donner par-là l'occasion de le désabuser. La folie d'Éraste n'est pas de meilleure trempe. Je la condamnois dès-lors en mon ame; mais comme c'étoit un ornement de théatre, qui ne manquoit jamais de plaire, & se faisoit souvent admirer, j'affectai volontiers ces grands égaremens, & en tirai un effet que je tiendrois encore admirable en ce temps. C'est la maniére dont Éraste fait connoître à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il lui a faite, & l'erreur où il l'a jetté. Dans tout ce que j'ai fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénouement.

Tout le cinquiéme acte peut passer pour inutile. Tircis & Mélite se sont raccommodés avant qu'il commence, & par conséquent l'action est terminée. Il n'est plus question que de savoir qui a fait la supposition des lettres, & ils pouvoient l'avoir sû de Cloris, à qui Philandre l'avoit dit pour se justifier. Il est vrai que cet acte retire Éraste de folie, qu'il le réconcilie avec les deux amans, & fait son mariage avec Cloris ; mais tout cela ne regarde plus qu'une action épisodique, qui ne doit pas amuser le théatre, quand la principale est finie ; & sur-tout ce mariage a si peu d'apparence, qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose, que pour satisfaire à la coutume de ce temps-là, qui étoit de marier tout ce qu'on introduisoit sur la scéne. Il semble même que le personnage de Philandre, qui part avec un ressentiment ridicule, dont on ne craint pas l'effet, ne soit point achevé, & qu'il lui falloit quelque cousine de Mélite, ou quelque sœur d'Éraste, pour le réunir avec les autres. Mais dès-lors je ne m'assujettissois pas tout-à-fait à cette mode, & me contentai de faire voir l'assiette de son esprit, sans prendre soin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il est assez visible qu'elle passe l'unité de jour, mais ce n'en est pas le seul défaut ; il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les actes qu'il faut éviter. Il doit s'être passé huit ou quinze jours entre le premier & le second, & autant entre le second & le troisiéme ; mais du troisiéme au quatriéme, il n'est pas besoin de plus d'une heure, & il en faut encore moins entre les deux derniers, de peur de donner le temps de se rallentir à cette chaleur, qui jette Éraste dans l'égarément d'esprit. Je ne sai même si les personnages qui paroissent deux fois dans un même acte, posé que cela soit permis, ce que j'examinerai ailleurs, je ne sai, dis-je, s'ils *ont* le loisir d'aller d'un quartier de la ville à l'autre, puisque ces quartiers *doivent* être si éloignés l'un de l'autre, que les acteurs ayent lieu de ne pas s'entrecon-

noître. Au premier acte, Tircis, après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le temps d'environ ſoixante vers pour aller chez lui, où il rencontre Philandre avec ſa ſœur, & n'en a guéres davantage au ſecond à refaire le même chemin. Je ſai bien que la repréſentation racourcit la durée de l'action, & qu'elle fait voir en deux heures, ſans ſortir de la régle, ce qui ſouvent a beſoin d'un jour entier pour s'effectuer; mais je voudrois que, pour mettre les choſes dans leur juſteſſe, ce racourciſſement ſe ménageât dans les intervalles des actes, & que le temps qu'il faut perdre s'y perdît, en ſorte que chaque acte n'en eût pour la partie de l'action qu'il repréſente, que ce qu'il en faut pour ſa repréſentation.

Ce coup d'eſſai a ſans doute encore d'autres irrégularités, mais je ne m'attache pas à les examiner ſi ponctuellement, que je m'obſtine à n'en vouloir oublier aucune. Je penſe avoir marqué les plus notables, & pour peu que le lecteur aye d'indulgence pour moi, j'eſpére qu'il ne s'offenſera pas d'un peu de négligence pour le reſte.

CLITANDRE,

TRAGEDIE.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE LONGUEVILLE.

MONSEIGNEUR,

Je prens avantage de ma témérité, & quelque défiance que j'aie de Clitandre, je ne puis croire qu'on s'en promette rien de mauvais, après avoir vû la hardiesse que j'ai de vous l'offrir. Il est impossible qu'on s'imagine qu'à des personnes de votre rang, & à des esprits de l'excellence du vôtre, on présente rien qui ne soit de mise, puisqu'il est tout vrai que vous avez un tel dégoût des mauvaises choses, & les savez si nettement démêler d'avec les bonnes, qu'on fait paroître plus de manque de jugement à vous les présenter, qu'à les concevoir. Cette vérité est si généralement reconnue, qu'il faudroit n'être pas du monde pour ignorer que votre condition vous releve encore moins par dessus le reste des hommes que votre esprit, & que les belles parties qui ont accompagné la splendeur de votre naissance, n'ont reçû d'elle que ce qui leur étoit dû. C'est ce qui fait dire aux plus honnêtes gens de notre siécle qu'il semble que le

ciel ne vous a fait naître prince, qu'afin d'ôter au roi la gloire de choisir votre personne, & d'établir votre grandeur sur la seule reconnoissance de vos vertus. Aussi, MONSEIGNEUR, ces considérations m'auroient intimidé, & ce cavalier n'eût jamais osé vous aller entretenir de ma part, si votre permission ne l'en eût autorisé, & comme assuré que vous l'aviez de quelque sorte d'estime, vû qu'il ne vous étoit pas tout-à-fait inconnu. C'est le même qui par vos commandemens vous fut conter il y a quelque temps une partie de ses aventures, autant qu'en pouvoient contenir deux actes de ce poëme encore tous informes, & qui n'étoient qu'à peine ébauchés. Le malheur ne persécutoit point encore son innocence, & ses contentemens devoient être en un haut degré, puisque l'affection, la promesse, & l'autorité de son prince lui rendoient la possession de sa maîtresse presque infaillible: ses faveurs toutefois ne lui étoient point si cheres que celles qu'il recevoit de vous, & jamais il ne se fût plaint de sa prison, s'il y eût trouvé autant de douceur qu'en votre cabinet. Il a couru de grands périls durant sa vie: & n'en court pas de moindres à présent que je tâche à le faire revivre. Son prince le préserva des premiers, il espére que vous le garantirez des autres, & que comme il l'arracha du supplice qui l'alloit perdre, vous le défendrez de l'envie qui a déja fait une partie de ses efforts a l'étouffer. C'est, MONSEIGNEUR, dont vous supplie très-humblement celui qui n'est pas moins par la force de son inclination, que par les obligations de son devoir,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

CORNEILLE.

PRÉFACE.

Pour peu de souvenir qu'on ait de *Mélite*, il sera fort aisé de juger après la lecture de ce poëme, que peut-être jamais deux piéces ne partirent d'une même main plus différentes & d'invention & de style. Il ne faut pas moins d'adresse à réduire un grand sujet qu'à en réduire un petit ; & si je m'étois aussi dignement acquité de celui-ci, qu'heureusement de l'autre, j'estimerois avoir en quelque façon approché de ce que demande Horace au poëte qu'il instruit, quand il veut qu'il posséde tellement ses sujets qu'il en demeure toujours le maître, & les asservisse à soi-même, sans se laisser emporter par eux. Ceux qui ont blâmé l'autre de peu d'effets auront ici de quoi se satisfaire, si toutefois ils ont l'esprit assez tendu pour me suivre au théâtre, & si la quantité d'intrigues & de rencontres n'accable & ne confond leur mémoire. Que si cela leur arrive, je les supplie de prendre ma justification chez le libraire, & de reconnoître par la lecture que ce n'est pas ma faute. Il faut néanmoins que j'avoue que ceux qui n'ayant vû représenter Clitandre qu'une fois ne le comprendront pas nettement, seront fort excusables, vû que les narrations qui doivent donner le jour au reste y sont si courtes, que le moindre défaut ou d'attention du spectateur, ou de mémoire de l'acteur, laisse une obscurité perpétuelle en la suite, & ôte presque l'entiére intelligence de ces grands mouvemens dont les pensées ne s'égarent point du fait, & ne sont que des raisonnemens continus sur ce qui s'est passé. Que si j'ai renfermé cette piéce dans la régle d'un jour, ce n'est pas que je me repente de n'y avoir point mis *Mélite*, ou que je me sois résolu à m'y attacher dorénavant. Aujourd'hui quelques-uns adorent cette régle, beaucoup la mé-

prisent, pour moi j'ai voulu seulement montrer que si je m'en éloigne ce n'est pas faute de la connoître. Il est vrai qu'on pourra m'imputer que m'étant proposé de suivre la régle des anciens, j'ai renversé leur ordre, vû qu'au lieu des messagers qu'ils introduisent à chaque bout de champ pour raconter les choses merveilleuses qui arrivent à leurs personnages, j'ai mis les accidens mêmes sur la scéne. Cette nouveauté pourra plaire à quelques-uns : & quiconque voudra bien peser l'avantage que l'action a sur ces longs & ennuyeux récits, ne trouvera pas étrange que j'aye mieux aimé divertir les yeux, qu'importuner les oreilles, & que me tenant dans la contrainte de cette méthode, j'en aye pris la beauté sans tomber dans les incommodités que les grecs & les latins qui l'ont suivie, n'ont sû d'ordinaire, ou du moins n'ont osé éviter. Je me donne ici quelque sorte de liberté de choquer les anciens, d'autant qu'ils ne sont plus en état de me répondre, & que je ne veux engager personne en la recherche de mes défauts. Puisque les sciences & les arts ne sont jamais à leur période, il m'est permis de croire qu'ils n'ont pas tout sû, & que de leurs instructions on peut tirer des lumiéres qu'ils n'ont pas eues. Je leur porte du respect comme à des gens qui nous ont frayé le chemin, & qui, après avoir défriché un pays fort rude, nous ont laissé à le cultiver. J'honore les modernes sans les envier, & n'attribuerai jamais au hazard ce qu'ils auront fait par science, ou par des régles particuliéres qu'ils se feront eux-mêmes prescrites. Outre que c'est ce qui ne me tombera jamais en la pensée, qu'une piéce de si longue haleine, où il faut coucher l'esprit à tant de reprises, & s'imprimer tant de contraires mouvemens, se puisse faire par aventure. Il n'en va pas de la comédie comme d'un songe qui saisit notre imagination tumultuairement, & sans notre aveu, ou comme d'un sonnet, ou d'une ode, qu'une chaleur extraordinaire peut pousser par boutade, & sans lever la plume. Aussi l'antiquité nous

parle bien de l'écume d'un cheval, qu'une éponge jettée par dépit ſur un tableau exprima parſaitement après que l'induſtrie du peintre n'en avoit ſû venir à bout: mais il ne ſe lit point que jamais un tableau tout entier ait été produit de cette ſorte. Au reſte je laiſſe le lieu de ma ſcéne au choix du lecteur, bien qu'il ne me coûtât ici qu'à nommer. Si mon ſujet eſt véritable, j'ai raiſon de le taire : ſi c'eſt une fiction, quelle appatence pour ſuivre je ne ſai quelle chorographie de donner un ſoufflet à l'hiſtoire, d'attribuer à un pays des princes imaginaires, & d'en rapporter des aventures qui ne ſe liſent point dans les chroniques de leur royaume? Ma ſcéne eſt donc en un château d'un roi proche d'une forêt, je n'en détermine ni la province, ni le royaume; où vous l'aurez une fois placée, elle s'y tiendra. Que ſi l'on remarque des concurrences dans mes vers, qu'on ne les prenne pas pour des larcins. Je n'y en ai point laiſſé que j'aye connues; & j'ai toujours crû que pour belle que fut une penſée, tomber en ſoupçon de la tenir d'un autre, c'eſt l'acheter plus qu'elle ne vaut, de ſorte qu'en l'état que je donne cette piéce au public, je penſe n'avoir rien de commun avec la plûpart des écrivains modernes, qu'un peu de vanité que je témoigne ici.

ACTEURS.

ALCANDRE, roi d'Ecosse.

FLORIDAN, fils du roi.

ROSIDOR, favori du roi, & amant de Caliste.

CLITANDRE, favori du prince Floridan, & amoureux aussi de Caliste, mais dédaigné.

PYMANTE, amoureux de Dorise, & dédaigné.

CALISTE, maîtresse de Rosidor, & de Clitandre.

DORISE, maîtresse de Pymante.

LYSARQUE, écuyer de Rosidor.

GERONTE, écuyer de Clitandre.

CLEON, gentilhomme suivant la cour.

LYCASTE, page de Clitandre.

LE GEOLIER.

TROIS ARCHERS.

TROIS VENEURS.

La scéne est en un château du roi, proche une forêt.

CLITANDRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CALISTE.

N'En doutez plus, mon cœur, un amant hypocrite
Feignant de m'adorer, brûle pour Hippolyte,
Dorise m'en a dit le secret rendez-vous,
Où leur naissante ardeur se cache aux yeux de tous,
Et pour les y surprendre, elle m'y doit conduire
Si-tôt que le soleil commencera de luire.
Mais qu'elle est paresseuse à me venir trouver!
La dormeuse m'oublie, & ne se peut lever.
Toutefois sans raison j'accuse sa paresse,
La nuit qui dure encor fait que rien ne la presse,
Ma jalouse fureur, mon dépit, mon amour
Ont troublé mon repos avant le point du jour;

Mais elle qui n'en fait aucune expérience,
Étant sans intérêt, est sans impatience.
Toi, qui fais ma douleur, & qui fis mon souci,
Ne tarde plus, volage, à te montrer ici.
Vien en hâte affermir ton indigne victoire,
Vien t'assurer l'éclat de cette infame gloire,
Vien signaler ton nom par ton manque de foi,
Le jour s'en va paroître, affronteur, hâte-toi.
Mais, hélas! Cher ingrat, adorable parjure,
Ma timide voix tremble à te dire une injure;
Si j'écoute l'amour, il devient si puissant,
Qu'en dépit de Dorise il te fait innocent:
Je ne sai lequel croire, & j'aime tant ce doute,
Que j'ai peur d'en sortir entrant dans cette route;
Je crains ce que je cherche, & je ne connois pas
De plus grand heur pour moi que d'y perdre mes pas.
Ah, mes yeux, si jamais vos fonctions propices
A mon cœur amoureux firent de bons services,
Apprenez aujourd'hui quel est votre devoir;
Le moyen de me plaire est de me décevoir:
Si vous ne m'abusez, si vous n'étes faussaires,
Vous étes de mon heur les cruels adversaires.
Et toi, soleil, qui vas, en ramenant le jour,
Dissiper une erreur si chere à mon amour,
Puisqu'il faut qu'avec toi ce que je crains éclate,
Souffre qu'encore un peu l'ignorance me flatte.
Mais je te parle en vain, & l'aube de ses rais
A déja reblanchi le haut de ces forêts.
Si je puis me fier à sa lumiére sombre
Dont l'éclat brille à peine, & dispute avec l'ombre,
J'entrevoi le sujet de mon jaloux ennui;
Et quelqu'un de ses gens qui conteste avec lui.
Rentre, pauvre abusée, & cache-toi de sorte,
Que tu puisses l'entendre à travers cette porte.

SCENE II.

ROSIDOR, LYSARQUE.

ROSIDOR.

Ce devoir, ou plûtôt cette importunité,
Au lieu de m'assurer de ta fidélité,
Marque trop clairement ton peu d'obéissance.
Laisse-moi seul, Lysarque, une heure en ma puissance,
Que retiré du monde & du bruit de la cour,
Je puisse dans ces bois consulter mon amour;
Que là Caliste seule occupe mes pensées,
Et par le souvenir de ses faveurs passées
Assure mon espoir de celles que j'attens;
Qu'un entretien réveur durant ce peu de temps
M'instruise des moyens de plaire à cette belle,
Allume dans mon cœur de nouveaux feux pour elle;
Enfin, sans persister dans l'obstination,
Laisse-moi suivre ici mon inclination.

LYSARQUE.

Cette inclination qui jusqu'ici vous méne,
A me la déguiser vous donne trop de peine.
Il ne faut point, Monsieur, beaucoup l'examiner;
L'heure & le lieu suspects font assez deviner
Qu'en méme-temps que vous s'échappe quelque dame...
Vous m'entendez assez.

ROSIDOR.

Juge mieux de ma flamme,
Et ne présume point que je manque de foi
A celle que j'adore, & qui brûle pour moi.
J'aime mieux contenter ton humeur curieuse
Qui par ces faux soupçons m'est trop injurieuse.

Tant s'en faut que le change ait pour moi des appas ;
Tant s'en faut qu'en ces bois il attire mes pas,
J'y vais... Mais pourrois-tu le savoir, & le taire ?

LYSARQUE.

Qu'ai-je fait qui vous porte à craindre le contraire ?

ROSIDOR.

Tu vas apprendre tout, mais aussi l'ayant sû,
Avise à ta retraite. Hier un cartel reçû
De la part d'un rival...

LYSARQUE.

Vous le nommez ?

ROSIDOR.

Clitandre.
Au piéd du grand rocher il me doit seul attendre,
Et là, l'épée au poing, nous verrons qui des deux
Mérite d'embraser Caliste de ses feux.

LYSARQUE.

De sorte qu'un second...

ROSIDOR.

Sans me faire une offense
Ne peut se présenter à prendre ma défense ;
Nous devons seul-à-seul vuider notre débat.

LYSARQUE.

Ne pensez pas sans moi terminer ce combat,
L'écuyer de Clitandre est homme de courage ;
Il sera trop heureux que mon défi l'engage
A s'acquiter vers lui d'un semblable devoir,
Et je vais de ce pas y faire mon pouvoir.

ROSIDOR.

Ta volonté suffit ; va-t-en donc, & désiste
De plus m'offrir une aide à mériter Caliste.

LYSARQUE *seul*.

Vous obéir ici me coûteroit trop cher,
Et je serois honteux qu'on me pût reprocher
D'avoir sû le sujet d'une telle sortie,
Sans trouver les moyens d'être de la partie.

SCENE

SCENE III.

CALISTE *seule.*

OU'il s'en est bien défait ! Qu'avec d'extérité
Le fourbe se prévaut de son autorité !
Qu'il trouve un beau prétexte en les flammes éteintes ;
Et que mon nom lui sert à colorer ses feintes !
Il y va cependant, le perfide qu'il est,
Hippolyte le charme, Hippolyte lui plaît,
Et ses lâches desirs l'emportent où l'appelle
Le cartel amoureux de sa flamme nouvelle.

SCENE IV.

CALISTE, DORISE.

CALISTE.

JE n'en puis plus douter, mon feu désabusé
Ne tient plus le parti de ce cœur déguisé.
Allons, ma chere sœur, allons à la vengeance ;
Allons de ses douceurs tirer quelque allégeance ;
Allons, & sans te mettre en peine de m'aider,
Ne prens aucun souci que de me regarder ;
Pour en venir à bout il suffit de ma rage,
D'elle j'aurai la force ainsi que le courage,
Et déja dépouillant tout naturel humain,
Je laisse à ses transports à gouverner ma main ;
Vois-tu comme suivant de si furieux guides
Elle cherche déja les yeux de ces perfides,
Et comme de fureur tous mes sens animés
Menacent les appas qui les avoient charmés ?

DORISE.

Modére ces bouillons d'une ame colérée,
Ils ſont trop violens pour être de durée,
Pour faire quelque mal, c'eſt frapper de trop loin;
Réſerve ton courroux tout entier au beſoin,
Sa plus forte chaleur ſe diſſipe en paroles,
Ses réſolutions en deviennent plus molles,
En lui donnant de l'air ſon ardeur s'alentit.

CALISTE.

Ce n'eſt que faute d'air que le feu s'amortit.
Allons, & tu verras qu'ainſi le mien s'allume,
Que ma douleur aigrie en a plus d'amertume,
Et qu'ainſi mon eſprit ne fait que s'exciter
A ce que ma colere a droit d'exécuter.

SCENE V.

DORISE *ſeule.*

SI ma ruſe eſt enfin de ſon effet ſuivie,
Cette aveugle chaleur te va coûter la vie;
Un fer caché me donne en ces lieux écartés
La vengeance des maux que me font tes beautés.
Tu m'ôtes Roſidor, tu poſſedes ſon ame,
Il n'a d'yeux que pour toi, que mépris pour ma flamme,
Mais puiſque tous mes ſoins ne le peuvent gagner,
J'en punirai l'objet qui m'en fait dédaigner.

SCENE VI.

PYMANTE, GERONTE; *sortant d'une grotte déguisés en paysans.*

GERONTE.

En ce déguisement on ne peut nous connoître,
Et sans doute bien-tôt le jour qui vient de naître
Conduira Rosidor, séduit d'un faux cartel,
Aux lieux où cette main lui garde un coup mortel.
Vos vœux si mal reçûs de l'ingrate Dorise,
Qui l'idolâtre autant comme elle vous méprise,
Ne rencontreront plus aucun empêchement.
Mais je m'étonne fort de son aveuglement,
Et je ne comprens point cet orgueilleux caprice
Qui fait qu'elle vous traite avec tant d'injustice.
Vos rares qualités...

PYMANTE.

Au lieu de me flatter,
Voyons si le projet ne sauroit avorter,
Si la supercherie...

GERONTE.

Est-elle si bien tissue,
Qu'il faut manquer de sens pour douter de l'issue.
Clitandre aime Caliste, & comme son rival
Il a trop de sujet de lui vouloir du mal:
Moi, que depuis dix ans il tient à son service,
D'écrire comme lui j'ai trouvé l'artifice,
Si bien que ce cartel, quoique tout de ma main,
A son dépit jaloux s'imputera soudain.

PYMANTE.

Que ton subtil esprit a de grands avantages!
Mais le nom du porteur?

GERONTE.

Lycaste, un de ses pages.

PYMANTE.

Celui qui fait le guet auprès du rendez-vous ?

GERONTE.

Lui-même, & le voici qui s'avance vers nous,
A force de courir il s'est mis hors d'haleine.

SCENE VII.

PYMANTE, GERONTE, LYCASTE, *aussi déguisé en paysan.*

PYMANTE.

HÉ bien, est-il venu ?

LYCASTE.

N'en soyez plus en peine ;
Il est où vous savez, & tout bouffi d'orgueil
Il n'y pense à rien moins qu'à son proche cercueil.

PYMANTE.

Ne perdons point de temps. Nos masques, nos épées.
[*Lycaste les va querir dans la grotte d'où ils sont sortis.*]
Qu'il me tarde déja que dans son sang trempées
Elles ne me font voir à mes pieds étendu
Le seul qui sert d'obstacle au bonheur qui m'est dû !
Ah, qu'il va bien trouver d'autres gens que Clitandre !
Mais pourquoi ces habits ? Qui te les fait reprendre ?

LYCASTE *leur présente à chacun un masque & une épée, & porte leurs habits.*

Pour notre sûreté portons-les avec nous,
De peur que cependant que nous serons aux coups ;
Quelque maraud conduit par sa bonne aventure
Ne nous laisse tous trois en mauvaise posture.

Quand il faudra donner, ſans les perdre des yeux,
Au piéd du premier arbre ils ſeront beaucoup mieux.

PYMANTE.

Prens-en donc même ſoin après la choſe faite.

LYCASTE.

Ne craignez pas ſans eux que je faſſe retraite.

PYMANTE.

Sus donc, chacun déja devroit être maſqué.
Allons, qu'il tombe mort auſſi-tôt qu'attaqué.

SCENE VIII.

CLEON, LYSARQUE.

CLEON.

RÉſerve à d'autres temps cette ardeur de courage,
Qui rend de ta valeur un ſi grand témoignage.
Ce duel que tu dis ne ſe peut concevoir,
Tu parles de Clitandre, & je viens de le voir
Que notre jeune prince enlevoit à la chaſſe.

LYSARQUE.

Tu les a vûs paſſer?

CLEON.

Par cette même place.
Sans doute que ton maître a quelque occaſion;
Qui le fait éblouir par cette illuſion.

LYSARQUE.

Non, il parloit du cœur, je connois ſa franchiſe.

CLEON.

S'il eſt ainſi, je crains que par quelque ſurpriſe
Ce généreux guerrier ſous le nombre abattu
Ne céde aux envieux que lui fait ſa vertu.

LYSARQUE.

A présent il n'a point d'ennemis que je sache.
Mais quelque événement que le destin nous cache,
Si tu veux m'obliger, vien de grace avec moi,
Que nous donnions ensemble avis de tout au roi.

SCENE IX.

CALISTE, DORISE.

CALISTE *pendant que Dorise s'arrête à chercher derriére un buisson.*

MA sœur, l'heure s'avance, & nous serons à peine,
Si nous ne retournons, au lever de la reine;
Je ne voi point mon traître, Hippolyte non plus.

DORISE *tirant une épée de derriére ce buisson, & saisissant Caliste par le bras.*

Voici qui va trancher tes soucis superflus,
Voici dont je vais rendre aux dépens de ta vie,
Et ma flamme vengée, & ma haine assouvie.

CALISTE.

Tout beau, tout beau, ma sœur, tu veux m'épouvanter,
Mais je te connois trop pour m'en inquiéter,
Laisse la feinte à part, & mettons, je te prie,
A les trouver bien-tôt toute notre industrie.

DORISE.

Va, va, ne songe plus à leurs fausses amours,
Dont le récit n'étoit qu'une embûche à tes jours;
Rosidor t'est fidéle, & cette feinte amante
Brûle aussi peu pour lui, que je fais pour Pymante.

CALISTE.

Déloyale, ainsi donc ton courage inhumain....

DORISE.

Ces injures en l'air n'arrêtent point ma main.

CALISTE.

Le reproche honteux d'une action si noire....

DORISE.

Qui se venge en secret, en secret en fait gloire.

CALISTE.

T'ai-je donc pû, ma sœur, déplaire en quelque point?

DORISE.

Oui, puisque Rosidor t'aime & ne m'aime point,
C'est assez m'offenser que d'être ma rivale.

SCENE X.

ROSIDOR, PYMANTE, GERONTE, LICASTE, CALISTE, DORISE.

Comme Dorise est prête de tuer Caliste, un bruit entendu lui fait relever son épée, & Rosidor paroît tout en sang poursuivi par ces trois assassins masqués. En entrant il tue Lycaste, & retirant son épée, elle se rompt contre la branche d'un arbre. En cette extrémité il voit celle que tient Dorise, & sans la reconnoître il s'en saisit, & passe tout d'un temps le tronçon qui lui restoit de la sienne en la main gauche, & se défend ainsi contre Pymante & Geronte, dont il tue le dernier, & met l'autre en fuite.

ROSIDOR.

MEurs, brigand. Ah malheur! Cette branche fatale
A rompu mon épée. Assassins... Toutefois
J'ai dequoi me défendre une seconde fois.

DORISE *s'enfuyant.*

N'est-ce pas Rosidor qui m'arrache les armes?
Ah! qu'il me va causer de périls & de larmes!

Fui, Dorise, & fuyant laisse-toi reprocher
Que tu fuis aujourd'hui ce qui t'est le plus cher.

CALISTE.

C'est lui-même de vrai. Rosidor, ah! je pâme;
Et la peur de sa mort ne me laisse point d'ame.
Adieu, mon cher espoir.

ROSIDOR *à Pymante après avoir tué Géronte.*

Cettui-ci dépêché;
C'est de toi maintenant que j'aurai bon marché,
Nous sommes seul à seul. Quoi! Ton peu d'assurance
Ne met plus qu'en tes piéds sa derniére espérance?
Marche, sans emprunter d'aîles de ton effroi,
Je ne cours point après des lâches comme toi.
Il suffit de ces deux. Mais qui pourroient-ils être?
Ah ciel! Le masque ôté me les fait trop connoître,
Le seul Clitandre arma contre moi ces voleurs.
Cettui-ci fut toujours vétu de ses couleurs,
Voilà son écuyer, dont la pâleur exprime
Moins de traits de la mort, que d'horreur de son crime,
Et ces deux reconnus, je douterois en vain;
De celui que sa fuite a sauvé de ma main.
Trop indigne rival, crois-tu que ton absence
Donne à tes lâchetés quelque ombre d'innocence;
Et qu'après avoir vû renverser ton dessein,
Un désaveu démente & tes gens, & ton seing?
Ne le présume pas, sans autre conjecture,
Je te rens convaincu de ta seule écriture,
Si-tôt que j'aurai pû faire ma plainte au roi.
Mais quel piteux objet se vient offrir à moi?
Traîtres, auriez-vous fait sur un si beau visage;
Attendant Rosidor, l'essai de votre rage?
C'est Caliste elle-même! Ah dieux! Injustes dieux,
Ainsi donc pour montrer ce spectacle à mes yeux,
Votre faveur barbare a conservé ma vie!
Je n'en veux point chercher d'auteurs que votre envie,

La nature qui perd ce qu'elle a de parfait,
Sur tout autre que vous eût vengé ce forfait,
Et vous eût accablés si vous n'étiez ses maîtres,
Vous m'envoyez en vain ce fer contre des traîtres;
Je ne peux point devoir mes déplorables jours
A l'affreuse rigueur d'un si fatal secours.
O vous, qui me restez d'une troupe ennemie
Pour marques de ma gloire, & de son infamie,
Blessures, hâtez-vous d'élargir vos canaux,
Par où mon sang emporte & ma vie & mes maux.
Ah! Pour l'être trop peu, blessures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'étes pas mortelles.
Hé quoi? Ce bel objet, mon aimable vainqueur,
Avoit-il seul le droit de me blesser au cœur?
Et d'où vient que la mort, à qui tout fait hommage,
L'ayant si maltraité, respecte son image?
Noires divinités, qui tournez mon fuseau,
Vous faut-il tant prier pour un coup de ciseau?
Insensé que je suis! En ce malheur extrême
Je demande la mort à d'autres qu'à moi-même;
Aveugle, je m'arrête à supplier en vain,
Et pour me contenter j'ai de quoi dans la main.
Il faut rendre ma vie au fer qui l'a sauvée,
C'est à lui qu'elle est dûe, il se l'est réservée,
Et l'honneur, quel qu'il soit, de finir mes malheurs,
C'est pour me le donner qu'il l'ôte à des voleurs.
Poussons donc hardiment. Mais, hélas! Cette épée
Coulant entre mes doigts, laisse ma main trompée,
Et sa lame timide à procurer mon bien
Au sang des assassins n'ose mêler le mien.
Ma foiblesse importune à mon trépas s'oppose,
En vain je m'y résous, en vain je m'y dispose,
Mon reste de vigueur ne peut l'effectuer,
J'en ai trop pour mourir, trop peu pour me tuer,
L'un me manque au besoin, & l'autre me résiste.
Mais je voi s'entr'ouvrir les beaux yeux de Caliste,
Les roses de son teint n'ont plus tant de pâleur,
Et j'entens un soupir qui flatte ma douleur.

Voyez, dieux inhumains, que malgré votre envie
L'amour lui fait donner la moitié de ma vie,
Qu'une ame désormais suffit à deux amans.

CALISTE.

Hélas! Qui me rappelle à de nouveaux tourmens?
Si Rosidor n'est plus, pourquoi reviens-je au monde?

ROSIDOR.

O merveilleux effet d'une amour sans seconde!

CALISTE.

Exécrable assassin qui rougis de son sang,
Dépêche comme à lui de me percer le flanc,
Prens de lui ce qui reste.

ROSIDOR.

Adorable cruelle,
Est-ce ainsi qu'on reçoit un amant si fidéle?

CALISTE.

Ne m'en fais point un crime; encor pleine d'effroi
Je ne t'ai méconnu qu'en songeant trop à toi.
J'avois si bien gravé là dedans ton image,
Qu'elle ne vouloit pas céder à ton visage;
Mon esprit glorieux, & jaloux de l'avoir
Envioit à mes yeux le bonheur de te voir.
Mais quel secours propice a trompé mes alarmes?
Contre tant d'assassins qui t'a prêté des armes?

ROSIDOR.

Toi-même, qui t'a mise à telle heure en ces lieux,
Où je te voi mourir & revivre à mes yeux?

CALISTE.

Quand l'amour une fois régne sur un courage....
Mais tâchons de gagner jusqu'au premier village,
Où ces bouillons de sang se puissent arrêter;
Là j'aurai tout loisir de te le raconter,
Aux charges qu'à mon tour aussi l'on m'entretienne.

ROSIDOR.

Allons, ma volonté n'a de loi que la tienne,
Et l'amour par tes yeux devenu tout-puissant
Rend déja la vigueur à mon corps languissant.

CALISTE.

Il donne en même temps une aide à ta foibleſſe,
Puiſqu'il fait que la mienne auprès de toi me laiſſe;
Et qu'en dépit du ſort ta Caliſte aujourd'hui
A tes pas chancelans pourra ſervir d'appui.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE *masqué.*

DESTINS, qui réglez tout au gré de vos caprices;
Sur moi donc tout à coup fondent vos injustices,
Et trouvent à leurs traits si long-temps retenus,
Afin de mieux frapper, des chemins inconnus?
Dites, que vous ont fait Rosidor ou Pymante?
Fournissez de raison, destin, qui me démente,
Dites ce qu'ils ont fait, qui vous puisse émouvoir
A partager si mal entr'eux votre pouvoir?
Lui rendre contre moi l'impossible possible
Pour rompre le succès d'un dessein infaillible,
C'est prêter un miracle à son bras sans secours
Pour conserver son sang au péril de mes jours.
Trois ont fondu sur lui sans le jetter en fuite.
A peine en m'y jettant moi-même je l'évite,
Loin de laisser la vie il a sû l'arracher,
Loin de céder au nombre il l'a sû retrancher:
Toute votre faveur à son aide occupée
Trouve à le mieux armer en rompant son épée,
Et ressaisit ses mains par celles du hazard,
L'une d'une autre épée, & l'autre d'un poignard.
O honte! O déplaisirs! O désespoir! O rage!
Ainsi donc un rival pris à mon avantage
Ne tombe dans mes rets que pour les déchirer,
Son bonheur qui me brave ose l'en retirer,

Lui donne ſur mes gens une promptè victoire,
Et fait de ſon péril un ſujet de ſa gloire!
Retournons animés d'un courage plus fort,
Retournons, & du moins perdons-nous dans ſa mort.
Sortez de vos cachots, infernales furies;
Apportez à m'aider toutes vos barbaries;
Qu'avec vous tout l'enfer m'aide en ce noir deſſein;
Qu'un ſanglant déſeſpoir me verſe dans le ſein.
J'avois de point en point l'entrepriſe tramée,
Comme dans mon eſprit vous me l'aviez formée;
Mais contre Roſidor tout le pouvoir humain
N'a que de la foibleſſe, il y faut votre main.
En vain, cruelles ſœurs, ma fureur vous appelle;
En vain vous armeriez l'enfer pour ma querelle,
La terre vous refuſe un paſſage à ſortir.
Ouvre du moins ton ſein, terre, pour m'engloutir;
N'attens pas que Mercure avec ſon caducée
M'en faſſe après ma mort l'ouverture forcée;
N'attens pas qu'un ſupplice, hélas! trop mérité
Ajoute l'infamie à tant de lâcheté;
Préviens-en la rigueur, rens toi-même juſtice
Aux projets avortés d'un ſi noir artifice.
Mes cris s'en vont en l'air, & s'y perdent ſans fruit;
Dedans mon déſeſpoir tout me fuit ou me nuit,
La terre n'entend point la douleur qui me preſſe,
Le ciel me perſécute, & l'enfer me délaiſſe.
Affronte-les, Pymante, & ſauve en dépit d'eux
Ta vie & ton honneur d'un pas ſi dangereux:
Si quelque eſpoir te reſte, il n'eſt plus qu'en toi-même,
Mais ſi tu veux t'aider, ton mal n'eſt pas extrême.
Paſſe pour villageois dans un lieu ſi fatal;
Et réſervant ailleurs la mort de ton rival,
Fai que d'un même habit la trompeuſe apparence
Qui le mit en péril, te mette en aſſurance.
Mais ce maſque l'empêche, & me vient reprocher
Un crime qu'il découvre au lieu de me cacher;

Ce damnable inſtrument de mon traître artifice,
Après mon coup manqué, n'en eſt plus que l'indice;
Et ce fer, qui tantôt inutile en ma main,
Que ma fureur jalouſe avoit armée en vain,
Sût ſi mal attaquer & plus mal me défendre,
N'eſt propre déſormais qu'à me faire ſurprendre.
(Il jette ſon maſque & ſon épée dans la grotte.)
Allez, témoins honteux de mes lâches forfaits,
N'en produiſez non plus de ſoupçons que d'effets.
Ainſi, n'ayant plus rien qui démente ma feinte,
Dedans cette forêt je marcherai ſans crainte,
Tant que....

SCENE II.

LYSARQUE, PYMANTE, ARCHERS.

LYSARQUE.

Mon grand ami.

PYMANTE.

Monſieur.

LYSARQUE.

Vien-çà, di-nous;
N'as-tu point ici vû deux cavaliers aux coups?

PYMANTE.

Non, Monſieur.

LYSARQUE.

Ou l'un d'eux ſe ſauver à la fuite?

PYMANTE.

Non, Monſieur.

LYSARQUE.

Ni paſſer dedans ces bois ſans ſuite?

PYMANTE.

Attendez, il y peut avoir quelques huit jours....

LYSARQUE.

Je parle d'aujourd'hui; laiſſe-là ces diſcours,
Répons préciſément.

PYMANTE.

Pour aujourd'hui, je penſe....
Toutefois, ſi la choſe étoit de conſéquence,
Dans le prochain village on ſauroit aiſément....

LYSARQUE.

Donnons juſques au lieu, c'eſt trop d'amuſement.

SCENE III.

PYMANTE *ſeul.*

CE départ favorable enfin me rend la vie
Que tant de queſtions m'avoient preſque ravie.
Cette troupe d'archers aveugles en ce point,
Trouve ce qu'elle cherche, & ne s'en ſaiſit point;
Bien que leur conducteur donne aſſez à connoître
Qu'ils vont pour arrêter l'ennemi de ſon maître,
J'échappe néanmoins en ce pas hazardeux
D'auſſi près de la mort comme je l'étois d'eux.
Que j'aime ce péril dont la vaine menace
Promettoit un orage, & ſe tourne en bonace,
Ce péril qui ne veut que me faire trembler,
Ou plûtôt qui ſe montre, & n'oſe m'accabler!
Qu'à bonne heure défait d'un maſque & d'une épée
J'ai leur crédulité ſous ces habits trompée,
De ſorte qu'à préſent deux corps déſanimés
Termineront l'exploit de tant de gens armés!
Corps, qui gardent tous deux un naturel ſi traître,
Qu'encore après leur mort ils vont trahir leur maître;

Et le faire l'auteur de cette lâcheté,
Pour mettre à ses dépens Pymante en sûreté.
Mes habits rencontrés sous les yeux de Lysarque,
Peuvent de mes forfaits donner seuls quelque marque;
Mais, s'il ne les voit pas, lors sans aucun effroi
Je n'ai qu'à me ranger en hâte auprès du roi,
Où je verrai tantôt avec effronterie
Clitandre convaincu de ma supercherie.

SCENE IV.

LYSARQUE, ARCHERS.

LYSARQUE *regarde les corps de Géronte & de Lycaste.*

CEla ne suffit pas, il faut chercher encor,
Et trouver, s'il se peut, Clitandre ou Rosidor.
Amis, sa majesté par ma bouche avertie
Des soupçons que j'avois touchant cette partie,
Voudra savoir au vrai ce qu'ils sont devenus.

1. ARCHER.

Pourroit-elle en douter? Ces deux corps reconnus
Font trop voir le succès de toute l'entreprise.

LYSARQUE.

Et qu'en présumes-tu?

1. ARCHER.

Que malgré leur surprise,
Leur nombre avantageux & leur déguisement,
Rosidor de leurs mains se tire heureusement.

LYSARQUE.

Ce n'est qu'en me flattant que tu te le figures,
Pour moi je n'en conçois que de mauvais augures;
Et présume plûtôt que son bras valeureux
Avant que de mourir s'est immolé ces deux.

1. ARCHER.

Mais où seroit son corps?

LYSARQUE.

Au creux de quelque roche;
Où les traîtres voyant notre troupe si proche,
N'auront pas eu loisir de mettre encor ceux-ci,
De qui le seul aspect rend le crime éclairci.

2. ARCHER *lui présentant les deux pièces rompues de l'épée de Rosidor.*

Monsieur, connoissez-vous ce fer & cette garde?

LYSARQUE.

Donne-moi que je voie. Oui, plus je les regarde;
Plus j'ai par eux d'avis du déporable sort
D'un maître qui n'a pû s'en dessaisir que mort.

2. ARCHER.

Monsieur, avec cela j'ai vû dans cette route
Des pas mêlés de sang distilé goutte à goutte.

LYSARQUE.

Suivons-les au hazard. Vous autres, enlevez
Promptement ces deux corps que nous avons trouvés.

(*Lysarque & ces archers rentrent dans le bois, & le reste des archers reportent à la cour les corps de Géronte & de Lycaste.*

SCENE V.

FLORIDAN, CLITANDRE, PAGE.

FLORIDAN *parlant à son page.*

CE cheval trop fougueux m'incommode à la chasse,
Tien-m'en un autre prêt, tandis qu'en cette place
A l'ombre des ormeaux l'un dans l'autre enlacés,
Clitandre m'entretient de ses travaux passés.

Qu'au reste, les véneurs allant sur leurs brisées,
Ne forcent pas le cerf s'il est aux réposées;
Qu'ils prennent connoissance, & pressent mollement,
Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement.

(*Le page rentre.*)

Acheve maintenant l'histoire commencée
De ton affection si mal récompensée.

CLITANDRE.

Ce récit ennuyeux de ma triste langueur,
Mon Prince, ne vaut pas le tirer en longueur;
J'ai tout dit en un mot, cette fiére Caliste
Dans ses cruels mépris incessamment persiste,
C'est toujours elle-même, & sous sa dure loi
Tout ce qu'elle a d'orgueil se réserve pour moi,
Cependant qu'un rival, ses plus chéres délices,
Redouble ses plaisirs en voyant mes supplices.

FLORIDAN.

Ou tu te plains à faux, ou, puissamment épris,
Ton courage demeure insensible aux mépris;
Et je m'étonne fort comme ils n'ont dans ton ame
Rétabli ta raison, ou dissipé ta flamme.

CLITANDRE.

Quelques charmes secrets mêlés dans ses rigueurs
Etouffent en naissant la révolte des cœurs,
Et le mien auprès d'elle, à quoi qu'il se dispose,
Murmurant de son mal en adore la cause.

FLORIDAN.

Mais puisque son dédain, au lieu de te guérir,
Ranime ton amour qu'il dût faire mourir,
Sers-toi de mon pouvoir; en ma faveur la reine
Tient & tiendra toujours Rosidor en haleine;
Mais son commandement dans peu, si tu le veux,
Te met, à ma priére, au comble de tes vœux.
Avise donc, tu sais qu'un fils peut tout sur elle.

CLITANDRE.

Malgré tous les mépris de cette ame cruelle
Dont un autre a charmé les inclinations,
J'ai toujours du respect pour ses perfections;

Et je ſerois marri qu'aucune violence....

FLORIDAN.

L'amour ſur le reſpect emporte la balance.

CLITANDRE.

Je brûle, & le bonheur de vaincre ſes froideurs,
Je ne le veux devoir qu'à mes vives ardeurs,
Je ne la veux gagner qu'à force de ſervices.

FLORIDAN.

Tandis tu veux donc vivre en d'éternels ſupplices?

CLITANDRE.

Tandis ce m'eſt aſſez qu'un rival préféré
N'obtient, non plus que moi, le ſuccès eſpéré.
A la longue ennuyés, la moindre négligence
Pourra de leurs eſprits rompre l'intelligence;
Un temps bien pris alors me donne en un moment
Ce que depuis trois ans je pourſuis vainement.
Mon Prince, trouvez bon....

FLORIDAN.

N'en di pas davantage;
Cettui-ci qui me vient faire quelque meſſage,
Apprendroit malgré toi l'état de tes amours.

SCENE VI.

FLORIDAN, CLITANDRE, CLE'ON.

CLÉON.

PArdonnez-moi, Seigneur, si je romps vos discours,
C'est en obéissant au roi qui me l'ordonne,
Et rappelle Clitandre auprès de sa personne.

FLORIDAN.

Qui?

CLÉON.

Clitandre, Seigneur.

FLORIDAN.

Et que lui veut le roi?

CLÉON.

De semblables secrets ne s'ouvrent pas à moi.

FLORIDAN.

Je n'en sai que penser, & la cause incertaine
De ce commandement tient mon esprit en peine.
Pourrai-je me résoudre à te laisser aller,
Sans savoir les motifs qui te font rappeler?

CLITANDRE.

C'est, à mon jugement, quelque prompte entreprise,
Dont l'exécution à moi seul est remise;
Mais, quoi que là-dessus j'ose m'imaginer,
C'est à moi d'obéir sans rien examiner.

FLORIDAN.

J'y consens à regret; va, mais qu'il te souvienne
Que je chéris ta vie à l'égal de la mienne,

Et, si tu veux m'ôter de cette anxiété,
Que j'en sache au plûtôt toute la vérité.
Ce cor m'appelle. Adieu. Toute la chasse prête
N'attend que ma présence à relancer la bête.

SCENE VII.

DORISE *achevant de se vêtir de l'habit de Géronte qu'elle avoit trouvé dans le bois.*

ACheve, malheureuse, acheve de vêtir
Ce que ton mauvais sort laisse à te garantir;
Si de tes trahisons la jalouse impuissance
Sut donner un faux crime à la même innocence;
Recherche maintenant, par un plus juste effet,
Une fausse innocence à cacher ton forfait.
Quelle honte importune au visage te monte
Pour un sexe quitté dont tu n'es que la honte?
Il t'abhorre lui-même, & ce déguisement,
En le désavouant, l'oblige pleinement.
Après avoir perdu sa douceur naturelle,
Dépouille sa pudeur qui te messied sans elle;
Dérobe tout d'un temps par ce crime nouveau;
Et l'autre aux yeux du monde, & ta tête au bourreau:
Si tu veux empêcher ta perte inévitable;
Devien plus criminelle, & parois moins coupable;
Par une fausseté tu tombes en danger,
Par une fausseté sache t'en dégager.
Fausseté détestable, où me viens-tu réduire?
Honteux déguisement, où me vas-tu conduire?
Ici de tous côtés l'effroi suit mon erreur;
Et j'y suis à moi-même une nouvelle horreur:
L'image de Caliste à ma fureur soustraite,
Y brave fiérement ma timide retraite,

Encor, si son trépas secondant mon desir,
Méloit à mes douleurs l'ombre d'un faux plaisir;
Mais tels sont les excès du malheur qui m'opprime,
Qu'il ne m'est pas permis de jouir de mon crime,
Dans l'état pitoyable où le sort me réduit,
J'en mérite la peine, & n'en ai pas le fruit;
Et tout ce que j'ai fait contre mon ennemie,
Sert à croître sa gloire avec mon infamie.
N'importe, Rosidor de mes cruels destins,
Tient de quoi repousser ses lâches assassins,
Sa valeur inutile en sa main désarmée,
Sans moi ne vivroit plus que chez la renommée;
Ainsi rien désormais ne pourroit m'enflammer,
N'ayant plus que haïr, je n'aurois plus qu'aimer.
Fâcheuse loi du sort qui s'obstine à ma peine,
Je sauve mon amour, & je manque à ma haine;
Ces contraires succès demeurant sans effet,
Font naître mon malheur de mon heur imparfait.
Toutefois l'orgueilleux pour qui mon cœur soupire,
De moi seule aujourd'hui tient le jour qu'il respire,
Il m'en est redevable; & peut-être à son tour
Cette obligation produira quelque amour.
Dorise, à quels pensers ton espoir se ravale?
S'il vit par ton moyen, c'est pour une rivale;
N'attens plus, n'attens plus que haine de sa part,
L'offense vient de toi, le secours du hazard;
Malgré les maints efforts de ta ruse traîtresse,
Le hazard par tes mains le rend à sa maîtresse;
Ce péril mutuel qui conserve leurs jours,
D'un contre-coup égal va croître leurs amours.
Heureux couple d'amans que le destin assemble,
Qu'il expose en péril, qu'il en retire ensemble.

SCENE VIII.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *la prenant pour Géronte, & l'embrassant.*

O Dieux! Voici Géronte, & je le croyois mort,
Malheureux compagnon de mon funeste sort...

DORISE *croyant qu'il la prend pour Rosidor, & qu'en l'embrassant il la poignarde.*

Ton œil t'abuse. Hélas! Misérable, regarde
Qu'au lieu de Rosidor ton erreur me poignarde.

PYMANTE.

Ne crains pas, cher ami, ce funeste accident;
Je te connois assez, je suis... Mais, imprudent,
Où m'alloit engager mon erreur indiscrete!
Monsieur, pardonnez-moi la faute que j'ai faite.
Un berger d'ici près a quitté ses brebis
Pour s'en aller au camp presqu'en pareils habits;
Et, d'abord vous prenant pour ce mien camarade,
Mes sens d'aise aveuglés ont fait cette escapade.
Ne craignez point au reste un pauvre villageois,
Qui seul & désarmé court à travers ces bois.
D'un ordre assez précis l'heure presque expirée,
Me défend des discours de plus longue durée;
A mon empressement pardonnez cet adieu,
Je perdrois trop, Monsieur, à tarder en ce lieu.

DORISE.

Ami, qui que tu sois, si ton ame sensible
A la compassion peut se rendre accessible,
Un jeune gentilhomme implore ton secours,
Prens pitié de mes maux pour trois ou quatre jours.
Durant ce peu de temps accorde une retraite
Sous ton chaume rustique à ma fuite secrette,

D'un ennemi puissant la haine me poursuit;
Et n'ayant pû qu'à peine éviter cette nuit...

PYMANTE.

L'affaire qui me presse est assez importante
Pour ne pouvoir, Monsieur, répondre à votre attente.
Mais, si vous me donniez le loisir d'un moment,
Je vous assurerois d'être ici promptement;
Et j'estime qu'alors il me seroit facile
Contre cet ennemi de vous faire un asyle.

DORISE.

Mais, avant ton retour, si quelque instant fatal
M'exposoit par malheur aux yeux de ce brutal,
Et que l'emportement de son humeur altiére...

PYMANTE.

Pour ne rien hazarder, cachez-vous là-derriére.

DORISE.

Souffre que je te suive, & que mes tristes pas...

PYMANTE.

J'ai des secrets, Monsieur, qui ne le souffrent pas;
Et ne puis rien pour vous à moins que de m'attendre;
Avisez au parti que vous avez à prendre.

DORISE.

Va donc, je t'attendrai.

PYMANTE.

Cette touffe d'ormeaux
Vous pourra cependant couvrir de ses rameaux.

SCENE IX.

PYMANTE *seul.*

ENfin, graces au ciel, ayant sû m'en défaire;
Je puis seul aviser à ce que je dois faire.
Qui qu'il soit, il a vû Rosidor attaqué,
Et sait assûrément que nous l'avons manqué:
N'en étant point connu, je n'en ai rien à craindre;
Puisqu'ainsi déguisé, tout ce que je veux feindre
Sur son esprit crédule obtient un tel pouvoir.
Toutefois plus j'y songe, & plus je pense voir
Par quelque grand effet de vengeance divine
En ce foible témoin l'auteur de ma ruine:
Son indice douteux, pour peu qu'il ait de jour,
N'éclaircira que trop mon forfait à la cour.
Simple, j'ai peur encor que ce malheur m'avienne;
Et je puis éviter ma perte par la sienne!
Et même l'on diroit qu'un antre tout exprès
Me garde mon épée au fond de ces forêts.
C'est en ce lieu fatal qu'il me le faut conduire;
C'est là qu'un heureux coup l'empêche de me nuire.
Je ne m'y puis résoudre, un reste de pitié
Violente mon cœur à des traits d'amitié;
En vain je lui résiste, & tâche à me défendre
D'un secret mouvement que je ne puis comprendre;
Son âge, sa beauté, sa grace, son maintien,
Forcent mes sentimens à lui vouloir du bien;
Et l'air de son visage a quelque mignardise
Qui ne tire pas mal à celle de Dorise.
Ah! que tant de malheurs m'auroient favorisé,
Si c'étoit elle-même en habit déguisé!
J'en meurs déja de joie, & mon ame ravie
Abandonne le soin du reste de ma vie;

Je ne ſuis plus à moi, quand je viens à penſer
A quoi l'occaſion me pourroit diſpenſer.
Quoi qu'il en ſoit, voyant tant de ſes traits enſemble,
Je porte du reſpect à ce qui lui reſſemble.
   Miſérable Pymante, ainſi donc tu te perds!
Encor qu'il tienne un peu de celle que tu ſers,
Etouffe ce témoin pour aſſurer ta tête:
S'il eſt, comme il le dit, battu d'une tempête,
Au lieu qu'en ta cabanne il cherche quelque port,
Fai que dans cette grotte il rencontre ſa mort.
Modére-toi, cruel, & plûtôt examine
Sa parole, ſon teint, & ſa taille, & ſa mine;
Si c'eſt Doriſe, alors révoque cet arrêt;
Sinon, que la pitié céde à ton intérêt.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALCANDRE, ROSIDOR, CALISTE, UN PREVOST.

ALCANDRE.

L'Admirable rencontre à mon ame ravie,
De voir que deux amans s'entredoivent la vie;
De voir que ton péril la tire de danger,
Que le sien te fournit de quoi t'en dégager;
Qu'en deux desseins divers pareille jalousie,
Même lieu contre vous, & même heure a choisie,
Et que l'heureux malheur qui vous a menacés
Avec tant de justesse a ses temps compassés.

ROSIDOR.

Sire, ajoutez du ciel l'occulte providence,
Sur deux amans il verse une même influence;
Et, comme l'un par l'autre il a sû nous sauver,
Il semble l'un pour l'autre exprès nous conserver.

ALCANDRE.

Je t'entens, Rosidor, par là tu me veux dire
Qu'il faut qu'avec le ciel ma volonté conspire,
Et ne s'oppose pas à ses justes décrets,
Qu'il vient de témoigner par tant d'avis secrets.
Hé bien, je veux moi-même en parler à la reine;
Elle se fléchira, ne t'en mets pas en peine.
Achéve seulement de me rendre raison
De ce qui t'arriva depuis sa pamoison.

ROSIDOR.

Sire, un mot désormais suffit pour ce qui reste.
Lysarque & vos archers depuis ce lieu funeste

Se laissérent conduire aux traces de mon sang,
Qui durant le chemin me dégoutoit du flanc;
Et, me trouvant enfin dessous un toît rustique,
Ranimé par les soins de son amour pudique,
Leurs bras officieux m'ont ici rapporté,
Pour en faire ma plainte à votre Majesté.
Non pas que je soupire après une vengeance,
Qui ne peut me donner qu'une fausse allégeance;
Le prince aime Clitandre, & mon respect consent
Que son affection le déclare innocent;
Mais, si quelque pitié d'une telle infortune
Peut souffrir aujourd'hui que je vous importune,
Otant par un hymen l'espoir à mes rivaux,
Sire, vous taririez la source de nos maux.

ALCANDRE.

Tu fuis à te venger, l'objet de ta maîtresse
Fait qu'un tel desir cede à l'amour qui te presse;
Aussi n'est-ce qu'à moi de punir ces forfaits,
Et de montrer à tous par de puissans effets,
Qu'attaquer Rosidor c'est se prendre à *moi-même*,
Tant je veux que chacun respecte ce que *j'aime*.
Je le ferai bien voir. Quand ce *perfide tour*
Auroit eu pour objet le *moindre de ma cour*,
Je devrois au public, par un *honteux supplice*,
De telle trahison l'exemplaire *justice*.
Mais Rosidor surpris, & blessé comme *il l'est*,
Au devoir d'un vrai roi joint mon propre intérêt,
Je lui ferai sentir, à ce traître Clitandre,
Quelque part que le prince y puisse ou veuille prendre,
Combien mal à propos sa folle vanité
Croyoit dans sa faveur trouver l'impunité.
Je tiens cet assassin, *un soupçon véritable*,
Que m'ont donné *les corps d'un couple détestable*,
De son lâche attentat *m'avoit si bien instruit*,
Que déja dans les fers *il en reçoit le fruit*.

(*à Caliste.*)

Toi, qu'avec Rosidor le bonheur a sauvée,
Tu te peux assurer que Dorise trouvée,

Comme ils avoient choisi même heure à votre mort,
En même heure tous deux auront un même sort.

CALISTE.

Sire, ne songez pas à cette misérable,
Rosidor garanti me rend sa redevable;
Et je me sens forcée à lui vouloir du bien,
D'avoir à votre état conservé ce soutien.

ALCANDRE.

Le généreux orgueil des ames magnanimes
Par un noble dédain fait pardonner les crimes;
Mais votre aspect m'emporte à d'autres sentimens,
Dont je ne puis cacher les justes mouvemens;
Ce teint pâle à tous deux me rougit de colere,
Et vouloir m'adoucir, c'est vouloir me déplaire.

ROSIDOR.

Mais, Sire, que sait-on? Peut-être ce rival,
Qui m'a fait après tout plus de bien que de mal,
Si-tôt qu'il vous plaira d'écouter sa défense,
Saura de ce forfait purger son innocence.

ALCANDRE.

Et par où la purger? Sa main d'un trait mortel
A signé son arrêt en signant ce cartel.
Peut-il désavouer ce qu'assure un tel gage,
Envoyé de sa part, & rendu par son page?
Peut-il désavouer que ses gens déguisés,
De son commandement ne soient autorisés?
Les deux, tout morts qu'ils sont, qu'on les traîne à
la boue,
L'autre aussi-tôt que pris se verra sur la roue,
Et pour le scélérat que je tiens prisonnier,
Ce jour que nous voyons lui sera le dernier.
Qu'on l'améne au conseil, par forme il faut l'entendre,
Et voir par quelle adresse il pourra se défendre.
Toi, pense à te guérir, & croi que pour le mieux
Je ne veux pas montrer ce perfide à tes yeux:
Sans doute qu'aussi-tôt qu'il se feroit paroître,
Ton sang réjailliroit au visage du traître.

ROSIDOR.

L'apparence déçoit, & souvent on a vû
Sortir la vérité d'un moyen imprévû,
Bien que la conjecture y fût encor plus forte :
Du moins, Sire, appaisez l'ardeur qui vous transporte ;
Que l'ame plus tranquille, & l'esprit plus remis,
Le seul pouvoir des loix perde nos ennemis.

ALCANDRE.

Sans plus m'importuner, ne songe qu'à tes plaies.
Non, il ne fut jamais d'apparences si vraies,
Douter de ce forfait c'est manquer de raison.
Derechef, ne prens soin que de ta guérison.

SCENE II.

ROSIDOR, CALISTE.

ROSIDOR.

AH! Que ce grand courroux sensiblement m'afflige!

CALISTE.

C'est ainsi que le roi te refusant t'oblige,
Il te donne beaucoup en ce qu'il t'interdit,
Et tu gagnes beaucoup d'y perdre ton crédit.
On voit dans ces refus une marque certaine,
Que contre Rosidor toute priere est vaine;
Ses violens transports sont d'assurés témoins
Qu'il t'écouteroit mieux s'il te chérissoit moins.
Mais un plus long séjour pourroit ici te nuire,
Ne perdons plus de temps, laisse-moi te conduire
Jusques dans l'antichambre où Lysarque t'attend,
Et montre désormais un esprit plus content.

ROSIDOR.

Si près de te quitter...

CALISTE.

N'acheve pas ta plainte.
Tous deux nous ressentons cette commune atteinte;
Mais d'un fâcheux respect la tyrannique loi
M'appelle chez la reine, & m'éloigne de toi.
Il me lui faut conter comme l'on m'a surprise,
Excuser mon absence en accusant Dorise,
Et l'informer comment par un cruel destin
Mon devoir auprès d'elle a manqué ce matin.

ROSIDOR.

Va donc, & quand son ame, après la chose sûe,
Fera voir la pitié qu'elle en aura conçûe,
Figure-lui si bien Clitandre tel qu'il est,
Qu'elle n'ose en ses feux prendre plus d'intérêt.

CALISTE.

Ne crains pas désormais que mon amour s'oublie.
Répare seulement ta vigueur affoiblie,
Sache bien te servir de la faveur du roi;
Et pour tout le surplus, repose-t-en sur moi.

SCENE III.

CLITANDRE *en prison.*

JE ne sai si je veille, ou si ma rêverie
A mes sens endormis fait quelque tromperie;
Peu s'en faut, dans l'excès de ma confusion,
Que je ne prenne tout pour une illusion.
Clitandre prisonnier! Je n'en fais pas croyable,
Ni l'air sale & puant d'un cachot effroyable,
Ni de ce foible jour l'incertaine clarté,
Ni le poids de ces fers dont je suis arrêté;
Je les sens, je les vois, mais mon ame innocente
Dément tous les objets que mon œil lui présente,
Et, le désavouant, défend à ma raison
De me persuader que je sois en prison.

Jamais aucun forfait, aucun dessein infame
N'a pû souiller ma main, ni glisser dans mon ame;
Et je suis retenu dans ces funestes lieux!
Non, cela ne se peut, vous vous trompez, mes yeux.
J'aime mieux rejetter vos plus clairs témoignages,
J'aime mieux démentir ce qu'on me fait d'outrages;
Que de m'imaginer sous un si juste roi,
Qu'on peuple les prisons d'innoçens comme moi.
Cependant je m'y trouve; & bien que ma pensée
Recherche à la rigueur ma conduite passée,
Mon exacte censure a beau l'examiner,
Le crime qui me perd ne se peut deviner;
Et quelque grand effort que fasse ma mémoire,
Elle ne me fournit que des sujets de gloire.
Ah! Prince, c'est quelqu'un de vos faveurs jaloux
Qui m'impute à forfait d'être chéri de vous,
Le temps qu'on m'en sépare, on le donne à l'envie,
Comme une liberté d'attenter sur ma vie;
Le cœur vous le disoit, & je ne sai comment,
Mon destin me poussa dans cet aveuglement,
De rejetter l'avis de mon dieu tutélaire;
C'est là ma seule faute, & c'en est le salaire,
C'en est le châtiment que je reçois ici;
On vous venge, mon prince, en me traitant ainsi;
Mais vous saurez montrer, embrassant ma défense,
Que qui vous venge ainsi puissamment vous offense.
Les perfides auteurs de ce complot maudit,
Qu'à me persécuter votre absence enhardit,
A votre heureux retour verront que ces tempêtes,
Clitandre préservé, n'abattront que leurs têtes.
Mais on ouvre, & quelqu'un, dans cette sombre horreur,
Par son visage affreux redouble ma terreur.

SCENE IV.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Permettez que ma main de ces fers vous détache.

CLITANDRE.

Suis-je libre déja ?

LE GEOLIER.

Non encor, que je sache.

CLITANDRE.

Quoi ? Ta seule pitié s'y hazarde pour moi ?

LE GEOLIER.

Non, c'est un ordre exprès de vous conduire au roi.

CLITANDRE.

Ne m'apprendras-tu point le crime qu'on m'impute,
Et quel lâche imposteur ainsi me persécute ?

LE GEOLIER.

Descendons. Un prevôt qui vous attend là-bas
Vous pourra mieux que moi contenter sur ce cas.

SCENE V.

PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *regardant une aiguille que Dorise avoit laissée par mégarde dans ses cheveux en se déguisant.*

EN vain, pour m'éblouir, vous usez de la ruse,
Mon esprit, quoique lourd, aisément ne s'abuse;
Ce que vous me cachez, je le lis dans vos yeux.
Quelque revers d'amour vous conduit en ces lieux,
N'est-il pas vrai, Monsieur? Et même cette aiguille
Sent assez les faveurs de quelque belle fille;
Elle est, ou je me trompe, un gage de sa foi.

DORISE.

O malheureuse aiguille! Hélas! c'est fait de moi.

PYMANTE.

Sans doute votre plaie à ce mot s'est rouverte.
Monsieur, regrettez-vous son absence, ou sa perte?
Vous auroit-elle bien pour un autre quitté,
Et payé vos ardeurs d'une infidélité?
Vous ne répondez point? Cette rougeur confuse,
Quoique vous vous taisiez, clairement vous accuse.
Brisons là. Ce discours vous fâcheroit enfin,
Et c'étoit pour tromper la longueur du chemin,
Qu'après plusieurs discours, ne sachant que vous dire,
J'ai touché sur un point dont votre cœur soupire,
Et de quoi fort souvent on aime mieux parler,
Que de perdre son temps à des propos en l'air.

DORISE.

Ami, ne porte plus la sonde en mon courage,
Ton entretien commun me charme davantage,
Il ne peut me lasser, indifférent qu'il est,
Et ce n'est pas aussi sans sujet qu'il me plaît.

Ta conversation est tellement civile,
Que pour un tel esprit ta naissance est trop vile;
Tu n'as de villageois que l'habit & le rang,
Tes rares qualités te font d'un autre sang;
Même plus je te vois, plus en toi je remarque
Des traits pareils à ceux d'un cavalier de marque;
Il s'appelle Pymante, & ton air & ton port
Ont avec tous les siens un merveilleux rapport.

PYMANTE.

J'en suis tout glorieux, & de ma part je prise
Votre rencontre autant que celle de Dorise,
Autant que si le ciel appaisant sa rigueur,
Me faisoit maintenant un présent de son cœur.

DORISE.

Qui nomme-tu Dorise?

PYMANTE.

Une jeune cruelle
Qui me fuit pour un autre.

DORISE.

Et ce rival s'appelle?

PYMANTE.

Le berger Rosidor.

DORISE.

Ami, ce nom si beau
Chez vous donc se profane à garder un troupeau?

PYMANTE.

Madame, il ne faut plus que mon feu vous déguise
Que sous ces faux habits il reconnoît Dorise.
Je ne suis point surpris de me voir dans ces bois
Ne passer à vos yeux que pour un villageois,
Votre haine pour moi fut toujours assez forte
Pour déférer sans peine à l'habit que je porte;
Cette fausse apparence aide, & suit vos mépris:
Mais cette erreur vers vous ne m'a jamais surpris.
Je sai trop que le ciel n'a donné l'avantage
De tant de raretés qu'à votre seul visage;
Si-tôt que je l'ai vû, j'ai crû voir en ces lieux
Dorise déguisée, ou quelqu'un de nos dieux;

Et si j'ai quelque temps feint de vous méconnoître ;
En vous prenant pour tel que vous vouliez paroître,
Admirez mon amour dont la discrétion
Rendoit à vos desirs cette soumission,
Et disposez de moi qui borne mon envie
A prodiguer pour vous tout ce que j'ai de vie.

DORISE.

Pymante, hé quoi, faut-il qu'en l'état où je suis
Tes importunités augmentent mes ennuis ?
Faut-il que dans ce bois ta rencontre funeste
Vienne encor m'arracher le seul bien qui me reste ;
Et qu'ainsi mon malheur au dernier point venu
N'ose plus espérer de n'être pas connu ?

PYMANTE.

Voyez comme le ciel égale nos fortunes,
Et comme pour les faire entre nous deux communes,
Nous réduisant ensemble à ces déguisemens,
Il montre avoir pour nous de pareils mouvemens.

DORISE.

Nous changeons bien d'habits, mais non pas de visages,
Nous changeons bien d'habits, mais non pas de courages ;
Et ces masques trompeurs de nos conditions
Cachent, sans les changer, nos inclinations.

PYMANTE.

Me négliger toujours ! & pour qui vous néglige !

DORISE.

Que veux-tu ? Son mépris plus que ton feu m'oblige,
J'y trouve malgré moi je ne sai quel appas
Par où l'ingrat me tue, & ne m'offense pas.

PYMANTE.

Qu'espérez-vous enfin d'un amour si frivole
Pour cet ingrat amant qui n'est plus qu'une idole ?

DORISE.

Qu'une idole ! Ah ! Ce mot me donne de l'effroi.
Rosidor une idole ! Ah ! Perfide ; c'est toi,

Ce sont tes trahisons qui l'empêchent de vivre;
Je t'ai vû dans ce bois moi-même le poursuivre,
Avantagé du nombre, & vétu de façon
Que ce rustique habit effaçoit tout soupçon:
Ton embûche a surpris une valeur si rare.

PYMANTE.

Il est vrai, j'ai puni l'orgueil de ce barbare,
De cet heureux ingrat, si cruel envers vous,
Qui maintenant par terre & percé de mes coups,
Eprouve par sa mort comme un amant fidéle
Venge votre beauté du mépris qu'on fait d'elle.

DORISE.

Monstre de la nature, exécrable bourreau,
Après ce lâche coup qui creuse mon tombeau;
D'un compliment railleur ta malice me flatte!
Fui, fui, que dessus toi ma vengeance n'éclate;
Ces mains, ces foibles mains que vont armer les dieux,
N'auront que trop de force à t'arracher les yeux,
Que trop à t'imprimer sur ce hideux visage,
En mille traits de sang, les marques de ma rage.

PYMANTE.

Le courroux d'une femme, impétueux d'abord,
Promet tout ce qu'il ose à son premier transport;
Mais, comme il n'a pour lui que sa seule impuissance;
A force de grossir il meurt en sa naissance,
Ou, s'étouffant soi-même, à la fin ne produit
Que point, ou peu d'effet, après beaucoup de bruit.

DORISE.

Va, va, ne prétens pas que le mien s'adoucisse;
Il faut que ma fureur, ou l'enfer te punisse,
Le reste des humains ne sauroit inventer
De gêne qui te puisse à mon gré tourmenter.
Si tu ne crains mes bras, crains de meilleures armes;
Crains tout ce que le ciel m'a départi de charmes,
Tu sais quelle est leur force, & ton cœur la ressent;
Crains qu'elle ne m'assure un vengeur plus puissant.
Ce courroux dont tu ris en fera la conquête
De quiconque à ma haine exposera ta tête,

De quiconque mettra ma vengeance en mon choix.
Adieu; je perds le temps à crier dans ces bois,
Mais tu verras bien-tôt ſi je vaux quelque choſe,
Et ſi ma rage en vain ſe promet ce qu'elle oſe.

PYMANTE.

J'aime tant cette ardeur à me faire périr,
Que je veux bien moi-même avec vous y courir.

DORISE.

Traître, ne me ſui point.

PYMANTE.

Prendre ſeule la fuite!
Vous vous égareriez à marcher ſans conduite;
Et d'ailleurs votre habit, où je ne comprens rien,
Peut avoir du myſtére auſſi-bien que le mien.
L'aſyle dont tantôt vous faiſiez la demande,
Montre quelque beſoin d'un bras qui vous défende,
Et mon devoir vers vous feroit mal acquité,
S'il ne vous avoit miſe en lieu de ſûreté.
Vous penſez m'échapper quand je vous le témoigne,
Mais vous n'irez pas loin que je ne vous rejoigne;
L'amour que j'ai pour vous, malgré vos dures loix,
Sait trop ce qu'il vous doit, & ce que je me dois.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PYMANTE, DORISE.

DORISE.

Je te le dis encor, tu perds temps à me ſuivre ;
Souffre que de tes yeux ta pitié me délivre ;
Tu redoubles mes maux par de tels entretiens.

PYMANTE.

Prenez à votre tour quelque pitié des miens,
Madame, & tariſſez ce déluge de larmes,
Pour rappeler un mort ce ſont de foibles armes ;
Et, quoi que vous conſeille un inutile ennui,
Vos cris & vos ſanglots ne vont point juſqu'à lui.

DORISE.

Si mes ſanglots ne vont où mon cœur les envoie,
Du moins par eux mon ame y trouvera la voie,
S'il lui faut un paſſage afin de s'envoler,
Ils le lui vont ouvrir en le fermant à l'air.
Sus donc, ſus, mes ſanglots, redoublez vos ſecouſſes ;
Pour un tel déſeſpoir vous les avez trop douces,
Faites pour m'étouffer de plus puiſſans efforts.

PYMANTE

Ne ſongez plus, Madame, à rejoindre les morts :
Penſez plûtôt à ceux qui n'ont point d'autre envie
Que d'employer pour vous le reſte de leur vie ;
Penſez plûtôt à ceux dont le ſervice offert,
Accepté vous conſerve, & refuſé vous perd.

DORISE.

Crois-tu donc, aſſaſſin, m'acquérir par ton crime ;
Qu'innocent mépriſé, coupable je t'eſtime ?

A ce compte tes feux n'ayant pû m'émouvoir,
Ta noire perfidie obtiendroit ce pouvoir ?
Je chérirois en toi la qualité de traître,
Et mon affection commenceroit à naître
Lorsque tout l'univers a droit de te haïr ?

PYMANTE.

Si j'oubliai l'honneur jusques à le trahir,
Si, pour vous posséder, mon esprit tout de flamme
N'a rien crû de honteux, n'a rien trouvé d'infame,
Voyez par-là, voyez l'excès de mon ardeur,
Par cet aveuglement jugez de sa grandeur.

DORISE.

Non, non, ta lâcheté que j'y voi trop certaine
N'a servi qu'à donner des raisons à ma haine.
Ainsi ce que j'avois pour toi d'aversion
Vient maintenant d'ailleurs que d'inclination ;
C'est la raison, c'est elle à présent qui me guide
Aux mépris que je fais des flammes d'un perfide.

PYMANTE.

Je ne sache raison qui s'oppose à mes vœux,
Puisqu'ici la raison n'est que ce que je veux ;
Et, ployant dessous moi, permet à mon envie
De recueillir les fruits de vous avoir servie.
Il me faut des faveurs malgré vos cruautés.

DORISE.

Exécrable, ainsi donc tes desirs effrontés
Voudroient sur ma foiblesse user de violence ?

PYMANTE.

Je ris de vos refus, & sai trop la licence
Que me donne l'amour en cette occasion.

DORISE *lui crevant l'œil de son aiguille.*

Traître, ce ne sera qu'à ta confusion.

PYMANTE *portant les mains à son œil crevé.*

Ah, cruelle !

DORISE.

Ah, brigand !

PYMANTE.

Ah, que viens-tu de faire !

DORISE.

De punir l'attentat d'un infame corsaire.

PYMANTE *prenant son épée dans la caverne, où il l'avoit jettée au 2. acte.*

Ton sang m'en répondra, tu m'auras beau prier,
Tu mourras.

DORISE *à part.*

Fui, Dorise, & laisse-le crier.

SCENE II.

PYMANTE *seul.*

OU s'est-elle cachée? Où l'emporte sa fuite?
Où faut-il que ma rage adresse ma poursuite?
La tigresse m'échappe, & telle qu'un éclair
En me frappant les yeux elle se perd en l'air;
Ou plûtôt l'un perdu, l'autre m'est inutile,
L'un s'offusque du sang qui de l'autre distile.
Coule, coule, mon sang, en de si grands malheurs
Tu dois avec raison me tenir lieu de pleurs,
Ne verser désormais que des larmes communes,
C'est pleurer lâchement de telles infortunes.
Je voi de tous côtés mon supplice approcher,
N'osant me découvrir, je ne me puis cacher;
Mon forfait avorté se lit dans ma disgrace
Et ces gouttes de sang me font suivre à la trace.
Miraculeux effet! Pour traître que je sois,
Mon sang l'est encor plus, & sert tout à la fois
De pleurs à ma douleur, d'indices à ma prise,
De peine à mon forfait, de vengeance à Dorise.
O toi, qui secondant son courage inhumain,
Loin d'orner ses cheveux, deshonores sa main,
Exécrable instrument de sa brutale rage,
Tu devois pour le moins respecter son image;

Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des cieux,
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux;
Quoi que te commandât une ame si cruelle,
Devoit être adoré de ta pointe rebelle.
Honteux restes d'amour qui brouillez mon cerveau,
Quoi, puis-je en ma maîtresse adorer mon bourreau?
Remettez-vous, mes sens, rassure-toi, ma rage,
Revien, mais revien seule animer mon courage,
Tu n'as plus à débattre avec mes passions
L'empire souverain dessus mes actions,
L'amour vient d'expirer, & ses flammes éteintes
Ne t'imposeront plus leurs infames contraintes.
Dorise ne tient plus dedans mon souvenir
Que ce qu'il faut de place à l'ardeur de punir;
Je n'ai plus rien en moi qui n'en veuille à sa vie.
Sus donc, qui me la rend? Destins, si votre envie,
Si votre haine encor s'obstine à mes tourmens,
Jusqu'à me réserver à d'autres châtimens,
Faites que je mérite, en trouvant l'inhumaine,
Par un nouveau forfait une nouvelle peine,
Et ne me traitez pas avec tant de rigueur,
Que mon feu, ni mon fer ne touche point son cœur.
Mais ma fureur se joue, & demi-languissante
S'amuse au vain éclat d'une voix impuissante,
Recourons aux effets, cherchons de toutes parts,
Prenons dorénavant pour guides les hazards;
Quiconque ne pourra me montrer la cruelle,
Que son sang aussi-tôt me réponde pour elle;
Et ne suivant ainsi qu'une incertaine erreur,
Remplissons tous ces lieux de carnage & d'horreur.

[*Une tempête survient.*]

Mes menaces déja font trembler tout le monde,
Le vent fuit d'épouvante, & le tonnerre en gronde,
L'œil du ciel s'en retire, & par un voile noir,
N'y pouvant résister, se défend d'en rien voir;
Cent nuages épais se distilant en larmes,
A force de pitié, veulent m'ôter les armes,

La nature étonnée embrasse mon courroux ;
Et veut m'offrir Dorise, ou devancer mes coups,
Tout est de mon parti, le ciel même n'envoie
Tant d'éclairs redoublés, qu'afin que je la voie,
Quelques lieux où l'effroi porte ses pas errans,
Ils sont entrecoupés de mille gros torrens.
Que je serois heureux, si cet éclat de foudre,
Pour m'en faire raison, l'avoit réduite en poudre!
Allons voir ce miracle, & désarmer nos mains
Si le ciel a daigné prévenir nos desseins.
Destins, soyez enfin de mon intelligence,
Et vengez mon affront, ou souffrez ma vengeance.

SCENE III.

FLORIDAN *seul.*

QUel bonheur m'accompagne en ce moment fatal!
Le tonnerre a sous moi foudroyé mon cheval,
Et consumant sur lui toute sa violence,
Il m'a porté respect parmi son insolence.
Tous mes gens écartés par un subit effroi,
Loin d'être à mon secours, ont fui d'autour de moi;
Ou déja dispersés par l'ardeur de la chasse,
Ont dérobé leur tête à sa fiére menace.
Cependant seul à pied je pense à tous momens
Voir le dernier débris de tous les élémens,
Dont l'obstination à se faire la guerre
Met toute la nature au pouvoir du tonnerre.
Dieux! Si vous témoignez par-là votre courroux,
De Clitandre, ou de moi, lequel menacez-vous?
La perte m'est égale, & la même tempête,
Qui l'auroit accablé, tomberoit sur ma tête.
Pour le moins, justes dieux, s'il court quelque danger,
Souffrez que je le puisse avec lui partager.

J'en découvre à la fin quelque meilleur présage;
L'haleine manque aux vents, & la force à l'orage,
Les éclairs indignés d'être éteints par les eaux,
En ont tari la source, & séché les ruisseaux,
Et déja le soleil de ses rayons essuie
Sur ces moites rameaux le reste de la pluie.
Au lieu du bruit affreux des foudres décochés,
Les petits oisillons encor demi cachés...
Mais je verrai bien-tôt quelques-uns de ma suite;
Je le juge à ce bruit.

SCENE IV.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE.

PYMANTE *saisit Dorise qui le fuyoit.*

Enfin, malgré ta fuite,
Je te retiens, barbare.

DORISE.

Hélas!

PYMANTE.

Songe à mourir,
Tout l'univers ici ne te peut secourir.

FLORIDAN.

L'égorger à ma vûe! O l'indigne spectacle!
Sus, sus, à ce brigand opposons un obstacle.
Arrête, scélérat.

PYMANTE.

Téméraire, où vas-tu?

FLORIDAN.

Sauver ce gentilhomme à tes piéds abattu.

DORISE *à Pymante.*

Traître, n'avance pas, c'est le prince.

PYMANTE *tenant Dorise d'une main, & se battant de l'autre.*

N'importe;
Il m'oblige à sa mort m'ayant vû de la sorte.

FLORIDAN.

Est-ce là le respect que tu dois à mon rang?

PYMANTE.

Je ne connois ici ni qualité, ni sang.
Quelque respect ailleurs que ta naissance obtienne;
Pour assurer ma vie il faut perdre la tienne.

DORISE.

S'il me demeure encor quelque peu de vigueur,
Si mon débile bras ne dédit point mon cœur,
J'arrêterai le tien.

PYMANTE.

Que fais-tu, misérable?

DORISE.

Je détourne le coup d'un forfait exécrable.

PYMANTE.

Avec ces vains efforts crois-tu m'en empêcher?

FLORIDAN,

Par une heureuse adresse il l'a fait trébucher,
Assassin, rens l'épée.

SCENE V.

FLORIDAN, PYMANTE, DORISE.
TROIS VENEURS *portant en leurs mains les vrais habits de Pymante, Lycaste & Dorise.*

1. VENEUR.

Ecoute, il est fort proche;
C'est la voix qui résonne au creux de cette roche,

Et c'eſt lui que tantôt nous avions entendu.

FLORIDAN *déſarme Pymante, & en donne l'épée à garder à Doriſe.*

Prens ce fer à ta main.

PYMANTE.

Ah cieux! Je ſuis perdu.

2. VENEUR.

Oui, je le voi. Seigneur, quelle aventure étrange,
Quel malheureux deſtin en cet état vous range?

FLORIDAN.

Garottez ce maraud, les couples de vos chiens
Vous y pourrons ſervir, faute d'autres liens.
Je veux qu'à mon retour une prompte juſtice
Lui faſſe reſſentir par l'éclat d'un ſupplice,
Sans armer contre lui que les loix de l'état,
Que m'attaquer n'eſt pas un léger attentat.
Sachez que s'il échappe, il y va de vos têtes.

1. VENEUR.

Si nous manquons, Seigneur, les voilà toutes prêtes.
Admirez cependant le foudre & ſes efforts
Qui dans cette forêt ont conſumé trois corps,
En voici les habits, qui ſans aucun dommage,
Semblent avoir bravé la fureur de l'orage.

FLORIDAN.

Tu montres à mes yeux de merveilleux effets.

DORISE.

Mais des marques plûtôt de merveilleux forfaits.
Ces habits dont n'a point approché le tonnerre
Sont aux plus criminels qui vivent ſur la terre,
Connoiſſez-les, grand Prince, & voyez devant vous
Pymante priſonnier, & Doriſe à genoux.

FLORIDAN.

Que ce ſoit-là Pymante, & que tu ſois Doriſe

DORISE.

Quelques étonnemens qu'une telle ſurpriſe
Jette dans votre eſprit que vos yeux ont déçû,
D'autres le ſaiſiront quand vous aurez tout ſû.

La honte de paroître en un tel équipage
Coupe ici ma parole, & l'étouffe au passage;
Souffrez que je reprenne en un coin de ces bois
Avec mes vétemens l'usage de la voix,
Pour vous conter le reste en habit plus sortable.

FLORIDAN.

Cette honte me plaît, ta priére équitable
En faveur de ton sexe, & du secours prêté,
Suspendra jusqu'alors ma curiosité.
Tandis sans m'éloigner beaucoup de cette place,
Je vais sur ce côteau pour découvrir la chasse,
[*à un Veneur.*] [*aux autres Veneurs.*]
Tu l'y rameneras. Vous, s'il ne veut marcher,
Gardez-le cependant au piéd de ce rocher.
[*Le prince sort, & un des Veneurs s'en va avec Dorise, & les autres ménent Pymante d'un autre côté.*]

SCÈNE VI.

CLITANDRE, LE GEOLIER.

CLITANDRE *en prison.*

DAns ces funestes lieux où la seule inclémence
D'un rigoureux destin réduit mon innocence,
Je n'attens désormais du reste des humains
Ni faveurs, ni secours, si ce n'est par tes mains.

LE GEOLIER.

Je ne connois que trop où tend ce préambule,
Vous n'avez pas affaire à quelque homme crédule.
Tous dans cette prison, dont je porte les clés,
Se disent comme vous du malheur accablés,
Et la justice à tous est injuste de sorte,
Que la pitié me doit leur faire ouvrir la porte;
Mais je me tiens toujours ferme dans mon devoir.
Soyez coupable, ou non, je n'en veux rien savoir;

Le roi, quoi qu'il en soit, vous a mis en ma garde;
Il me suffit, le reste en rien ne me regarde.

CLITANDRE.

Tu juges mes desseins autres qu'ils ne sont pas,
Je tiens l'éloignement pire que le trépas;
Et la terre n'a point de si douce province
Où le jour m'agréât loin des yeux de mon prince.
Hélas! Si tu voulois l'envoyer avertir
Du péril dont sans lui je ne saurois sortir,
Ou qu'il lui fût porté de ma part une lettre,
De la sienne en ce cas je t'ose bien promettre
Que son retour soudain des plus riches te rend.
Que cet anneau t'en serve & d'arre & de garant;
Tens la main & l'esprit vers un bonheur si proche.

LE GEOLIER.

Monsieur, jusqu'à présent j'ai vécu sans reproche,
Et pour me suborner, promesses, ni présens,
N'ont, & n'auront jamais de charmes suffisans;
C'est de quoi je vous donne une entiére assurance.
Perdez-en le dessein avecque l'espérance;
Et puisque vous dressez des piéges à ma foi,
Adieu, ce lieu devient trop dangereux pour moi.

SCENE VII.

CLITANDRE *seul.*

VA tigre, va cruel, barbare, impitoyable,
Ce noir cachot n'a rien tant que toi d'effroyable,
Va, porte aux criminels tes regards dont l'horreur
Peut seule aux innocens imprimer la terreur.
Ton visage déja commençoit mon supplice,
Et mon injuste sort, dont tu te fais complice,
Ne t'envoyoit ici que pour m'épouvanter,
Ne t'envoyoit ici que pour me tourmenter.

Cependant

Cependant, malheureux, à qui me dois-je prendre
D'une accuſation que je ne puis comprendre ?
A-t-on rien vû jamais, a-t-on rien vû de tel ?
Mes gens aſſaſſinés me rendent criminel,
L'auteur du coup s'en vante, & l'on m'en calomnie;
On le comble d'honneur, & moi d'ignominie;
L'échaffaud qu'on m'apprête au ſortir de priſon,
C'eſt par où de ce meurtre on me fait la raiſon.
Mais leur déguiſement d'autre côté m'étonne,
Jamais un bon deſſein ne déguiſa perſonne;
Leur maſque les condamne, & mon ſeing contrefait,
M'imputant un cartel, me charge d'un forfait.
Mon jugement s'aveugle, & ce que je déplore,
Je me ſens bien trahi, mais par qui, je l'ignore;
Et mon eſprit troublé dans ce confus rapport
Ne voit rien de certain que ma honteuſe mort.
Traître, qui que tu ſois, rival, ou domeſtique,
Le ciel te garde encore un deſtin plus tragique,
N'importe, vif ou mort, les gouffres des enfers
Auront pour ton ſupplice encor de pires fers.
Là mille affreux bourreaux t'attendent dans les flammes,
Moins les corps ſont punis, plus ils gênent les ames;
Et par des cruautés qu'on ne peut concevoir,
Ils vengent l'innocence au-delà de l'eſpoir.
Et vous, que déſormais je n'oſe plus attendre,
Prince, qui m'honoriez d'une amitié ſi tendre,
Et dont l'éloignement fait mon plus grand malheur,
Bien qu'un crime imputé noirciſſe ma valeur,
Que le prétexte faux d'une action ſi noire
Ne laiſſe plus de moi qu'une ſale mémoire,
Permettez que mon nom qu'un bourreau va ternir
Dure ſans infamie en votre ſouvenir,
Ne vous repentez point de vos faveurs paſſées,
Comme chez un perfide indignement placées;
J'oſe, j'oſe eſpérer qu'un jour la vérité
Paroîtra toute nue à la poſtérité,

Et je tiens d'un tel heur l'attente ſi certaine,
Qu'elle adoucit déja la rigueur de ma peine,
Mon ame s'en chatouille, & ce plaiſir ſecret
La prépare à ſortir avec moins de regret.

SCENE VIII.

FLORIDAN, PYMANTE, CLE'ON,
DORISE, *en habit de femme.*
TROIS VENEURS.

FLORIDAN *à Doriſe & à Cléon.*

Vous m'avez dit tous deux d'étranges aventures;
Ah, Clitandre ! ainſi donc de fauſſes conjectures
T'accablent, malheureux, ſous le courroux du roi !
Ce funeſte récit me met tout hors de moi.

CLÉON.

Hâtant un peu le pas, quelque eſpoir me demeure
Que vous arriverez auparavant qu'il meure.

FLORIDAN.

Si je n'y viens à temps, ce perfide en ce cas
A ſon ombre immolé ne me ſuffira pas,
C'eſt trop peu de l'auteur de tant d'énormes crimes,
Innocent, il aura d'innocentes victimes,
Où que ſoit Roſidor, il le ſuivra de près,
Et je ſaurai changer ſes myrtes en cyprès.

DORISE.

Souiller ainſi vos mains du ſang de l'innocence !

FLORIDAN.

Mon déplaiſir m'en donne une entiére licence,
J'en veux, comme le roi, faire autant à mon tour,
Et, puiſqu'en ſa faveur on prévient mon retour,
Il eſt trop criminel. Mais que viens-je d'entendre ?
Je me tiens preſque ſûr de ſauver mon Clitandre,

La chaſſe n'eſt pas loin, où prenant un cheval,
Je préviendrai le coup de ſon malheur fatal.
Il ſuffit de Cléon pour ramener Doriſe.

[*montrant Pymante.*]

Vous autres, gardez bien de lâcher votre priſe.
Un ſupplice l'attend, qui doit faire trembler
Quiconque déſormais voudroit lui reſſembler.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FLORIDAN, CLITANDRE, UN PREVOST.

FLORIDAN *parlant au prevôt.*

Dites vous-même au roi qu'une telle innocence
Légitime en ce point ma désobéissance,
Et qu'un homme sans crime avoit bien mérité
Que j'usasse pour lui de quelque autorité;
Je vous suis. Cependant que mon heur est extrême,
Ami, que je chéris à l'égal de moi-même,
D'avoir sû justement venir à ton secours,
Lorsqu'un infame glaive alloit trancher tes jours,
Et qu'un injuste sort ne trouvant point d'obstacle
Apprêtoit de ta tête un indigne spectacle!

CLITANDRE.

Ainsi qu'un autre Alcide, en m'arrachant des fers,
Vous m'avez aujourd'hui retiré des enfers,
Et moi, dorénavant j'arrête mon envie
A ne servir qu'un prince à qui je dois la vie.

FLORIDAN.

Réserve pour Caliste une part de tes soins.

CLITANDRE.

C'est à quoi désormais je veux penser le moins.

FLORIDAN.

Le moins! Quoi, désormais Caliste en ta pensée
N'auroit plus que le rang d'une image effacée?

CLITANDRE.

J'ai honte que mon cœur auprès d'elle attaché
De son ardeur pour vous ait souvent relâché,

Ait souvent pour le sien quitté votre service :
C'est par-là que j'avois mérité mon supplice ;
Et pour m'en faire naître un juste repentir,
Il semble que les dieux y vouloient consentir ;
Mais votre heureux retour a calmé cet orage.

FLORIDAN.

Tu me fais assez lire au fond de ton courage,
La crainte de la mort en chasse des appas
Qui t'ont mis au péril d'un si honteux trépas,
Puisque sans cet amour la fourbe mal conçûe
Eût manqué contre toi de prétexte & d'issue ;
Ou peut-être à présent tes desirs amoureux
Tournent vers des objets un peu moins rigoureux

CLITANDRE.

Doux, ou cruels, aucun désormais ne me touche.

FLORIDAN.

L'amour domte aisément l'esprit le plus farouche,
C'est à ceux de notre âge un puissant ennemi,
Tu ne connois encor ses forces qu'à demi ;
Ta résolution un peu trop violente
N'a pas bien consulté ta jeunesse bouillante.

SCENE II.

FLORIDAN, CLITANDRE, UN PREVOST, CLE'ON.

FLORIDAN.

Mais que veux-tu, Cléon, & qu'est-il arrivé ?
Pymante de vos mains se seroit-il sauvé ?

CLÉON.

Non, Seigneur, acquités de la charge commise,
Vos veneurs ont conduit Pymante, & moi Dorise,
Et je viens seulement prendre un ordre nouveau.

FLORIDAN.

Qu'on m'attende avec eux aux portes du château.
Allons, allons au roi montrer ton innocence,
Les auteurs des forfaits sont en notre puissance;
Et l'un d'eux convaincu, dès le premier aspect,
Ne te laissera plus aucunement suspect.

SCENE III.

ROSIDOR *sur son lit.*

AMans les mieux payés de votre longue peine,
Vous de qui l'espérance est la moins incertaine,
Et qui vous figurez, après tant de longueurs,
Avoir droit sur les corps dont vous tenez les cœurs,
En est-il parmi vous de qui l'ame contente
Goûte plus de plaisir que moi dans son attente?
En est-il parmi vous de qui l'heur à venir
D'un espoir mieux fondé se puisse entretenir?
Mon esprit que captive un objet adorable
Ne l'éprouva jamais autre que favorable,
J'ignorerois encor ce que c'est que mépris
Si le sort d'un rival ne me l'avoit appris.
Je te plains toutefois, Clitandre, & la colere
D'un grand roi qui te perd me semble trop sévere,
Tes desseins par l'effet n'étoient que trop punis,
Nous voulant séparer, tu nous a réunis,
Il ne te falloit point de plus cruels supplices
Que de te voir toi-même auteur de nos délices;
Puisqu'il n'est pas à croire, après ce lâche tour,
Que le prince ose plus traverser notre amour.
Ton crime t'a rendu désormais trop infame,
Pour tenir ton parti sans s'exposer au blâme,
On devient ton complice à te favoriser.
Mais, hélas, mes pensers, qui vous vient diviser?

Quel plaisir de vengeance à présent vous engage ?
Faut-il qu'avec Caliste un rival vous partage ?
Retournez, retournez vers mon unique bien,
Que seul dorénavant il soit votre entretien,
Ne vous repaissez plus que de sa seule idée,
Faites-moi voir la mienne en son ame gardée :
Ne vous arrêtez pas à peindre sa beauté,
C'est par où mon esprit est le moins enchanté,
Elle servit d'amorce à mes desirs avides,
Mais ils ont sû trouver des objets plus solides :
Mon feu qu'elle alluma fût mort au premier jour,
S'il n'eût été nourri d'un réciproque amour.
Oui, Caliste, & je veux toujours qu'il m'en souvienne,
J'apperçûs aussi-tôt sa flamme que la mienne,
L'amour apprit ensemble à nos cœurs à brûler ;
L'amour apprit ensemble à nos yeux à parler,
Et sa timidité lui donna la prudence
De n'admettre que nous en notre confidence.
Ainsi nos passions se déroboient à tous,
Ainsi nos feux secrets n'ayant point de jaloux....
Mais qui vient jusqu'ici troubler mes rêveries ?

SCENE IV.

ROSIDOR, CALISTE.

CALISTE.

Celle qui voudroit voir tes blessures guéries,
Celle...

ROSIDOR.

Ah, mon heur, jamais je n'obtiendrois sur moi
De pardonner ce crime à tout autre qu'à toi.
De notre amour naissant la douceur & la gloire
De leur charmante idée occupoient ma mémoire.

Je flattois ton image, elle me reflattoit,
Je lui faisois des vœux, elle les acceptoit,
Je formois des desirs, elle en aimoit l'hommage;
La désavoueras-tu, cette flatteuse image?
Voudras-tu démentir notre entretien secret?
Seras-tu plus mauvaise enfin que ton portrait?

CALISTE.

Tu pourrois de sa part te faire tant promettre,
Que je ne voudrois pas tout-à-fait m'y remettre:
Quoiqu'à dire le vrai, je ne sai pas trop bien
En quoi je dédirois ce secret entretien,
Si ta pleine santé me donnoit lieu de dire
Quelle borne à tes vœux je puis & dois prescrire.
Prens soin de te guérir, & les miens plus contens...
Mais je te le dirai quand il en sera temps.

ROSIDOR.

Cet énigme enjoué n'a point d'incertitude,
Qui soit propre à donner beaucoup d'inquiétude;
Et si j'ose entrevoir dans son obscurité,
Ma guérison importe à plus qu'à ma santé.
Mais di tout, ou du moins souffre que je devine,
Et te dise à mon tour ce que je m'imagine.

CALISTE.

Tu dois par complaisance au peu que j'ai d'appas
Feindre d'entendre mal ce que je ne dis pas,
Et ne point m'envier un moment de délices
Que fait goûter l'amour en ces petits supplices.
Doute donc, sois en peine, & montre un cœur gêné
D'une amoureuse peur d'avoir mal deviné;
Espere, mais hésite, hésite, mais aspire,
Attens de ma bonté qu'il me plaise tout dire;
Et, sans en concevoir d'espoir trop affermi,
N'espére qu'à demi quand je parle à demi.

ROSIDOR.

Tu parles à demi, mais un secret langage
Qui va jusques au cœur m'en dit bien davantage,
Et tes yeux sont du tien de mauvais truchemens,
Où rien plus ne s'oppose à nos contentemens.

CALISTE.

Je l'avois bien prévû, que ton impatience
Porteroit ton espoir à trop de confiance,
Que pour craindre trop peu tu devinerois mal.

ROSIDOR.

Quoi, la reine ose encor soutenir mon rival;
Et sans avoir d'horreur d'une action si noire...

CALISTE.

Elle a l'ame trop haute, & chérit trop la gloire,
Pour ne pas s'accorder aux volontés du roi,
Qui d'un heureux hymen récompense ta foi.

ROSIDOR.

Si notre heureux malheur a produit cé miracle,
Qui peut à nos desirs mettre encor quelque obstacle?

CALISTE.

Tes blessures.

ROSIDOR.

Allons, je suis déja guéri.

CALISTE.

Ce n'est pas pour un jour que je veux un mari,
Et je ne puis souffrir que ton ardeur hazarde
Un bien que de ton roi la prudence retarde.
Prens soin de te guérir, mais guérir tout-à-fait,
Et croi que tes desirs...

ROSIDOR.

N'auront aucun effet.

CALISTE.

N'auront aucun effet! Qui te le persuade?

ROSIDOR.

Un corps peut-il guérir dont le cœur est malade?

CALISTE.

Tu m'as rendu mon change, & m'as fait quelque peur;
Mais je sai le reméde aux blessures du cœur.
Les tiennes, attendant le jour que tu souhaites,
Auront pour médecins mes yeux qui les ont faites;
Je me rens désormais assidue à te voir.

ROSIDOR.

Cependant, ma chere ame, il est de mon devoir

Que ſans perdre de temps j'aille rendre en perſonne
D'humbles graces au roi du bonheur qu'il nous donne.

CALISTE.

Je me charge pour toi de ce remerciment.
Toutefois qui ſauroit que pour ce compliment
Une heure hors d'ici ne pût beaucoup te nuire,
Je voudrois en ce cas moi-même t'y conduire,
Et j'aimerois mieux être un peu plus tard à toi,
Que tes juſtes devoirs manquaſſent vers ton roi.

ROSIDOR.

Mes bleſſures n'ont point dans leurs foibles atteintes
Sur quoi ton amitié puiſſe fonder ſes craintes.

CALISTE.

Vien donc, & puiſqu'enfin nous faiſons mêmes vœux,
En le remerciant parle au nom de tous deux.

SCENE V.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, PYMANTE, DORISE, CLEON, LE PREVOST, TROIS VENEURS.

ALCANDRE *à Clitandre.*

Que ſouvent notre eſprit trompé par l'apparence
Régle ſes mouvemens avec peu d'aſſurance!
Qu'il eſt peu de lumiére en nos entendemens,
Et que d'incertitude en nos raiſonnemens!
Qui voudra déſormais ſe fie aux impoſtures
Qu'en notre jugement forment les conjectures;
Tu ſuffis pour apprendre à la poſtérité
Combien la vraiſemblance a peu de vérité.
Jamais juſqu'à ce jour la raiſon en déroute
N'a conçû tant d'erreur avec ſi peu de doute;
Jamais par des ſoupçons ſi faux & ſi preſſans
On n'a juſqu'à ce jour convaincu d'innocens.

J'en suis honteux, Clitandre, & mon ame confuse,
De trop de promptitude en soi-même s'accuse,
Un roi doit se donner, quand il est irrité,
Ou plus de retenue, ou moins d'autorité.
Perds-en le souvenir, & pour moi, je te jure
Qu'à force de bienfaits j'en répare l'injure.

CLITANDRE.

Que votre Majesté, Sire, n'estime pas,
Qu'il faille m'attirer par de nouveaux appas,
L'honneur de vous servir m'apporte assez de gloire;
Et je perdrois le mien si quelqu'un pouvoit croire
Que mon devoir panchât au réfroidissement
Sans le flatteur espoir d'un agrandissement.
Vous n'avez exercé qu'une juste colere,
On est trop criminel quand on peut vous déplaire;
Et tout chargé de fers, ma plus forte douleur
Ne s'en osa jamais prendre qu'à mon malheur.

FLORIDAN.

Seigneur, moi qui connois le fond de son courage,
Et qui n'ai jamis vû de fard en son langage,
Je tiendrois à bonheur que votre Majesté
M'acceptât pour garant de sa fidélité.

ALCANDRE.

Ne nous arrêtons plus sur la reconnoissance
Et de mon injustice, & de son innocence;
[*à Pymante.*]
Passons aux criminels. Toi, dont la trahison
A fait si lourdement trébucher ma raison,
Approche, scélérat. Un homme de courage
Se met avec honneur en un tel équipage?
Attaque le plus fort un rival plus heureux,
Et présumant encor cet exploit dangereux,
A force de présens & d'infames pratiques,
D'un autre cavalier corrompt les domestiques,
Prend d'un autre le nom, & contrefait son seing,
Afin qu'exécutant son perfide dessein,
Sur un homme innocent tombe les conjectures?
Parle; parle, confesse, & prévien les tortures.

PYMANTE.

Sire, écoutez-en donc la pure vérité.
Votre seule faveur a fait ma lâcheté,
[*montrant Dorise.*]
Vous, dis-je, & cet objet dont l'amour me transporte,
L'honneur doit pouvoir tout sur les gens de ma sorte.
Mais recherchant la mort de qui vous est si cher,
Pour en avoir le fruit il me falloit cacher.
Reconnu pour l'auteur d'une telle surpise,
Le moyen d'approcher de vous, ou de Dorise ?

ALCANDRE.

Tu dois aller plus outre, & m'imputer encor
L'attentat sur mon fils, comme sur Rosidor :
Car je ne touche point à Dorise outragée,
Chacun en te voyant, la voit assez vengée,
Et coupable elle-même, elle a bien mérité
L'affront qu'elle a reçu de ta témérité.

PYMANTE.

Un crime attire l'autre, & de peur d'un supplice,
On tâche, en étouffant ce qu'on en voit d'indice,
De paroître innocent à force de forfaits.
Je ne suis criminel sinon manque d'effets,
Et sans l'âpre rigueur du sort qui me tourmente
Vous pleureriez le prince, & souffririez Pymante.
Mais que tardez-vous plus ? J'ai tout dit, punissez.

ALCANDRE.

Est-ce là le regret de tes crimes passés ?
Otez-le moi d'ici, je ne puis voir sans honte
Que de tant de forfaits il tient si peu de compte.
Dites à mon conseil, que pour le châtiment,
J'en laisse à ses avis le libre jugement,
Mais qu'après son arrêt je saurai reconnoître
L'amour que vers son prince il aura fait paroître.

SCENE VI.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, DORISE.

ALCANDRE *à Dorise.*

Vien-ça toi maintenant, monstre de cruauté,
Qui veux joindre le meurtre à la déloyauté,
Détestable Alecton, que la reine déçûe
Avoit naguere au rang de ses filles reçûe.
Quel barbare, ou plûtôt quelle peste d'enfer
Se rendit ton complice, & te donna ce fer?

DORISE.

L'autre jour dans ces bois trouvé par aventure,
Sire, il donna sujet à toute l'imposture.
Mille jaloux serpens qui me rongeoient le sein,
Sur cette occasion formerent mon dessein,
Je le cachai dès-lors.

FLORIDAN.

Il est tout manifeste
Que ce fer n'est enfin qu'un misérable reste
Du malheureux duel où le triste Arimant
Laissa son corps sans ame, & Daphné sans amant.
Mais quant à son forfait, un ver de jalousie
Jette souvent notre ame en telle frénésie,
Que la raison qu'aveugle un plein emportement
Laisse notre conduite à son déréglement;
Lors tout ce qu'il produit mérite qu'on l'excuse.

ALCANDRE.

De si foibles raisons mon esprit ne s'abuse.

FLORIDAN.

Seigneur, quoi qu'il en soit, un fils qu'elle vous rend
Sous votre bon plaisir sa défense entreprend,

Innocente, ou coupable, elle assura ma vie.

ALCANDRE.

Ma justice en ce cas la donne à ton envie,
Ta priére obtient même avant que demander
Ce qu'aucune raison ne pouvoit t'accorder.
Le pardon t'est acquis, releve-toi, Dorise,
Et va dire par tout, en liberté remise,
Que le prince aujourd'hui te préserve à la fois
Des fureurs de Pymante, & des rigueurs des loix.

DORISE.

Après une bonté, tellement excessive,
Puisque votre clémence ordonne que je vive,
Permettez désormais, Sire, que mes desseins
Prennent des mouvemens plus réglés & plus sains.
Souffrez que pour pleurer mes actions brutales
Je fasse ma retraite avecque les vestales,
Et qu'une criminelle indigne d'être au jour
Se puisse renfermer en leur sacré séjour.

FLORIDAN.

Te bannir de la cour après m'être obligée,
Ce seroit trop montrer ma faveur négligée.

DORISE.

N'arrêtez point au monde un objet odieux,
De qui chacun d'horreur détourneroit les yeux.

FLORIDAN.

Fusses-tu mille fois encor plus méprisable,
Ma faveur te va rendre assez considérable
Pour t'acquérir ici mille inclinations.
Outre l'attrait puissant de tes perfections,
Mon respect à l'amour tout le monde convie
Vers celle à qui je dois, & qui me doit la vie.
Fai-le voir, cher Clitandre, & tourne ton desir
Du côté que ton prince a voulu te choisir,
Réunis mes faveurs t'unissant à Dorise.

CLITANDRE.

Mais par cette union mon esprit se divise,
Puisqu'il faut que je donne aux devoirs d'un époux
La moitié des pensers qui ne sont dûs qu'à vous.

FLORIDAN.

Ce partage m'oblige, & je tiens tes pensées
Vers un si beau sujet d'autant mieux adressées,
Que je lui veux céder ce qui m'en appartient.

ALCANDRE.

Taisez-vous, j'apperçois notre blessé qui vient.

SCENE DERNIERE.

ALCANDRE, FLORIDAN, CLITANDRE, ROSIDOR, CALISTE, DORISE.

ALCANDRE *à Rosidor.*

Au comble de tes vœux, sur de ton mariage,
N'es-tu point satisfait? Que veux-tu davantage?

ROSIDOR.

L'apprendre de vous, Sire, & pour remercimens
Nous offrir l'un & l'autre à vos commandemens.

ALCANDRE.

Si mon commandement peut sur toi quelque chose,
Et si ma volonté de la tienne dispose,
Embrasse un cavalier indigne des liens
Où l'a mis aujourd'hui la trahison des siens.
Le prince heureusement l'a sauvé du supplice;
Et ces deux que *ton bras dérobe à ma justice*,
Corrompus *par Pymante, avoient juré ta mort:*
Le suborneur *depuis n'a pas eu meilleur sort;*
Et ce traitre à *présent tombé sous ma puissance*,
Clitandre fait trop voir quelle est son innocence.

ROSIDOR.

Sire, vous le savez, le cœur me l'avoit dit;
Et si peu que j'avois envers vous de crédit,
Je l'employai dès lors contre votre colere.

(*à Clitandre.*)

En moi dorénavant faites état d'un frere.

CLITANDRE *à Rosidor.*

En moi d'un serviteur dont l'amour éperdu
Ne vous conteste plus un prix qui vous est dû.

DORISE *à Caliste.*

Si le pardon du roi me peut donner le vôtre,
Si mon crime....

CALISTE.

Ah! Ma sœur, tu me prens pour une autre;
Si tu crois que je puisse encor m'en souvenir.

ALCANDRE.

Tu ne veux plus songer qu'à ce jour à venir,
Où Rosidor guéri termine un hyménée.
Clitandre, en attendant cette heureuse journée,
Tâchera d'allumer en son ame des feux
Pour celle que mon fils desire, & que je veux,
A qui, pour réparer sa faute criminelle,
~~Je~~ défens ~~désormais de~~ se montrer cruelle;
Et nous verrons alors cueillir en même jour
A deux couples d'amans les fruits de leur amour.

FIN.

EXAMEN DE CLITANDRE.

UN voyage que je fis à Paris pour voir le ſuccès de Mélite, m'apprit qu'elle n'étoit pas dans les vingt-quatre heures. C'étoit l'unique régle que l'on connut en ce temps-là. J'entendis que ceux du métier la blâmoient de peu d'effets, & de ce que le ſtyle en étoit trop familier. Pour la juſtifier contre cette cenſure par une eſpéce de bravade, & montrer que ce genre de piéces avoit les vraies beautés de théatre, j'entrepris d'en faire une réguliére, c'eſt-à-dire dans ces vingt-quatre heures, pleine d'incidens, & d'un ſtyle plus élevé, mais qui ne vaudroit rien du tout, en quoi je réuſſis parfaitement. Le ſtyle en eſt véritablement plus fort que celui de l'autre, mais c'eſt tout ce qu'on y peut trouver de ſupportable. Il eſt mêlé de pointes, comme dans cette premiere, mais ce n'étoit pas alors un ſi grand vice dans le choix des penſées, que la ſcéne en dût être entiérement purgée. Pour la conſtitution, elle eſt ſi déſordonnée, que vous avez de la peine à deviner qui ſont les premiers acteurs. Roſidor & Caliſte ſont ceux qui le paroiſſent le plus par l'avantage de leur caractére & de leur amour mutuel; mais leur action finit dès le premier acte avec leur péril; & ce qu'ils diſent au troiſiéme & au cinquiéme ne fait que montrer leurs viſages, attendant que les autres achevent. Pymante & Doriſe y ont le plus grand emploi, mais ce ne ſont que deux criminels qui cherchent à éviter la punition de leurs crimes, & dont même le premier en attente de plus grands, pour mettre à couvert les autres. Clitandre, autour de qui ſemble tourner le nœud de la piéce, puiſque

les premiéres actions vont à le faire coupable, & les derniéres à le juſtifier, n'en peut être qu'un héros bien ennuyeux, qui n'eſt introduit que pour déclamer en priſon, & ne parle pas même à cette maîtreſſe, dont les dédains ſervent de couleur à le faire paſſer pour criminel. Tout le cinquiéme acte languit comme celui de Mélite après la concluſion des épiſodes, & n'a rien de ſurprenant, puiſque dès le quatriéme on devine tout ce qui doit y arriver, hormis le mariage de Clitandre avec Doriſe, qui eſt encore plus étrange que celui d'Eraſte, & dont on n'a garde de ſe défier.

Le roi & le prince ſon fils y paroiſſent dans un emploi fort au-deſſous de leur dignité. L'un n'y eſt que comme juge, & l'autre comme confident de ſon favori. Ce défaut n'a pas accoutumé de paſſer pour défaut; auſſi n'eſt-ce qu'un ſentiment particulier dont je me fais une régle qui peut-être ne ſemblera pas déraiſonnable, bien que nouvelle.

Pour m'expliquer, je dis qu'un roi, un héritier de la couronne, un gouverneur de province, & généralement un homme d'autorité peut paroître ſur le théatre en trois façons: comme roi, comme homme & comme juge; quelquefois avec deux de ces qualités, quelquefois avec toutes les trois enſemble. Il paroît comme roi ſeulement, quand il n'a intérêt qu'à la conſervation de ſon trône, ou de ſa vie qu'on attaque pour changer l'état, ſans avoir l'eſprit agité d'aucune paſſion particuliére; & c'eſt ainſi qu'Auguſte agit dans Cinna, & Phocas dans Héraclius. Il paroît comme homme ſeulement, quand il n'a que l'intérêt d'une paſſion à ſuivre ou à vaincre, ſans aucun péril pour ſon état; & tel eſt Grimoald dans les trois premiers actes de Pertharite, & les deux reines dans Dom Sanche. Il ne paroît enfin que comme juge, quand il eſt introduit ſans aucun intérêt pour ſon état, ni pour ſa perſonne, ni pour ſes affections, mais ſeulement pour régler celui des autres, comme dans ce poëme & dans le Cid, & on ne peut pas déſavouer qu'en cette derniére poſture il

remplit assez mal la dignité d'un si grand titre, n'ayant aucune part en l'action que celle qu'il y veut prendre pour d'autres, & demeurant bien éloigné de l'éclat des deux autres maniéres. Aussi l'on ne le donne jamais à représenter aux meilleurs acteurs, mais il faut qu'il se contente de passer par la bouche de ceux du second ou du troisiéme ordre. Il peut paroître comme roi & comme homme tout à la fois, quand il a un grand intérêt d'état, & une forte passion tout ensemble à soutenir, comme Antiochus dans Rodogune, & Nicomède dans la tragédie qui porte son nom; & c'est, à mon avis, la plus digne maniére, & la plus avantageuse de mettre sur la scéne des gens de cette condition, parce qu'ils attirent alors toute l'action à eux, & ne manquent jamais d'être représentés par les premiers acteurs. Il ne me vient point d'exemple en la mémoire où un roi paroisse comme homme & comme juge, avec un intérêt de passion pour lui, & un soin de régler ceux des autres, sans aucun péril pour son état; mais pour voir les trois maniéres ensemble, on les peut aucunement remarquer dans les deux gouverneurs d'Arménie & de Syrie que j'ai introduits, l'un dans Polyeucte & l'autre dans Théodore. Je dis aucunement, parce que la tendresse que l'un a pour son gendre, & l'autre pour son fils, qui est ce qui les fait paroître comme hommes, agit si foiblement qu'elle semble étouffée sous le soin qu'a l'un & l'autre de conserver sa dignité, dont ils font tous deux leur capital, & qu'ainsi on peut dire en rigueur, qu'ils ne paroissent que comme gouverneurs qui craignent de se perdre, & comme juges qui par cette crainte dominante, condamnent, ou plûtôt s'immolent ce qu'ils voudroient conserver.

Les monologues sont trop longs & trop fréquens en cette piéce; c'étoit une beauté en ce temps-là, les comédiens les souhaitoient, & croyoient y paroître avec plus d'avantage. La mode a si bien changé, que la plûpart de mes derniers ouvrages n'en ont aucun, & vous n'en trouverez point dans Pompée, La Suite du

Menteur, Théodore & Pertharite, ni dans Héraclius, Andromède, Oedipe & la Toison d'Or, à la réserve des stances.

Pour le lieu, il a encore plus d'étendue, ou, si vous voulez souffrir ce mot, plus de libertinage ici que dans Mélite; il comprend un château d'un roi avec une forêt voisine, comme pourroit être celui de saint Germain, & est bien éloigné de l'exactitude que les séveres critiques y demandent.

LA VEUVE,

OU

LE TRAÎTRE TRAHI,

COMÉDIE.

A MADAME
DE LA
MAISON-FORT.

MADAME,

Le bon accueil qu'autrefois cette veuve a reçû de vous, l'oblige à vous en remercier, & l'enhardit à vous demander la faveur de votre protection. Etant exposée aux coups de l'envie

& de la médisance, elle n'en put trouver de plus assurée que celle d'une personne sur qui ces deux monstres n'ont jamais eu de prise. Elle espére que vous ne la méconnoîtrez pas, pour être dépouillée de tous autres ornemens que les siens; & que vous la traiterez aussi-bien qu'alors que la grace de la représentation la mettoit en son jour. Pourvû qu'elle vous puisse divertir encore une heure, elle est trop contente, & se bannira sans regret du théatre pour avoir une place dans votre cabinet. Elle est honteuse de vous ressembler si peu, & a de grands sujets d'appréhender qu'on ne l'accuse de peu de jugement de se présenter devant vous, dont les perfections la feront paroître d'autant plus imparfaite; mais, quand elle considere qu'elles sont en un si haut point, qu'on n'en peut avoir de légeres teintures sans des priviléges tous particuliers du ciel, elle se rassure entiérement, & n'ose plus craindre qu'il se rencontre des esprits assez injustes pour lui imputer à défaut le manque des choses qui sont au-dessus des forces de la nature: En effet, MADAME, *quelque difficulté que vous fassiez de croire aux miracles, il faut que vous en reconnoissiez en vous-même, ou que vous ne vous connoissiez pas, puisqu'il est tout vrai que des vertus & des qualités si peu communes que les vôtres ne sauroient avoir d'autre nom. Ce n'est pas mon dessein d'en faire ici les éloges, outre qu'il seroit superflu de particulariser ce que tout le monde sait, la bassesse de mon discours*

profaneroit des choses si relevées. Ma plume est trop foible pour entreprendre de voler si haut, c'est assez pour elle de vous rendre mes devoirs, & de vous protester avec plus de vérité que d'éloquence, que je serai toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

CORNEILLE.

AU LECTEUR.

SI tu n'es pas homme à te contenter de la naïveté du ſtyle & de la ſubtilité de l'intrigue, je ne t'invite point à la lecture de cette piéce, ſon ornement n'eſt pas dans l'éclat des vers. C'eſt une belle choſe que de les faire puiſſans & majeſtueux, cette pompe ravit d'ordinaire les eſprits, & pour le moins les éblouit, mais il faut que les ſujets en faſſent naître les occaſions, autrement c'eſt en faire parade mal-à-propos, & pour gagner le nom de poëte perdre celui de judicieux. La comédie n'eſt qu'un portrait de nos actions & de nos diſcours, & la perfection des portraits conſiſte en la reſſemblance. Sur cette maxime je tâche de ne mettre en la bouche de mes acteurs, que ce que diroient vrai-ſemblablement en leur place ceux qu'ils repréſentent, & de les faire diſcourir en honnêtes gens, & non pas en auteurs. Ce n'eſt qu'aux ouvrages où le poëte parle, qu'il faut parler en poëte; Plaute n'a pas écrit comme Virgile, & ne laiſſe pas d'avoir bien écrit. Ici donc tu ne trouveras en beaucoup d'endroits qu'une proſe rimée, peu de ſcénes toutefois ſans quelque raiſonnement aſſez véritable, & par tout une conduite aſſez induſtrieuſe. Tu y reconnoîtras trois ſortes d'amours auſſi extraordinaires au théatre, qu'ordinaires dans le monde; celle de Philiſte & Clarice, d'Alcidon & Doris, & celle de la même Doris avec Florange qui ne paroît point. Le plus beau de leurs entretiens eſt en équivoques, & en propoſitions dont ils te laiſſent les conſéquences à tirer; ſi tu en pénétres bien le ſens, l'artifice ne t'en déplaira point. Pour l'ordre de la piéce, je ne l'ai mis ni dans la ſévérité des régles, ni dans la liberté qui n'eſt que trop ordinaire ſur le théatre françois: l'une eſt trop rarement capable de beaux effets, & on les trouve à trop bon marché dans l'autre qui comprend quelquefois tout un

siécle pour la durée de son action, & toute la terre habitable pour le lieu de sa scéne. Cela sent un peu trop son abandon, messéant à toute sorte de poëme, & particuliérement aux dramatiques qui ont toujours été les plus réguliers. J'ai donc cherché quelque milieu pour la régle du temps, & me suis persuadé que la comédie étant disposée en cinq actes, cinq jours consécutifs n'y seroient point mal employés. Ce n'est pas que je méprise l'antiquité, mais, comme on épouse mal aisément des beautés si vieilles, j'ai crû lui rendre assez de respect de lui partager mes ouvrages, & de six piéces de théatre qui me sont échappées, en ayant réduit trois dans la contrainte qu'elle nous a prescrite, je n'ai point fait de conscience d'allonger un peu les vingt-quatre heures aux trois autres. Pour l'unité de lieu & d'action, ce sont deux régles que j'observe inviolablement, mais j'interpréte la derniére à ma mode, & la premiére, tantôt je la resserre à la seule grandeur du théatre, & tantôt je l'étens jusqu'à toute une ville, comme en cette piéce. Je l'ai poussée dans *le Clitandre* jusques aux lieux où l'on peut aller dans les vingt-quatre heures; mais bien que j'en pûsse trouver de bons garans, & de grands exemples dans les vieux & nouveaux siécles, j'estime qu'il n'est que meilleur de se passer de leur imitation en ce point. Quelque jour je m'expliquerai davantage sur ces matiéres, mais il faut attendre l'occasion d'un plus grand volume, cette préface n'est déja que trop longue pour une comédie.

ACTEURS.

PHILISTE, amant de Clarice.

ALCIDON, ami de Philiſte, & amant de Doris.

CÉLIDAN, ami d'Alcidon, & amoureux de Doris.

CLARICE, veuve d'Alcandre, & maîtreſſe de Philiſte.

CHRYSANTE, mere de Doris.

DORIS, ſœur de Philiſte.

LA NOURRICE de Clarice.

GÉRON, agent de Florange, amoureux de Doris, qui ne paroît point.

LYCAS, domeſtique de Philiſte.

POLYMAS, DORASTE, LISTOR, } domeſtiques de Clarice.

La ſcène eſt à Paris.

LA VEUVE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, ALCIDON.

ALCIDON.

J'En demeure d'accord, chacun a sa méthode,
Mais la tienne pour moi seroit fort incommode;
Mon cœur ne pourroit pas conserver tant de feu,
S'il falloit que ma bouche en témoignât si peu.
Depuis près de deux ans tu brûles pour Clarice,
Et plus ton amour croît, moins elle en a d'indice;
Il semble qu'à languir tes desirs sont contens,
Et que tu n'as pour but que de perdre ton temps.
Quel fruit espéres-tu de ta persévérance
A la traiter toujours avec indifférence?

Auprès d'elle assidu, sans lui parler d'amour,
Veux-tu qu'elle commence à te faire la cour?

PHILISTE.

Non; mais, à dire vrai, je veux qu'elle devine.

ALCIDON.

Ton espoir qui te flatte en vain se l'imagine;
Clarice avec raison prend pour stupidité
Ce ridicule effet de ta timidité.

PHILISTE.

Peut-être. Mais enfin, vois-tu qu'elle me suie,
Qu'indifférent qu'il est mon entretien l'ennuie,
Que je lui sois à charge, & lorsque je la voi
Qu'elle use d'artifice à s'échapper de moi?
Sans te mettre en souci quelle en sera la suite,
Apprens comme l'amour doit régler sa conduite.
Aussi-tôt qu'une dame a charmé nos esprits,
Offrir notre service au hazard d'un mépris,
Et nous abandonnant à nos brusques saillies,
Au lieu de notre ardeur lui montrer nos folies,
Nous attirer sur l'heure un dédain éclatant,
Il n'est si maladroit qui n'en fit bien autant.
Il faut s'en faire aimer avant qu'on se déclare,
Notre soumission à l'orgueil la prépare;
Lui dire incontinent son pouvoir souverain,
C'est mettre à sa rigueur les armes à la main.
Usons pour être aimés d'un meilleur artifice,
Et, sans lui rien offrir, rendons-lui du service,
Réglons sur son humeur toutes nos actions,
Réglons tous nos desseins sur ses intentions,
Tant que par la douceur d'une longue hantise
Comme insensiblement elle se trouve prise.
C'est par là que l'on séme aux dames des appas,
Qu'elles n'évitent point, ne les prévoyant pas;
Leur haine envers l'amour pourroit être un prodige,
Que le seul nom les choque, & l'effet les oblige.

ALCIDON.

Suive, qui le voudra, ce procédé nouveau,
Mon feu me déplairoit caché sous ce rideau.

Ne parler point d'amour ! Pour moi je me défie
Des fantaſques raiſons de ta philoſophie.
Ce n'eſt pas là mon jeu. Le joli paſſetemps,
D'être auprès d'une dame, & cauſer du beau temps,
Lui jurer que Paris eſt toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau-d'ange,
Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la comédie on dit d'aſſez bons vers,
Qu'Aglante avec Philis dans un mois ſe marie !
Change, pauvre abuſé, change de batterie,
Conte ce qui te méne, & ne t'amuſe pas
A perdre innocemment tes diſcours & tes pas.

PHILISTE.

Je les aurois perdus auprès de ma maîtreſſe,
Si je n'euſſe employé que la commune adreſſe,
Puiſqu'inégal de bien & de condition
Je ne pouvois prétendre à ſon affection.

ALCIDON.

Mais ſi tu ne les perds, je le tiens à miracle,
Puiſqu'ainſi ton amour rencontre un double obſtacle,
Et que ton froid ſilence & l'inégalité
S'oppoſent tout enſemble à ta témérité.

PHILISTE.

Croi que de la façon dont j'ai ſû me conduire
Mon ſilence n'eſt pas en état de me nuire :
Mille petits devoirs ont tant parlé pour moi,
Qu'il ne m'eſt plus permis de douter de ſa foi.
Mes ſoupirs & les ſiens font un ſecret langage
Par où ſon cœur au mien à tous momens s'engage ;
Des coups d'œil languiſſans, des ſoûris ajuſtés,
Des panchemens de tête à demi concertés,
Et mille autres douceurs aux ſeuls amans connues,
Nous font voir chaque jour nos ames toutes nues ;
Nous ſont de bons garans d'un feu qui chaque jour...

ALCIDON.

Tout cela cependant ſans lui parler d'amour ?

PHILISTE.

Sans lui parler d'amour.

ALCIDON.

J'estime ta science;
Mais j'aurois à l'épreuve un peu d'impatience.

PHILISTE.

Le ciel qui nous choisit lui-même des partis,
A tes feux & les miens prudemment assortis;
Et comme à ces longueurs t'ayant fait indocile,
Il te donne en ma sœur un naturel facile,
Ainsi pour cette veuve il a sû m'emflammer
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON.

Mais il faut lui parler de l'ardeur qui t'engage.

PHILISTE.

C'est ce qu'en ma faveur sa nourrice ménage;
Cette vieille subtile a mille inventions
Pour m'avancer au but de mes intentions,
Elle m'avertira du temps que je dois prendre;
Le reste une autre fois se pourra mieux apprendre.
Adieu.

ALCIDON.

La confidence avec un bon ami,
Jamais, sans l'offenser, ne s'exerce à demi.

PHILISTE.

Un intérêt d'amour me prescrit ces limites,
Ma maîtresse m'attend pour faire des visites,
Où je lui promis hier de lui prêter la main.

ALCIDON.

Adieu donc, cher Philiste.

PHILISTE.

Adieu, jusqu'à demain.

SCENE II.

ALCIDON *seul.*

VIt-on jamais amant de pareille imprudence
Faire avec son rival entiére confidence ?
Simple, apprens que ta sœur n'aura jamais de quoi
Asservir sous ses loix des gens faits comme moi,
Qu'Alcidon feint pour elle, & brûle pour Clarice.
Ton agente est à moi.

SCENE III.

ALCIDON, LA NOURRICE.

ALCIDON.

N'Est-il pas vrai, nourrice ?

LA NOURRICE.

Tu peux bien jurer.

ALCIDON.

Et notre ami rival ?

LA NOURRICE.

Si jamais on m'en croit, son affaire ira mal.

ALCIDON.

Tu lui promets pourtant....

LA NOURRICE.

C'est par où je l'amuse,
Tant que tes bons succès lui découvrent ma ruse.

ALCIDON.

Je viens de le quitter.

LA NOURRICE.

Hé bien, que t'a-t-il dit ?

ALCIDON.

Que tu veux employer pour lui tout ton crédit,
Et que rendant toujours quelque petit service,
Il s'est fait une entrée en l'ame de Clarice.

LA NOURRICE.

Moindre qu'il ne présume. Et toi ?

ALCIDON.

Je l'ai poussé
A s'enhardir un peu plus que par le passé,
Et découvrir son mal à celle qui le cause.

LA NOURRICE.

Pourquoi ?

ALCIDON.

Pour deux raisons. L'une, qu'il me propose
Ce qu'il a dans le cœur beaucoup plus librement :
L'autre, que ta maîtresse après ce compliment
Le chassera peut-être ainsi qu'un téméraire.

LA NOURRICE.

Ne l'enhardi pas tant, j'aurois peur au contraire
Que malgré tes raisons quelque mal ne t'en prît ;
Car enfin ce rival est bien dans son esprit ;
Mais non pas tellement, qu'avant que le mois passe
Notre adresse sous main ne le mette en disgrace.

ALCIDON.

Et lors ?

LA NOURRICE.

Je te répons de ce que tu chéris.
Cependant continue à caresser Doris,
Que son frere ébloui par cette accorte feinte
De nos prétentions n'ait ni soupçon, ni crainte.

ALCIDON.

A m'en ouïr conter, l'amour de Celadon
N'eut jamais rien d'égal à celui d'Alcidon.

Tu rirois trop de voir comme je la cajole.

LA NOURRICE.

Et la dupe qu'elle est croit tout sur ta parole?

ALCIDON.

Cette jeune étourdie est si folle de moi,
Qu'elle prend chaque mot pour article de foi;
Et son frere, pipé du fard de mon langage,
Qui croit que je soupire après son mariage,
Pensant bien m'obliger m'en parle tous les jours;
Mais, quand il en vient là, je sai bien mes détours.
Tantôt, vû l'amitié qui tous deux nous assemble,
J'attendrai son hymen pour être heureux ensemble,
Tantôt il faut du temps pour le consentement
D'un oncle dont j'espére un haut avancement,
Tantôt je sai trouver quelqu'autre bagatelle.

LA NOURRICE.

Séparons-nous, dé peur qu'il entrât en cervelle
S'il avoit découvert un si long entretien.
Joue aussi-bien ton jeu que je jouerai le mien.

ALCIDON.

Nourrice, ce n'est pas ainsi qu'on se sépare.

LA NOURRICE.

Monsieur, vous me jugez d'un naturel avare.

ALCIDON.

Tu veilleras pour moi d'un soin plus diligent.

LA NOURRICE.

Ce sera donc pour vous, plus que pour votre argent.

SCENE IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

C'Eſt trop déſavouer une ſi belle flamme,
Qui n'a rien de honteux, rien de ſujet au blâme ;
Confeſſe-le, ma fille, Alcidon a ton cœur,
Ses rares qualités l'en ont rendu vainqueur,
Ne vous entr'appeler que *mon ame & ma vie*,
C'eſt montrer que tous deux vous n'avez qu'une en-
vie,
Et que d'un même trait vos eſprits ſont bleſſés.

DORIS.

Madame, il n'en va pas ainſi que vous penſez.
Mon frere aime Alcidon, & ſa priere expreſſe
M'oblige à lui répondre en termes de maîtreſſe ;
Je me fais, comme lui, ſouvent toute de feux,
Mais mon cœur ſe conſerve au point où je le veux,
Toujours libre, & qui garde une amitié ſincere
A celui que voudra me preſcrire une mere.

CHRYSANTE.

Oui, pourvû qu'Alcidon te ſoit ainſi preſcrit.

DORIS.

Madame, pûſſiez-vous lire dans mon eſprit,
Vous verriez juſqu'où va ma pure obéiſſance.

CHRYSANTE.

Ne crains pas que je veuille uſer de ma puiſſance ;
Je croirois en produire un trop cruel effet,
Si je te ſéparois d'un amant ſi parfait.

DORIS.

Vous le connoiſſez mal, ſon ame a deux viſages,
Et ce diſſimulé n'eſt qu'un conteur à gages.

Il a beau m'accabler de proteſtations,
Je démêle aiſément toutes ſes fictions,
Il ne me prête rien que je ne lui renvoie;
Nous nous entrepayons d'une même monnoie,
Et malgré nos diſcours, mon vertueux deſir
Attend toujours celui que vous voudrez choiſir;
Votre vouloir du mien abſolument diſpoſe.

CHRYSANTE.

L'épreuve en ſera foi, mais parlons d'autre choſe.
Nous vîmes hier au bal entr'autres nouveautés
Tout plein d'honnêtes gens careſſer les beautés.

DORIS.

Oui, Madame, Alindor en vouloit à Célie,
Lyſandre à Célidée, Oronte à Roſélie.

CHRYSANTE.

Et nommant celle-ci tu caches finement
Qu'un certain t'entretint aſſez paiſiblement.

DORIS.

Ce viſage inconnu qu'on appelloit Florange?

CHRYSANTE.

Lui-même.

DORIS.

Ah Dieu! Que c'eſt un cajoleur étrange!
Ce fut paiſiblement de vrai qu'il m'entretint,
Soit que quelque raiſon en ſecret le retint,
Soit que ſon bel eſprit me jugeât incapable
De lui pouvoir fournir un entretien ſortable,
Il m'épargna ſi bien, que ſes plus longs propos
A peine en plus d'une heure étoient de quatre mots:
Il me mena danſer deux fois ſans me rien dire.

CHRYSANTE.

Mais enſuite?

DORIS.

Le reſte eſt digne qu'on l'admire.
Mon baladin muet ſe retranche en un coin,
Pour faire mieux jouer la prunelle de loin:
Après m'avoir de là long-temps conſidérée,
Après m'avoir des yeux mille fois meſurée,

Il m'aborde en tremblant avec ce compliment,
Vous m'attirez à vous ainsi que fait l'aimant.
Il pensoit m'avoir dit le meilleur mot du monde.
Entendant ce haut style aussi-tôt je seconde,
Et répons brusquement sans beaucoup m'émouvoir,
Vous êtes donc de fer, à ce que je puis voir.
Ce grand mot étouffa tout ce qu'il vouloit dire;
Et, pour toute replique, il se mit à sourire.
Depuis il s'avisa de me serrer les doigts,
Et retrouvant un peu l'usage de la voix,
Il prit un de mes gants. *La Mode en est nouvelle*,
Me dit-il, *& jamais je n'en vis de si belle,*
Vous portez sur la gorge un mouchoir fort quarré,
Votre évantail me plaît d'être ainsi bigarré,
L'amour, je vous assure, est une belle chose,
Vraiment vous aimez fort cette couleur de rose,
La ville est en hiver toute autre que les champs,
Les charges à présent n'ont que trop de marchands,
On n'en peut approcher.

CHRYSANTE.

Mais enfin que t'en semble?

DORIS.

Je n'ai jamais connu d'homme qui lui ressemble,
Ni qui mêle en discours tant de diversités.

CHRYSANTE.

Il est nouveau venu des universités,
Mais après tout fort riche, & que la mort d'un pere,
Sans deux successions que de plus il espére,
Comble de tant de biens, qu'il n'est fille aujourd'hui
Qui ne lui rie au néz, & n'ait dessein sur lui.

DORIS.

Aussi me contez-vous de beaux traits de visage.

CHRYSANTE.

Hé bien, avec ces traits est-il à ton usage?

DORIS.

Je douterois plûtôt si je serois au sien.

CHRYSANTE.

Je sai qu'assurément il te veut force bien;

Mais il te le faudroit en fille plus accorte
Recevoir déformais un peu d'une autre forte.

DORIS.

Commandez feulement, Madame, & mon devoir
Ne négligera rien qui foit en mon pouvoir.

CHRYSANTE.

Ma fille, te voilà telle que je fouhaite.
Pour ne te rien celer, c'eft chofe qui vaut faite;
Géron, qui depuis peu fait ici tant de tours,
Au défû d'un chacun a traité ces amours,
Et puifqu'à mes defirs je te voi réfolue,
Je veux qu'avant deux jours l'affaire foit conclue.
Au regard d'Alcidon tu dois continuer,
Et de ton beau femblant ne rien diminuer;
Il faut jouer au fin contre un efprit fi double.

DORIS.

Mon frere en fa faveur vous donnera du trouble.

CHRYSANTE.

Il n'eft pas fi mauvais que l'on n'en vienne à bout.

DORIS.

Madame, avifez-y, je vous remets le tout.

CHRYSANTE.

Rentre, voici Géron de qui la conférence
Doit rompre, ou nous donner une entiére affurance.

SCENE V.

CHRYSANTE, GE'RON.

CHRYSANTE.

ILs fe font vûs enfin.

GÉRON.

Je l'avois déja fû,
Madame, & les effets ne m'en ont point déçû,

Du moins quant à Florange.

CHRYSANTE.

Hé bien ? Mais qu'eſt-ce encore ?

Que dit-il de ma fille ?

GÉRON.

Ah, Madame, il l'adore !

Il n'a point encor vû de miracles pareils,
Ses yeux à ſon avis ſont autant de ſoleils,
L'enflure de ſon ſein un double petit monde ;
C'eſt le ſeul ornement de la machine ronde,
L'amour à ſes regards allume ſon flambeau,
Et ſouvent, pour la voir, il ôte ſon bandeau,
Diane n'eût jamais une ſi belle taille,
Auprès d'elle Vénus ne ſeroit rien qui vaille,
Ce ne ſont rien que lys & roſes que ſon teint,
Enfin de ſes beautés il eſt ſi fort atteint....

CHRYSANTE.

Atteint ! Ah, mon ami, tant de badinerie
Ne témoigne que trop qu'il en fait raillerie.

GÉRON.

Madame, je vous jure, il péche innocemment,
Et s'il ſavoit mieux dire, il diroit autrement,
C'eſt un homme tout neuf, que voulez-vous qu'il faſſe ?
Il dit ce qu'il a lû. Daignez juger, de grace,
Plus favorablement de ſon intention,
Et pour mieux vous montrer où va ſa paſſion,
Vous ſavez les deux points, mais auſſi, je vous prie,
Vous ne lui direz pas cette ſupercherie.

CHRYSANTE.

Non, non.

GÉRON.

Vous ſavez donc les deux difficultés
Qui juſqu'à maintenant vous tiennent arrêtés ?

CHRYSANTE.

Il veut ſon avantage, & nous cherchons le nôtre.

GÉRON.

Va, Géron, m'a-t-il dit, & pour l'une & pour l'autre,

Si par dextérité tu n'en peux rien tirer,
Accorde tout plûtôt que de plus différer,
Doris est à mes yeux de tant d'attraits pourvûe,
Qu'il faut bien qu'il m'en coûte un peu pour l'avoir vûe.

Mais qu'en dit votre fille ?

CHRYSANTE.

Ainsi que je voulois ;
Elle se montre prête à recevoir mes loix ;
Non qu'elle en fasse état plus que de bonne sorte ;
Il suffit qu'elle voit ce que le bien apporte,
Et qu'elle s'accommode aux solides raisons
Qui forment à présent les meilleures maisons.

GÉRON.

A ce compte c'est fait. Quand vous plaît-il qu'il vienne
Dégager ma parole, & vous donner la sienne ?

CHRYSANTE

Deux jours me suffiront ménagés dextrement,
Pour disposer mon fils à son contentement.
Durant ce peu de temps, si son ardeur le presse,
Il peut hors du logis rencontrer sa maîtresse,
Assez d'occasions s'offrent aux amoureux.

GÉRON.

Madame, que d'un mot je vais le rendre heureux !

SCENE VI.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

LE bonheur aujourd'hui conduisoit vos visites ;
Et sembloit rendre hommage à vos rares mérites ;
Vous avez rencontré tout ce que vous cherchiez.

CLARICE.

Oui, mais n'estimez pas qu'ainsi vous m'empêchiez

De vous dire, à présent que nous faisons retraite,
Combien de chez Daphnis je sors mal satisfaite.

PHILISTE.

Madame, toutefois elle a fait son pouvoir,
Du moins en apparence, à vous bien recevoir.

CLARICE.

Ne pensez pas aussi que je me plaigne d'elle.

PHILISTE.

Sa compagnie étoit, ce me semble, assez belle.

CLARICE.

Que trop belle à mon goût, & que je pense, au tien.
Deux filles possédoient seules ton entretien,
Et leur orgueil enflé par cette préférence
De ce qu'elles valoient tiroit pleine assurance.

PHILISTE.

Ce reproche obligeant me laisse tout surpris.
Avec tant de beautés, & tant de bons esprits
Je ne valus jamais qu'on me trouvât à dire.

CLARICE.

Avec ces bons esprits je n'étois qu'en martyre,
Leur discours m'assassine, & n'a qu'un certain jeu;
Qui m'étourdit beaucoup, & qui me plaît fort peu.

PHILISTE.

Celui que nous tenions me plaisoit à merveille.

CLARICE.

Tes yeux s'y plaisoient bien autant que tes oreilles.

PHILISTE.

Je ne le puis nier, puisqu'en parlant de vous,
Sur les vôtres mes yeux se portoient à tous coups;
Et s'en alloient chercher sur un si beau visage
Mille & mille raisons d'un éternel hommage.

CLARICE.

O la subtile ruse! O l'excellent détour!
Sans doute une des deux te donne de l'amour;
Mais tu le veux cacher.

PHILISTE.

Que dites-vous, Madame?
Un de ces deux objets captiveroit mon ame!

Jugez-en mieux, de grace, & croyez que mon cœur
Choisiroit pour se rendre un plus puissant vainqueur.

CLARICE.

Tu tranches du fâcheux, Belinde & Crysolyte
Manquent donc à ton gré d'attraits & de mérite,
Elles dont les beautés captivent mille amans?

PHILISTE.

Tout autre trouveroit leurs visages charmans,
Et j'en ferois état, si le ciel m'eût fait naître
D'un malheur assez grand pour ne vous pas connoître.
Mais l'honneur de vous voir que vous me permettez
Fait que je n'y remarque aucunes raretés,
Et, plein de votre idée, il ne m'est pas possible,
Ni d'admirer ailleurs, ni d'être ailleurs sensible.

CLARICE.

On ne m'éblouit pas à force de flatter,
Revenons au propos que tu veux éviter,
Je veux savoir des deux laquelle est ta maîtresse.
Ne dissimule plus, Philiste, & me confesse.....

PHILISTE.

Que Crysolyte & l'autre, égales toutes deux,
N'ont rien d'assez puissant pour attirer mes vœux.
Si blessé des regards de quelque beau visage
Mon cœur de sa franchise avoit perdu l'usage.....

CLARICE.

Tu serois assez fin pour bien cacher ton jeu.

PHILISTE.

C'est ce qui ne se peut. L'amour est tout de feu,
Il éclaire en brûlant, & se trahit soi-même.
Un esprit amoureux, absent de ce qu'il aime,
Par sa mauvaise humeur fait trop voir ce qu'il est:
Toujours morne, rêveur, triste, tout lui déplaît.
A tout autre propos qu'à celui de sa flamme,
Le silence à la bouche, & le chagrin en l'ame,
Son œil semble à regret nous donner ses regards,
Et les jette à la fois souvent de toutes parts,
Qu'ainsi sa fonction confuse, ou mal guidée,
Se ramène en soi-même, & ne voit qu'une idée.

Mais auprès de l'objet qui posséde son cœur,
Ses esprits ranimés reprennent leur vigueur,
Gai, complaisant, actif....

CLARICE.

Enfin, que veux-tu dire ?

PHILISTE.

Que par ces actions que je viens de décrire
Vous de qui j'ai l'honneur chaque jour d'approcher,
Jugiez pour quel objet l'amour m'a sû toucher.

CLARICE.

Pour faire un jugement d'une telle importance,
Il faudroit plus de temps. Adieu. La nuit s'avance;
Te verra-t-on demain ?

PHILISTE.

Madame, en doutez-vous ?
Jamais commandemens ne me furent si doux.
Eloigné de vos yeux je n'ai rien qui me plaise;
Tout me devient fâcheux; tout s'oppose à mon aise;
Un chagrin invincible accable tous mes sens.

CLARICE.

Si, comme tu le dis, dans le cœur des absens
C'est l'amour qui fait naître une telle tristesse;
Ce compliment n'est bon qu'auprès d'une maîtresse.

PHILISTE.

Souffrez-le d'un respect, qui produit chaque jour
Pour un sujet si haut les effets de l'amour.

SCENE VII.

CLARICE *seule.*

LAs! Il m'en dit assez, si je l'osois entendre,
Et ses desirs aux miens se font assez comprendre.
Mais pour nous déclarer une si belle ardeur,
L'un est muet de crainte, & l'autre de pudeur.

Que mon rang me déplaît! Que mon trop de fortune,
Au lieu de m'obliger, me choque & m'importune!
Egale à mon Philiste, il m'offriroit ses vœux,
Je m'entendrois nommer le sujet de ses feux,
Et ses discours pourroient forcer ma modestie
A l'assurer bien-tôt de notre sympathie;
Mais le peu de rapport de nos conditions
Ote le nom d'amour à ses soumissions,
Et sous l'injuste loi de cette retenue
Le remède me manque, & mon mal continue;
Il me sert en esclave, & non pas en amant,
Tant mon grade s'oppose à mon contentement.
Ah! Que ne devient-il un peu plus téméraire!
Que ne s'expose-t-il au hazard de me plaire!
Amour, gagne à la fin ce respect ennuyeux,
Et rens-le moins timide, ou l'ôte de mes yeux.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE.

SECRETS tyrans de ma pensée,
Respect, amour, de qui les loix
D'un juste & fâcheux contrepoids
La tiennent toujours balancée;
Que vos mouvemens opposés,
Vos traits l'un par l'autre brisés,
Sont puissans à s'entre-détruire!
Que l'un m'offre d'espoir! Que l'autre a de rigueur!
Et tandis que tous deux tâchent à me séduire,
Que leur combat est rude au milieu de mon cœur!

Moi-même je fais mon supplice
A force de leur obéir;
Mais le moyen de les haïr?
Ils viennent tous deux de Clarice.
Ils m'en entretiennent tous deux,
Et forment ma crainte & mes vœux.
Pour ce bel œil qui les fait naître,
Et de deux flots divers mon esprit agité,
Plein de glace, & d'un feu qui n'oseroit paroître,
Blâme sa retenue & sa témérité.

Mon ame dans cet esclavage
Fait des vœux qu'elle n'ose offrir,
J'aime seulement pour souffrir,
J'ai trop, & trop peu de courage:

Je voi bien que je ſuis aimé,
Et que l'objet qui m'a charmé
Vit en de pareilles contraintes,
Mon ſilence à ſes feux fait tant de trahiſon,
Qu'impertinent captif de mes frivoles craintes,
Pour accroître ſon mal, je fuis ma guériſon.

Elle brûle, & par quelque ſigne
Que ſon cœur s'explique avec moi,
Je doute de ce que je voi,
Parce que je m'en trouve indigne.
Eſpoir, adieu, c'eſt trop flatté,
Ne croi pas que cette beauté
Avouât de ſi baſſes flammes;
Et dans le juſte ſoin qu'elle a de les cacher,
Voi que ſi même ardeur embraſe nos deux ames,
Sa bouche à ſon eſprit n'oſe le reprocher.

Pauvre amant, voi par ſon ſilence
Qu'elle t'en commande un égal,
Et que le récit de ton mal
Te convaincroit d'une inſolence.
Quel fantaſque raiſonnement,
Et qu'au milieu de mon tourment
Je deviens ſubtil à ma peine!
Pourquoi m'imaginer qu'un diſcours amoureux
Par un contraire effet change l'amour en haine,
Et malgré mon bonheur me rende malheureux?

Mais j'apperçois Clarice. O dieux! Si cette belle
Parloit autant de moi que je m'entretiens d'elle!
Du moins ſi ſa nourrice a ſoin de nos amours,
C'eſt de moi qu'à préſent doit être leur diſcours.
Je ne ſai quelle humeur curieuſe m'emporte
A me couler ſans bruit derriere cette porte,
Pour écouter de-là, ſans en être apperçû,
En quoi mon fol eſpoir me peut avoir déçû.

Allons. Souvent l'amour ne veut qu'une bonne heure;
Jamais l'occasion ne s'offrira meilleure,
Et peut-être qu'enfin nous en pourrons tirer
Celle que nous cherchons pour nous mieux déclarer.

SCENE II.

CLARICE, LA NOURRICE.

CLARICE.

Tu me veux détourner d'une seconde flamme,
Dont je ne pense pas qu'autre que toi me blâme.
Etre veuve à mon âge, & toujours déplorer
La perte d'un mari que je puis réparer!
Refuser d'un amant ce doux nom de maîtresse!
N'avoir que des mépris pour les vœux qu'il m'adresse!
Le voir toujours languir sous une dure loi!
Cette vertu, nourrice, est trop haute pour moi.

LA NOURRICE.

Madame, mon avis au vôtre ne résiste
Qu'alors que votre ardeur se porte vers Philiste.
Aimez, aimez quelqu'un; mais comme à l'autre fois,
Qu'un lieu digne de vous arrête votre choix.

CLARICE.

Brise-là ce discours dont mon amour s'irrite,
Philiste n'en voit point qui le passe en mérite.

LA NOURRICE.

Je ne remarque en lui rien que de fort commun,
Sinon que plus qu'un autre il se rend importun.

CLARICE.

Que ton aveuglement en ce point est extrême,
Et que tu connois mal & Philiste, & moi-même,
Si tu crois que l'excès de sa civilité
Passe jamais chez moi pour importunité!

LA

LA NOURRICE.

Ce cajoleur rusé, qui toujours nous assiégè,
A tant fait qu'à la fin vous tombez dans son piége.

CLARICE.

Ce cavalier parfait, de qui je tiens le cœur,
A tant fait que du mien il s'est rendu vainqueur.

LA NOURRICE.

Il aime votre bien, & non votre personne.

CLARICE.

Son vertueux amour l'un & l'autre lui donne.
Ce m'est trop d'heur encor, dans le peu que je vaux;
Qu'un peu de bien que j'ai supplée à mes défauts.

LA NOURRICE.

La mémoire d'Alcandre, & le rang qu'il vous laisse
Voudroient un successeur de plus haute noblesse.

CLARICE.

S'il précéda Philiste en vaines dignités,
Philiste le devance en rares qualités.
Il est né gentilhomme, & sa vertu répare
Tout ce dont la fortune envers lui fut avare;
Nous avons, elle & moi, trop de quoi l'agrandir.

LA NOURRICE.

Si vous pouviez, Madame, un peu vous refroidir;
Pour le considérer avec indifférence,
Sans prendre pour mérite une fausse apparence,
La raison feroit voir à vos yeux insensés
Que Philiste n'est pas tout ce que vous pensez.
Croyez-m'en plus que vous, j'ai vieilli dans le monde,
J'ai de l'expérience, & c'est où je me fonde.
Eloignez quelque temps ce dangereux charmeur,
Faites en son absence essai d'une autre humeur,
Pratiquez-en quelqu'autre, & désintéressée
Comparez-lui l'objet dont vous étes blessée,
Comparez-en l'esprit, la façon, l'entretien,
Et lors vous trouverez qu'un autre le vaut bien.

CLARICE.

Exercer contre moi de si noirs artifices!
Donner à mon amour de si cruels supplices!

Trahir tous mes desirs! Eteindre un feu si beau!
Qu'on m'enferme plûtôt toute vive aù tombeau.
Va querir mon amant, dûssai-je la premiere
Lui faire de mon cœur une ouverture entiere,
Je ne permettrai point qu'il sorte d'avec moi,
Sans avoir l'un à l'autre engagé notre foi.

LA NOURRICE.

Ne précipitez point ce que le temps ménage,
Vous pourrez à loisir éprouver son courage.

CLARICE.

Ne m'importune plus de tes conseils maudits,
Et, sans me repliquer, sai ce que je te dis.

SCENE III.

PHILISTE, LA NOURRICE.

PHILISTE.

JE te ferai cracher cette langue traîtresse.
Est-ce ainsi qu'on me sert auprès de ma maîtresse,
Déteſtable sorciere?

LA NOURRICE.

Hé bien? Quoi? Qu'ai-je fait?

PHILISTE.

Et tu doutes encor si j'ai vû ton forfait?

LA NOURRICE.

Quel forfait?

PHILISTE.

Peut-on voir lâcheté plus hardie?
Joindre encor l'impudence à tant de perfidie!

LA NOURRICE.

Tenir ce qu'on promet, est-ce une trahison?

PHILISTE.

Est-ce ainsi qu'on le tient?

LA NOURRICE.

Parlons avec raison,
Que t'avois-je promis ?

PHILISTE.

Que de tout ton possible
Tu rendrois ta maîtresse à mes desirs sensible,
Et la disposerois à recevoir mes vœux.

LA NOURRICE.

Et ne la vois-tu pas au point où tu la veux ?

PHILISTE.

Malgré toi mon bonheur à ce point l'a réduite.

LA NOURRICE.

Mais tu dois ce bonheur à ma sage conduite,
Jeune & simple novice en matiere d'amour,
Qui ne saurois comprendre encore un si bon tour.
Flatter de nos discours les passions des dames,
C'est aider lâchement à leurs naissantes flammes,
C'est traiter lourdement un délicat effet,
C'est n'y savoir enfin que ce chacun sait.
Moi, qui de ce métier ai la haute science,
Et qui, pour te servir, brûle d'impatience,
Par un chemin plus court qu'un propos complaisant
J'ai sû croître sa flamme en la contredisant,
J'ai sû faire éclater, mais avec violence,
Un amour étouffé sous un honteux silence,
Et n'ai pas tant choqué que piqué ses desirs,
Dont la soif irritée avance tes plaisirs.

PHILISTE.

A croire ton babil, la ruse est merveilleuse;
Mais l'épreuve, à mon goût, en est fort périlleuse.

LA NOURRICE.

Jamais il ne s'est vû de tours plus assurés.
La raison & l'amour sont ennemis jurés,
Et lorsque ce dernier dans un esprit commande,
Il ne peut endurer que l'autre le gourmande;
Plus la raison l'attaque, & plus il se roidit,
Plus elle l'intimide, & plus il s'enhardit.

Je le dis sans besoin, vos yeux & vos oreilles
Sont de trop bons témoins de toutes ces merveilles;
Vous-même avez tout vû, que voulez-vous de plus?
Entrez, on vous attend, ces discours superflus
Reculent votre bien & font languir Clarice.
Allez, allez cueillir les fruits de mon service,
Usez bien de votre heur & de l'occasion.

PHILISTE.

Soit une vérité, soit une illusion,
Que ton esprit adroit emploie à ta défense,
Le mien de tes discours plus outre ne s'offense;
Et j'en estimerai mon bonheur plus parfait,
Si d'un mauvais dessein je tire un bon effet.

LA NOURRICE.

Que de propos perdus! Voyez l'impatiente
Qui ne peut plus souffrir une si longue attente.

SCENE IV.

CLARICE, PHILISTE, LA NOURRICE.

CLARICE.

PAresseux, qui tardez si long-temps à venir,
Devinez la façon dont je veux vous punir.

PHILISTE.

M'interdiriez-vous bien l'honneur de votre vûe?

CLARICE.

Vraiment vous me jugez de sens fort dépourvûe.
Vous bannir de mes yeux! Une si dure loi
Feroit trop retomber le châtiment sur moi,
Et je n'ai pas failli pour me punir moi-même.

PHILISTE.

L'absence ne fait mal que de ceux que l'on aime.

CLARICE.

Auſſi, que ſavez-vous ſi vos perfections
Ne vous ont rien acquis ſur mes affections?

PHILISTE.

Madame, excuſez-moi, je ſai mieux reconnoître
Mes défauts, & le peu que le ciel m'a fait naître.

CLARICE.

N'oublirez-vous jamais ces termes ravalés,
Pour vous priſer de bouche autant que vous valez?
Seriez-vous bien content qu'on crût ce que vous dites?
Demeurez avec moi d'accord de vos mérites,
Laiſſez-moi me flatter de cette vanité,
Que j'ai quelque pouvoir ſur votre liberté,
Et qu'une humeur ſi froide, à toute autre invincible,
Ne perd qu'auprès de moi le titre d'inſenſible.
Une ſi douce erreur tâche à s'autoriſer,
Quel plaiſir prenez-vous à m'en déſabuſer?

PHILISTE.

Ce n'eſt point une erreur; pardonnez-moi, Madame,
Ce ſont les mouvemens les plus ſains de mon ame.
Il eſt vrai, je vous aime, & mes feux indiſcrets
Se donnent leur ſupplice en demeurant ſecrets,
Je reçois ſans contrainte une ardeur téméraire;
Mais, ſi j'oſe brûler, je ſais auſſi me taire,
Et près de votre objet, mon unique vainqueur,
Je puis tout ſur ma langue, & rien deſſus mon cœur.
En vain j'avois appris que la ſeule eſpérance
Entretenoit l'amour dans la perſévérance;
J'aime ſans eſpérer, & mon cœur enflammé
A pour but de vous plaire, & non pas d'être aimé.
L'amour devient ſervile alors qu'il ſe diſpenſe
A n'allumer ſes feux que pour la récompenſe;
Ma flamme eſt toute pure, &, ſans rien préſumer,
Je ne cherche en aimant que le ſeul bien d'aimer.

CLARICE.

Et celui d'être aimé, ſans que tu le prétendes,
Préviendra tes deſirs & tes juſtes demandes.

Ne déguisons plus rien, cher Philiste, il est temps
Qu'un aveu mutuel rende nos vœux contens.
Donnons-leur, je te prie, une entiere assurance,
Vengeons-nous à loisir de notre indifférence,
Vengeons-nous à loisir de toutes les langueurs,
Où sa fausse couleur avoit réduit nos cœurs.

PHILISTE.

Vous me jouez, Madame, & cette accorte feinte
Ne donne à mes amours qu'une railleuse atteinte.

CLARICE.

Quelle façon étrange! En me voyant brûler
Tu t'obstines encore à le dissimuler,
Tu veux qu'encore un coup je me donne la honte
De te dire à quel point l'amour pour toi me domte.
Tu le vois cependant avec pleine clarté,
Et veux douter encor de cette vérité?

PHILISTE.

Oui, j'en doute; & l'excès du bonheur qui m'accable
Me surprend, me confond, me paroît incroyable.
Madame, est-il possible, & me puis-je assurer
D'un bien à quoi mes vœux n'oseroient aspirer?

CLARICE.

Cesse de me tuer par cette défiance.
Qui pourroit des mortels troubler notre alliance?
Quelqu'un a-t-il à voir dessus mes actions,
Dont j'aye à prendre l'ordre en mes affections?
Veuve, & qui ne dois plus de respect à personne,
Ne puis-je disposer de ce que je te donne?

PHILISTE.

N'ayant jamais été digne d'un tel honneur,
J'ai de la peine encore à croire mon bonheur.

CLARICE.

Pour t'obliger enfin à changer de langage,
Si ma foi ne suffit que je te donne en gage,
Un bracelet exprès tissu de mes cheveux
T'attend pour enchaîner & ton bras, & tes vœux.
Vien le querir, & prendre avec moi la journée
Qui termine bien-tôt notre heureux hyménée.

PHILISTE.

C'eſt dont vos ſeuls avis ſe doivent conſulter,
Trop heureux, quant à moi, de les exécuter.

SCENE V.

LA NOURRICE *ſeule.*

Vous comptez ſans votre hôte, & vous pourrez
apprendre
Que ce n'eſt pas ſans moi que ce jour ſe doit prendre,
De vos prétentions Alcidon averti
Vous ſera, s'il m'en croit, un dangereux parti.
Je lui vais bien donner de plus ſûres adreſſes,
Que d'amuſer Doris par de fauſſes careſſes;
Auſſi-bien, m'a-t-on dit, à beau jeu, beau retour,
Au lieu de la duper avec ce feint amour,
Elle-même le dupe, & lui rendant ſon change,
Lui promet un amour qu'elle garde à Florange;
Ainſi de tous côtés primé par un rival,
Ses affaires ſans moi ſe porteroient fort mal.

SCENE VI.

ALCIDON, DORIS.

ALCIDON.

Adieu, mon cher ſouci, ſois ſûre que mon ame
Juſqu'au dernier ſoupir conſervera ſa flamme.

DORIS.

Alcidon, cet adieu me prend au dépourvû,
Tu ne fais que d'entrer, à peine t'ai-je vû,
C'eſt m'envier trop tôt le bien de ta préſence;
De grace, oblige-moi d'un peu de complaiſance,

Et, puisque je te tiens, souffre qu'avec loisir
Je puisse m'en donner un peu plus de plaisir.

ALCIDON.

Je t'explique si mal le feu qui me consume,
Qu'il me force à rougir d'autant plus qu'il s'allume,
Mon discours s'en confond, j'en demeure interdit,
Ce que je ne puis dire est plus que je n'ai dit:
J'en hai les vains efforts de ma langue grossiére,
Qui manquent de justesse en si belle matiére;
Et ne répondant point aux mouvemens du cœur,
Te découvrent si peu le fond de ma langueur.
Doris, si tu pouvois lire dans ma pensée,
Et voir jusqu'au milieu de mon ame blessée,
Tu verrois un brasier bien autre & bien plus grand,
Qu'en ces foibles devoirs que ma bouche te rend.

DORIS.

Si tu pouvois aussi pénétrer mon courage,
Et voir jusqu'à quel point ma passion m'engage,
Ce que dans mes discours tu prens pour des ardeurs
Ne te sembleroit plus que de tristes froideurs.
Ton amour & le mien ont faute de paroles,
Par un malheur égal ainsi tu me consoles;
Et de mille défauts me sentant accabler,
Ce m'est trop d'heur qu'un d'eux me fait te ressembler.

ALCIDON.

Mais, quelque ressemblance entre nous qui survienne,
Ta passion n'a rien qui ressemble à la mienne;
Et tu ne m'aimes pas de la même façon.

DORIS.

Si tu m'aimes encor, quitte un si faux soupçon,
Tu douterois à tort d'une chose trop claire,
L'épreuve fera foi comme j'aime à te plaire.
Je meurs d'impatience, attendant l'heureux jour
Qui te montre quel est envers toi mon amour;
Ma mere en ma faveur brûle de même envie.

ALCIDON.

Hélas! Ma volonté sous une autre asservie,

Dont je ne puis encore à mon gré disposer,
Fait que d'un tel bonheur je ne saurois user.
Je dépens d'un vieil oncle, & s'il ne m'autorise,
Je ne te fais qu'en vain le don de ma franchise:
Tu sais que tout [illegible]on bien ne regarde que moi,
[illegible]endant [illegible] mort je vis dessous sa loi.
Mais nous le gagnerons, & mon humeur accorte
Sait comme il faut avoir les hommes de sa sorte.
Un peu de temps fait tout.

DORIS.

Ne précipite rien,
Je connois ce qu'au monde aujourd'hui vaut le bien,
Conserve ce vieillard; pourquoi te mettre en peine,
A force de m'aimer, de t'acquérir sa haine?
Ce qui te plaît m'agrée; & ce retardement,
Parce qu'il vient de toi, m'oblige infiniment.

ALCIDON.

De moi! C'est offenser une pure innocence,
Si l'effet de mes vœux n'est pas en ma puissance.
Leur obstacle me gêne autant, ou plus que toi.

DORIS.

C'est prendre mal mon sens, je sai quelle est ta foi.

ALCIDON.

En veux-tu par écrit une entiére assurance?

DORIS.

Elle m'assure assez de ta persévérance;
Et je lui ferois tort d'en recevoir d'ailleurs
Une preuve plus ample, ou des garans meilleurs.

ALCIDON.

Je l'apporte demain pour mieux faire connoître....

DORIS.

J'en croi si fortement ce que j'en voi paroître,
Que c'est perdre du temps que de plus en parler.
Adieu. Va désormais où tu voulois aller.
Si pour te retenir j'ai trop peu de mérite,
Souviens-toi pour le moins que c'est moi qui te quitte.

ALCIDON.

Ce brusque adieu m'étonne, & je n'entens pas bien...

SCENE VII.

ALCIDON, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Je te prens au ſortir d'un plaiſant entretien.

ALCIDON.

Plaiſant de vérité, vû que mon artifice
Lui raconte les vœux que j'envoie à Clarice;
Et de tous mes ſoupirs qui ſe portent plus loin,
Elle ſe croit l'objet, & n'en eſt que témoin.

LA NOURRICE.

Ainſi ton feu ſe joue?

ALCIDON.

Ainſi quand je ſoupire
Je la prens pour une autre, & lui dis mon martyre;
Et ſa réponſe au point que je puis ſouhaiter,
Dans cette illuſion a droit de me flatter.

LA NOURRICE.

Elle t'aime?

ALCIDON.

Et, de plus, un diſcours équivoque
Lui fait aiſément croire un amour réciproque.
Elle ſe penſe belle, & cette vanité
L'aſſure imprudemment de ma captivité;
Et, comme ſi j'étois des amans ordinaires,
Elle prend ſur mon cœur des droits imaginaires;
Cependant que le ſien ſent tout ce que je feins,
Et vit dans les langueurs dont à faux je me plains.

LA NOURRICE.

Je te répons que non. Si tu n'y mets remède,
Avant qu'il ſoit trois jours Florange la poſſéde.

ALCIDON.

Et qui t'en a tant dit?

LA NOURRICE.

Géron m'a tout conté,
C'est lui qui sourdement a conduit ce traité.

ALCIDON.

C'est ce qu'en mots obscurs son adieu vouloit dire.
[illegible] braver, mais je n'en fais que rire;
Et, comme j'étois las de me contraindre tant,
La coquette qu'elle est m'oblige en me quittant.
Ne m'apprendras-tu point ce que fait ta maîtresse ?

LA NOURRICE.

Elle met ton agente au bout de sa finesse ;
Philiste assûrément tient son esprit charmé,
Je n'aurois jamais crû qu'elle l'eût tant aimé.

ALCIDON.

C'est à faire à du temps.

LA NOURRICE.

Quitte cette espérance,
Ils ont pris l'un de l'autre une entiere assûrance,
Jusqu'à s'entredonner la parole & la foi.

ALCIDON.

Que tu demeures froide en te moquant de moi !

LA NOURRICE.

Il n'est rien de si vrai, ce n'est point raillerie.

ALCIDON.

C'est donc fait d'Alcidon ? Nourrice, je te prie....

LA NOURRICE.

Rien ne sert de prier, mon esprit épuisé
Pour divertir ce coup n'est point assez rusé,
Je n'en sai qu'un moyen, mais je n'ose le dire.

ALCIDON.

Dépêche, ta longueur m'est un second martyre.

LA NOURRICE.

Clarice tous les soirs, rêvant à ses amours,
Seule dans son jardin fait trois ou quatre tours.

ALCIDON.

Et qu'a cela de propre à reculer ma perte ?

LA NOURRICE.

Je te puis en tenir la fausse porte ouverte.

Aurois-tu du courage assez pour l'enlever ?

ALCIDON.

Oui, mais il faut retraite après où me sauver ;
Et je n'ai point d'ami si peu jaloux de gloire,
Que d'être partisan d'une action si noire.
Si j'avois un prétexte, alors je ne dis pas
Que quelqu'un abusé n'accompagnât mes pas.

LA NOURRICE.

On te vole, Doris, & ta feinte colere
Manqueroit de prétexte à quereller son frere !
Fais-en sonner par tout un faux ressentiment,
Tu verras trop d'amis s'offrir aveuglément,
Se prendre à ces dehors, &, sans voir dans ton ame,
Vouloir venger l'affront qu'aura reçû ta flamme.
Sers-toi de leur erreur, & dupe-les si bien....

ALCIDON.

Ce prétexte est si beau que je ne crains plus rien.

LA NOURRICE.

Pour ôter tout soupçon de notre intelligence,
Ne faisons plus ensemble aucune conférence ;
Et vien quand tû pourras, je t'attens dès demain.

ALCIDON.

Adieu. Je tiens le coup, autant vaut, dans ma main.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN, ALCIDON.

CELIDAN.

CE n'eſt pas que j'excuſe ou la ſœur, ou le frere;
Dont l'infidélité fait naître ta colere;
Mais à ne point mentir, ton deſſein à l'abord
N'a gagné mon eſprit qu'avec un peu d'effort.
Lorſque tu m'as parlé d'enlever ſa maîtreſſe,
L'honneur a quelque temps combattu ma promeſſe;
Ce mot d'enlévement me faiſoit de l'horreur,
Mes ſens embarraſſés dans cette vaine erreur
N'avoient plus la raiſon de leur intelligence;
En plaignant ton malheur je blâmois ta vengeance;
Et l'ombre d'un forfait, amuſant ma pitié,
Retardoit les effets dûs à notre amitié.
Pardonne un vain ſcrupule à mon ame inquiéte;
Prens mon bras pour ſecond, mon château pour re-
traite,
Le déloyal Philiſte en te volant ton bien,
N'a que trop mérité qu'on le prive du ſien,
Après ſon action la tienne eſt légitime;
Et l'on venge ſans honte un crime par un crime.

ALCIDON.

Je vois comme il me trompe, & me promet ſa ſœur.
Pour en faire ſous-main Florange poſſeſſeur,
Ah ciel! Fut-il jamais un ſi noir artifice?
Il lui fait recevoir mes offres de ſervice,

Cette belle m'accepte, &, fier de son aveu,
Je me vante par-tout du bonheur de mon feu :
Cependant il me l'ôte, & par cette pratique,
Plus mon amour est sû, plus ma honte est publique.

CELIDAN.

Après sa trahison voi ma fidélité,
Il t'enleve un objet que je t'avois quitté,
Ta Doris fut toujours la reine de mon ame,
J'ai toujours eu pour elle une secrette flamme,
Sans jamais témoigner que j'en étois épris,
Tant que tes feux ont pû te promettre ce prix.
Mais je te l'ai quittée, & non pas à Florange,
Quand je t'aurai vengé, contre lui je me venge;
Et je lui fais savoir que, jusqu'à mon trépas,
Tout autre qu'Alcidon ne l'emportera pas.

ALCIDON.

Pour moi donc à ce point ta contrainte est venue!
Que je te veux de mal de cette retenue!
Est-ce ainsi qu'entre amis on vit à cœur ouvert?

CELIDAN.

Mon feu qui t'offensoit est demeuré couvert;
Et, si cette beauté malgré moi l'a fait naître,
J'ai sû pour ton respect l'empêcher de paroître.

ALCIDON.

Hélas! Tu m'as perdu me voulant obliger,
Notre vieille amitié m'en eût fait dégager;
Je souffre maintenant la honte de sa perte,
Et j'aurois eu l'honneur de te l'avoir offerte,
De te l'avoir cédée; & réduit mes desirs
Au glorieux dessein d'avancer tes plaisirs.
Faites, dieux tous-puissans, que Philiste se change;
Et l'inspirant bien-tôt de rompre avec Florange,
Donnez-moi le moyen de montrer qu'à mon tour
Je sai pour un ami contraindre mon amour.

CELIDAN.

Tes souhaits arrivés, nous t'en verrions dédire;
Doris sur ton esprit reprendroit son empire;

Nous donnons aisément ce qui n'est plus à nous.

ALCIDON.

Si j'y manquois, grands dieux, je vous conjure tous
D'armer contre Alcidon vos dextres vengeresses.

CELIDAN.

[illegible] tel que toi m'est plus que cent maîtresses,
[illegible] y va pas de tant; résolvons seulement
Du jour & des moyens de cet enlévement.

ALCIDON.

Mon secret n'a besoin que de ton assistance.
Je n'ai point lieu de craindre aucune résistance;
La beauté dont mon traître adore les attraits
Chaque soir au jardin va prendre un peu de frais;
J'en ai sû de lui-même ouvrir la fausse porte,
Étant seule, & de nuit, le moindre effort l'emporte.
Allons-y dès ce soir, le plûtôt vaut le mieux;
Et sur-tout déguisés dérobons à ses yeux,
Et de nous, & du coup l'entiére connoissance.

CELIDAN.

Si Clarice une fois est en notre puissance,
Croi que c'est un bon gage à moyenner l'accord,
Et rendre, en le faisant, ton parti le plus fort.
Mais, pour la sureté d'une telle entreprise,
Aussi-tôt que chez moi nous pourrons l'avoir mise;
Retournons sur nos pas, & soudain effaçons
Ce que pourroit l'absence engendrer de soupçons.

ALCIDON.

Ton salutaire avis est la même prudence,
Et déja je prépare une froide impudence,
A m'informer demain, avec étonnement,
De l'heure & de l'auteur de cet enlévement.

CELIDAN.

Adieu, j'y vais mettre ordre.

ALCIDON.

Estime qu'en revanche;
Je n'ai goutte de sang que pour toi je n'épanche.

SCENE II.

ALCIDON *seul.*

BOns dieux ! Que d'innocence & de simplicité !
Ou, pour la mieux nommer, que de stupidité,
Dont le manque de sens se cache & se déguise
Sous le front spécieux d'une sotte franchise !
Que Célidan est bon ! Que j'aime sa candeur !
Et que son peu d'adresse oblige mon ardeur !
Oh, qu'il n'est pas de ceux dont l'esprit à la mode
A l'humeur d'un ami jamais ne s'accommode ;
Et qui nous font souvent cent protestations,
Et contre les effets ont mille inventions !
Lui, quand il a promis, il meurt qu'il n'effectue,
Et l'attente déja de me servir le tue.
J'admire cependant par quel secret ressort
Sa fortune & la mienne ont cela de rapport,
Que celle qu'un ami nomme, ou tient sa maîtresse,
Est l'objet qui tous deux au fond du cœur nous blesse,
Et qu'ayant comme moi caché sa passion,
Nous n'avons différé que de l'intention,
Puisqu'il met pour autrui son bonheur en arriére,
Et pour moi....

SCENE III.

PHILISTE, ALCIDON.

PHILISTE.

Je t'y prens, rêveur.

ALCIDON.

Oui, par derriére;
C'est d'ordinaire ainsi que les traîtres en font.

PHILISTE.

Je te vois accablé d'un chagrin si profond,
Que j'excuse aisément ta réponse un peu crue.
Mais que fais-tu si triste au milieu d'une rue?
Quelque penser fâcheux te servoit d'entretien?

ALCIDON.

Je rêvois que le monde en l'ame ne vaut rien,
Du moins pour la plûpart, que le siécle où nous sommes
A bien dissimuler met la vertu des hommes,
Qu'à peine quatre mots se peuvent échapper
Sans quelque double sens afin de nous tromper;
Et que souvent de bouche un dessein se propose,
Cependant que l'esprit songe à toute autre chose.

PHILISTE.

Et cela t'affligeoit? Laissons courir le temps;
Et, malgré ses abus, vivons toujours contens.
Le monde est un cahos, & son désordre excéde
Tout ce qu'on y voudroit apporter de remède.
N'ayons l'œil, cher ami, que sur nos actions;
Aussi-bien s'offenser de ses corruptions
A des gens comme nous ce n'est qu'une folie.
Mais pour te retirer de la mélancolie,

Je te veux faire part de mes contentemens.
Si l'on peut en amour s'assurer aux sermens;
Dans trois jours au plûtard, par un bonheur étrange
Clarice est à Philiste.

ALCIDON.

Et Doris à Florange.

PHILISTE.

Quelque soupçon frivole en ce point te déçoit,
J'aurai perdu la vie avant que cela soit.

ALCIDON.

Voilà faire le fin de fort mauvaise grace,
Philiste, vois-tu bien, je sai ce qui se passe.

PHILISTE.

Ma mere en a reçû, de vrai, quelque propos,
Et voulut hier au soir m'en toucher quelques mots,
Les femmes de son âge ont ce mal ordinaire
De régler sur les biens une pareille affaire,
Un si honteux motif leur fait tout décider;
Et l'or qui les aveugle a droit de les guider.
Mais, comme son éclat n'éblouit point mon ame,
Que je vois d'un autre œil ton mérite & ta flamme,
Je lui fis bien savoir que mon consentement
Ne dépendroit jamais de son aveuglement;
Et que, jusqu'au tombeau, quant à cet hyménée,
Je maintiendrois la foi que je t'avois donnée.
Ma sœur accortement feignoit de l'écouter,
Non pas que son amour n'osât lui résister;
Mais elle vouloit bien qu'un peu de jalousie
Sur quelque bruit léger piquât ta fantaisie;
Ce petit aiguillon, quelquefois en passant,
Réveille puissamment un amour languissant.

ALCIDON.

Fais à qui tu voudras ce conte ridicule,
Soit que ta sœur l'accepte, ou qu'elle dissimule,
Le peu que j'y perdrai ne vaut pas m'en fâcher.
Rien de mes sentimens ne sauroit approcher,
Comme alors qu'au théatre on nous fait voir Mélite,
Le discours de Cloris quand Philandre la quitte;

Ce qu'elle dit de lui, je le dis de ta ſœur,
Et je la veux traiter avec même douceur.
Pourquoi m'aigrir contr'elle ? En cet indigne change
Le beau choix qu'elle fait la punit, & me venge,
Et ce ſexe imparfait, de ſoi-même ennemi,
Ne poſſede jamais la raiſon qu'à demi.
J'aurois tort de vouloir qu'elle en eût davantage;
Sa foibleſſe la force à devenir volage,
Je n'ai que pitié d'elle en ce manque de foi;
Et mon courroux entier ſe réſerve pour toi.
Toi, qui trahis ma flamme après l'avoir fait naître;
Toi, qui ne m'es ami qu'afin d'être plus traître,
Et que tes lâchetés tirent de leur excès
Par ce damnable appas un facile ſuccès.
Déloyal, ainſi donc de ta vaine promeſſe
Je reçois mille affronts au lieu d'une maîtreſſe,
Et ton perfide cœur, maſqué juſqu'à ce jour,
Pour aſſouvir ta haine alluma mon amour!

PHILISTE.

Ces ſoupçons diſſipés par des effets contraires,
Nous renouerons bien-tôt une amitié de freres.
Puiſſe deſſus ma tête éclater à tes yeux
Ce qu'a de plus mortel la colere des cieux,
Si jamais ton rival a ma ſœur ſans ma vie;
A cauſe de ſon bien ma mere en meurt d'envie,
Mais malgré....

ALCIDON.

Laiſſe-là ces propos ſuperflus,
Ces proteſtations ne m'éblouiſſent plus;
Et ma ſimplicité, laſſe d'être dupée,
N'admet plus de raiſon qu'au bout de mon épée.

PHILISTE.

Étrange impreſſion d'une jalouſe erreur
Dont ton eſprit atteint ne ſuit que ſa fureur!
Hé bien, tu veux ma vie, & je te l'abandonne;
Ce courroux inſenſé qui dans ton cœur bouillonne,
Contente-le par-là, pouſſe; mais n'attens pas
Que par le tien je veuille éviter mon trépas.

Trop heureux que mon ſang puiſſe te ſatisfaire ;
Je le veux tout donner au ſeul bien de te plaire.
Toujours à ces défis j'ai couru ſans effroi ;
Mais je n'ai point d'épée à tirer contre toi.

ALCIDON.

Voilà bien déguiſer un manque de courage.

PHILISTE.

C'eſt preſſer un peu trop, qu'aller juſqu'à l'outrage :
On n'a point encor vû que ce manque de cœur
M'ait rendu le dernier où vont les gens d'honneur.
Je te veux bien ôter tout ſujet de colere ;
Et, quoi que de ma ſœur ait réſolu ma mere,
Dût mon peu de reſpect irriter tous les dieux ;
J'affronterai Géron & Florange à ſes yeux.
Mais, après les efforts de cette déférence,
Si tu gardes encor la même violence,
Peut-être ſaurons-nous appaiſer autrement
Les obſtinations de ton emportement.

ALCIDON *ſeul.*

Je crains ſon amitié plus que cette menace ;
Sans doute il va chaſſer Florange de ma place,
Mon prétexte eſt perdu s'il ne quitte ces ſoins,
Dieux, qu'il m'obligeroit de m'aimer un peu moins !

SCENE. IV.

CHRYSANTE, DORIS.

CHRYSANTE.

JE meure, mon enfant, ſi tu n'es admirable,
Et ta dextérité me ſemble incomparable,
Tu mérites de vivre après un ſi bon tour.

DORIS.

Croyez-moi qu'Alcidon n'en ſait guére en amour ;

Vous n'euffiez pû m'entendre, & vous garder de rire.
Je me tuois moi-même à tous coups de lui dire,
Que mon ame pour lui n'a que de la froideur,
Et que je lui ressemble en ce que notre ardeur
Ne s'explique à tous deux point du tout par la bouche;
Enfin que je le quitte.

CHRYSANTE.

Il est donc une souche,
S'il ne peut rien comprendre en ces naïvetés:
Peut-être y mêlois-tu quelques obscurités?

DORIS.

Pas une; en mots exprès je lui rendois son change;
Et n'ai couvert mon jeu qu'au regard de Florange.

CHRYSANTE.

De Florange! Et comment en osois-tu parler?

DORIS.

Je ne me trouvois pas d'humeur à rien celer;
Mais nous nous sûmes lors jetter sur l'équivoque.

CHRYSANTE.

Tu vaux trop. C'est ainsi qu'il faut, quand on se moque,
Que le moqué toujours sorte fort satisfait,
Ce n'est plus autrement qu'un plaisir imparfait,
Qui souvent malgré nous se termine en querelle.

DORIS.

Je lui prépare encore une ruse nouvelle
Pour la premiere fois qu'il m'en viendra conter.

CHRYSANTE.

Mais, pour en dire trop, tu pourras tout gâter.

DORIS.

N'en ayez pas de peur.

CHRYSANTE.

Quoi que l'on se propose,
Assez souvent l'issue...

DORIS.

On vous veut quelque chose;
Madame, je vous laisse.

CHRYSANTE.

Oui. Va-t-en ; il vaut mieux
Que l'on ne traite point cette affaire à tes yeux.

SCENE V.

CHRYSANTE, GE'RON.

CHRYSANTE.

JE devine à-peu-près le sujet qui t'améne ;
Mais, sans mentir, mon fils me donne un peu de peine,
Et s'emporte si fort en faveur d'un ami,
Que je n'ai sû gagner son esprit qu'à demi.
Encore une remise, & tandis que Florange
Ne craigne aucunement qu'on lui donne le change ;
Moi-même j'ai tant fait que ma fille aujourd'hui,
Le croirois-tu, Géron ? a de l'amour pour lui.

GÉRON.

Florange impatient de n'avoir pas encore
L'entier & libre accès vers l'objet qu'il adore,
Ne pourra consentir à ce retardement.

CHRYSANTE.

Le tout en ira mieux pour son contentement.
Quel plaisir aura-il auprès de sa maîtresse,
Si mon fils ne l'y voit que d'un œil de rudesse,
Si sa mauvaise humeur ne daigne lui parler,
Ou ne lui parle enfin que pour le quereller ?

GÉRON.

Madame, il ne faut point tant de discours frivoles,
Je ne fus jamais homme à porter des paroles,
Depuis que j'ai connu qu'on ne les peut tenir ;
Si monsieur votre fils...

CHRYSANTE.

Je l'apperçois venir.

GÉRON.

Tant mieux. Nous allons voir s'il dédira sa mere.

CHRYSANTE.

Sauve-toi, ses regards ne sont que de colere.

SCENE VI.

PHILISTE, CHRYSANTE, GE'RON, LYCAS.

PHILISTE.

Te voilà donc ici, peste du bien public,
Qui réduis les amours en un sale trafic,
Va pratiquer ailleurs tes commerces infames,
Ce n'est pas où je suis que l'on surprend des femmes.

GÉRON.

Vous me prenez à tort pour quelque suborneur,
Je ne sortis jamais des termes de l'honneur;
Et madame elle-même a choisi cette voie.

PHILISTE *lui donnant des coups de plat d'épée.*

Tien, porte ce revers à celui qui t'envoie,
Ceux-ci seront pour toi.

SCENE VII.

CHRYSANTE, PHILISTE, LYCAS.

CHRYSANTE.

Mon fils, qu'avez vous fait?

PHILISTE.

J'ai mis, graces aux dieux, ma promesse en effet.

CHRYSANTE.

Ainsi vous m'empêchez d'exécuter la mienne.

PHILISTE.

Je ne puis empêcher que la vôtre ne tienne ;
Mais si jamais je trouve ici ce courratier,
Je lui saurai, madame, apprendre son métier.

CHRYSANTE.

Il vient sous mon aveu.

PHILISTE.

Votre aveu ne m'importe ;
C'est un fou s'il me voit sans regagner la porte,
Autrement, il saura ce que pèsent mes coups.

CHRYSANTE.

Est-ce là le respect que j'attendois de vous ?

PHILISTE.

Commandez que le cœur à vos yeux je m'arrache,
Pourvû que mon honneur ne souffre aucune tache,
Je suis prêt d'expier avec mille tourmens,
Ce que je mets d'obstacle à vos contentemens.

CHRYSANTE.

Souffrez que la raison régle votre courage ;
Considérez, mon fils, quel heur, quel avantage
L'affaire qui se traite apporte à votre sœur.
Le bien est en ce siécle une grande douceur,
Etant riche on est tout ; ajoutez qu'elle-même
N'aime point Alcidon, & ne croit pas qu'il l'aime,
Quoi, voulez-vous forcer son inclination ?

PHILISTE.

Vous la forcez vous-même à cette élection,
Je suis de ses amours le témoin oculaire.

CHRYSANTE.

Elle se contraignoit seulement pour vous plaire.

PHILISTE.

Elle doit donc encor se contraindre pour moi.

CHRYSANTE.

Et pourquoi lui prescrire une si dure loi ?

PHILISTE.

Puisqu'elle m'a trompé, qu'elle en porte la peine.

CHRYSANTE,

CHRYSANTE.

Voulez-vous l'attacher à l'objet de sa haine?

PHILISTE.

Je veux tenir parole à mes meilleurs amis,
Et qu'elle tienne aussi ce qu'elle m'a promis.

CHRYSANTE.

Mais elle ne vous doit aucune obéissance.

PHILISTE.

Sa promesse me donne une entiére puissance.

CHRYSANTE.

Sa promesse, sans moi, ne la peut obliger.

PHILISTE.

Que deviendra ma foi qu'elle a fait engager?

CHRYSANTE.

Il la faut révoquer, comme elle sa promesse.

PHILISTE.

Il faudroit donc, comme elle, avoir l'ame traîtresse.
Lycas, cours chez Florange, & di-lui de ma part....

CHRYSANTE.

Quel violent esprit!

PHILISTE.

Que s'il ne se départ
D'une place chez nous par surprise occupée,
Je ne le trouve point sans une bonne épée.

CHRYSANTE.

Attens un peu, mon fils....

PHILISTE *à Lycas.*

Marche, mais promptement.

SCENE VIII.

CHRYSANTE *seule.*

Dieux! Que cet emporté me donne de tourment!
Que je te plains, ma fille! Hélas! Pour ta misere
Les destins ennemis t'ont fait naître ce frere;

Déplorable, le ciel te veut favoriser
D'une bonne fortune, & tu n'en peux user.
Rejoignons toutes deux ce naturel sauvage,
Et tâchons par nos pleurs d'amollir son courage.

SCENE IX.

CLARICE *dans son jardin.*

CHers confidens de mes desirs,
Beaux lieux, secrets témoins de mon inquiétude;
Ce n'est plus avec des soupirs
Que je viens abuser de votre solitude:
Mes tourmens sont passés,
Mes vœux sont exaucés,
L'aise à mes maux succéde,
Mon sort en ma faveur change sa dure loi,
Et, pour dire en un mot, le bien que je posséde,
Mon Philiste est à moi.

En vain nos inégalités
M'avoient avantagée à mon désavantage,
L'amour confond nos qualités,
Et nous réduit tous deux sous un même esclavage;
L'aveugle outrecuidé
Se croiroit mal guidé
Par l'aveugle fortune,
Et son aveuglement par miracle fait voir,
Que quand il nous saisit, l'autre nous importune,
Et n'a plus de pouvoir.

Cher Philiste, à présent tes yeux
Que j'entendois si bien, sans les vouloir entendre
Et tes propos mystérieux,

Par leurs rusés détours n'ont plus rien à m'apprendre :
Notre libre entretien
Ne dissimule rien,
Et ces respects farouches
N'exerçant plus sur nous de secrettes rigueurs,
L'amour est maintenant le maître de nos bouches
Ainsi que de nos cœurs.

Qu'il fait bon avoir enduré!
Que le plaisir se goûte au sortir des supplices;
Et qu'après avoir tant duré,
La peine qui n'est plus augmente nos délices!
Qu'un si doux souvenir
M'apprête à l'avenir
D'amoureuses tendresses!
Que mes malheurs finis auront de volupté,
Et que j'estimerai chérement ces caresses
Qui m'auront tant coûté!

Mon heur me semble sans pareil,
Depuis qu'en liberté notre amour m'en assure,
Je ne croi pas que le soleil...

SCENE X.

CÉLIDAN, ALCIDON, CLARICE, LA NOURRICE.

CÉLIDAN *derriere le théatre.*

Ocher, attens-nous là.

CLARICE.

D'où provient ce murmure?

ALCIDON.

Il eſt temps d'avancer, baiſſons le tapabord;
Moins nous ferons de bruit, moins il faudra d'effort.

CLARICE.

Au voleur, au ſecours.

LA NOURRICE.

Quoi? Des voleurs, Madame?

CLARICE.

Oui, des voleurs, nourrice.

LA NOURRICE *embraſſe les genoux de Clarice, & l'empêche de fuir.*

Ah! De frayeur je pâme.

CLARICE.

Laiſſe-moi, miſérable.

CÉLIDAN.

Allons, il faut marcher,
Madame, vous viendrez.

CLARICE *à qui Célidan met la main ſur la bouche.*

Aux vo...

CÉLIDAN *derriere le théatre.*

Touche, cocher.

SCENE XI.

LA NOURRICE *ſeule.*

SOrtons de pamoiſon, reprenons la parole,
Il nous faut à grands cris jouer un autre rôle.
Ou je n'y connois rien, ou j'ai bien pris mon temps;
Ils n'en ſeront pas tous également contens;
Et Philiſte demain, cette nouvelle ſûe,
Sera de belle humeur, ou je ſuis fort déçûe.

Mais par où vont nos gens ? Voyons, qu'en ſûreté
Je faſſe aller après par un autre côté.
A préſent il eſt temps que ma voix s'évertue.
Aux armes, aux voleurs, on m'égorge, on me tue;
On enlève madame, amis, ſecourez-nous.
A la force, aux brigands, au meutre, accourez tous,
Doraſte, Polymas, Liſtor.

SCENE XII.

LA NOURRICE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

POLYMAS.

OU'as-tu, nourrice ?

LA NOURRICE.

Des voleurs...

POLYMAS.

Qu'ont-ils fait ?

LA NOURRICE.

Ils ont ravi Clarice.

POLYMAS.

Comment ? Ravi Clarice ?

LA NOURRICE.

Oui. Suivez promptement.
Bons dieux ! Que j'ai reçû de coups en un moment !

DORASTE.

Suivons-les; mais di-nous la route qu'ils ont priſe.

LA NOURRICE.

Ils vont tout droit par-là. Le ciel vous favoriſe.
(*Seule.*)
Oh, qu'ils en vont abattre ! Ils ſont morts, c'en eſt fait;
Et leur ſang, autant vaut, a lavé leur forfait.

Pourvû que le bonheur à leurs ſouhaits réponde,
Ils les rencontreront s'ils ſont le tour du monde.
Quant à nous, cependant ſubornons quelques pleurs,
Qui ſervent de témoins à nos fauſſes douleurs.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHILISTE, LYCAS.

PHILISTE.

DEs voleurs cette nuit ont enlevé Clarice!
Quelle preuve en as-tu? Quel témoin? Quel indice?
Ton rapport n'est fondé que sur quelque faux bruit.

LYCAS.

Je n'en suis par mes yeux, hélas! que trop instruit,
Les cris de sa nourrice en sa maison déserte,
M'ont trop suffisamment assuré de sa perte.
Seule en ce grand logis elle court haut & bas,
Elle renverse tout ce qui s'offre à ses pas;
Et sur ceux qu'elle voit frappe sans reconnoître.
A peine devant elle oseroit-on paroître;
De furie elle écume, & fait sans cesse un bruit
Que le désespoir forme, & que la rage suit;
Et, parmi ses transports, son hurlement farouche
Ne laisse distinguer que Clarice en sa bouche.

PHILISTE.

Ne t'a-t-elle rien dit?

LYCAS.

Soudain qu'elle m'a vû,
Ces mots ont éclaté d'un transport imprévû:
Va lui dire qu'il perd sa maîtresse & la nôtre.
Et puis incontinent, me prenant pour un autre,
Elle m'alloit traiter en auteur du forfait;
Mais ma fuite a rendu sa fureur sans effet.

PHILISTE.

Elle nomme du moins celui qu'elle en soupçonne?

LYCAS.

Ses confuses clameurs n'en accusent personne,
Et même les voisins n'en savent que juger.

PHILISTE.

Tu m'apprens seulement ce qui peut m'affliger,
Traître, sans que je sache où, pour mon allégeance,
Adresser ma poursuite, & porter ma vengeance.
Tu fais bien d'échapper; dessus toi ma douleur,
Faute d'un autre objet, eût vengé ce malheur.

SCENE II.

PHILISTE *seul.*

MAlheur d'autant plus grand, que sa source ignorée
Ne laisse aucun espoir à mon ame éplorée,
Ne laisse à ma douleur qui va finir mes jours,
Qu'une plainte inutile au lieu d'un prompt secours.
Foible soulagement en un coup si funeste,
Mais il s'en faut servir, puisque seul il nous reste.
Plains, Philiste, plains-toi, mais avec des accens
Plus remplis de fureur qu'ils ne sont impuissans;
Fai qu'à force de cris poussés jusqu'en la nue,
Ton mal soit plus connu que sa cause inconnue,
Fai que chacun le sache, & que par tes clameurs
Clarice, où qu'elle soit, apprenne que tu meurs.
Clarice, unique objet qui me tient en servage,
Reçoi de mon ardeur ce dernier témoignage,
Voi, comme en te perdant, je vais perdre le jour,
Et par mon désespoir juge de mon amour.
Hélas! pour en juger, peut-être est-ce ta feinte
Qui me porte à dessein cette cruelle atteinte;

Et ton amour qui doute encor de mes ſermens,
Cherche à s'en aſſurer par mes reſſentimens.
Soupçonneuſe beauté, contente ton envie,
[illegible] cette aſſurance aux dépens de ma vie;
Si ton feu dure encor, par mes derniers ſoupirs
Reçois enſemble & perds l'effet de tes deſirs.
Alors ta flamme en vain pour Philiſte allumée,
Tu lui voudras du mal de t'avoir trop aimée,
Et ſûre d'une foi que tu crains d'accepter,
Tu pleureras en vain le bonheur d'en douter.
Que ce penſer flatteur me dérobe à moi-même!
Quel charme à mon trépas de penſer qu'elle m'aime!
Et dans mon déſeſpoir qu'il m'eſt doux d'eſpérer
Que ma mort à ſon tour la fera ſoupirer!
   Simple, qu'eſperes-tu? Sa perte volontaire
Ne veut que te punir d'un amour téméraire;
Ton déplaiſir lui plaît, & tous autres tourmens
Lui ſembleroient pour toi de légers châtimens.
Elle en rit maintenant, cette belle inhumaine,
Elle ſe pâme d'aiſe au récit de ta peine;
Et choiſit pour objet de ſon affection
Un amant plus ſortable à ſa condition.
   Pauvre déſeſpéré, que ta raiſon s'égare!
Et que tu traites mal une amitié ſi rare!
Après tant de ſermens de n'aimer rien que toi,
Tu la veux faire heureuſe aux dépens de ſa foi,
Tu veux ſeul avoir part à la douleur commune,
Tu veux ſeul te charger de toute l'infortune,
Comme ſi tu pouvois, en croiſſant tes malheurs,
Diminuer les ſiens, & l'ôter aux voleurs.
N'en doute plus, Philiſte, un raviſſeur infame
A mis en ſon pouvoir la reine de ton ame,
Et peut-être déja ce corſaire effronté
Triomphe inſolemment de ſa fidélité.
Qu'à ce triſte penſer ma vigueur diminue!
Mais voici de ſes gens.

SCENE III.

PHILISTE, DORASTE, POLYMAS, LISTOR.

PHILISTE.

Qu'est-elle devenue ?
Amis, le sçavez-vous ? N'avez vous rien trouvé
Qui nous puisse éclaircir du malheur arrivé ?

DORASTE.

Nous avons fait, Monsieur, une vaine poursuite.

PHILISTE.

Du moins vous avez vû des marques de leur fuite.

DORASTE.

Si nous avions pû voir les traces de leurs pas,
Des brigands ou de nous vous sauriez le trépas;
Mais, hélas ! quelque soin & quelque diligence....

PHILISTE.

Ce sont là des effets de votre intelligence,
Traîtres, ces feints hélas ne sauroient m'abuser.

POLYMAS.

Vous n'avez point, Monsieur, de quoi nous accuser.

PHILISTE.

Perfides, vous prêtez épaule à leur retraite,
Et c'est ce qui vous fait me la tenir secrette.
(*mettant l'épée à la main.*)
Mais voici... Vous fuyez ! Vous avez beau courir;
Il faut me ramener ma maîtresse, ou mourir.
(*Philiste poursuit Doraste, Polymas & Listor.*)

DORASTE *rentrant avec ses compagnons, pendant que Philiste les cherche derriere le théatre.*

Cédons à sa fureur, évitons-en l'orage.

POLYMAS.

Ne nous présentons plus aux transports de sa rage,
Mais plûtôt derechef allons si bien chercher,
Qu'il n'ait plus au retour sujet de se fâcher.

LISTOR *voyant revenir Philiste, & s'enfuyant avec ses compagnons.*

Le voilà.

PHILISTE *l'épée à la main, & seul.*

Qui les ôte à ma juste colere ?
Venez de vos forfaits recevoir le salaire,
Infames scélérats, venez, qu'espérez-vous ?
Votre fuite ne peut vous sauver de mes coups.

SCENE IV.

ALCIDON, CE'LIDAN, PHILISTE.

ALCIDON *mettant l'épée à la main.*

PHiliste, à la bonne heure, un miracle visible
T'a rendu maintenant à l'honneur plus sensible,
Puisqu'ainsi tu m'attens les armes à la main.
J'admire avec plaisir ce changement soudain,
Et vais...

CÉLIDAN *arrêtant Alcidon.*

Ne pense pas ainsi...

ALCIDON.

Laisse-nous faire,
C'est en homme de cœur qu'il me va satisfaire;
Crains-tu d'être témoin d'une bonne action ?

PHILISTE.

Dieux ! Ce comble manquoit à mon affliction.
Que j'éprouve en mon sort une rigueur cruelle !
Ma maîtresse perdue, un ami me querelle.

ALCIDON.

Ta maîtresse perdue !

PHILISTE.

Hélas ! Hier des voleurs...

ALCIDON.

Je n'en veux rien savoir, va le conter ailleurs;
Je ne prens point de part aux intérêts d'un traître;
Et puisqu'il est ainsi, le ciel fait bien connoître
Que son juste courroux a soin de me venger.

PHILISTE.

Quel plaisir, Alcidon, prens-tu de m'outrager?
Mon amitié se lasse, & ma fureur m'emporte,
Mon ame, pour sortir, ne cherche qu'une porte,
Ne me presse donc plus dans un tel désespoir.
J'ai déja fait pour toi par-de-là mon devoir,
Te peux-tu plaindre encor de ta place usurpée?
J'ai renvoyé Géron à coups de plat d'épée,
J'ai menacé Florange, & rompu les accords
Qui t'avoient sû causer ces violens transports.

ALCIDON.

Entre des cavaliers, une offense reçûe
Ne se contente point d'une si lâche issûe;
Va m'attendre...

CÉLIDAN *à Alcidon.*

Arrêtez, je ne permettrai pas
Qu'un si funeste mot termine vos débats.

PHILISTE.

Faire ici du fendant tandis qu'on nous sépare,
C'est montrer un esprit lâche autant que barbare.
Adieu, mauvais, adieu. Nous nous pourrons trouver;
Et, si le cœur t'en dit, au lieu de tant braver,
J'apprendrai seul à seul dans peu de tes nouvelles.
Mon honneur souffriroit des taches éternelles
A craindre encor de perdre une telle amitié.

SCENE V.

CELIDAN, ALCIDON.

CELIDAN.

MOn cœur à ses douleurs s'attendrit de pitié ;
Il montre une franchise ici trop naturelle
Pour ne te pas ôter tout sujet de querelle,
L'affaire se traitoit sans doute à son insû,
Et quelque faux soupçon en ce point t'a déçû.
Va retrouver Doris, & rendons-lui Clarice.

ALCIDON.

Tu te laisses donc prendre à ce lourd artifice ;
A ce piége qu'il dresse afin de me duper ?

CELIDAN.

Romproit-il ces accords à dessein de tromper ?
Que vois-tu là qui sente une supercherie ?

ALCIDON.

Je n'y vois qu'un effet de sa poltronnerie,
Qu'un lâche désaveu de cette trahison
De peur d'être obligé de m'en faire raison.
Je l'en pressai dès hier ; mais son peu de courage
Aima mieux pratiquer ce rusé témoignage,
Par où, m'éblouissant, il pût un de ces jours
Renouer sourdement ces muettes amours.
Il en donne en secret des avis à Florange ;
Tu ne le connois pas, c'est un esprit étrange.

CELIDAN.

Quelqu'étrange qu'il soit, si tu prens bien ton temps ;
Malgré lui tes desirs se trouveront contens.
Ses offres acceptés, que rien ne se différe,
Après un prompt hymen tu le mets à pis faire.

ALCIDON.

Cet ordre est infaillible à procurer mon bien,
Mais son contentement m'est plus cher que le mien.

Long-temps à mon ſujet tes paſſions contraintes
Ont ſouffert & caché leurs plus vives atteintes,
Il me faut à mon tour en faire autant pour toi :
Hier devant tous les dieux je t'en donnai ma foi
Et pour la maintenir tout me ſera poſſible.

CELIDAN.

Ta perte en mon bonheur me ſeroit trop ſenſible,
Et je m'en haïrois, ſi j'avois conſenti
Que mon hymen laiſſât Alcidon ſans parti.

ALCIDON.

Hé bien, pour t'arracher ce ſcrupule de l'ame,
Quoique je n'eus jamais pour elle aucune flamme,
J'épouſerai Clarice. Ainſi puiſque mon ſort
Veut qu'à mes amitiés je faſſe un tel effort,
Que d'un de mes amis j'épouſe la maîtreſſe,
C'eſt-là que par devoir il faut que je m'adreſſe.
Philiſte m'eſt parjure, & moi ton obligé,
Il m'a fait un affront, & tu m'en as vengé.
Balancer un tel choix avec inquiétude,
Ce ſeroit me noircir de trop d'ingratitude.

CELIDAN.

Mais te priver pour moi de ce que tu chéris !

ALCIDON.

C'eſt faire mon devoir te quittant ma Doris,
Et me venger d'un traître épouſant ſa Clarice.
Mes diſcours, ni mon cœur n'ont aucun artifice,
Je vais pour confirmer tout ce que je t'ai dit
Employer vers Doris mon reſte de crédit,
Si je la puis gagner, je te répons du frere,
Trop heureux à ce prix d'appaiſer ma colere.

CELIDAN.

C'eſt ainſi que tu veux m'obliger doublement,
Voi ce que je pourrai pour ton contentement.

ALCIDON.

L'affaire à mon avis deviendroit plus aiſée,
Si Clarice apprenoit une mort ſuppoſée....

CELIDAN.

De qui ? De ſon amant ? Va, tien pour aſſuré
Qu'elle croira dans peu ce perfide expiré.

ALCIDON.

Quand elle en aura ſû la nouvelle funeſte,
Nous aurons moins de peine à la réſoudre au reſte.
On a beau nous aimer, des pleurs ſont tôt ſéchés,
Et les morts ſoudain mis au rang des vieux péchés.

SCENE VI.

CELIDAN *ſeul.*

IL me céde à mon gré Doris de bon courage ;
Et ce nouveau deſſein d'un autre mariage,
Pour être fait ſur l'heure & tout nonchalament,
Eſt conduit, ce me ſemble, aſſez accortement.
Qu'il en fait de moyens ! Qu'il a ſes raiſons prêtes !
Et qu'il trouve à l'inſtant de prétextes honnêtes
Pour ne point r'approcher de ſon premier amour !
Plus j'y porte la vûe, & moins j'y voi de jour.
M'auroit-il bien caché le fond de ſa penſée ?
Oui, ſans doute Clarice a ſon ame bleſſée ;
Il ſe venge en parole, & s'oblige en effet.
On ne le voit que trop, rien ne le ſatisfait ;
Quand on lui rend Doris, il s'aigrit davantage.
Je jouerois à ce compte un joli perſonnage !
Il s'en faut éclaircir. Alcidon ruſe en vain,
Tandis que le ſuccès eſt encore en ma main,
Si mon ſoupçon eſt vrai, je lui ferai connoître
Que je ne ſuis pas homme à ſeconder un traître.
Ce n'eſt point avec moi qu'il faut faire le fin,
Et qui me veut duper en doit craindre la fin.
Il ne vouloit que moi pour lui ſervir d'eſcorte ;
Et, ſi je ne me trompe, il n'ouvrit point la porte ;

Nous étions attendus, on secondoit nos coups:
La nourrice parut en même temps que nous,
Et se pâma soudain avec tant de justesse,
Que cette pamoison nous livra sa maîtresse.
Qui lui pourroit un peu tirer les vers du nez,
Que nous verrions demain des gens bien étonnés!

SCENE VII.

CELIDAN, LA NOURRICE.

LA NOURRICE *se croyant seule.*

Ah!

CELIDAN.

J'entens des soupirs.

LA NOURRICE.

Destins,

CELIDAN.

C'est la nourrice;
Qu'elle vient à propos!

LA NOURRICE.

Ou rendez-moi Clarice,

CELIDAN.

Il la faut aborder.

LA NOURRICE.

Ou me donnez la mort.

CELIDAN.

Qu'est-ce? Qu'as-tu, nourrice, à t'affliger si fort?
Quel funeste accident? Quelle perte arrivée?

LA NOURRICE.

Perfide, c'est donc toi qui me l'as enlevée?
En quel lieu la tiens-tu? Di-moi, qu'en as-tu fait?

CELIDAN.

Ta douleur sans raison m'impute ce forfait;

Car enfin je t'entens, tu cherches ta maîtresse ?

LA NOURRICE.

Oui, je te la demande, ame double & traîtresse.

CELIDAN.

Je n'ai point eu de part en cet enlévement,
Mais je t'en dirai bien l'heureux événement.
Il ne faut plus avoir un visage si triste,
Elle est en bonne main.

LA NOURRICE.

De qui ?

CELIDAN.

De son Philiste.

LA NOURRICE.

Le cœur me le disoit que ce rusé flatteur
Devoit être du coup le véritable auteur.

CELIDAN.

Je ne dis pas cela, nourrice, du contraire,
Sa rencontre à Clarice étoit fort nécessaire.

LA NOURRICE.

Quoi ? L'a-t-il délivrée ?

CELIDAN.

Oui.

LA NOURRICE.

Bons dieux !

CELIDAN.

Sa valeur
Ote ensemble la vie, & Clarice au voleur.

LA NOURRICE.

Vous ne parlez que d'un.

CELIDAN.

L'autre ayant pris la fuite,
Philiste a négligé d'en faire la poursuite.

LA NOURRICE.

Leur carrosse roulant, comme il est avenu...

CELIDAN.

Tu m'en veux informer en vain par le menu,
Peut-être un mauvais pas, une branche, une pierre,
Fit verser leur carrosse, & les jetta par terre,

Et Philiste eut tant d'heur que de les rencontrer
Comme eux & ta maîtresse étoient prêts d'y rentrer.

LA NOURRICE.

Cette heureuse nouvelle a mon ame ravie:
Mais le nom de celui qu'il a privé de vie?

CELIDAN.

C'est . . . Je l'aurois nommé mille fois en un jour,
Que ma mémoire ici me fait un mauvais tour!
C'est un des bons amis que Philiste eût au monde,
Rêve un peu comme moi, nourrice, & me seconde.

LA NOURRICE.

Donnez-m'en quelque adresse.

CELIDAN.

Il se termine en don.
C'est . . J'y suis, peu s'en faut. Attens, c'est . .

LA NOURRICE.

Alcidon?

CELIDAN.

T'y voilà justement.

LA NOURRICE.

Est-ce lui? Quel dommage,
Qu'un brave gentilhomme à la fleur de son âge . . . .
Toutefois il n'a rien qu'il n'ait bien mérité,
Et graces aux bons dieux son dessein avorté . . .
Mais du moins en mourant il nomma son complice?

CELIDAN.

C'est là le pis pour toi.

LA NOURRICE.

Pour moi!

CELIDAN.

Pour toi, nourrice.

LA NOURRICE.

Ah, le traître!

CELIDAN.

Sans doute il te vouloit du mal.

LA NOURRICE.

Et m'en pourroit-il faire?

CELIDAN.

Oui, son rapport fatal . .

LA NOURRICE.

Ne peut rien contenir que je ne le dénie.

CELIDAN.

En effet ce rapport n'eſt qu'une calomnie.
Écoute cependant. Il a dit qu'à ton ſû
Ce malheureux deſſein avoit été conçû ;
Et que pour empêcher la fuite de Clarice
Ta feinte pamoiſon lui fit un bon office ;
Qu'il trouva le jardin par ton moyen ouvert.

LA NOURRICE.

De quels damnables tours cet impoſteur ſe ſert !
Non, Monſieur, à préſent il faut que je le die,
Le ciel ne vit jamais de telle perfidie.
Ce traître aimoit Clarice, & brûlant de ce feu,
Il n'amuſoit Doris que pour couvrir ſon jeu ;
Depuis près de ſix mois il a tâché ſans ceſſe
D'acheter ma faveur auprès de ma maîtreſſe,
Il n'a rien épargné qui fût en ſon pouvoir ;
Mais me voyant toujours ferme dans le devoir,
Et que pour moi ſes dons n'avoient aucune amorce,
Enfin il a voulu recourir à la force.
Vous ſavez le ſurplus, vous voyez ſon effort
A ſe venger de moi pour le moins en ſa mort,
Piqué de mes refus, il me fait criminelle,
Et mon crime ne vient que d'être trop fidéle.
Mais, Monſieur, le croit-on ?

CELIDAN.

N'en doute aucunement,
Le bruit eſt qu'on t'apprête un rude châtiment.

LA NOURRICE.

Las ! Que me dites-vous ?

CELIDAN.

Ta maîtreſſe en colere
Jure que tes forfaits recevront leur ſalaire,
Sur-tout elle s'aigrit contre ta pamoiſon.
Si tu veux éviter une infame priſon,
N'attens pas ſon retour.

LA NOURRICE.

Où me vois-je réduite !
Si mon salut dépend d'une soudaine fuite,
Et mon esprit confus ne sait où l'adresser !

CELIDAN.

J'ai pitié des malheurs qui te viennent presser,
Nourrice, fai chez moi, si tu veux, ta retraite,
Autant qu'en lieu du monde elle y sera secrette.

LA NOURRICE.

Oserois-je espérer que la compassion ....

CELIDAN.

Je prens ton innocence en ma protection,
Va, ne perds point de temps; être ici davantage
Ne pourroit à la fin tourner qu'à ton dommage.
Je te suivrai de l'œil, & ne dis encor rien
Comme après je saurai m'employer pour ton bien,
Durant l'éloignement ta paix se pourra faire.

LA NOURRICE.

Vous me serez, Monsieur, comme un dieu tutélaire.

CELIDAN.

Tréve pour le présent de ces remercimens,
Va, tu n'as pas loisir de tant de complimens.

SCENE VIII.

CELIDAN *seul.*

VOilà mon homme pris, & ma vieille attrapée.
Vraiment un mauvais conte aisément l'a dupée,
Je la croyois plus fine, & n'eusse pas pensé
Qu'un discours sur le champ par hazard commencé,
Dont la suite non plus n'alloit qu'à l'aventure,
Pût donner à son ame une telle torture,
La jetter en désordre, & brouiller ses ressorts;
Mais la raison le veut, c'est l'effet des remords.

Le cuisant souvenir d'une action méchante
Soudain au moindre mot nous donne l'épouvante.
Mettons-la cependant en lieu de sûreté,
D'où nous ne craignions rien de sa subtilité;
Après, nous ferons voir qu'il me faut d'une affaire;
Ou du tout ne rien dire, ou du tout ne rien taire;
Et que depuis qu'on joue à surprendre un ami,
Un trompeur en moi trouve un trompeur & demi.

SCENE IX.

ALCIDON, DORIS.

DORIS.

C'Est donc pour un ami que tu veux que mon ame
Allume à ta priére une nouvelle flamme?

ALCIDON.

Oui. De tout mon pouvoir je t'en viens conjurer.

DORIS.

A ce coup, Alcidon, voilà te déclarer;
Ce compliment fort beau pour des ames glacées
M'est un aveu bien clair de tes feintes passées.

ALCIDON.

Ne parle point de feinte, il n'appartient qu'à toi
D'être dissimulée, & de manquer de foi;
L'effet l'a trop montré.

DORIS.

L'effet a dû t'apprendre;
Quand on feint avec moi, que je sai bien le rendre;
Mais je reviens à toi. Tu fais donc tant de bruit,
Afin qu'après un autre en recueille le fruit;
Et c'est à ce dessein que ta fausse colere
Abuse insolemment de l'esprit de mon frere?

ADCIDON.

Ce qu'il a pris de part en mes ressentimens
Apporte seul du trouble à tes contentemens;

Et pour moi, qui voi trop ta haine par ce change
Qui t'a fait sans raison me préférer Florange,
Je n'ose plus t'offrir un service odieux.

DORIS.

Tu ne fais pas tant mal. Mais pour faire encor mieux,
Puisque tu reconnois ma véritable haine,
De moi ni de mon choix ne te mets point en peine.
C'est trop manquer de sens ; je te prie, est-ce à toi,
A l'objet de ma haine à disposer de moi ?

ALCIDON.

Non. Mais puisque je vois à mon peu de mérite
De ta possession l'espérance interdite,
Je sentirois mon mal puissamment soulagé,
Si du moins un ami m'en étoit obligé.
Ce cavalier, au reste, a tous les avantages
Que l'on peut remarquer aux plus braves courages,
Beau de corps & d'esprit, riche, adroit, valeureux,
Et sur-tout de Doris à l'extrême amoureux.

DORIS.

Toutes ces qualités n'ont rien qui me déplaise ;
Mais il en a de plus une autre fort mauvaise,
C'est qu'il est ton ami ; cette seule raison
Me le feroit haïr, si j'en savois le nom.

ALCIDON.

Donc pour le bien servir il faut ici le taire ?

DORIS.

Et de plus lui donner cet avis salutaire,
Que s'il est vrai qu'il m'aime, & qu'il veuille être aimé,
Quand il m'entretiendra, tu ne sois point nommé ;
Qu'il n'espere autrement de réponse que triste.
J'ai dépit que le sang me lie avec Philiste,
Et qu'ainsi malgré moi j'aime un de tes amis.

ALCIDON.

Tu seras quelque jour d'un esprit plus remis,
Adieu. Quoi qu'il en soit, souviens-toi, dédaigneuse,
Que tu hais Alcidon qui te veut rendre heureuse.

DORIS.

Va, je ne veux point d'heur qui parte de ta main.

SCENE X.

DORIS *seule.*

OU'aux filles comme moi le sort est inhumain !
Que leur condition se trouve déplorable !
Une mere aveuglée, un frere inéxorable,
Chacun de son côté, prennent sur mon devoir
Et sur mes volontés un absolu pouvoir.
Chacun me veut forcer à suivre son caprice ;
L'un a ses amitiés, l'autre a son avarice ;
Ma mere veut Florange, & mon frere, Alcidon.
Dans leurs divisions mon cœur à l'abandon,
N'attend que leur accord pour souffrir & pour feindre,
Je n'ose qu'espérer, & je ne sai que craindre,
Ou plûtôt je crains tout, & je n'espére rien ;
Je n'ose fuir mon mal, ni rechercher mon bien.
Dure sujettion ! Etrange tyrannie !
Toute liberté donc à mon choix se dénie !
On ne laisse à mes yeux rien à dire à mon cœur,
Et par force un amant n'a de moi que rigueur.
Cependant il y va du reste de ma vie,
Et je n'ose écouter tant soit peu mon envie ;
Il faut que mes desirs toujours indifférens
Aillent sans résistance au gré de mes parens,
Qui m'apprêtent peut-être un brutal, un sauvage ;
Et puis cela s'appelle une fille bien sage.
Ciel, qui vois ma misere, & qui fais les heureux,
Prens pitié d'un devoir qui m'est si rigoureux.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CE'LIDAN, CLARICE.

CÉLIDAN.

N'Espérez pas, Madame, avec cet artifice
Apprendre du forfait l'auteur ni le complice;
Je chéris l'un & l'autre, & croi qu'il m'est permis
De conserver l'honneur de mes plus chers amis.
L'un aveuglé d'amour ne jugea point de blâme
A ravir la beauté qui lui ravissoit l'ame,
Et l'autre l'assista par importunité:
C'est ce que vous saurez de leur témérité.

CLARICE.

Puisque vous le voulez, Monsieur, je suis contente;
De voir qu'un bon succès a trompé leur attente,
Et me résolvant même à perdre à l'avenir
De toute ma douleur le triste souvenir,
J'estime que la perte en sera plus aisée,
Si j'ignore les noms de ceux qui l'ont causée.
C'est assez que je sai qu'à votre heureux secours
Je dois tout le bonheur du reste de mes jours:
Philiste autant que moi vous en est redevable;
S'il a sû mon malheur il est inconsolable,
Et dans son désespoir sans doute qu'aujourd'hui
Vous lui rendrez la vie en me rendant à lui.
Disposez du pouvoir & de l'un, & de l'autre;
Ce que vous y verrez, tenez-le comme au vôtre;
Et souffrez cependant qu'on le puisse avertir
Que nos maux en plaisirs se doivent convertir.

La

La douleur trop long-temps régne sur son courage.

CÉLIDAN.

C'est à moi qu'appartient l'honneur de ce message,
Mon secours sans cela, comme de nul effet,
Ne vous auroit rendu qu'un service imparfait.

CLARICE.

Après avoir rompu les fers d'une captive,
C'est tout de nouveau prendre une peine excessive ;
Et l'obligation que j'en vais vous avoir
Met la revanche hors de mon peu de pouvoir.
Ainsi dorénavant, quelque espoir qui me flatte,
Il faudra malgré moi que j'en demeure ingrate.

CÉLIDAN.

En quoi que mon service oblige votre amour,
Vos seuls remercimens me mettent à retour.

SCENE II.

CELIDAN *seul.*

QU'Alcidon maintenant soit de feu pour Clarice ;
Qu'il ait de son parti sa traîtresse nourrice,
Que d'un ami trop simple il fasse un ravisseur,
Qu'il querelle Philiste & néglige sa sœur ;
Enfin, qu'il aime, dupe, enleve, feigne, abuse,
Je trouve mieux que lui mon compte dans sa ruse,
Son artifice m'aide, & succéde si bien
Qu'il me donne Doris, & ne lui laisse rien.
Il semble n'enlever qu'à dessein que je rende,
Et que Philiste, après une faveur si grande,
N'ose me refuser celle dont ses transports
Et ses faux mouvemens font rompre les accords.
Ne m'offre plus Doris, elle m'est toute acquise ;
Je ne la veux devoir, traître, qu'à ma franchise ;
Il suffit que ta ruse ait dégagé sa foi,
Cesse tes complimens, je l'aurai bien sans toi.

Mais pour voir ces effets allons trouver le frere ;
Notre heur s'accorde mal avecque sa misere,
Et ne peut s'avancer qu'en lui disant le sien.

SCENE III.

ALCIDON, CÉLIDAN.

CÉLIDAN.

AH ! Je cherchois une heure avec toi d'entretien ;
Ta rencontre jamais ne fut plus opportune.

ALCIDON.

En quel point as-tu mis l'état de ma fortune ?

CÉLIDAN.

Tout va le mieux du monde. Il ne se pouvoit pas
Avec plus de succès supposer un trépas ;
Clarice au désespoir croit Philiste sans vie.

ALCIDON.

Et l'auteur de ce coup ?

CÉLIDAN.

Celui qui l'a ravie,
Un amant inconnu dont je lui fais parler.

ALCIDON.

Elle a donc bien jetté des injures en l'air ?

CÉLIDAN.

Cela s'en va sans dire.

ALCIDON.

Ainsi rien ne l'appaise ?

CÉLIDAN.

Si je te disois tout, tu mourrois de trop d'aise.

ALCIDON.

Je n'en veux point qui porte une si dure loi.

CÉLIDAN.

Dans ce grand désespoir elle parle de toi.

ALCIDON.

Elle parle de moi !

CÉLIDAN.

J'ai perdu ce que j'aime,

Dit-elle, *mais du moins si cet autre lui-même,*
Son fidéle Alcidon m'en consoloit ici !

ALCIDON.

Tout de bon ?

CÉLIDAN.

Son esprit en paroît adouci.

ALCIDON.

Je ne me pensois pas si fort dans sa mémoire.
Mais non, cela n'est point, tu m'en donnes à croire.

CÉLIDAN.

Tu peux dans ce jour même en voir la vérité.

ALCIDON.

J'accepte le parti par curiosité.
Dérobons-nous ce soir pour lui rendre visite.

CÉLIDAN.

Tu verras à quel point elle met ton mérite.

ALCIDON.

Si l'occasion s'offre on peut la disposer ;
Mais comme sans dessein...

CÉLIDAN.

J'entens. A t'épouser.

ALCIDON.

Nous pourrons feindre alors que par ma diligence
Le concierge, rendu de mon intelligence,
Me donne un accès libre aux lieux de sa prison,
Que déja quelque argent m'en a fait la raison,
Et que s'il en faut croire une juste espérance,
Les pistoles [redacted]ont sa délivrance,
Pourvû qu'u[redacted] hymen succéde à mes desirs.

CÉLIDAN.

Que cette invention t'assure de plaisirs !
Une subtilité si dextrement tissue,
Ne peut jamais avoir qu'une admirable issue.

ALCIDON.

Mais l'exécution ne s'en doit pas surseoir.

CÉLIDAN.

Ne différe donc point. Je t'attens vers le soir.
N'y manque pas. Adieu. J'ai quelque affaire en ville.

SCENE IV.

ALCIDON *seul.*

O L'excellent ami! Qu'il a l'esprit docile!
Pouvois-je faire un choix plus commode pour moi?
Je trompe tout le monde avec sa bonne foi;
Et quant à sa Doris, si sa poursuite est vaine,
C'est de quoi maintenant je ne suis guere en peine;
Puisque j'aurai mon compte, il m'importe fort peu
Si la coquette agrée ou néglige son feu.
Mais je ne songe pas que ma joie imprudente
Laisse en perplexité ma chere confidente;
Avant que de partir, il faudra sur le tard
De nos heureux succès lui faire quelque part.

SCENE V.

CHRYSANTE, PHILISTE, DORIS.

CHRYSANTE *à Philiste.*

Je ne le puis celer, bien que j'y compatisse,
Je trouve en ton malheur quelque peu de justice;
Le ciel venge ta sœur : ton fol emportement
A rompu sa fortune, & chassé son amant,

Et tu vois aussi-tôt la tienne renversée,
Ta maitresse par force en d'autres mains passée;
Cependant Alcidon que tu crois rappeler,
Toujours de plus en plus s'obstine à quereller.

PHILISTE.

Madame, c'est à vous que nous devons nous prendre
De tous les déplaisirs qu'il nous en faut attendre;
D'un si honteux affront le cuisant souvenir
Eteint toute autre ardeur que celle de punir.
Ainsi mon mauvais sort m'a bien ôté Clarice,
Mais du reste accusez votre seule avarice,
Madame, nous perdons par votre aveuglement,
Votre fils un ami, votre fille un amant.

DORIS.

Otez ce nom d'amant, le fard de son langage
Ne m'empêcha jamais de voir dans son courage;
Et nous étions tous deux semblables en ce point
Que nous feignions d'aimer ce que nous n'aimions point.

PHILISTE.

Ce que vous n'aimiez point! Jeune dissimulée,
Falloit-il donc souffrir d'en être cajolée?

DORIS.

Il le falloit souffrir, ou vous désobliger.

PHILISTE.

Dites qu'il vous falloit un esprit moins léger.

CHRYSANTE.

Célidan vient d'entrer, fais un peu de silence,
Et du moins à ses yeux cache ta violence.

SCENE VI.

PHILISTE, CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

PHILISTE *à Célidan.*

HE bien, que dit, que ſait notre amant irrité ?
Perſiſte-t-il encor dans ſa brutalité ?

CÉLIDAN.

Quitte pour aujourd'hui le ſoin de tes querelles,
J'ai bien à te conter de meilleures nouvelles ;
Les raviſſeurs n'ont plus Clarice en leur pouvoir.

PHILISTE.

Ami, que me dis-tu ?

CÉLIDAN.

Ce que je viens de voir.

PHILISTE.

Et, de grace, où voit-on le ſujet que j'adore ?
Di-moi le lieu.

CÉLIDAN.

Le lieu ne ſe dit pas encore.
Celui qui te la rend te veut faire une loi....

PHILISTE.

Après cette faveur, qu'il diſpoſe de moi,
Mon poſſible eſt à lui.

CÉLIDAN.

Donc ſous cette promeſſe
Tu peux dans ſon logis aller voir ta maîtreſſe,
Ambaſſadeur exprès...

(*Philiſte ſort avec précipitation.*)

SCENE VII.

CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

CHRYSANTE.

Son feu précipité
Lui fait faire envers vous une incivilité;
Vous la pardonnerez à cette ardeur trop forte,
Qui, sans vous dire adieu, vers son objet l'emporte.

CÉLIDAN.

C'est comme doit agir un véritable amour,
Un feu moindre eût souffert quelque plus long séjour,
Et nous voyons assez par cette expérience
Que le sien est égal à son impatience.
Mais puisqu'ainsi le ciel rejoint ces deux amans,
Et que tout se dispose à vos contentemens,
Pour m'avancer aux miens, oserois-je, Madame,
Offrir à tant d'appas un cœur qui n'est que flamme;
Un cœur sur qui ses yeux de tout temps absolus
Ont imprimé des traits qui ne s'effacent plus?
J'ai crû par le passé qu'une ardeur mutuelle
Unissoit les esprits, & d'Alcidon & d'elle,
Et qu'en ce cavalier son desir arrêté
Prendroit tous autres vœux pour importunité:
Cette seule raison m'obligeant à me taire,
Je trahissois mon feu de peur de lui déplaire.
Mais aujourd'hui qu'un autre en sa place reçû
Me fait voir clairement combien j'étois déçû,
Je ne condamne plus mon amour au silence,
J'en viens faire éclater toute la violence.
Souffrez que mes desirs si long-temps retenus
Rendent à sa beauté des vœux qui lui sont dûs;

Et du moins, par pitié d'un si cruel martyre,
Permettez quelque espoir à ce cœur qui soupire.

CHRYSANTE.

Votre amour pour Doris est un si grand bonheur,
Que je voudrois sur l'heure en accepter l'honneur;
Mais vous voyez le point où me réduit Philiste,
Et comme son caprice à mes souhaits résiste.
Trop chaud ami qu'il est, il s'emporte à tous coups
Pour un fourbe insolent qui se moque de nous.
Honteuse qu'il me force à manquer de promesse,
Je n'ose vous donner une réponse expresse,
Tant je crains de sa part un désordre nouveau.

CÉLIDAN.

Vous me tuez, Madame, & cachez le coûteau,
Sous ce détour discret un refus se colore.

CHRYSANTE.

Non, Monsieur, croyez-moi, votre offre nous honore,
Aussi dans le refus j'aurois peu de raison,
Je connois votre bien, je sai votre maison;
Votre pere jadis, hélas! que cette histoire
Encor sur mes vieux ans m'est douce en la mémoire!
Votre feu pere, dis-je, eut de l'amour pour moi,
J'étois son cher objet, & maintenant je voi
Que comme par un droit successif de famille,
L'amour qu'il eut pour moi, vous l'avez pour ma fille.
S'il m'aimoit, je l'aimois, & les seules rigueurs
De ses cruels parens divisérent nos cœurs.
On l'éloigna de moi par ce maudit [redacted]ge
Qui n'a d'égard qu'aux biens pour faire un mariage;
Et son pere jamais ne souffrit son retour
Que ma foi n'eût ailleurs en[redacted]nour.
En vain à cet hymen j'opposai [redacted]nce,
La volonté des miens vainquit ma résistance:
Mais je reviens à vous, en qui je voi portraits
De ses perfections les plus aimables traits.
Afin de vous ôter désormais toute crainte,
Que dessous mes discours se cache aucune feinte,

Allons trouver Philiste, & vous verrez alors
Comme en votre faveur je ferai mes efforts.

CÉLIDAN.

Si de ce cher objet j'avois même assurance,
Rien ne pourroit jamais troubler mon espérance.

DORIS.

Je ne sai qu'obéir, & n'ai point de vouloir.

CÉLIDAN.

Employer contre vous un absolu pouvoir!
Ma flamme d'y penser se tiendroit criminelle.

CHRYSANTE.

Je connois bien ma fille, & je vous répons d'elle,
Dépêchons seulement d'aller vers ces amans.

CÉLIDAN.

Allons. Mon heur dépend de vos commandemens.

SCENE VIII.

PHILISTE, CLARICE.

PHILISTE.

MA douleur qui s'obstine à combattre ma joie,
Pousse encor des soupirs, bien que je vous revoie,
Et l'excès des plaisirs qui me viennent charmer,
Mêle dans ces douceurs je ne sai quoi d'amer.
Mon ame en est ensemble, & ravie, & confuse;
D'un peu de lâcheté votre retour m'accuse,
Et votre li[illegible]proche aujourd'hui
Que mon [illegible]oit à la pitié d'autrui.
Elle me comble d'aise, & m'accable de honte;
Celui qui vous la rend en m'obligeant m'affronte;
Un coup si glorieux n'appartenoit qu'à moi.

CLARICE.

Vois-tu dans mon esprit des doutes de ta foi?

Y vois-tu des soupçons qui blessent ton courage,
Et dispensent ta bouche à ce fâcheux langage?
Ton amour & tes soins trompés par mon malheur,
Ma prison inconnue a bravé ta valeur,
Que t'importe à présent qu'un autre m'en délivre,
Puisque c'est pour toi seul que Clarice veut vivre,
Et que d'un tel orage, en bonace réduit,
Célidan a la peine, & Philiste le fruit?

PHILISTE.

Mais vous ne dites pas que le point qui m'afflige,
C'est la reconnoissance où l'honneur vous oblige;
Il vous faut être ingrate, ou bien à l'avenir
Lui garder en votre ame un peu de souvenir.
La mienne en est jalouse, & trouve ce partage,
Quelqu'inégal qu'il soit, à son désavantage,
Je ne puis le souffrir. Nos pensers à tous deux
Ne devroient, à mon gré, parler que de nos feux;
Tout autre objet que moi dans votre esprit me pique.

CLARICE.

Ton humeur, à ce compte, est un peu tyrannique.
Penses-tu que je veuille un amant si jaloux?

PHILISTE.

Je tâche d'imiter ce que je vois en vous,
Mon esprit amoureux qui vous tient pour sa reine,
Fait de vos actions sa régle souveraine.

CLARICE.

Je ne puis endurer ces propos outrageux;
Où me vois-tu jalouse, afin d'être ombrageux?

PHILISTE.

Quoi! Ne l'étiez-vous point l'autre jour qu'en visite
J'entretins quelque temps Belinde & Chrysante?

CLARICE.

Ne me reproche point l'excès de [redacted].

PHILISTE.

Mais permettez-moi donc cet excès à mon tour,
Est-il rien de plus juste ou de plus équitable?

CLARICE.

Encor pour un jaloux tu seras fort traitable,

Et n'es pas mal adroit en ces doux entretiens
D'accuser mes défauts pour excuser les tiens.
Par cette liberté tu me fais bien paroître
Que tu crois que l'hymen t'ait déja rendu maître,
Puisque, laissant les vœux & les soumissions,
Tu me dis seulement mes imperfections.
Philiste, c'est douter trop peu de ta puissance,
Et prendre, avant le temps, un peu trop de licence;
Nous avions notre hymen à demain arrêté,
Mais, pour te bien punir de cette liberté,
De plus de quatre jours ne croi pas qu'il s'acheve.

PHILISTE.

Mais si durant ce temps quelqu'autre vous enleve,
Avez-vous sûreté que pour votre secours
Le même Célidan se rencontre toujours?

CLARICE.

Il faut savoir de lui s'il prendroit cette peine.
Voi ta mere & ta sœur que vers nous il améne,
Sa réponse rendra nos débats terminés.

PHILISTE.

Ah, mere, sœur, ami, que vous m'importunez!

SCENE IX.

CHRYSANTE, DORIS, CE'LIDAN, CLARICE, PHILISTE.

CHRYSANTE *à Clarice.*

JE vien [redacted] fils, vous rendre une assurance
De la [redacted] je prens en votre délivrance,
Et mon cœur tout à vous ne sauroit endurer
Que mes humbles devoirs osent se différer.

CLARICE *à Chrysante.*

N'usez point de ce mot vers celle dont l'envie
Est de vous obéir le reste de sa vie,

Que ſon retour rend moins à ſoi-même qu'à vous.
Ce brave cavalier accepté pour époux,
C'eſt à moi déſormais, entrant dans ſa famille,
A vous rendre un devoir de ſervante & de fille;
Heureuſe mille fois, ſi le peu [redacted]
Ne vous empêche point d'excuſer mes défauts;
Et ſi votre bo[redacted]n tel choix ſe contente.

CHRYSANTE *à Clarice.*

Dans ce bien exceſſif qui p[redacted]e mon attente,
Je ſoupçonne mes ſens d'une [redacted]
Tant ma raiſon s'oppoſe à ma crédulité.
Surpriſe que je ſuis d'une telle merveille,
Mon eſprit tout confus doute encor ſi je veille;
Mon ame en eſt ravie, & ces raviſſemens
M'ôtent la liberté de tous remercimens.

DORIS *à Clarice.*

Souffrez qu'en ce bonheur mon aiſe m'enhardiſſe
A vous offrir, Madame, un fidéle ſervice.

CLARICE *à Doris.*

Et moi, ſans compliment qui vous farde mon cœur;
Je vous offre & demande une amitié de ſœur.

PHILISTE *à Célidan.*

Toi, ſans qui mon malheur étoit inconſolable,
Ma douleur ſans eſpoir, ma perte irréparable,
Qui m'as ſeul obligé plus que tous mes amis,
Puiſque je te dois tout, que je t'ai tout promis;
Ceſſe de me tenir dedans l'incertitude,
Di-moi par où je puis ſortir d'ingratitude,
Donne-moi le moyen, après un tel bi[redacted]it,
De réduire pour toi ma parole en effet.

CÉLIDAN *à Philiſte.*

S'il eſt vrai que ta flamme & ce[redacted]e
Doivent leur bon iſſue à mon peu [redacted],
Qu'un bon ſuccès par moi réponde à tous vos vœux;
J'oſe t'en demander un pareil à mes feux.

(*montrant Chryſante.*)

J'oſe te demander, ſous l'aveu de Madame,
Ce digne & ſeul objet de ma ſecrette flamme;

Cette sœur que j'adore, & qui, pour faire un choix,
Attend de ton vouloir les favorables loix.

PHILISTE *à Célidan.*

Ta demande m'étonne ensemble, & m'embarrasse;
Sur ton meilleur ami tu brigues cette place,
Et tu sais que ma foi la réserve pour lui.

CHRYSANTE *à Philiste.*

Si tu n'as entrepris de m'accabler d'ennui,
Ne te fais point ingrat pour une ame si double.

PHILISTE *à Célidan.*

Mon esprit divisé de plus en plus se trouble;
Dispense-moi, de grace, & songe qu'avant toi
Ce bizarre Alcidon tient en gage ma foi.
Si ton amour est grand, l'excuse t'est sensible;
Mais je ne t'ai promis que ce qui m'est possible,
Et cette foi donnée ôte de mon pouvoir
Ce qu'à notre amitié je me sai trop devoir.

CHRYSANTE *à Philiste.*

Ne te ressouviens plus d'une vieille promesse;
Et juge, en regardant cette belle maîtresse,
Si celui qui pour toi l'ôte à son ravisseur
N'a pas bien mérité l'échange de ta sœur.

CLARICE *à Chrysante.*

Je ne saurois souffrir qu'en ma présence on die
Qu'il doive m'acquérir par une perfidie;
Et pour un tel ami lui voir si peu de foi,
Me feroit redouter qu'il en eût moins pour moi.
Mais Alcidon survient, nous l'allons voir lui-même
Contre un [illegible] & vous disputer ce qu'il aime.

SCENE X.

CLARICE, ALCIDON, PHILISTE, CHRYSANTE, CÉLIDAN, DORIS.

CLARICE *à Alcidon.*

MOn abord t'a surpris, tu changes de couleur,
Tu me croyois sans doute encor dans le malheur,
Voici qui m'en délivre, & n'étoit que Philiste
A ses nouveaux desseins en ta faveur résiste,
Cet ami si parfait qu'entre tous tu chéris,
T'auroit pour récompense enlevé ta Doris.

ALCIDON.

Le désordre éclatant qu'on voit sur mon visage
N'est que l'effet trop prompt d'une soudaine rage.
Je forcéne de voir que sur votre retour
Ce traître assure ainsi ma perte & son amour.
Perfide, à mes dépens tu veux donc des maîtresses;
Et mon honneur perdu te gagne leurs caresses?

CÉLIDAN *à Alcidon.*

Quoi, j'ai sû jusqu'ici cacher tes lâchetés,
Et tu m'oses couvrir de ces indignités!
Cesse de m'outrager, ou le respect des dames
N'est plus pour contenir celui que tu diffames.

PHILISTE *à Alcidon.*

Cher ami, ne crains rien, & demeure assuré
Que je sai maintenir ce que je t'ai juré;
Pour t'enlever ma sœur il faut m'arracher l'ame.

ALCIDON *à Philiste.*

Non, non, il n'est plus temps de déguiser ma flamme,
Il te faut, malgré moi, faire un honteux aveu,
Que si mon cœur brûloit, c'étoit d'un autre feu.

Ami, ne cherche plus qui t'a ravi Clarice,
(*Se montrant.*) (*montrant Célidan.*)
Voici l'auteur du coup, & voilà le complice.
(*à Philiste.*)
Adieu. Ce mot lâché, je te suis en horreur.

SCENE DERNIERE.

CHRYSANTE, CLARICE, PHILISTE, CE'LIDAN, DORIS.

CHRYSANTE *à Philiste.*

HE bien, rebelle, enfin sortiras-tu d'erreur?

CÉLIDAN *à Philiste.*

Puisque son désespoir vous découvre un mystére
Que ma discrétion vous avoit voulu taire,
C'est à moi de montrer quel étoit mon dessein.
Il est vrai qu'en ce coup je lui prêtai la main;
La peur que j'eus alors qu'après ma résistance
Il ne trouvât ailleurs trop fidéle assistance....

PHILISTE *à Célidan.*

Quittons-là ce discours, puisqu'en cette action
La fin m'éclaircit trop de ton intention,
Et ta sincérité se fait assez connoître.
Je m'obstinois tantôt dans le parti d'un traître;
Mais au lieu d'affoiblir vers toi mon amitié,
Un tel aveuglement te doit faire pitié.
Plains-moi, plains mon malheur, plains mon trop de franchise
Qu'un ami déloyal a tellement surprise;
Voi par-là comme j'aime, & ne te souviens plus
Que j'ai voulu te faire un injuste refus.

Fai, magré mon erreur, que ton feu persévere;
Ne puni point la sœur de la faute du frere,
Et reçoi de ma main celle que ton desir,
Avant mon imprudence, avoit daigné choisir.

CLARICE *à Célidan.*

Une pareille erreur me rend toute confuse,
Mais ici mon amour me servira d'excuse,
Il serre nos esprits d'un trop étroit lien
Pour permettre à mon sens de s'éloigner du sien.

CÉLIDAN.

Si vous croyez encor que cette erreur me touche,
Un mot me satisfait de cette belle bouche.
Mais, hélas! quel espoir ose rien présumer,
Quand on n'a pû servir, & qu'on n'a fait qu'aimer?

DORIS.

Réunir les esprits d'une mere & d'un frere,
Du choix qu'ils m'avoient fait avoir sû me défaire;
M'arracher à Florange, & m'ôter Alcidon,
Et d'un cœur généreux me faire l'heureux don,
C'est avoir sû me rendre un assez grand service,
Pour espérer beaucoup avec quelque justice;
Et, puisqu'on me l'ordonne, on peut vous assurer
Qu'alors que j'obéis, c'est sans en murmurer.

CÉLIDAN.

A ces mots enchanteurs tout mon cœur se déploie,
Et s'ouvre tout entier à l'excès de ma joie.

CHRYSANTE.

Que la mienne est extrême, & que sur mes vieux ans
Le favorable ciel me fait de doux présens!
Qu'il conduit mon bonheur par un ressort étrange!
Qu'à propos sa faveur m'a fait perdre Florange!
Puisse-t-elle, pour comble, accorder à mes vœux
Qu'une éternelle paix suive de si beaux nœuds,
Et rendre, par les fruits de ce double hyménée,
Ma derniere vieillesse à jamais fortunée.

CLARICE *à Chrysante.*

Cependant pour ce soir ne me refusez pas
L'heur de vous voir ici prendre un mauvais repas;

Afin qu'à ce qui reste ensemble on se prépare,
Tant qu'un mystere saint deux à deux nous sépare.

CHRYSANTE *à Clarice.*

Nous éloigner de vous avant ce doux moment,
Ce seroit me priver de tout contentement.

FIN.

EXAMEN DE LA VEUVE.

CETTE comédie n'eſt pas plus réguliere que Mélite en ce qui regarde l'unité de lieu, & a le même défaut au cinquiéme acte, qui ſe paſſe en complimens pour venir à la concluſion d'un amour épiſodique, avec cette différence toutefois, que le mariage de Célidan avec Doris a plus de juſteſſe dans celle-ci, que celui d'Éraſte avec Cloris dans l'autre. Elle a quelque choſe de mieux ordonné pour le temps en général, qui n'eſt pas ſi vague que dans Mélite, & a ſes intervalles mieux proportionnés par cinq jours conſécutifs. C'étoit un tempérament que je croyois lors fort raiſonnable entre la rigueur des vingt-quatre heures, & cette étendue libertine qui n'avoit aucunes bornes. Mais elle a ce même défaut dans le particulier de la durée de chaque acte, que ſouvent celle de l'action y excéde de beaucoup celle de la repréſentation. Dans le commencement du premier, Philiſte quitte Alcidon pour aller faire des viſites avec Clarice, & paroît en la derniere ſcéne avec elle au ſortir de ces viſites qui doivent avoir conſumé toute l'après-dinée, ou du moins la meilleure partie. La même choſe ſe trouve au cinquiéme. Alcidon y fait partie avec Célidan d'aller voir Clarice ſur le ſoir dans ſon château, où il la croit encore priſonniere, & ſe réſout de faire part de ſa joie à la nourrice, qu'il n'oſeroit voir de jour, de peur de faire ſoupçonner l'intelligence ſecrette & criminelle qu'ils ont enſemble; & environ cent vers après il vient chercher cette confidente chez Clarice, dont il ignore le retour. Il ne pouvoit être

qu'environ midi quand il en a formé le dessein, puisque Célidan venoit de ramener Clarice, ce que vraisemblablement il a fait le plûtôt qu'il a pû, ayant un intérêt d'amour qui le pressoit de lui rendre ce service en faveur de son amant; &, quand il vient pour exécuter cette résolution, la nuit doit avoir déja assez d'obscurité pour cacher cette visite qu'il lui va rendre. L'excuse qu'on pourroit y donner, aussi bien qu'à ce que j'ai remarqué de Tircis dans Mélite, c'est qu'il n'y a point de liaison de scénes, & par conséquent point de continuité d'action. Ainsi l'on pourroit dire que ces scénes détachées, qui sont placées l'une après l'autre, ne s'entresuivent pas immédiatement, & qu'il se consume un temps notable entre la fin de l'une & le commencement de l'autre; ce qui n'arrive point quand elles sont liées ensemble, cette liaison étant cause que l'une commence nécessairement au même instant que l'autre finit.

Cette comédie peut faire connoître l'aversion naturelle que j'ai toujours eûe pour les *A parte*. Elle m'en donnoit de belles occasions, m'étant proposé d'y peindre un amour réciproque, qui parût dans les entretiens de deux personnes qui ne parlent point d'amour ensemble, & de mettre des complimens d'amour suivis entre deux gens qui n'en ont point du tout l'un pour l'autre, & qui sont toutefois obligés par des considérations particuliéres de s'en rendre des témoignages mutuels. C'étoit un beau jeu pour ces discours à part si fréquens chez les anciens & chez les modernes de toutes les langues; cependant j'ai si bien fait par le moyen des confidences qui ont précédé ces scénes artificieuses, & des réflexions qui les ont suivies, que, sans emprunter ce secours, l'amour a paru entre ceux qui n'en parlent point, & le mépris a été visible entre ceux qui se font des protestations d'amour. La sixiéme scéne du quatriéme acte semble commencer par ces *A parte*, & n'en a toutefois aucun. Célidan & la nourrice y parlent véritablement chacun à part, mais en-

ſorte que chacun des deux veut bien que l'autre entende ce qu'il dit. La nourrice cherche à donner à Célidan des marques d'une douleur très-vive qu'elle n'a point, & en affecte d'autant plus les dehors pour l'éblouir ; & Célidan de ſon côté veut qu'elle aye lieu de croire qu'il la cherche pour la tirer du péril où il feint qu'elle eſt, & qu'ainſi il la rencontre fort à propos. Le reſte de cette ſcéne eſt fort adroit par la maniere dont il dupe cette vieille, & lui arrache l'aveu d'une fourbe, où on le vouloit prendre lui-même pour dupe. Il l'enferme de peur qu'elle ne faſſe encore quelque piéce qui trouble ſon deſſein, & quelques-uns ont trouvé à dire qu'on ne parle point d'elle au cinquiéme. Mais ces ſortes de perſonnages, qui n'agiſſent que pour l'intérêt des autres, ne ſont pas aſſez d'importance pour faire naître une curioſité légitime de ſavoir leurs ſentimens ſur l'événement de la comédie, où ils n'ont plus que faire quand on n'y a plus affaire d'eux ; & d'ailleurs Clarice y a trop de ſatisfaction de ſe voir hors du pouvoir de ſes raviſſeurs, & rendue à ſon amant, pour penſer en ſa préſence à cette nourrice, & prendre garde ſi elle eſt en ſa maiſon, ou ſi elle n'y eſt pas.

Le ſtyle n'eſt pas plus élevé ici que dans Mélite ; mais il eſt plus net & plus dégagé des pointes dont l'autre eſt ſemée, qui ne ſont, à en bien parler, que de fauſſes lumiéres, dont le brillant marque bien quelque vivacité d'eſprit, mais ſans aucune ſolidité de raiſonnement. L'intrigue y eſt auſſi beaucoup plus raiſonnable que dans l'autre, & Alcidon a lieu d'eſpérer un bien plus heureux ſuccès de ſa fourbe, qu'Eraſte de la ſienne.

LA GALERIE DU PALAIS,

OU

L'AMIE RIVALE;

COMEDIE.

A MADAME
DE LIANCOURT.

MADAME,

Je vous demande pardon, si je vous fais un mauvais présent, non pas que j'aie si mauvaise opinion de cette piéce, que je veuille condamner les applaudissemens qu'elle a reçûs: mais parce que je ne croirai jamais qu'un ouvrage de cette nature soit digne de vous être présenté. Aussi vous supplierai-je très-humblement de ne prendre pas tant garde à la qualité de la chose, qu'au pouvoir de celui dont elle part; c'est tout ce que peut vous offrir un homme de ma sorte, & Dieu ne m'ayant pas fait naître assez considérable pour être utile à votre service, je me tiendrai trop récompensé d'ailleurs, si je puis contribuer en quelque façon à vos divertissemens. De six comédies qui me sont échappées, si celle-ci n'est la meilleure, c'est la plus heureuse, & toutefois la plus malheureuse en ce point, que n'ayant pas eu l'honneur d'être vûe de vous, il lui manque votre approbation, sans laquelle sa gloire est encore douteuse, & n'ose s'assurer sur les acclamations publiques. Elle vous la vient demander, MADAME, avec cette protection qu'autrefois Mélite a trouvée si favorable. J'espére que votre bonté ne lui refusera pas l'une & l'autre, ou que si vous désapprouvez sa conduite, du moins agréerez mon zéle, & me permettrez de me dire toute ma vie,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, CORNEILLE.

ACTEURS.

PLÉIRANTE, pere de Célidée.

LYSANDRE, amant de Célidée.

DORIMANT, amoureux d'Hippolyte.

CHRYSANTE, mere d'Hippolyte.

CÉLIDÉE, fille de Pléirante.

HIPPOLYTE, fille de Chryſante.

ARONTE, écuyer de Lyſandre.

CLÉANTE, écuyer de Dorimant.

FLORICE, ſuivante d'Hippolyte.

LE LIBRAIRE du palais.

LE MERCIER du palais.

LA LINGERE du palais.

La ſcéne eſt à Paris.

LA

LA GALERIE DU PALAIS,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARONTE, FLORICE.

ARONTE.

ENFIN je ne le puis, que veux-tu que j'y fasse?
Pour tout autre sujet mon maître n'est que glace,
Elle est trop dans son cœur, on ne l'en peut chasser;
Et c'est folie à nous que de plus y penser.

J'ai beau devant les yeux lui remettre Hippolyte,
Parler de ses attraits, élever son mérite,
Sa grace, son esprit, sa naissance, son bien,
Je n'avance non plus qu'à ne lui dire rien:
L'amour, dont malgré moi son ame est possédée,
Fait qu'il en voit autant, ou plus en Célidée.

FLORICE.

Ne quittons pas pourtant; à la longue on fait tout.
La gloire suit la peine, espérons jusqu'au bout.
Je veux que Célidée ait charmé son courage,
L'amour le plus parfait n'est pas un mariage;
Fort souvent moins que rien cause un grand changement;
Et les occasions naissent en un moment.

ARONTE.

Je les prendrai toujours quand je les verrai naître.

FLORICE.

Hippolyte en ce cas saura le reconnoître.

ARONTE.

Tout ce que j'en prétens c'est un entier secret.
Adieu, je vais trouver Célidée à regret.

FLORICE.

De la part de ton maître?

ARONTE.

Oui.

FLORICE.

Si j'ai bonne vûe,
La voilà que son pere améne vers la rue.
Tirons-nous à quartier. Nous jouerons mieux nos jeux,
S'ils n'apperçoivent point que nous parlions nous deux.

SCENE II.

PLEIRANTE, CE'LIDE'E.

PLEIRANTE.

NE pense plus, ma fille, à me cacher ta flamme;
N'en conçois point de honte, & n'en crains point de blâme,
Le sujet qui l'allume a des perfections
Dignes de posséder tes inclinations;
Et, pour mieux te montrer le fond de mon courage,
J'aime autant son esprit, que tu fais son visage.
Confesse donc, ma fille, & croi qu'un si beau feu
Veut être mieux traité que par un désaveu.

CÉLIDÉE.

Monsieur, il est tout vrai, son ardeur légitime
A tant gagné sur moi, que j'en fais de l'estime;
J'honore son mérite, & n'ai pû m'empêcher
De prendre du plaisir à m'en voir rechercher,
J'aime son entretien, je chéris sa présence;
Mais cela n'est enfin qu'un peu de complaisance;
Qu'un mouvement léger qui passe en moins d'un jour.
Vos seuls commandemens produiront mon amour,
Et votre volonté de la mienne suivie....

PLEIRANTE.

Favorisant ses vœux seconde ton envie.
Aime, aime ton Lysandre; &, puisque je consens,
Et que je t'autorise à ces feux innocens,
Donne-lui hardiment une entiére assurance
Qu'un mariage heureux suivra son espérance,
Engage-lui ta foi. Mais, j'apperçoi venir
Quelqu'un, qui de sa part te vient entretenir.
Ma fille, adieu. Les yeux d'un homme de mon âge
Peut-être empêcheroient la moitié du message.

CÉLIDÉE.

Il ne vient rien de lui qu'il faille vous celer.

PLEIRANTE.

Mais tu seras sans moi plus libre à lui parler;
Et ta civilité, sans doute un peu forcée,
Me fait un compliment qui trahit ta pensée.

SCENE III.

CE'LIDE'E, ARONTE.

CÉLIDÉE.

Que fait ton maître, Aronte?

ARONTE.

Il m'envoie aujourd'hui
Voir ce que sa maîtresse a résolu de lui;
Et comment vous voulez qu'il passe la journée.

CÉLIDÉE.

Je serai chez Daphnis toute l'après-dînée;
Et, s'il m'aime, je croi que nous l'y pourrons voir;
Autrement...

ARONTE.

Ne pensez qu'à l'y bien recevoir.

CÉLIDÉE.

S'il y manque, il verra sa paresse punie.
Nous y devons dîner fort bonne compagnie,
J'y méne du quartier Hippolyte, & Cloris.

ARONTE.

Après elles & vous il n'est rien dans Paris;
Et je n'en sache point, pour belles qu'on les nomme,
Qui puissent attirer les yeux d'un honnête homme.

CÉLIDÉE.

Je ne suis pas d'humeur bien propre à t'écouter;
Et ne prens pas plaisir à m'entendre flatter.

Sans que ton bel esprit tâche plus d'y paroître,
Mêle-toi de porter ma réponse à ton maître.

ARONTE *seul.*

Quelle superbe humeur ! Quel arrogant maintien !
Si mon maître me croit, vous ne tenez plus rien,
Il changera d'objet, ou j'y perdrai ma peine,
Aussi-bien son amour ne vous rend que trop vaine.

SCENE IV.

LA LINGERE, LE LIBRAIRE

On tire un rideau, & l'on voit le libraire, la lingere, & le mercier chacun dans leur boutique.

LA LINGERE.

Vous avez fort la presse à ce livre nouveau ;
C'est pour vous faire riche.

LE LIBRAIRE.

On le trouve si beau,
Que c'est pour mon profit le meilleur qui se voie.
[*à la lingere.*]
Mais, vous, que vous vendez de ces toiles de soie !

LA LINGERE.

De vrai, bien que d'abord on en vendît fort peu,
A présent Dieu nous aime on y court comme au feu,
Je n'en saurois fournir autant qu'on m'en demande ;
Elle sied mieux aussi que celle de Hollande,
Découvre moins le fard dont un visage est peint ;
Et donne, ce me semble, un plus grand lustre au teint.
Je perds bien à gagner de ce que ma boutique
Pour être trop étroite empêche ma pratique,

À peine y puis-je avoir deux chalans à la fois;
Je veux changer de place avant qu'il soit un mois;
J'aime mieux en payer le double, & davantage,
Et voir ma marchandise en plus bel étalage.

LE LIBRAIRE.

Vous avez bien raison; mais à ce que j'entens....

SCENE V.

DORIMANT, CLEANTE, LE LIBRAIRE.

LE LIBRAIRE *à Dorimant.*

Monsieur, vous plaît-il voir quelques livres du temps?

DORIMANT.

Montrez-m'en quelques-uns.

LE LIBRAIRE.

Voici ceux de la mode.

DORIMANT.

Otez-moi cet auteur, son nom seul m'incommode;
C'est un impertinent, ou je n'y connois rien.

LE LIBRAIRE.

Ses œuvres toutefois se vendent assez bien.

DORIMANT.

Quantité d'ignorans ne songent qu'à la rime.

LE LIBRAIRE.

Monsieur, en voici deux dont on fait grande estime.
Considerez ce trait, on le trouve divin.

DORIMANT.

Il n'est que mal traduit du cavalier Marin;
Sa veine au demeurant me semble assez hardie.

LE LIBRAIRE.

Ce fut son coup d'essai que cette comédie.

DORIMANT.

Cela n'eſt pas tant mal pour un commencement,
La plûpart de ſes vers coulent fort doucement,
Qu'il a de mignardiſe à décrire un viſage !

SCENE VI.

HIPPOLYTE, FLORICE, DORIMANT, CLEANTE, LE LIBRAIRE, LA LINGERE.

HIPPOLYTE *à la lingere.*

MAdame, montrez-nous quelques collets d'ouvrage.

LA LINGERE.

Je vous en vais montrer de toutes les façons.

DORIMANT *au libraire.*

Ce viſage vaut mieux que toutes vos chanſons.

LA LINGERE *à Hippolyte.*

Voilà du point d'eſprit, de Génes & d'Eſpagne.

HIPPOLYTE.

Ceci n'eſt guére bon qu'à des gens de campagne.

LA LINGERE.

Voyez bien, s'il en eſt deux pareils dans Paris....

HIPPOLYTE.

Ne les vantez point tant, & dites-nous le prix.

LA LINGERE.

Quand vous aurez choiſi.

HIPPOLYTE.

Que t'en ſemble, Florice ?

FLORICE.

Ceux-là ſont aſſez beaux ; mais de mauvais ſervice ;
En moins de trois ſavons on ne les connoît plus.

HIPPOLYTE.

Celui-là, qu'en dis-tu ?

FLORICE.

L'ouvrage en est confus ;
Bien que l'invention de près soit assez belle.
Voici bien votre fait, n'étoit que la dentelle
Est fort mal assortie avec le passement.
Cet autre n'a de beau que le couronnement.

LA LINGERE.

Si vous pouviez avoir deux jours de patience,
Il m'en vient, mais qui sont dans la même excellence.

[*Dorimant parle bas au Libraire.*]

FLORICE.

Il vaudroit mieux attendre.

HIPPOLYTE.

Hé bien, nous attendrons.
Dites-nous au plûtard quel jour nous reviendrons.

LA LINGERE.

Mercredi j'en attens de certaines nouvelles.
Cependant vous faut-il quelques autres dentelles ?

HIPPOLYTE.

J'en ai ce qu'il m'en faut pour ma provision.

LE LIBRAIRE *à Dorimant.*

J'en vais subtilement prendre l'occasion.

[*à la lingere.*]

La connois-tu, voisine ?

LA LINGERE.

Oui, quelque peu de vûe ;
Quant au reste, elle m'est tout-à-fait inconnue.

[*Dorimant tire Cléante au milieu du théatre, & lui parle bas.*]

Ce cavalier sans doute y trouve plus d'appas
Que dans tous vos auteurs ?

CLÉANTE *à Dorimant.*

Je n'y manquerai pas.

DORIMANT.

Si tu ne me vois là, je serai dans la salle.
[*Il prend un livre sur la boutique du libraire.*]
Je connois celui-ci, sa veine est fort égale,
Il ne fait point de vers qu'on ne trouve charmans.
Mais on ne parle plus qu'on fasse de romans;
J'ai vû que notre peuple en étoit idolâtre.

LE LIBRAIRE.

La mode est à présent des piéces de théatre.

DORIMANT.

De vrai, chacnn s'en pique, & tel y met la main
Qui n'eût jamais l'esprit d'ajuster un quatrain.

SCENE VII.

LYSANDRE, DORIMANT, LE LIBRAIRE, LE MERCIER.

LYSANDRE.

Je te prens sur le livre.

DORIMANT.

Hé bien, qu'en veux-tu dire?
Tant d'excellens esprits qui se mêlent d'écrire
Valent bien qu'on leur donne une heure de loisir.

LYSANDRE.

Y trouve-tu toujours une heure de plaisir?
Beaucoup font bien des vers, mais peu la comédie.

DORIMANT.

Ton goût, je m'en assure, est pour la Normandie?

LYSANDRE.

Sans rien spécifier peu méritent le voir.
Souvent leur entreprise excéde leur pouvoir;
Et tel parle d'amour sans aucune pratique.

DORIMANT.

On n'y sait guére alors que la vieille rubrique,

Faute de le connoître on l'habille en fureur ;
Et loin d'en faire envie, on nous en fait horreur.
Lui seul de ses effets a droit de nous instruire,
Notre plume à lui seul doit se laisser conduire,
Pour en bien discourir, il faut l'avoir bien fait ;
Un bon poëte ne vient que d'un amant parfait.

LYSANDRE.

Il n'en faut point douter, l'amour a des tendresses
Que nous n'apprenons point qu'auprès de nos maîtresses.
Tant de sortes d'appas, de doux saisissemens,
D'agréables langueurs, & de ravissemens,
Jusques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire,
Et mille autres secrets que l'on ne sauroit dire ;
Quoique tous nos rimeurs en mettent par écrit,
Ne se sûrent jamais par un effort d'esprit,
Et je n'ai jamais vû de cervelles bien faites
Qui traitassent l'amour à la façon des poëtes ;
C'est tout un autre jeu. Le style d'un sonnet
Est fort extravagant dedans un cabinet.
Il y faut bien louer la beauté qu'on adore,
Sans mépriser Vénus, sans médire de Flore,
Sans que l'éclat des lys, des roses, d'un beau jour
Ait rien à démêler avecque notre amour.
O pauvre comédie, objet de tant de veines,
Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines ;
On te tire souvent sur un original,
A qui, pour dire vrai, tu ressembles fort mal.

DORIMANT.

Laissons la muse en paix, de grace, à la pareille ;
Chacun fait ce qu'il peut, & ce n'est pas merveille,
Si comme avec bon droit on perd bien un procès,
Souvent un bon ouvrage a de foibles succès.
Le jugement de l'homme, ou plûtôt son caprice,
Pour quantité d'esprits n'a que de l'injustice ;
J'en admire beaucoup dont on fait peu d'état,
Leurs fautes, tout au pis, ne sont pas coups d'état,
La plus grande est toujours de peu de conséquence.

LE LIBRAIRE.

Vous plairoit-il de voir des piéces d'éloquence?

LYSANDRE *ayant regardé le titre d'un livre que le libraire lui présente.*

J'en lûs hier la moitié ; mais son vol est si haut
Que presque à tous momens je me trouve en défaut.

DORIMANT.

Voici quelques auteurs dont j'aime l'industrie,
Mettez ces trois à part, mon maître ; je vous prie,
Tantôt un de mes gens vous les viendra payer.

LYSANDRE *à Dorimant.*

Le reste du matin où veux-tu l'employer ?

LE MERCIER.

Voyez deçà, Messieurs, vous plaît-il rien du nôtre ?
Voyez, je vous ferai meilleur marché qu'un autre,
Des gants, des baudriers, des rubans, des castors.

SCENE VIII.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.

Je ne saurois encor te suivre si tu sors,
Faisons un tour de salle attendant mon Cléante.

LYSANDRE.

Qui te retient ici ?

DORIMANT.

L'histoire en est plaisante.
Tantôt comme j'étois sur le livre occupé,
Tout proche on est venu choisir du point-coupé.

LYSANDRE.

Qui ?

DORIMANT.

C'est la question ; mais s'il faut s'en remettre
A ce qu'à mes regards sa coëffe a pû permettre,

Je n'ai rien vû d'égal ; mon Cléante la suit,
Et ne reviendra point qu'il n'en soit bien instruit,
Qu'il n'en sache le nom, le rang & la demeure.

LYSANDRE.

Ami, le cœur t'en dit.

DORIMANT.

Nullement, ou je meure;
Voyant je ne sai quoi de rare en sa beauté,
J'ai voulu contenter ma curiosité.

LYSANDRE.

Ta curiosité deviendra bien-tôt flamme,
C'est par-là que l'amour se glisse dans une ame.
A la premiére vûe un objet qui nous plaît
N'inspire qu'un desir de savoir quel il est;
On en veut aussi-tôt apprendre davantage,
Voir si son entretien répond à son visage,
S'il est civil ou rude, importun ou charmeur,
Éprouver son esprit, connoître son humeur:
De-là cet examen se tourne en complaisance,
On cherche si souvent le bien de sa présence
Qu'on en fait habitude, & qu'au point d'en sortir,
Quelque regret commence à se faire sentir:
On revient tout rêveur, & notre ame blessée,
Sans prendre garde à rien, cajole sa pensée.
Ayant révé le jour, la nuit à tout propos
On sent je ne sai quoi qui trouble le repos.
Un sommeil inquiet sur de confus nuages
Éleve incessamment de flatteuses images,
Et sur leur vain rapport fait naitre des souhaits
Que le réveil admire, & ne dédit jamais;
Tout le cœur court en hâte après de si doux guides;
Et le moindre larcin que font ses vœux timides
Arrête le larron, & le met dans les fers.

DORIMANT.

Ainsi tu fus épris de celle que tu sers?

LYSANDRE.

C'est un autre discours, à présent je ne touche
Qu'aux ruses de l'amour contre un esprit farouche,

Qu'il faut apprivoiser presque insensiblement;
Et contre ses froideurs combattre finement.
Des naturels plus doux...

SCENE IX.

DORIMANT, LYSANDRE, CLEANTE.

DORIMANT.

HÉ bien, elle s'appelle?

CLEANTE.

Ne m'informez de rien qui touche cette belle.
Trois filoux rencontrés vers le milieu du pont,
Chacun l'épée au poing, m'ont voulu faire affront;
Et, sans quelques amis qui m'ont tiré de peine,
Contre eux ma résistance eût peut-être été vaine;
Ils ont tourné le dos me voyant secouru,
Mais ce que je suivois tandis est disparu.

DORIMANT.

Les traîtres! Trois contre un! T'attaquer! Te surprendre!
Quels insolens vers moi s'osent ainsi méprendre?

CLEANTE.

Je ne connois qu'un d'eux, & c'est-là le retour
De quelques tours de main qu'il reçut l'autre jour,
Lorsque m'ayant tenu quelque propos d'yvrogne
Nous eûmes prise ensemble à l'hôtel de Bourgogne.

DORIMANT.

Qu'on le trouve où qu'il soit, qu'une grêle de bois
Assemble sur lui seul le châtiment des trois;
Et que sous l'étriviére il puisse tôt connoître
Quand on se prend aux miens, qu'on s'attaque à leur maître.

LYSANDRE.

J'aime à te voir ainsi décharger ton courroux;
Mais voudrois-tu parler franchement entre nous?

DORIMANT.

Quoi! Tu doutes encor de ma juste colere?

LYSANDRE.

En ce qui le regarde elle n'est que légére;
En vain pour son sujet tu fais l'intéressé,
Il a paré des coups dont ton cœur est blessé,
Cet accident fâcheux te vole une maîtresse;
Confesse ingénuement, c'est-là ce qui te presse.

DORIMANT.

Pourquoi te confesser ce que tu vois assez?
Au point de se former mes desseins renversés,
Et mon desir trompé, poussent dans ces contraintes,
Sous de faux mouvemenns, de véritables plaintes.

LYSANDRE.

Ce desir, à vrai dire, est un amour naissant
Qui ne sait où se prendre, & demeure impuissant.
Il s'égare & se perd dans cette incertimde;
Et, renaissant toujours de ton inquiétude,
Il te montre un objet d'autant plus souhaité,
Que plus sa connoissance a de difficulté.
C'est par-là que ton feu davantage s'allume,
Moins on l'a pû connoître, & plus on en présume;
Notre ardeur curieuse en augmente le prix.

DORIMANT.

Que tu sais, cher ami, lire dans les esprits!
Et que, pour bien juger d'une secrette flamme,
Tu pénétres avant dans les ressorts d'une ame!

LYSANDRE.

Ce n'est pas encor tout, je veux te secourir.

DORIMANT.

Oh! Que je ne suis pas en état de guérir!
L'amour use sur moi de trop de tyrannie.

LYSANDRE.

Souffre que je te méne en une compagnie

Où l'objet de mes vœux m'a donné rendez-vous;
Les divertissemens t'y sembleront si doux,
Ton ame en un moment en sera si charmée,
Que tous tes déplaisirs dissipés en fumée,
On gagnera sur toi fort aisément ce point
D'oublier un objet que tu ne connois point.
Mais garde-toi sur-tout d'une jeune voisine,
Que ma maîtresse y méne, elle est & belle & fine;
Et fait si dextrement ménager ses attraits,
Qu'il n'est pas bien aisé d'en éviter les traits.

DORIMANT.

Au hazard, fais de moi tout ce que bon te semble.

LYSANDRE.

Donc, en attendant l'heure, allons dîner ensemble.

SCENE X.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.

Tu me railles toujours.

FLORICE.

S'il ne vous veut du bien;
Dites assurément que je n'y connois rien.
Je le considérois tantôt chez ce libraire,
Ses regards de sur vous ne pouvoient se distraire;
Et son maintien étoit dans une émotion
Qui m'instruisoit assez de son affection.
Il vouloit vous parler, & n'osoit l'entreprendre.

HIPPOLYTE.

Toi, ne me parle point, ou parle de Lysandre:
C'est le seul dont la vûe excita mon ardeur.

FLORICE.

Et le seul qui pour vous n'a que de la froideur.

Célidée est son ame, & tout autre visage
N'a point d'assez beaux traits pour toucher son courage,
Son brasier est trop grand, rien ne peut l'amortir:
En vain son écuyer tâche à l'en divertir,
En vain jusques aux cieux portant votre louange
Il cherche à lui jetter quelque amorce du change,
Et lui dit jusques là que dans votre entretien
Vous témoignez souvent de lui vouloir du bien;
Tout cela n'est qu'autant de paroles perdues.

HIPPOLYTE.

Faute d'être, sans doute, assez bien entendues!

FLORICE.

Ne le présumez pas, il faut avoir recours
A de plus hauts secrets qu'à ces foibles discours.
Je fus fine autrefois, & depuis mon veuvage
Ma ruse chaque jour s'est accrue avec l'âge:
Je me connois en monde, & sai mille ressorts
Pour débaucher une ame, & brouiller des accords.

HIPPOLYTE.

Di promptement, de grace.

FLORICE.

A présent l'heure presse,
Et je ne vous saurois donner qu'un mot d'adresse.
Cette voisine & vous... Mais déja la voici.

SCENE XI.

CELIDE'E, HIPPOLYTE, FLORICE.

CELIDÉE.

A Force de tarder tu m'as mise en souci,
Il est temps, & Daphnis par un page me mande
Que pour faire servir on n'attend que ma bande;

Le carrosse est tout prêt, allons, veux-tu venir?

HIPPOLYTE.

Lysandre après dîner t'y vient entretenir?

CÉLIDÉE.

S'il osoit y manquer, je te donne promesse
Qu'il pourroit bien ailleurs chercher une maîtresse.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, DORIMANT.

HIPPOLYTE.

Ne me contez point tant que mon visage est beau;
Ces discours n'ont pour moi rien du tout de nouveau,
Je le sai bien sans vous, & j'ai cet avantage,
Quelques perfections qui soient sur mon visage,
Que je suis la premiere à m'en appercevoir.
Pour me les bien apprendre il ne faut qu'un miroir;
J'y vois en un moment tout ce que vous me dites.

DORIMANT.

Mais vous n'y voyez pas tous vos rares mérites;
Cet esprit tout divin, & ce doux entretien
Ont des charmes puissans dont il ne montre rien.

HIPPOLYTE.

Vous les montrez assez par cette après-dînée
Qu'à causer avec moi vous vous êtes donnée.
Si mon discours n'avoit quelque charme caché
Il ne vous tiendroit pas si long-temps attaché,
Je vous juge plus sage, & plus aimer votre aise,
Que d'y tarder ainsi sans que rien vous y plaise;
Et, si je présumois qu'il vous plût sans raison,
Je me ferois moi-même un peu de trahison,
Et par ce trait badin qui sentiroit l'enfance
Votre beau jugement recevroit trop d'offense.

Je suis un peu timide, & dût-on me jouer,
Je n'ose démentir ceux qui m'osent louer.

DORIMANT.

Aussi vous n'avez pas le moindre lieu de craindre
Qu'on puisse, en vous louant, ni vous flatter, ni feindre.
On voit un tel éclat en vos brillans appas,
Qu'on ne peut l'exprimer, ni ne l'adorer pas.

HIPPOLYTE.

Ni ne l'adorer pas! Par-là vous voulez dire?

DORIMANT.

Que mon cœur désormais vit dessous votre empire;
Et que tous mes desseins de vivre en liberté
N'ont rien eu d'assez fort contre votre beauté.

HIPPOLYTE.

Quoi? Mes perfections vous donnent dans la vûe?

DORIMANT.

Les rares qualités dont vous êtes pourvûe
Vous ôtent tout sujet de vous en étonner.

HIPPOLYTE.

Cessez aussi, Monsieur, de vous l'imaginer.
Si vous brûlez pour moi, ce ne sont pas merveilles;
J'ai de pareils discours chaque jour aux oreilles;
Et tous les gens d'esprit en font autant que vous.

DORIMANT.

En amour toutefois je les surpasse tous.
Je n'ai point consulté pour vous donner mon ame;
Votre premier aspect sût allumer ma flamme;
Et je sentis mon cœur, par un secret pouvoir,
Aussi prompt à brûler, que mes yeux à vous voir.

HIPPOLYTE.

Avoir connu d'abord combien je suis aimable,
Encor qu'à votre avis il soit inexprimable,
Ce grand & prompt effet m'assure puissamment
De la vivacité de votre jugement.
Pour moi, que la nature a faite un peu grossiere;
Mon esprit qui n'a pas cette vive lumiere

Conduit trop pesamment toutes ses fonctions,
Pour m'avertir si-tôt de vos perfections;
Je voi bien que vos feux méritent récompense,
Mais de les seconder ce défaut me dispense.

DORIMANT.

Railleuse.

HIPPOLYTE.

Excusez-moi, je parle tout de bon.

DORIMANT.

Le temps de cet orgueil me fera la raison,
Et nous verrons un jour, à force de services,
Adoucir vos rigueurs, & finir mes supplices.

SCÈNE II.

DORIMANT, LYSANDRE, HIPPOLYTE.

Lysandre sort de chez Célidée, & passe sans s'arrêter, les saluant seulement.

HIPPOLYTE.

(à Lysandre.)

Peut-être l'avenir... Tout beau, coureur, tout beau,
On n'est pas quitte ainsi pour un coup de chapeau;
Vous aimez l'entretien de votre fantaisie;
Mais pour un cavalier c'est peu de courtoisie;
Et cela messied fort à des hommes de cour,
De n'accompagner pas leur salut d'un bon-jour.

LYSANDRE.

Puisqu'auprès d'un sujet capable de nous plaire
La présence d'un tiers n'est jamais nécessaire,
De peur qu'il en reçût quelque importunité,
J'ai mieux aimé manquer à la civilité.

HIPPOLYTE.

Voilà parer mon coup d'un galant artifice ;
Comme si je pouvois... Que me veux-tu, Florice ?
(*Florice entre, & parle bas à Hippolyte.*)
Di-lui que je m'en vais. Messieurs, pardonnez-moi,
On me vient d'apporter une fâcheuse loi,
Incivile à mon tour, il faut que je vous quitte.
Une mere m'appelle.

DORIMANT.

Adieu, belle Hippolyte ;
Adieu ; souvenez-vous...

HIPPOLYTE.

Mais, vous, n'y songez plus.

SCENE III.

LYSANDRE, DORIMANT.

LYSANDRE.

Oui, Dorimant, ce mot t'a rendu tout confus !

DORIMANT.

Ce mot à mes desirs laisse peu d'espérance.

LYSANDRE.

Tu ne la vois encor qu'avec indifférence ?

DORIMANT.

Comme toi, Célidée.

LYSANDRE.

Elle eut donc chez Daphnis
Hier dans son entretien des charmes infinis ?
Je te l'avois bien dit, que ton ame à sa vûe
Demeureroit éprise, ou puissamment émûe.
Mais tu n'as pas si-tôt oublié la beauté
Qui fit naître au palais ta curiosité ?
Du moins ces deux objets balancent ton courage ?

DORIMANT.

Sais-tu bien que c'est là justement mon visage,

Celui que j'avois vû le matin au palais?

LYSANDRE.

A ce compte...

DORIMANT.

J'en tiens, ou l'on n'en tint jamais.

LYSANDRE.

C'est consentir bien-tôt à perdre sa franchise.

DORIMANT.

C'est rendre un prompt hommage aux yeux qui me l'ont prise.

LYSANDRE.

Puisque tu les connois, je ne plains plus ton mal.

DORIMANT.

Leur coup, pour les connoître, en est-il moins fatal?

LYSANDRE.

Non. Mais du moins ton cœur n'est plus à la torture
De voir tes vœux forcés d'aller à l'aventure,
Et cette belle humeur de l'objet qui t'a pris...

DORIMANT.

Sous un accueil riant cache un subtil mépris.
Ah! Que tu ne sais pas de quel air on me traite!

LYSANDRE.

Je t'en avois jugé l'ame fort satisfaite,
Et cette gaie humeur, qui brilloit dans ses yeux,
M'en promettoit pour toi quelque chose de mieux.

DORIMANT.

Cette belle, de vrai, quoique toute de glace,
Mêle dans ses froideurs je ne sai quelle grace,
Par où tout de nouveau je me laisse gagner;
Et consens, peu s'en faut, à m'en voir dédaigner.
Loin de s'en affoiblir, mon amour s'en augmente,
Je demeure charmé de ce qui me tourmente;
Je pourrois de toute autre être le possesseur,
Que sa possession auroit moins de douceur.
Je ne suis plus à moi quand je vois Hippolyte
Rejetter ma louange, & vanter son mérite,
Négliger mon amour ensemble & l'approuver,
Me remplir tout d'un temps d'espoir & m'en priver,

Me refuser son cœur en acceptant mon ame;
Faire état de mon choix en méprisant ma flamme.
Hélas! En voilà trop. Le moindre de ces traits
A pour me retenir de trop puissans attraits,
Trop heureux d'avoir vû sa froideur enjouée
Ne se point offenser d'une ardeur avouée.

LYSANDRE.

Son adieu toutefois te défend d'y songer,
Et ce commandement t'en devroit dégager.

DORIMANT.

Qu'un plus capricieux d'un tel adieu s'offense;
Il me donne un conseil plûtôt qu'une défense;
Et, par ce mot d'avis, son cœur sans amitié
Du temps que j'y perdrai montre quelque pitié.

LYSANDRE.

Soit défense, ou conseil, de rien ne désespere;
Je te répons déja de l'esprit de sa mere.
Pleirante son voisin lui parlera pour toi,
Il peut beaucoup sur elle, & fera tout pour moi;
Tu sais qu'il m'a donné sa fille pour maîtresse.
Tâche à vaincre Hippolyte avec un peu d'adresse;
Et n'appréhende pas qu'il en faille beaucoup;
Tu verras sa froideur se perdre tout d'un coup.
Elle ne se contraint à cette indifférence,
Que pour rendre une entiére & pleine déférence,
Et cherche, en déguisant son propre sentiment,
La gloire de n'aimer que par commandement.

DORIMANT.

Tu me flattes, ami, d'une attente frivole.

LYSANDRE.

L'effet suivra de près.

DORIMANT.

Mon cœur, sur ta parole,
Ne se résout qu'à peine à vivre plus content.

LYSANDRE.

Il se peut assurer du bonheur qu'il prétend;
J'y donnerai bon ordre. Adieu. Le temps me presse,
Et je viens de sortir d'auprès de ma maîtresse;

Quelques commiſſions, dont elle m'a chargé,
M'obligent maintenant à prendre ce congé.

SCENE IV.

DORIMANT *ſeul.*

DIeux! Qu'il eſt malaiſé qu'une ame bien atteinte
Conçoive de l'eſpoir qu'avec un peu de crainte!
Je dois toute croyance à la foi d'un ami,
Et n'oſe cependant m'y fier qu'à demi.

SCENE V.

DORIMANT, FLORICE.

DORIMANT.

HIppolyte d'un mot chaſſeroit ce caprice;
Eſt-elle encore en haut?

FLORICE.

Encore.

DORIMANT.

Adieu, Florice.
Nous la verrons demain.

SCENE VI.

HIPPOLYTE, FLORICE.

FLORICE.

Il vient de s'en aller.
Sortez.

HIPPOLYTE.

Mais falloit-il ainsi me rappeler,
Me suppoſer ainſi des ordres d'une mere ?
Sans mentir, contre toi j'en ſuis toute en colere ;
A peine ai-je attiré Lyſandre en nos diſcours,
Que tu viens par plaiſir en arrêter le cours.

FLORICE.

Hé bien, prenez-vous-en à mon impatience,
De vous communiquer un trait de ma ſcience.
Cet avis important tombé dans mon eſprit,
Méritoit qu'auſſi-tôt Hippolyte l'apprît ;
Je vais, ſans perdre temps, y diſpoſer Aronte.

HIPPOLYTE.

J'ai la mine, après tout, d'y trouver mal mon compte.

FLORICE.

Je ſai ce que je fais, & ne perds point mes pas ;
Mais de votre côté ne vous épargnez pas,
Mettez tout votre eſprit à bien mener la ruſe.

HIPPOLYTE.

Il ne faut point par là te préparer d'excuſe.
Va, ſuivant le ſuccès, je veux à l'avenir
Du mal que tu m'as fait perdre le ſouvenir.

SCENE VII.

HIPPOLYTE, CE'LIDE'E.

HIPPOLYTE *frappant à la porte de Célidée.*

CÉlidée, es-tu là ?

CÉLIDÉE.

Que me veut Hippolyte ?

HIPPOLYTE.

Délasser mon esprit une heure en ta visite.
Que j'ai depuis un jour un importun amant !
Et que, pour mon malheur, je plais à Dorimant !

CÉLIDÉE.

Ma sœur, que me dis-tu ? Dorimant t'importune !
Quoi ! J'enviois déja ton heureuse fortune,
Et déja dans l'esprit je sentois quelque ennui
D'avoir connu Lysandre auparavant que lui.

HIPPOLYTE.

Ah ! Ne me raille point. Lysandre qui t'engage
Est le plus accompli des hommes de son âge.

CÉLIDÉE.

Je te jure, à mes yeux l'autre l'est bien autant,
Mon cœur a de la peine à demeurer constant,
Et pour te découvrir jusqu'au fond de mon ame,
Ce n'est plus que ma foi qui conserve ma flamme ;
Lysandre me déplaît de me vouloir du bien.
Plût aux dieux que son change autorisât le mien,
Ou qu'il usât vers moi de tant de négligence,
Que ma légéreté se pût nommer vengeance !
Si j'avois un prétexte à me mécontenter,
Tu me verrois bien-tôt résoudre à le quitter.

HIPPOLYTE.

Simple, présumes-tu qu'il devienne volage,
Tant qu'il verra l'amour régner sur ton visage?
Ta flamme trop visible entretient ses ferveurs,
Et ses feux dureront autant que tes faveurs.

CÉLIDÉE.

Il semble, à t'écouter, que rien ne le retienne,
Que parce que sa flamme a l'aveu de la mienne.

HIPPOLYTE.

Que sai-je? Il n'a jamais éprouvé tes rigueurs,
L'amour en même temps sût embraser vos cœurs;
Et même j'ose dire, après beaucoup de monde,
Que sa flamme vers toi ne fut que la seconde.
Il se vit accepter avant que de s'offrir,
Il ne vit rien à craindre, & n'eut rien à souffrir.
Il vit sa récompense acquise avant la peine,
Et devant le combat sa victoire certaine.
Un homme est bien cruel quand il ne donne pas
Un cœur qu'on lui demande avecque tant d'appas.
Qu'à ce prix la constance est une chose aisée,
Et qu'autrefois par là je me vis abusée!
Alcidor, que mes yeux avoient si fort épris,
Courut au changement dès le premier mépris.
La force de l'amour paroît dans la souffrance,
Je le tiens fort douteux s'il a tant d'assurance,
Qu'on en voit s'affoiblir pour un peu de longueur!
Et qu'on en voit céder à la moindre rigueur!

CÉLIDÉE.

Je connois mon Lysandre; & sa flamme est trop forte
Pour tomber en soupçon qu'il m'aime de la sorte.
Toutefois un dédain éprouvera ses feux,
Ainsi, quoi qu'il en soit, j'aurai ce que je veux;
Il me rendra constante ou me fera volage;
S'il m'aime, il me retient; s'il change, il me dégage;
Suivant ce qu'il aura d'amour ou de froideur,
Je suivrai ma nouvelle ou ma premiere ardeur.

HIPPOLYTE.

En vain tu t'y résous; ton ame un peu contrainte
Au travers de tes yeux lui trahira ta feinte,
L'un d'eux dédira l'autre, & toujours un souris
Lui fera voir assez combien tu le chéris.

CÉLIDÉE.

Ce n'est qu'un faux soupçon qui te le persuade.
J'armerai de rigueur jusqu'à la moindre œillade,
Et réglerai si bien toutes mes actions,
Qu'il ne pourra juger de mes intentions.

HIPPOLYTE.

Pour le moins aussi-tôt que par cette conduite
Tu seras de son cœur suffisamment instruite,
S'il demeure constant, l'amour & la pitié,
Avant que dire adieu, renoueront l'amitié?

CÉLIDÉE.

Il va bien-tôt venir. Va-t-en, & sois certaine
De ne voir d'aujourd'hui Lysandre hors de peine.

HIPPOLYTE.

Et demain?

CÉLIDÉE.

Je t'irai conter ses mouvemens,
Et touchant l'avenir prendre tes sentimens.
O dieux! Si je pouvois changer sans infamie?

HIPPOLYTE.

Adieu. N'épargne en rien ta plus fidéle amie.

SCENE VIII.

CÉLIDÉE *seule.*

QUel étrange combat! Je meurs de le quitter,
Et mon reste d'amour ne le peut maltraiter,
Mon ame veut & n'ose, &, bien que refroidie,
N'aura trait de mépris si je ne l'étudie,

Tout ce que mon Lysandre a de perfections
Se vient offrir en foule à mes affections.
Je vois mieux ce qu'il vaut lorsque je l'abandonne;
Et déja la grandeur de ma perte m'étonne.
Pour régler sur ce point mon esprit balancé,
J'attens ses mouvemens sur mon dédain forcé;
Ma feinte éprouvera si son amour est vraie:
Hélas! Ses yeux me font une nouvelle plaie.
Prépare-toi, mon cœur, & laisse à mes discours
Assez de liberté pour trahir mes amours.

SCENE IX.

LYSANDRE, CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

Quoi? j'aurai donc de vous encore une visite?
Vraiment pour aujourd'hui je m'en estimois quitte.

LYSANDRE.

Une par jour suffit, si tu veux endurer
Qu'autant comme le jour je la fasse durer.

CÉLIDÉE.

Pour douce que nous soit l'ardeur qui nous consume,
Tant d'importunité n'est point sans amertume.

LYSANDRE.

Au lieu de me donner ces appréhensions,
Apprens ce que j'ai fait sur tes commissions.

CÉLIDÉE.

Je ne vous en chargeai qu'afin de me défaire
D'un entretien chargeant, & qui m'alloit déplaire.

LYSANDRE.

Depuis quand donnez-vous ces qualités aux miens?

CÉLIDÉE.

Depuis que mon esprit n'est plus dans vos liens.

LYSANDRE.

Est-ce donc par gageure, ou par galanterie ?

CÉLIDÉE.

Ne vous flattez point tant que ce soit raillerie.
Ce que j'ai dans l'esprit je ne le puis celer;
Et ne suis pas d'humeur à rien dissimuler.

LYSANDRE.

Quoi ? Que vous ai-je fait ? D'où provient ma dis-
grace ?
Quel sujet avez-vous d'être pour moi de glace ?
Ai-je manqué de soins ? Ai-je manqué de feux ?
Vous ai-je dérobé le moindre de mes vœux ?
Ai-je trop peu cherché l'heur de votre présence ?
Ai-je eu pour d'autres yeux la moindre complaisance ?

CÉLIDÉE.

Tout cela n'est qu'autant de propos superflus.
Je voulus vous aimer, & je ne le veux plus.
Mon feu fut sans raison, ma glace l'est de même,
Si l'un eut quelque excès, je rendrai l'autre extrême.

LYSANDRE.

Par cette extrémité vous avancez ma mort.

CÉLIDÉE.

Il m'importe fort peu quel sera votre sort.

LYSANDRE.

Quelle nouvelle amour, ou plûtôt quel caprice
Vous porte à me traiter avec cette injustice ?
Vous de qui le serment m'a reçû pour époux ?

CÉLIDÉE.

J'en perds le souvenir aussi-bien que de vous.

LYSANDRE.

Evitez-en la honte, & fuyez-en le blâme.

CÉLIDÉE.

Je les veux accepter pour peine de ma flamme.

LYSANDRE.

Un reproche éternel suit ce tour inconstant.

CÉLIDÉE.

Si vous me voulez plaire, il en faut faire autant.

LYSANDRE.

Est-ce là donc le prix de vous avoir servie ?
Ah ! Cessez vos mépris, ou me privez de vie.

CÉLIDÉE.

Hé bien, soit, un adieu les va faire cesser ;
Aussi-bien ce discours ne fait que me lasser.

LYSANDRE.

Ah ! Redouble plûtôt ce dédain qui me tue,
Et laisse-moi le bien d'expirer à ta vûe ;
Que j'adore tes yeux, tout cruels qu'ils me sont,
Qu'ils reçoivent mes vœux pour le mal qu'ils me font.
Invente à me gêner quelque rigueur nouvelle,
Traite, si tu le veux, mon ame en criminelle,
Di que je suis ingrat, appelle-moi léger,
Impute à mes amours la honte de changer ;
Dedans mon désespoir fais éclater ta joie,
Et tout me sera doux, pourvû que je te voie.
Tu verras tes mépris n'ébranler point ma foi,
Et mes derniers soupirs ne voler qu'après toi.
Je crains point de ma part de reproche ou d'injure,
Je ne t'apellerai ni lâche, ni parjure,
Mon feu supprimera ces titres odieux,
Mes douleurs céderont au pouvoir de tes yeux ;
Et mon fidéle amour, malgré leur vive atteinte,
Pour t'adorer encore étouffera ma plainte.

CÉLIDÉE.

Adieu. Quelques encens que tu veuilles m'offrir,
Je ne me saurois plus résoudre à les souffrir.

SCENE X.

LYSANDRE *seul.*

CÉlidée, ah, tu fuis! Tu fuis donc, & tu n'oses
Faire tes yeux témoins d'un trépas que tu causes,
Ton esprit insensible à mes feux innocens,
Craint de ne l'être pas aux douleurs que je sens.
Tu crains que la pitié qui se glisse en ton ame
N'y rejette un rayon de ta premiére flamme,
Et qu'elle ne t'arrache un soudain repentir,
Malgré tout cet orgueil qui n'y peut consentir.
Tu vois qu'un désespoir dessus mon front exprime
En mille traits de feu mon ardeur & ton crime,
Mon visage t'accuse, & tu vois dans mes yeux
Un portrait que mon cœur conserve beaucoup mieux.
Tous mes soins, tu le sais, furent pour Célidée,
La nuit ne m'a jamais retracé d'autre idée,
Et tout ce que Paris a d'objets ravissans
N'a jamais ébranlé le moindre de mes sens.
Ton exemple à changer en vain me sollicite,
Dans ta volage humeur j'adore ton mérite;
Et mon amour plus fort que mes ressentimens
Conserve sa vigueur au milieu des tourmens.
Revien, mon cher souci, puisqu'après tes défenses
Mes plus vives ardeurs son[illegible]i des offenses,
Voi comme je persiste à te désobéir,
Et par-là, si tu peux, prens droit de me haïr.
Fol, je présume ainsi rappeler l'inhumaine,
Qui ne veut pas avoir de raisons à sa haine?
Puisqu'elle a sur mon cœur un pouvoir absolu,
Il lui suffit de dire: *Ainsi je l'ai voulu.*
Cruelle, tu le veux! C'est donc ainsi qu'on traite
Les sincéres ardeurs d'une amour si parfaite?

Tu veux donc me trahir ? Tu le veux, & ta foi
N'est qu'un gage frivole à qui vit sous ta loi ?
Mais je veux l'endurer sans bruit, sans résistance ;
Tu verras ma langueur, & non mon inconstance ;
Et, de peur de t'ôter un captif par ma mort,
J'attendrai ce bonheur de mon funeste sort.
Jusques-là mes douleurs, publiant ta victoire,
Sur mon front pâlissant éleveront ta gloire ;
Et sauront en tous lieux hautement témoigner,
Que sans me refroidir tu m'as pû dédaigner.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LYSANDRE, ARONTE.

LYSANDRE.

Tu me donnes, Aronte, un étrange remède !

ARONTE.

Souverain toutefois au mal qui vous possède.
Croyez-moi. J'en ai vû des succès merveilleux.
A remettre au devoir ces esprits orgueilleux.
Quand on leur fait donner un peu de jalousie,
Ils ont bien-tôt quitté ces traits de fantaisie ;
Car enfin tout l'éclat de ces emportemens
Ne peut avoir pour but de perdre leurs amans.

LYSANDRE.

Que voudroit donc par-là mon ingrate maîtresse ?

ARONTE.

Elle vous joue un tour de la plus haute adresse.
Avez-vous bien pris garde au temps de ses mépris ?
Tant qu'elle vous a cru légérement épris ;
Que votre chaîne encor n'étoit pas assez forte,
Vous a-t-elle jamais gouverné de la sorte ?
Vous ignoriez alors l'usage des soupirs,
Ce n'étoient que douceurs, ce n'étoient que plaisirs ;
Son esprit avisé vouloit par cette ruse
Etablir un pouvoir dont maintenant elle use.
Remarquez-en l'adresse, elle fait vanité
De voir dans ses dédains votre fidélité,
Votre humeur endurante à ces rigueurs l'invite,
On voit par-là vos feux, par vos feux son mérite ;

Et cette fermeté de vos affections
Montre un effet puissant de ses perfections.
Osez-vous espérer qu'elle soit plus humaine ,
Puisque sa gloire augmente , augmentant votre peine ?
Rabattez cet orgueil , faites-lui soupçonner
Que vous vous en piquez jusqu'à l'abandonner.
La crainte d'en voir naître une si juste suite ,
A vivre comme il faut l'aura bien-tôt réduite ,
[redacted] en fuira la honte , & ne souffrira pas
Que ce change s'impute à son manque d'appas.
Il est de son honneur d'empêcher qu'on présume
Qu'on éteigne aisément les flammes qu'elle allume ;
Feignez d'aimer quelqu'autre , & vous verrez alors
Combien à vous reprendre elle fera d'efforts.

LYSANDRE.

Pourrois-tu me juger [redacted] ?

ARONTE.

Pourriez-vous trouver rude un moment de contrainte ?

LYSANDRE.

Je trouve ses mépris plus doux à supporter.

ARONTE.

Pour les faire finir il faut les imiter.

LYSANDRE.

Faut-il être inconstant pour la rendre fidéle ?

ARONTE.

Il faut souffrir toujours , ou déguiser comme elle.

LYSANDRE.

Que de raisons , Aronte , à combattre mon cœur ,
Qui ne peut a[redacted]son premier vainqueur !
Du[redacted], [redacted]paravant que l'effet en éclate ,
Fais un effort pour moi , va trouver mon ingrate ,
Mets-lui devant les yeux mes services passés ,
Mes feux si bien reçûs , si mal récompensés ,
L'excès de mes tourmens & de ses injustices.
Emploie à la gagner tes meilleurs artifices ;
Que n'obtiendras-tu point par ta dextérité ,
Puisque tu viens à bout de ma fidélité !

ARONTE.

Mais, mon possible fait, si cela ne succéde ?

LYSANDRE.

Je feindrai dès demain qu'Aminte me posséde.

ARONTE.

Aminte! Ah, commencez la feinte dès demain,
Mais n'allez point courir au fauxbourg saint Germain;
Et quand penseriez-vous que cette ame cruelle
Dans le fond du marais en reçût la nouvelle ?
Vous seriez tout un siécle à lui vouloir du bien,
Sans que votre arrogante en apprît jamais rien.
Puisque vous voulez feindre, il faut feindre à sa vûe;
Qu'aussi-tôt votre feinte en puisse être apperçûe,
Qu'elle blesse les yeux de son [illegible]sprit jaloux,
[illegible] jusqu'au cœur d'inév[illegible]ables coups.
Ce sera faire [illegible]de violence;
Mais tout le fruit consiste à feindre en sa présence.

LYSANDRE.

Hippolyte en ce cas seroit fort à propos;
Mais je crains qu'un ami n'en perdît le repos.
Dorimant, dont ses yeux ont charmé le courage,
Autant que Célidée en auroit de l'ombrage.

ARONTE.

Vous verrez si soudain rallumer son amour,
Que la feinte n'est pas pour durer plus d'un jour,
Et vous aurez après un sujet de risée
Des soupçons mal fondés de son ame abusée.

LYSANDRE.

Va trouver Célidée, & puis nous résoudrons
En ces extrémités quel avis [illegible]drons.

SCENE II.

ARONTE, *seul.*

SAns que pour l'appaiser je me rompe la tête,
Mon message est tout fait, & sa réponse prête.
Bien loin que mon discours pût la persuader,
Elle n'aura jamais voulu me regarder;
Une prompte retraite au seul nom de Lysandre,
C'est par où ses dédains se seront fait entendre.
Mes amours du passé ne m'ont que trop appris
Avec quelles couleurs il faut peindre un mépris,
A peine faisoit-on semblant de me connoître;
De sorte...

SCENE III.

FLORICE, ARONTE.

FLORICE.

ARonte, hé bien, qu'as-tu fait vers ton maître?
Le verrons-nous bientôt?

ARONTE.

N'en sois plus en souci,
Dans une heure au plûtard je te le rens ici.

FLORICE.

Prêt à lui témoigner...

ARONTE.

Tout prêt. Adieu. Je tremble
Que de chez Célidée on ne nous voie ensemble.

SCENE IV.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.

D'Où vient que mon abord l'oblige à te quitter?

FLORICE.

Tant s'en faut qu'il vous fuie, il vient de me conter....
Toutefois je ne sai si je vous le dois dire.

HIPPOLYTE.

Que tu te plais, Florice, à me mettre en martyre!

FLORICE.

Il faut vous préparer à des ravissemens....

HIPPOLYTE.

Ta longueur m'y prépare avec bien des tourmens;
Dépêche, ces discours font mourir Hippolyte.

FLORICE.

Mourez donc promptement, que je vous ressuscite.

HIPPOLYTE.

L'insupportable femme! Enfin, diras-tu rien?

FLORICE.

L'impatiente fille! Enfin, tout ira bien.

HIPPOLYTE.

Enfin, tout ira bien. Ne saurai-je autre chose?

FLORICE.

Il faut que votre esprit là-dessus se repose;
Vous ne pouviez tantôt souffrir de longs propos;
Et pour vous obliger j'ai tout dit en trois mots;
Mais ce que maintenant vous n'en pouvez apprendre,
Vous l'apprendrez bien-tôt plus au long de Lysandre.

HIPPOLYTE.

Tu ne flattes mon cœur que d'un espoir confus.

FLORICE.

Parlez à votre amie, & ne vous fâchez plus.

SCENE V.

CE'LIDE'E, HIPPOLYTE, FLORICE.

CÉLIDÉE.

MOn abord importun rompt votre conférence ;
Tu m'en voudras du mal.

HIPPOLYTE.

Du mal ? Et l'apparence ?
Je ne sai pas aimer de si mauvaise foi,
Et tout à l'heure encor je lui parlois de toi.

CÉLIDÉE.

Je me retire donc afin que sans contrainte ...

HIPPOLYTE.

Quitte cette grimace, & mets à part la feinte.
Tu fais la réservée en ces occasions ;
Mais tu meurs de savoir ce que nous en disions.

CÉLIDÉE.

Tu meurs de le conter plus que moi de l'apprendre ;
Et tu prendrois pour crime un refus de l'entendre,
Puis donc que tu le veux, ma curiosité ...

HIPPOLYTE.

Vraiment tu me confons de ta civilité.

CÉLIDÉE.

Voilà de tes longueurs, & comme tu différes
A me dire en quel point vous teniez mes affaires.

HIPPOLYTE.

Nous parlions du dessein d'épouver ton amant.
Tu l'as vû réussir à ton contentement ?

CÉLIDÉE.

Je viens te voir exprès pour t'en dire l'issue.
Que je m'en suis trouvée heureusement déçûe !

Je présumois beaucoup de ses affections,
Mais je n'attendois pas tant de soumissions.
Jamais le désespoir, qui saisit son courage,
N'en pût tirer un mot à mon désavantage,
Il tenoit mes dédains encor trop précieux,
Et ses reproches même étoient officieux.
Aussi, ce grand amour a rallumé ma flamme;
Le change n'a plus rien qui chatouille mon ame,
Il n'a plus de douceur pour mon esprit flottant,
Aussi ferme à présent qu'il le croit inconstant.

FLORICE.

Quoi que vous ayez vû de sa persévérance,
N'en prenez pas encore une entiére assurance.
L'espoir de vous fléchir a pû le premier jour
Jetter sur son dépit ces beaux dehors d'amour;
Mais vous verrez bien-tôt que pour qui le méprise
Toute légéreté lui semblera permise.
J'ai vû des amoureux de toutes les façons.

HIPPOLYTE.

Cette bizarre humeur n'est jamais sans soupçons,
L'avantage qu'elle a d'un peu d'expérience,
Tient éternellement son ame en défiance;
Mais ce qu'elle te dit ne vaut pas l'écouter.

CÉLIDÉE.

Et je ne suis pas fille à m'en épouvanter.
Je veux que ma rigueur à tes yeux continue;
Et lors sa fermeté te sera mieux connue;
Tu ne verras des traits que [illegible]our si fort,
Que Florice elle-même avouera qu[illegible]

HIPPOLYTE.

Ce sera trop long-temps lui paroître cruelle.

CÉLIDÉE.

Tu connoîtras par-là combien il m'est fidéle.
Le ciel à ce dessein nous l'envoie à propos.

HIPPOLYTE.

Et quand te résous-tu de le mettre en repos?

CÉLIDÉE.

Trouve bon, je te prie, après un peu de feinte,
Que mes feux violens s'expliquent sans contrainte,
Et pour le rappeler des portes du trépas,
Si j'en dis un peu trop, ne t'en offense pas.

SCENE VI.

LYSANDRE, CE'LIDE'E, HIPPOLYTE, FLORICE.

LYSANDRE.

Merveille des beautés, seul objet qui m'engage...

CÉLIDÉE.

N'oublirez-vous jamais cet importun langage?
Vous obstiner encore à me persécuter,
C'est prendre du plaisir à vous voir maltraiter.
Perdez mon souvenir avec votre espérance,
Et ne m'accablez plus de cette déférence.
Il faut pour m'arrêter des entretiens meilleurs.

LYSANDRE.

Quoi? Vous prenez pour vous ce que j'adresse ailleurs?
Adore qui voudra votre rare mérite,
Un change heureux me donne à la belle Hippolyte.
Mon sort en cela seul [illegible]ulu me trahir,
Qu'[illegible] mon cœur semble vous obéir;
Et que mon feu passé vous va rendre si vaine,
Que vous imputerez ma flamme à votre haine,
A votre orgueil nouveau mes nouveaux sentimens,
L'effet de ma raison à vos commandemens.

CÉLIDÉE.

Tant s'en faut que je prenne une si triste gloire,
Je chasse mes dédains même de ma mémoire;

Et dans leur souvenir rien ne me semble doux,
Parce qu'en le gardant je penserois à vous.

LYSANDRE *à Hippolyte.*

Beauté, de qui les yeux nouveaux rois de mon ame,
Me font être léger sans en craindre le blâme...

HIPPOLYTE.

Ne vous emportez pas à ces propos perdus,
Et cessez de m'offrir des vœux qui lui sont dûs;
Je pense mieux valoir que le refus d'une autre.
Si vous voulez venger son mépris par le vôtre,
Ne venez point du moins m'enrichir de son bien;
Elle vous traite mal, mais elle n'aime rien.
Vous, faites-en autant, sans chercher de retraite
Aux importunités dont elle s'est défaite.

LYSANDRE.

Que son exemple encor réglât mes actions!
Cela fut bon du temps de mes affections.
A présent que mon cœur adore une autre reine,
A présent qu'Hippolyte en est la souveraine...

HIPPOLYTE.

C'est elle seulement que vous voulez flatter.

LYSANDRE.

C'est elle seulement que je dois imiter.

HIPPOLYTE.

Savez-vous donc à quoi la raison vous oblige?
C'est à me négliger, comme je vous néglige.

LYSANDRE.

Je ne puis imiter ce mépris de mes feux,
A moins qu'à votre tour vous m'offriez des vœux,
Donnez-m'en les moyens, vous en [illegible]e.

HIPPOLYTE.

J'appréhenderois fort d'être trop bien reçûe,
Et qu'au lieu du plaisir de me voir imiter,
Je n'eusse que l'honneur de me faire écouter,
Pour n'avoir que la honte après de me dédire.

LYSANDRE.

Souffrez donc que mon cœur sans exemple soupire,

Qu'il aime sans exemple, & que mes passions
S'égalent seulement à vos perfections.
Je vaincrai vos rigueurs par mon humble service,
Et ma fidélité...

CÉLIDÉE.

Viens avec moi, Florice,
J'ai des nippes en haut que je veux te montrer.

SCENE VII.

HIPPOLYTE, LYSANDRE.

HIPPOLYTE.

Quoi! Sans la retenir vous la laissez rentrer!
Allez, Lysandre, allez, c'est assez de contraintes,
J'ai pitié du tourment que vous donnent ces feintes.
Suivez ce bel objet dont les charmes puissans
Sont & seront toujours absolus sur vos sens.
Quoi qu'après ses dédains un peu d'orgueil publie,
Son mérite est trop grand pour souffrir qu'on l'oublie;
Elle a des qualités, & de corps, & d'esprit,
Dont pas un cœur donné jamais ne se reprit.

LYSANDRE.

Mon change fera voir l'avantage des vôtres,
Qu'en la comparaison des unes & des autres
Les siennes désormais n'ont qu'un éclat terni,
Que son mérite est grand, & le vôtre infini.

HIPPOLYTE.

Que j'emporte sur elle aucune préférence!
Vous tenez des discours qui sont hors d'apparence;
Elle me passe en tout; &, dans ce changement,
Chacun vous blâmeroit de peu de jugement.

LYSANDRE.

M'en blâmer en ce cas c'est en manquer soi-même,
Et choquer la raison qui veut que je vous aime.

Nous sommes hors du temps de cette vieille erreur
Qui faisoit de l'amour une aveugle fureur;
Et l'ayant aveuglé, lui donnoit pour conduite
Le mouvement d'une ame, & surprise, & séduite.
Ceux qui l'ont peint sans yeux ne le connoissoient pas;
C'est par les yeux qu'il entre, & nous dit vos appas:
Lors notre esprit en juge, & suivant le mérite,
Il fait croître une ardeur que cette vûe excite.
Si la mienne pour vous se relâche un moment,
C'est lors que je croirai manquer de jugement;
Et la même raison qui vous rend admirable
Doit rendre comme vous ma flamme incomparable.

HIPPOLYTE.

Épargnez avec moi ces propos affectés,
Encor hier Célidée avoit ces qualités,
Encor hier en mérite elle étoit sans pareille;
Si je suis aujourd'hui cette unique merveille,
Demain quelqu'autre objet dont vous suivrez la loi,
Gagnera votre cœur, & ce titre sur moi.
Un esprit inconstant a toujours cette adresse.

SCENE VIII.

CHRYSANTE, PLEIRANTE, HIPPOLYTE, LYSANDRE.

CHRYSANTE.

Monsieur, j'aime ma fille avec trop de tendresse
Pour la vouloir contraindre en ses affections.

PLEIRANTE.

Madame, vous saurez ses inclinations,
Elle voudra vous plaire, & je l'en voi sourire.

[*à Lysandre.*]

Allons, mon cavalier, j'ai deux mots à vous dire.

CHRYSANTE.

Vous en aurez réponse avant qu'il soit trois jours.

SCENE IX.

CHRYSANTE, HIPPOLYTE.

CHRYSANTE.

DEvinerois-tu bien quels étoient nos diſcours?

HIPPOLYTE.

Il vous parloit d'amour, peut-être?

CHRYSANTE.

Oui. Que t'en ſemble?

HIPPOLYTE.

D'âges preſque pareils vous ſeriez bien enſemble.

CHRYSANTE.

Tu me donnes vraiment un gracieux détour,
C'étoit pour ton ſujet qu'il me parloit d'amour.

HIPPOLYTE.

Pour moi? Ces jours paſſés un poëte qui m'adore,
Du moins à ce qu'il dit, m'égaloit à l'aurore;
Je me raillois alors de ſa comparaiſon;
Mais, ſi cela ſe fait, il avoit bien raiſon.

CHRYSANTE.

Avec tout ce babil tu n'es qu'une étourdie.
Le bon homme eſt bien loin de cette maladie;
Il veut te marier, mais c'eſt à Dorimant;
Voi ſi tu te réſous d'accepter cet amant.

HIPPOLYTE.

Deſſus tous mes deſirs vous étes abſolue;
Et, ſi vous le voulez, m'y voilà réſolue.
Dorimant vaut beaucoup, je vous le dis ſans fard;
Mais remarquez un peu le trait de ce vieillard.
Lyſandre ſi long-temps a brûlé pour ſa fille,
Qu'il en faiſoit déja l'appui de ſa famille;

À présent que ses feux ne sont plus que pour moi,
Il voudroit bien qu'un autre eût engagé ma foi;
Afin que sans espoir dans cette amour nouvelle,
Un nouveau changement le ramenât vers elle.
N'avez-vous point pris garde, en vous disant adieu,
Qu'il a presque arraché Lysandre de ce lieu?

CHRYSANTE.

Simple, ce qu'il en fait ce n'est qu'à sa prière,
Et Lysandre tient même à faveur singulière...

HIPPOLYTE.

Je sai que Dorimant est un de ses amis;
Mais vous voyez d'ailleurs que le ciel a permis
Que pour mieux vous montrer que tout n'est qu'artifice,
Lysandre me faisoit ses offres de service.

CHRYSANTE.

Aucun des deux n'est homme à se jouer de nous;
Quelque secret mystére est caché là-dessous.
Allons, pour en tirer la vérité plus claire,
Seules dedans ma chambre examiner l'affaire;
Ici quelque importun pourroit nous aborder.

SCENE X.

HIPPOLYTE, FLORICE.

HIPPOLYTE.

J'Aurai bien de la peine à la persuader.
Ah, Florice! En quel point laisses-tu Célidée?

FLORICE.

De honte & de dépit tout-à-fait possédée.

HIPPOLYTE.

Que t'a-t-elle montré?

FLORICE.

Cent choses à la fois,
Selon que le hazard les mettoit sous ses doigts,

Ce n'étoit qu'un prétexte à faire sa retraite?

HIPPOLYTE.

Elle l'a témoigné d'être fort satisfaite?

FLORICE.

Sans que je vous amuse en discours superflus,
Son visage suffit pour juger du surplus.

HIPPOLYTE *regarde Célidée qui entre.*

Ses pleurs ne se sauroient empêcher de descendre,
Et j'en aurois pitié, si je n'aimois Lysandre.

SCENE XI.

CE'LIDE'E *seule.*

INfidéles témoins d'un feu mal allumé,
Soyez-les de ma honte, & vous fondant en larmes;
Punissez-vous, mes yeux, d'avoir trop présumé
Du pouvoir de vos charmes.

De quoi vous a servi d'avoir sû me flatter,
D'avoir pris le parti d'un ingrat qui me trompe;
S'il ne fit le constant qu'afin de me quitter
Avecque plus de pompe?

Quand je m'en veux défaire, il est parfait amant;
Quand je veux le garder, il n'en fait plus de compte,
Et n'ayant pû le perdre avec contentement,
Je le perds avec honte.

Ce que j'eus lors de joie augmente mon regret;
Par-là mon désespoir davantage se pique,
Quand je le crûs constant mon plaisir fut secret,
Et ma honte est publique.

Le traître avoit senti qu'alors me négliger
C'étoit à Dorimant livrer toute mon ame,
Et la constance plut à cet esprit léger,
Pour amortir ma flamme.

Autant que j'eus de peine à l'éteindre en naissant,
Autant m'en faudra-t-il à la faire renaître ;
De peur qu'à cet amour d'être encore impuissant,
Il n'ose plus paroître.

Outre que de mon cœur pleinement exilé,
Et n'y conservant plus aucune intelligence,
Il est trop glorieux pour n'être rappelé
Qu'à servir ma vengeance.

Mais j'apperçois celui qui le porte en ses yeux.
Courage donc, mon cœur, espérons un peu mieux,
Je sens bien que déja devers lui tu t'envoles ;
Mais pour t'accompagner je n'ai point de paroles,
Ma honte & ma douleur surmontant mes desirs,
N'en laissent le passage ouvert qu'à mes soupirs.

SCENE XII.

DORIMANT, CE'LIDE'E, CLEANTE.

DORIMANT.

DAns ce profond penser, pâle, triste, abattue ;
Ou quelque grand malheur de Lysandre vous tue,
Ou bien-tôt vos douleurs l'accableront d'ennuis.

CÉLIDÉE.

CÉLIDÉE.

Il est cause en effet de l'état où je suis,
Non pas en la façon qu'un ami s'imagine;
Mais....

DORIMANT.

Vous n'achevez point? Faut-il que je devine?

CÉLIDÉE.

Permettez que je céde à la confusion
Qui m'étouffe la voix en cette occasion,
J'ai d'incroyables traits de Lysandre à vous dire;
Mais ce reste du jour souffrez que je respire,
Et m'obligez demain que je vous puisse voir.

DORIMANT.

De sorte qu'à présent on n'en peut rien savoir?
Dieux! Elle se dérobe, & me laisse en un doute...
Poursuivons toutefois notre premiere route,
Peut-être ces beaux yeux, dont l'éclat me surprit,
De ce fâcheux soupçon purgeront mon esprit.
Frappe.

SCENE XIII.

DORIMANT, FLORICE, CLEANTE.

FLORICE.

Que vous plaît-il?

DORIMANT.

Peut-on voir Hippolyte?

FLORICE.

Elle vient de sortir pour faire une visite.

DORIMANT.

Ainsi tout aujourd'hui mes pas ont été vains.
Florice, à ce défaut, fai-lui mes baise-mains.

FLORICE *seule.*

Ce ſont des complimens qu'il fait mauvais lui faire :
Depuis que ce Lyſandre a tâché de lui plaire,
Elle ne veut plus être au logis que pour lui ;
Et tous autres devoirs lui donnent de l'ennui.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HIPPOLYTE, ARONTE.

HIPPOLYTE.

A Cet excès d'amour qu'il me faisoit paroître ;
Je me croyois déja maîtresse de ton maître,
Tu m'as fait grand dépit de me désabuser.
Qu'il a l'esprit adroit quand il veut déguiser ;
Et que, pour mettre en jour ces complimens frivoles ;
Il sait bien ajuster ses yeux à ses paroles !
Mais je me promets tant de ta dextérité,
Qu'il tournera bien-tôt la feinte en vérité.

ARONTE.

Je n'ose l'espérer. Sa passion trop forte
Déja vers son objet malgré moi le remporte ;
Et, comme s'il avoit reconnu son erreur,
Vos yeux lui sont à charge, & sa feinte en horreur.
Même il m'a commandé d'aller vers sa cruelle
Lui jurer que son cœur n'a brûlé que pour elle,
Attaquer son orgueil par des soumissions...

HIPPOLYTE.

J'entens assez le but de tes commissions.
Tu vas tâcher pour lui d'amollir son courage ?

ARONTE.

J'emploie auprès de vous le temps de ce message ;
Et la ferai parler tantôt à mon retour
D'une façon mal propre à donner de l'amour ;
Mais après mon rapport, si son ardeur extrême
Le résout à porter son message lui-même,

Je ne répons de rien. L'amour qu'ils ont tous deux
Vaincra ſon artifice, & parlera pour eux.

HIPPOLYTE.

Sa maîtreſſe éblouie ignore encor ma flamme;
Et laiſſe à mes conſeils tout pouvoir ſur ſon ame;
Ainſi tout eſt à nous, s'il ne faut qu'empêcher
Qu'un ſi fidéle amant n'en puiſſe rapprocher.

ARONTE.

Qui pourroit toutefois en détourner Lyſandre;
Ce ſeroit le plus ſûr.

HIPPOLYTE.

N'oſes-tu l'entreprendre?

ARONTE.

Donnez-moi les moyens de le rendre jaloux,
Et vous verrez après frapper d'étranges coups.

HIPPOLYTE.

L'autre jour Dorimant toucha fort ma rivale;
Juſques-là qu'entre eux deux ſon ame étoit égale;
Mais Lyſandre depuis, endurant ſa rigueur,
Lui montra tant d'amour qu'il regagna ſon cœur.

ARONTE.

Donc à voir Célidée & Dorimant enſemble,
Quelque dieu qui vous aime aujourd'hui les aſſemble.

HIPPOLYTE.

Fai-les voir à ton maître, & ne perds point ce temps;
Puiſque de-là dépend le bonheur que j'attens,

SCENE II.

DORIMANT, CÉLIDÉE, ARONTE.

DORIMANT.

ARonte, un mot. Tu fuis? Crains-tu que je te voie?

ARONTE.

Non, mais pressé d'aller où mon maître m'envoie,
J'avois doublé le pas sans vous appercevoir.

DORIMANT.

D'où viens-tu?

ARONTE.

D'un logis vers la croix du tiroir.

DORIMANT.

C'est donc en ce marais que finit ton voyage?

ARONTE.

Non, je cours au palais faire encore un message.

DORIMANT.

Et c'en est le chemin de passer par ici?

ARONTE.

Souffrez que j'aille ôter mon maître de souci;
Il meurt d'impatience à force de m'attendre.

DORIMANT.

Et touchant mes amours ne peux-tu rien m'apprendre?
As-tu vû depuis peu l'objet que je chéris?

ARONTE.

Oui. Tantôt en passant j'ai rencontré Cloris.

DORIMANT.

Tu cherches des détours, je parle d'Hippolyte.

CÉLIDÉE.

Et c'est-là seulement le discours qu'il évite.

Tu t'enferres, Aronte, & pris au dépourvû,
En vain tu veux cacher ce que nous avons vû.
Va, ne ſois point honteux des crimes de ton maître;
Pourquoi déſavouer ce qu'il fait trop paroître?
Il la ſert à mes yeux, cet infidéle amant,
Et te vient d'envoyer lui faire un compliment.
[*Aronte ſort.*]

SCENE III.

DORIMANT, CE'LIDE'E.

CÉLIDÉE.

APrès cette retraite, & ce morne ſilence,
Pouvez-vous bien encor demeurer en balance?

DORIMANT.

Je n'en ai que trop vû, mes yeux m'en ont trop dit.
Aronte, en me parlant, étoit tout interdit;
Et ſa confuſion portoit ſur ſon viſage
Aſſez & trop de jour pour lire ſon meſſage.
Traître, traître Lyſandre, eſt-ce là donc le fruit
Qu'en faveur de mes feux ton amitié produit?

CÉLIDÉE.

Connoiſſez tout-à-fait l'humeur de l'infidéle;
Votre amour ſeulement la lui fait trouver belle,
Son objet, tout aimable & tout parfait qu'il eſt,
N'a de charmes pour lui que depuis qu'il vous plaît,
Et votre affection de la ſienne ſuivie,
Montre que c'eſt par-là qu'il en a pris envie,
Qu'il veut moins l'acquérir que vous le dérober.

DORIMANT *montrant ſon épée.*

Voici dans ce larcin qui le fait ſuccomber.
En ce deſſein commun de ſervir Hippolyte,
Il faut voir ſeul à ſeul qui des deux la mérite;

Son sang me répondra de son manque de foi,
Et me fera raison & pour vous & pour moi.
Notre vieille union ne fait qu'aigrir mon ame,
Et mon amitié meurt voyant naître sa flamme.

CÉLIDÉE.

Vouloir quelque mesure entre un perfide & vous;
Est-ce faire justice à ce juste courroux?
Pouvez-vous présumer, après sa tromperie,
Qu'il ait dans les combats moins de supercherie?
Certes, pour le punir c'est trop vous négliger,
Et chercher à vous perdre au lieu de vous venger.

DORIMANT.

Pourriez-vous approuver que je prisse avantage
Pour immoler ce traître à mon peu de courage?
J'acheterois trop cher la mort du suborneur,
Si pour avoir sa vie il m'en coûtoit l'honneur,
Et montrerois une ame & trop basse & trop noire,
De ménager mon sang aux dépens de ma gloire.

CÉLIDÉE.

Sans les voir l'un ni l'autre en péril exposés,
Il est pour vous venger de moyens plus aisés.
Pour peu que vous fussiez de mon intelligence,
Vous auriez bien-tôt pris une digne vengeance,
Et vous pourriez sans bruit ôter à l'inconstant...

DORIMANT.

Quoi? Ce qu'il m'a volé?

CÉLIDÉE.

Non, mais du moins autant.

DORIMANT.

La foiblesse du sexe en ce point vous conseille,
Il se croit trop vengé quand il rend la pareille;
Mais suivre le chemin que vous voulez tenir,
C'est imiter son crime au lieu de le punir,
Au lieu de lui ravir une belle maîtresse,
C'est prendre à son refus une beauté qu'il laisse.

SCENE. IV.

CÉLIDÉE, DORIMANT, LYSANDRE & ARONTE *dans le fond du théatre.*

DORIMANT.

C'Est lui faire plaisir au lieu de l'affliger,
C'est souffrir un affront, & non pas se venger;
J'en perds ici le temps. Adieu. Je me retire;
Mais, avant qu'il soit péu, si vous entendez dire
Qu'un coup fatal & juste ait puni l'imposteur,
Vous pourrez aisément en deviner l'auteur.

CÉLIDÉE.

De grace, encore un mot. Hélas! Il m'abandonne
Aux cuisans déplaisirs que ma douleur me donne.
Rentre, pauvre abusée, & dedans tes malheurs,
Si tu ne les retiens, cache du moins tes pleurs.

SCENE V.

LYSANDRE, ARONTE.

ARONTE.

HÉ bien, qu'en dites-vous, & que vous semble d'elle?

LYSANDRE.

Hélas! pour mon malheur tu n'es que trop fidéle.
N'exerce plus tes soins à me faire endurer,
Ma plus douce fortune est de tout ignorer;

Je ferois trop heureux fans le rapport d'Aronte.

ARONTE.

Encor pour Dorimant, il en a quelque honte;
Vous voyant il a fui.

LYSANDRE.

Mais mon ingrate alors,
Pour empêcher fa fuite, a fait tous fes efforts,
Aronte; & tu prenois fes dédains pour des feintes!
Tu croyois que fon cœur n'eût point d'autres atteintes,
Que fon efprit entier fe confervoit à moi;
Et parmi fes rigueurs n'oublioit point fa foi!

ARONTE.

A vous dire le vrai, j'en fuis trompé moi-même.
Après deux ans paffés dans un amour extrême,
Que fans occafion elle vînt à changer!
Je me fuffe tenu coupable d'y fonger.
Mais puifque fans raifon la volage vous change,
Faites qu'avec raifon un changement vous venge.
Pour punir comme il faut fon infidélité,
Vous n'avez qu'à tourner la feinte en vérité.

LYSANDRE.

Miférable, eft-ce ainfi qu'il faut qu'on me foulage?
Ai-je trop peu fouffert fous cette humeur volage,
Et veux-tu déforn[illegible]e par un fecond choix
Je m'engage à fou[illegible]encore une autre fois?
Qui t'a dit qu'Hippolyte à cette amour nouvelle
Se rendroit plus fenfible, ou feroit plus fidéle?

ARONTE.

Vous en devez, Monfieur, préfumer beaucoup mieux.

LYSANDRE.

Confeiller importun, ôte-toi de mes yeux.

ARONTE.

Son ame....

LYSANDRE.

Ote-toi, dis-je, & dérobe ta tête
Aux violens effets que ma colere apprête;
Ma bouillante fureur ne cherche qu'un objet.
Va, tu l'attirerois fur un fang trop abjet.

SCENE VI.

LYSANDRE *seul.*

IL faut à mon courroux de plus nobles victimes;
Il faut qu'un même coup me venge de deux crimes,
Qu'après les trahisons de ce couple indiscret
L'un meure de ma main, & l'autre de regret.
Oui, la mort de l'amant punira la maîtresse,
Et mes plaisirs alors naîtront de sa tristesse;
Mon cœur à qui mes yeux apprendront ses tourmens,
Permettra le retour à mes contentemens;
Ce visage si beau, si bien pourvû de charmes,
N'en aura plus pour moi s'il n'est couvert de larmes,
Ses douleurs seulement ont droit de me guérir;
Pour me résoudre à vivre, il faut la voir mourir.
Frénétiques transports, avec quelle insolence
Portez-vous mon esprit à tant de violence?
Allez, vous avez pris trop d'empire sur moi;
Dois-je être sans raison parce qu'ils sont sans foi?
Dorimant, Célidée, ami, chère maîtresse,
Suivrois-je contre vous la fureur qui me presse?
Quoi! Vous ayant aimés, pourrois-je vous haïr?
Mais vous pourrois-je aimer, quand vous m'osez trahir?
Qu'un rigoureux combat déchire mon courage!
Ma jalousie augmente, & redouble ma rage;
Mais quelques fiers projets qu'elle jette en mon cœur,
L'amour, ah! Ce mot seul me range à la douceur,
Celle que nous aimons jamais ne nous offense,
Un mouvement secret prend toujours sa défense,
L'amant souffre tout d'elle, & dans son changement,
Quelque irrité qu'il soit, il est toujours amant.

Toutefois si l'amour contre elle m'intimide,
Revenez, mes fureurs, pour punir le perfide,
Arrachez-lui mon bien, une telle beauté
N'est pas le juste prix d'une déloyauté.
Souffrirois-je à mes yeux que par ses artifices
Il recueillît les fruits dûs à mes longs services?
S'il vous faut épargner le sujet de mes feux,
Que ce traître du moins réponde pour tous deux.
Vous me devez son sang pour expier son crime,
Contre sa lâcheté tout vous est légitime,
Et quelques châtimens . . . Mais, dieux! Que vois-je
ici?

SCENE VII.

HIPPOLYTE, LYSANDRE.

HIPPOLYTE.

VOus avez dans l'esprit quelque pesant souci,
Ce visage enflammé, ces yeux pleins de colere
En font voir au dehors une marque trop claire.
Je prens assez de part en tous vos intérêts,
Pour vouloir en aveugle y mêler mes regrets;
Mais si vous me disiez ce qui cause vos peines . . .

LYSANDRE.

Ah! Ne m'imposez point de si cruelles gênes,
C'est irriter mes maux que de me secourir;
La mort, la seule mort a droit de me guérir.

HIPPOLYTE.

Si vous vous obstinez à m'en taire la cause,
Tout mon pouvoir sur vous n'est que fort peu de
chose.

LYSANDRE.

Vous l'avez souverain, hormis en ce seul point.

HIPPOLYTE.

Laissez-le moi par-tout, ou ne m'en laissez point,
C'est n'aimer qu'à demi qu'aimer avec réserve,
Et ce n'est pas ainsi que je veux qu'on me serve.
Il faut m'apprendre tout ; & lorsque je vous voi,
Etre de belle humeur, ou n'être plus à moi.

LYSANDRE.

Ne perdez point d'efforts à vaincre mon silence ;
Vous useriez sur moi de trop de violence.
Adieu. Je vous ennuie ; & les grands déplaisirs
Veulent en liberté s'exhaler en soupirs.

SCENE VIII.

HIPPOLYTE *seule.*

C'Est donc là tout l'état que tu fais d'Hippolyte ?
Après des vœux offerts, c'est ainsi qu'on me quitte ?
Qu'Aronte jugeoit bien que ces feintes amours,
Avant qu'il fût long-temps, interromproient leur cours !
Dans ce peu de succès des ruses de Florice
J'ai manqué de bonheur, mais non pas de malice ;
Et si j'en puis jamais trouver l'occasion,
J'y mettrai bien encor de la division.
Si notre pauvre amant est plein de jalousie,
Ma rivale qui sort n'en est pas moins saisie.

SCENE IX.

HIPPOLYTE, CE'LIDE'E.

CÉLIDÉE.

N'Ai-je pas tantôt vû mon perfide avec vous?
Il a bien-tôt quitté des entretiens si doux.

HIPPOLYTE.

Qu'y feroit-il, ma sœur? Ta fidéle Hippolyte
Traite cet inconstant ainsi qu'il le mérite;
Il a beau m'en contêr de toutes les façons,
Je le renvoie ailleurs pratiquer ses leçons.

CÉLIDÉE.

Le parjure à présent est fort sur ta louange?

HIPPOLYTE.

Il ne tient pas à lui que je ne sois un ange;
Et quand il vient ensuite à parler de ses feux,
Aucune passion jamais n'approcha d'eux.
Par tous ces vains discours il croit fort qu'il m'oblige;
Mais non la moitié tant qu'alors qu'il te néglige,
C'est par-là qu'il me pense acquérir puissamment;
Et moi, qui t'ai toujours chérie uniquement,
Je te laisse à juger alors si je l'endure.

CÉLIDÉE.

C'est trop prendre, ma sœur, de part en mon injure;
Laisse-le mépriser celle dont les mépris
Sont cause maintenant que d'autres yeux l'ont pris;
Si Lysandre te plaît, posséde le volage;
Mais ne me traite point avec désavantage,
Et si tu te résous d'accepter mon amant,
Relâche-moi du moins le cœur de Dorimant.

HIPPOLYTE.

Pourvû que leur vouloir se range sous le nôtre,
Je te donne le choix, & de l'un, & de l'autre;

Ou si l'un ne suffit à ton jeune desir,
Défais-moi de tous deux, tu me feras plaisir.
J'estimai fort Lysandre avant que le connoître;
Mais depuis cet amour que mes yeux ont fait naître;
Je te répute heureuse après l'avoir perdu.
Que son humeur est vaine, & qu'il fait l'entendu!
Que son discours est fade avec ses flatteries!
Qu'on est importuné de ses afféteries!
Vraiment si tout le monde étoit fait comme lui,
Je croi qu'avant deux jours je sécherois d'ennui.

CÉLIDÉE.

Qu'en cela du destin l'ordonnance fatale
A pris pour nos malheurs une route inégale!
L'un & l'autre me fuit, & je brûle pour eux,
L'un & l'autre t'adore, & tu les fuis tous deux.

HIPPOLYTE.

Si nous changions de sort, que nous serions contentes!

CÉLIDÉE.

Outre, hélas, que le ciel s'oppose à nos attentes,
Lysandre n'a plus rien à rengager ma foi.

HIPPOLYTE.

Mais l'autre, tu voudrois...

SCENE X.

PLEIRANTE, HIPPOLYTE, CE'LIDE'E.

PLEIRANTE.

Ne rompez pas pour moi,
Craignez-vous qu'un ami sache de vos nouvelles?

HIPPOLYTE.

Nous causions de mouchoirs, de rabats, de dentelles,

De ménages de fille.

PLEIRANTE.

Et parmi ces diſcours
Vous conſériez enſemble un peu de vos amours?
Hé bien, ce ſerviteur, l'aura-t-on agréable?

HIPPOLYTE.

Vous m'attaquez toujours par quelque trait ſemblable;
Des hommes comme vous ne ſont que des conteurs;
Vraiment, c'eſt bien à moi d'avoir des ſerviteurs?

PLEIRANTE.

Parlons, parlons françois. Enfin pour cette affaire
Nous en remettrons-nous à l'avis d'une mere?

HIPPOLYTE.

J'obéirai toujours à ſon commandement;
Mais de grace, Monſieur, parlez plus clairement,
Je ne puis deviner ce que vous voulez dire.

PLEIRANTE.

Un certain cavalier pour vos beaux yeux ſoupire...

HIPPOLYTE.

Vous en voulez par-là.

PLEIRANTE.

Ce n'eſt point fiction
Que ce que je vous dis de ſon affection;
Votre mere ſçût hier à quel point il vous aime;
Et veut que ce ſoit vous qui vous donniez vous-même.

HIPPOLYTE.

Et c'eſt ce que ma mere, afin de m'expliquer,
Ne m'a point fait l'honneur de me communiquer;
Mais pour l'amour de vous je vais le ſavoir d'elle.

SCENE XI.

PLEIRANTE, CE'LIDE'E.

PLEIRANTE.

TA compagne est du moins aussi fine que belle.

CÉLIDÉE.

Elle a bien sû, de vrai, se défaire de vous.

PLEIRANTE.

Et fort habilement se parer de mes coups.

CÉLIDÉE.

Peut-être innocemment, faute d'y rien comprendre.

PLEIRANTE.

Mais faute, bien plûtôt, d'y vouloir rien entendre.
Je suis des plus trompés si Dorimant lui plaît.

CÉLIDÉE.

Y prenez-vous, Monsieur, pour lui quelque intérêt?

PLEIRANTE.

Lysandre m'a prié d'en porter la parole.

CÉLIDÉE.

Lysandre!

PLEIRANTE.

Oui, ton Lysandre.

CÉLIDÉE.

Et lui-même cajole...

PLEIRANTE.

Quoi? Que cajole-t-il?

CÉLIDÉE.

Hippolyte à mes yeux.

PLEIRANTE.

Folle, il n'aima jamais que toi dessous les cieux;
Et nous sommes tous prêts de choisir la journée
Qui bien-tôt de vous deux termine l'hyménée.

Il se plaint toutefois un peu de ta froideur;
Mais pour l'amour de moi montre-lui plus d'ardeur;
Parle, ma volonté sera-t-elle obéie?

CÉLIDÉE.

Hélas, qu'on vous abuse après m'avoir trahie!
Il vous fait, cét ingrat, parler pour Dorimant,
Tandis qu'au même objet il s'offre pour amant;
Et traverse par-là tout ce qu'à sa priere
Votre vaine entremise avance vers la mere.
Cela, qu'est-ce, Monsieur, que se jouer de vous?

PLEIRANTE.

Qu'il est peu de raison dans ces esprits jaloux!
Hé quoi? Pour un ami s'il rend une visite,
Faut-il s'imaginer qu'il cajole Hippolyte?

CÉLIDÉE.

Je sai ce que ce j'ai vû.

PLEIRANTE.

Je sai ce qu'il m'a dit;
Et ne veux plus du tout souffrir de contredit.
Mon choix de votre hymen en sa faveur dispose.

CÉLIDÉE.

Commandez-moi plûtôt, Monsieur, toute autre chose.

PLEIRANTE.

Quelle bizarre humeur! Quelle inégalité,
De rejetter un bien qu'on a tant souhaité!
La belle, voyez-vous, qu'on perde ces caprices;
Il faut pour m'éblouir de meilleurs artifices.
Quelque nouveau venu vous donne dans les yeux,
Quelque jeune étourdi qui vous flatte un peu mieux;
Et parce qu'il vous fait quelque feinte caresse,
Il faut que nous manquions vous & moi de promesse?
Quittez pour votre bien ces fantasques refus.

CÉLIDÉE.

Monsieur...

PLEIRANTE.

Quittez-les, dis-je, & ne contestez plus;

SCENE XII.

CÉLIDÉE *seule.*

FAcheux commandement d'un incrédule pere,
Qu'il me fut doux jadis, & qu'il me désespere!
J'avois, auparavant qu'on m'eût manqué de foi,
Le devoir & l'amour tout d'un parti chez moi;
Et ma flamme d'accord avecque sa puissance
Unissoit mes desirs à mon obéissance;
Mais, hélas! que depuis cette infidélité
Je trouve d'injustice en son autorité!
Mon esprit s'en révolte, & ma flamme bannie
Fait qu'un pouvoir si saint m'est une tyrannie.
Dures extrémités où mon sort est réduit!
On donne mes faveurs à celui qui les fuit,
Nous avons l'un pour l'autre une pareille haine;
Et l'on m'attache à lui d'une éternelle chaîne.
Mais s'il ne m'aimoit plus, parleroit-il d'amour
A celui dont je tiens la lumiére du jour?
Mais s'il m'aimoit encor, verroit-il Hippolyte?
Mon cœur en même-temps se retient & s'excite,
Je ne sai quoi me flatte, & je sens déja bien
Que mon feu ne dépend que de croire le sien.
Tout beau, ma passion, c'est déja trop paroître,
Attens, attens du moins la sienne pour renaître.
A quelle folle erreur me laissai-je emporter?
Il fait tout à dessein de me persécuter,
L'ingrat cherche ma peine, & veut par sa malice,
Que l'ordre qu'on me donne augmente mon supplice.
Rentrons, que son objet présenté par hazard
De mon cœur ébranlé ne reprenne une part,
C'est bien assez qu'un pere à souffrir me destine,
Sans que mes yeux encore aident à ma ruine.

SCENE XIII.

LA LINGERE, LE MERCIER.

LA LINGERE *après qu'ils se sont entrepoussés une boëte qui est entre leurs boutiques.*

J'Envoyerai tout à bas, puis après on verra.
Ardez, vraiment c'est-mon, on vous l'endurera.
Vous étes un bel homme, & je dois fort vous craindre!

LE MERCIER.

Tout est sur mon tapis, qu'avez-vous à vous plaindre?

LA LINGERE.

Aussi votre tapis est tout sur mon battant:
Je ne m'étonne plus de quoi je gagne tant.

LE MERCIER.

Là, là, criez bien haut, faites bien l'étourdie,
Et puis on vous jouera dedans la comédie.

LA LINGERE.

Je voudrois l'avoir vû, que quelqu'un s'y fût mis.
Pour en avoir raison nous manquerions d'amis.
On joue ainsi le monde.

LE MERCIER.

Après tout ce langage;
Ne me repoussez pas mes boëtes davantage.
Votre caquet m'enleve à tous coups mes chalands;
Vous vendez dix rabats contre moi deux galans.
Pour conserver la paix, depuis six mois j'endure,
Sans vous en dire mot, sans le moindre murmure;
Et vous me harcelez, & sans cause, & sans fin.
Qu'une femme hargneuse est un mauvais voisin!
Nous n'appaiserons point cette humeur qui vous pique,
Que par un entre-deux mis à votre boutique;

Alors, n'ayant plus rien ensemble à démêler,
Vous n'aurez plus aussi sur quoi me quereller.

LA LINGERE.

Justement.

SCENE XIV.

LA LINGERE, FLORICE, LE MERCIER, LE LIBRAIRE, CLE'ANTE.

LA LINGERE *à Florice.*

De tout loin je vous ai reconnue.

FLORICE.

Vous vous doutez donc bien pourquoi je suis venue ?
Les avez-vous reçûs ces point-coupés nouveaux ?

LA LINGERE.

Ils viennent d'arriver.

FLORICE.

Voyons donc les plus beaux.

LE MERCIER *à Cléante qui passe.*

Ne vous vendrai-je rien ? Monsieur, des bas de soie,
Des gants en broderie, ou quelque petite-oie ?

CLÉANTE *au Libraire.*

Ces livres que mon maître avoit fait mettre à part,
Les avez-vous encore ?

LE LIBRAIRE *empaquetant ses livres.*

Ah ! Que vous venez tard !
Encore un peu, ma foi, je m'en allois les vendre.
Trois jours sans revenir ! Je m'ennuyois d'attendre.

CLÉANTE.

Je l'avois oublié. Le prix ?

LE LIBRAIRE.

Chacun le ſait;
Autant de quarts d'écus, c'eſt un marché tout fait.

LA LINGERE *à Florice.*

Hé bien, qu'en dites-vous?

FLORICE.

J'en ſuis toute ravie;
Et n'ai rien encor vû de pareil en ma vie.
Vous aurez notre argent ſi l'on croit mon rapport.
Que celui-ci me ſemble & délicat & fort!
Que cet autre me plaît! Que j'en aime l'ouvrage!
Montrez-m'en cependant quelqu'un à mon uſage.

LA LINGERE.

Voici de quoi vous faire un aſſez beau collet.

FLORICE.

Je penſe en vérité qu'il ne ſeroit pas laid;
Que me coûtera-t-il?

LA LINGERE.

Allez, faites-moi vendre;
Et pour l'amour de vous je n'en voudrai rien prendre;
Mais aviſez alors à me récompenſer.

FLORICE.

L'offre n'eſt pas mauvaiſe, & vaut bien y penſer;
Vous me verrez demain avecque ma maîtreſſe.

SCENE XV.

FLORICE, ARONTE, LE MERCIER, LA LINGERE.

FLORICE.

ARonte, hé bien, quels fruits produira notre adreſſe?

ARONTE.

De fort mauvais pour moi. Mon maître au déſeſpoir
Fuit les yeux d'Hippolyte, & ne veut plus me voir.

FLORICE.

Nous ſommes donc ainſi bien loin de notre compte?

ARONTE.

Oui, mais tout le malheur en tombe ſur Aronte.

FLORICE.

Ne te débauche point, je veux faire ta paix.

ARONTE.

Son courroux eſt trop grand pour s'appaiſer jamais.

FLORICE.

S'il vient encor chez nous ou chez ſa Célidée,
Je te rens auſſi-tôt l'affaire accommodée.

ARONTE.

Si tu fais ce coup-là, que ton pouvoir eſt grand!
Vien, je te veux donner tout-à-l'heure un galant.

LE MERCIER.

Voyez, Monſieur, j'en ai des plus beaux de la terre,
En voilà de Paris, d'Avignon, d'Angleterre.

ARONTE *après avoir regardé une boëte de rubans.*

Tous vos rubans n'ont point d'aſſez vives couleurs.
Allons, Florice, allons, il en faut voir ailleurs.

LA LINGERE.

Ainſi, faute d'avoir de belle marchandiſe,
Des hommes comme vous perdent leur chalandiſe.

LE MERCIER.

Vous ne la perdez pas, vous; mais dieu ſait comment:
Du moins, ſi je vends peu, je vends loyalement,
Et je n'attire point avec une promeſſe
De ſuivante qui m'aide à tromper ſa maîtreſſe.

LA LINGERE.

Quand il faut dire tout, on s'entreconnoît bien;
Chacun ſait ſon métier, &... Mais je ne dis rien.

LE MERCIER.

Vous ferez un grand coup, si vous pouvez vous taire.

LA LINGERE.

Je ne replique point à des gens en colere.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYSANDRE.

Indiſcrette vengeance, imprudentes chaleurs,
Dont l'impuiſſance ajoute un comble à mes malheurs,
Ne me conſeillez plus la mort de ce fauſſaire;
J'aime encor Célidée, & n'oſe lui déplaire;
Priver de la clarté ce qu'elle aime le mieux,
Ce n'eſt pas le moyen d'agréer à ſes yeux.
L'amour en la perdant me retient en balance;
Il produit ma fureur, & rompt ſa violence;
Et, me laiſſant trahi, confus & mépriſé,
Ne veut que triompher de mon cœur diviſé.
Amour, cruel auteur de ma longue miſere;
Ou permets à la fin d'agir à ma colere,
Ou, ſans m'embarraſſer d'inutiles tranſports,
Auprès de ce bel œil fai tes derniers efforts.
Viens, accompagne-moi chez ma belle inhumaine,
Et, comme de mon cœur, triomphe de ſa haine.
Contre toi ma vengeance a mis les armes bas,
Contre ſes cruautés rens les mêmes combats.
Exerce ta puiſſance à fléchir la farouche,
Montre-toi dans mes yeux, & parle par ma bouche;
Si tu te ſens trop foible, appelle à ton ſecours
Le ſouvenir de mille & de mille heureux jours,
Où ſes deſirs d'accord avec mon eſpérance,
Ne laiſſoient à nos vœux aucune différence.
Je penſe avoir encor ce qui la ſût charmer,
Les mêmes qualités qu'elle voulut aimer,

Peut-être

Peut-être mes douleurs ont changé mon visage ;
Mais en revanche aussi je l'aime davantage,
Mon respect s'est accrû pour un objet si cher,
Je ne me venge point de peur de la fâcher ;
Un infidéle ami tient son ame captive,
Je le sai, je le vois ; & je souffre qu'il vive.
Je tarde trop ; allons, ou vaincre ses refus ;
Ou me venger sur moi de ne lui plaire plus ;
Et tirons de son cœur, malgré sa flamme éteinte ;
La pitié par ma mort, ou l'amour par ma plainte ;
Ses rigueurs par ce fer me perçeront le sein.

SCENE II.

DORIMANT, LYSANDRE.

DORIMANT.

HÉ quoi ? Pour m'avoir vû vous changez de dessein ?
Ne craignez point pour moi d'entrer chez Hippolyte ;
Vous ne m'apprendrez rien en lui faisant visite,
Mes yeux, mes propres yeux n'ont que trop découvert
Comme un ami si rare auprès d'elle me sert.

LYSANDRE.

Parlez plus franchement. Ma rencontre importune
Auprès d'un autre objet trouble votre fortune ;
Et vous montrez assez par ces foibles détours,
Qu'un témoin comme moi déplaît à vos amours.
Vous voulez seul à seul cajoler Célidée :
La querelle entre nous sera bien-tôt vuidée,
Ma mort vous donnera chez elle un libre accès ;
Ou ma juste vengeance un funeste succès.

DORIMANT.

Qu'est-ce ceci, déloyal ? Quelle fourbe est la vôtre ?
Vous m'en disputez une, afin d'acquérir l'autre !

Après ce que chacun a vû de votre feu,
C'est une lâcheté d'en faire un désaveu.

LYSANDRE.

Je ne me connois point à combattre d'injures.

DORIMANT.

Aussi veux-je punir autrement tes parjures;
Le ciel, le juste ciel, ennemi des ingrats,
Qui pour ton châtiment a destiné mon bras,
T'apprendra qu'à moi seul Hippolyte est gardée.

LYSANDRE.

Garde ton Hippolyte.

DORIMANT.

Et toi ta Célidée.

LYSANDRE.

Voilà faire le fin de crainte d'un combat.

DORIMANT.

Tu m'imputes la crainte, & ton cœur s'en abat!

LYSANDRE.

Laissons à part les noms, disputons la maîtresse;
Et, pour qui que ce soit, montre ici ton adresse.

DORIMANT.

C'est comme je l'entens.

(*Lysandre & Dorimant mettent l'épée à la main.*)

SCENE III.

CE'LIDE'E, LYSANDRE, DORIMANT.

CÉLIDÉE.

O Dieux! Ils sont aux coups!
(*à Lysandre.*)
Ah, perfide! Sur moi détourne ton courroux;

La mort de Dorimant me seroit trop funeste.

DORIMANT.

Lysandre, une autre fois nous vuiderons le reste.

CÉLIDÉE *à Dorimant.*

Arrête, cher ingrat.

LYSANDRE.

Tu recules, voleur.

DORIMANT.

Je fuis cette importune, & non pas ta valeur.

SCENE IV.

LYSANDRE, CE'LIDE'E.

LYSANDRE.

Ne suivez pas du moins ce perfide à ma vûe.
Avez-vous résolu que sa fuite me tue;
Et, qu'ayant sû braver son plus vaillant effort,
Par sa retraite infame il me donne la mort?
Pour en frapper le coup vous n'avez qu'à le suivre.

CÉLIDÉE.

Je tiens des gens sans foi si peu dignes de vivre,
Qu'on ne verra jamais que je recule un pas,
De crainte de causer un si juste trépas.

LYSANDRE.

Hé bien, voyez-le donc, ma lame toute prête
N'attendoit que vos yeux pour immoler ma tête.
Vous lirez dans mon sang à vos piéds répandu,
Ce que valoit l'amant que vous aurez perdu;
Et, sans vous reprocher un si cruel outrage,
Ma main de vos rigueurs achevera l'ouvrage.
Trop heureux mille fois, si je plais en mourant
A celle à qui j'ai pû déplaire en l'adorant;
Et si ma prompte mort secondant son envie
L'assure du pouvoir qu'elle avoit sur ma vie.

CÉLIDÉE.

Moi, du pouvoir sur vous ! Vos yeux se sont mépris;
Et quelque illusion qui trouble vos esprits
Vous fait imaginer d'être auprès d'Hippolyte.
Allez, volage, allez où l'amour vous invite,
Dans ces doux entretiens recherchez vos plaisirs;
Et ne m'empêchez plus de suivre mes desirs.

LYSANDRE.

Ce n'est pas sans raison que ma feinte passée
A jetté cette erreur dedans votre pensée.
Il est vrai. Devant vous, forçant mes sentimens,
J'ai présenté des vœux, j'ai fait des complimens;
Mais c'étoient complimens qui partoient d'une bouche,
Mon cœur que vous teniez désavouoit ma bouche.
Pléirante, qui rompit ces ennuyeux discours,
Sait bien que mon amour n'en changea point de cours.
Contre votre froideur une modeste plainte
Fut tout notre entretien au sortir de la feinte,
Et je le priai lors...

CÉLIDÉE.

D'user de son pouvoir ?
Ce n'étoit pas par là qu'il me falloit avoir;
Les mauvais traitemens ne font qu'aigrir les ames.

LYSANDRE.

Confus, désespéré du mépris de mes flammes,
Sans conseil, sans raison, pareil aux matelots
Qu'un naufrage abandonne à la merci des flots;
Je me suis pris à tout, ne sachant où me prendre.
Ma douleur par mes cris d'adord s'est fait entendre;
J'ai crû que vous seriez d'un naturel plus doux,
Pourvû que votre esprit devînt un peu jaloux.
J'ai fait agir pour moi l'autorité d'un pere,
J'ai fait venir aux mains celui qu'on me préfere;
Et, puisque ces efforts n'ont réussi qu'en vain,
J'aurai de vous ma grace, ou la mort de ma m[ain].

Choisissez, l'une ou l'autre achevera mes peines,
Mon sang brûle déja de sortir de mes veines,
Il faut, pour l'arrêter, me rendre votre amour;
Je n'ai plus rien sans lui qui me retienne au jour.

CÉLIDÉE.

Volage, falloit-il pour un peu de rudesse
Vous porter si soudain à changer de maîtresse?
Que je vous croyois bien d'un jugement plus meur!
Ne pouviez-vous souffrir de ma mauvaise humeur?
Ne pouviez-vous juger que c'étoit une feinte
A dessein d'éprouver quelle étoit votre atteinte?
Les dieux m'en soient témoins, & ce nouveau sujet
Que vos feux inconstans ont choisi pour objet,
Si jamais j'eus pour vous de dédain véritable,
Avant que votre amour parut si peu durable.
Qu'Hippolyte vous dise avec quels sentimens
Je lui fus raconter vos premiers mouvemens,
Avec quelles douceurs je m'étois préparée
A redonner la joie à votre ame éplorée.
Dieux! Que je fus surprise, & mes sens éperdus,
Quand je vis vos devoirs à sa beauté rendus!
Votre légéreté fut soudain imitée,
Non pas que Dorimant m'en eût sollicitée,
Au contraire, il me fuit, & l'ingrat ne veut pas
Que sa franchise céde au peu que j'ai d'appas.
Mais, hélas! Plus il fuit, plus son portrait s'efface.
Je vous sens malgré moi reprendre votre place,
L'aveu de votre erreur désarme mon courroux,
Ne redoutez plus rien, l'amour combat pour vous.
Si nous avons failli de feindre l'un & l'autre,
Pardonnez à ma feinte, & j'oublierai la vôtre.
Moi-même je l'avoue à ma confusion,
Mon imprudence a fait notre division,
Tu ne méritois pas de si rudes alarmes;
Accepte un repentir accompagné de larmes;
Et souffre que le tien nous fasse tour à tour,
Par ce petit divorce, augmenter notre amour.

LYSANDRE.

Que vous me surprenez! O ciel! Est-il possible
Que je vous trouve encore à mes desirs sensible?
Que j'aime ces dédains qui finissent ainsi!

CÉLIDÉE.

Et pour l'a[illegible] de toi que je les aime aussi!

LYSANDRE.

Que ce soit toutefois sans qu'il vous prenne envie
De les plus essayer au péril de ma vie.

CÉLIDÉE.

J'aime trop désormais ton répos & le mien;
Tous mes soins n'iront plus qu'à notre commun bien.
Voudrois-je après ma faute une plus douce amende,
Que l'effet d'un hymen qu'un pere me commande?
Je t'accusois en vain d'une infidélité,
Il agissoit pour toi de pleine autorité,
Me traitoit de parjure, & de fille rebelle;
Mais allons lui porter cette heureuse nouvelle,
Ce que pour mes froideurs il témoigne d'horreur,
Mérite bien qu'en hâte on le tire d'erreur.

LYSANDRE.

Vous craignez qu'à vos yeux cette belle Hippolyte
N'ait encor de ma bouche un hommage hypocrite.

CÉLIDÉE.

Non. Je fui Dorimant qu'ensemble j'apperçoi,
Je ne veux plus le voir puisque je suis à toi.

SCENE V.

DORIMANT, HIPPOLYTE.

DORIMANT.

AUtant que mon esprit adore vos mérites,
Autant veux-je de mal à vos longues visites.

HIPPOLYTE.

Que vous ont-elles fait pour vous mettre en courroux?

DORIMANT.

Elles m'ôtent le bien de vous trouver chez vous.
J'y fais à tous momens une course inutile,
J'apprens cent fois le jour que vous étes en ville,
En voici presque trois que je n'ai pû vous voir,
Pour rendre à vos beautés ce que je sai devoir;
Et n'étoit qu'aujourd'hui cette heureuse rencontre,
Sur le point de rentrer, par hazard me les montre;
Je croi que ce jour même auroit encor passé
Sans moyen de m'en plaindre aux yeux qui m'ont blessé.

HIPPOLYTE.

Ma libre & gaie humeur ne peut souffrir la plainte,
Je n'en puis écouter qu'avec de la contrainte,
Si vous prenez plaisir dedans mon entretien,
Pour le faire durer, ne vous plaignez de rien.

DORIMANT.

Vous me pouvez ôter tout sujet de me plaindre.

HIPPOLYTE.

Et vous pouvez aussi vous empêcher d'en feindre.

DORIMANT.

Est-ce en feindre un sujet qu'accuser vos rigueurs?

HIPPOLYTE.

Pour vous en plaindre à faux vous feignez des langueurs.

DORIMANT.

Verrois-je sans languir ma flamme qu'on néglige ?

HIPPOLYTE.

Eteignez cette flamme où rien ne vous oblige.

DORIMANT.

Vos charmes trop puissans me forcent à ces feux.

HIPPOLYTE.

Oui ; mais rien ne vous force à vous approcher d'eux.

DORIMANT.

Ma présence vous fâche, & vous est odieuse.

HIPPOLYTE.

Non ; mais tout ce discours la peut rendre ennuyeuse.

DORIMANT.

Je voi bien ce que c'est, je lis dans votre cœur,
Il a reçû les traits d'un plus heureux vainqueur,
Un autre regardé d'un œil plus favorable
A mes soumissions vous fait inéxorable ;
C'est pour lui seulement que vous voulez brûler.

HIPPOLYTE.

Il est vrai. Je ne puis vous le dissimuler,
Il faut que je vous traite avec toute franchise.
Alors que je vous pris, un autre m'avoit prise ;
Un autre captivoit mes inclinations.
Vous devez présumer de vos perfections ;
Que si vous attaquiez un cœur qui fût à prendre,
Il seroit malaisé qu'il s'en pût bien défendre.
Vous auriez eu le mien s'il n'eût été *donné* ;
Mais, puisque les destins ainsi l'ont ordonné,
Tant que ma passion aura quelque espérance,
N'attendez rien de moi que de l'indifférence.

DORIMANT.

Vous ne m'apprenez point le nom de cet amant.
Sans doute que Lysandre est cet objet charmant

Dont les discours flatteurs vous ont préoccupée.

HIPPOLYTE.

Cela ne se dit point à des hommes d'épée.
Vous exposer aux coups d'un duel hazardeux,
Ce seroit le moyen de vous perdre tous deux.
Je vous veux, si je puis, conserver l'un & l'autre;
Je chéris sa personne, & hais si peu la vôtre,
Qu'ayant perdu l'espoir de le voir mon époux,
Si ma mere y consent, Hippolyte est à vous;
Mais aussi jusques-là plaignez votre infortune.

DORIMANT.

Permettez pour ce nom que je vous importune,
Ne me refusez plus de me le déclarer;
Que je sache en quel temps j'aurai droit d'espérer,
Un mot me suffira pour me tirer de peine;
Et lors j'étoufferai si bien toute ma haine,
Que vous me trouverez vous-même trop remis.

SCENE VI.

PLEIRANTE, LYSANDRE, CE'LIDE'E, DORIMANT, HIPPOLYTE.

PLÉIRANTE.

SOuffrez, mon cavalier, que je vous rende amis.
Vous ne lui voulez pas quereller Célidée?

DORIMANT.

L'affaire, à ce a près, peut être décidée;
Voici le seul objet de nos affections,
Et l'unique motif de nos dissensions.

LYSANDRE.

Dissipe, cher ami, cette jalouse atteinte,
C'est l'objet de tes feux, & celui de ma feinte.

Mon cœur fut toujours ferme, & moi je me dédis
Des vœux que de ma bouche elle reçut jadis.
Piqué d'un faux dédain, j'avois pris fantaisie
De mettre Célidée en quelque jalousie;
Mais, au lieu d'un esprit, j'en ai fait deux jaloux.

PLÉIRANTE.

Vous pouvez désormais achever entre vous;
Je vais dans ce logis dire un mot à madame.

SCENE VII.

DORIMANT, LYSANDRE, CE'LIDE'E, HIPPOLYTE.

DORIMANT.

Ainsi, loin de m'aider, tu traversois ma flamme!

LYSANDRE.

Les efforts que Pléirante à ma priére a faits
T'auroient acquis déja le but de tes souhaits;
Mais tu dois accuser les glaces d'Hippolyte,
Si ton bonheur n'est pas égal à ton mérite.

HIPPOLYTE.

Qu'aurai-je cependant pour satisfaction
D'avoir servi d'objet à votre fiction!
Dans votre différend je suis la plus blessée,
Et me trouve à l'accord entiérement laissée.

CÉLIDÉE.

N'y songe plus, de grace, &, pour l'amour de moi,
Trouve bon qu'il ait feint de vivre sous ta loi.
Veux-tu le quereller lorsque je lui pardonne?
Le droit de l'amitié tout autrement ordonne;

Tout prêts d'être assemblés d'un lien conjugal,
Tu ne le peux haïr sans me vouloir du mal.
J'ai feint par ton conseil, lui, par celui d'un autre,
Et bien qu'amour jamais ne fut égal au nôtre,
Je m'étonne comment cette confusion
Laisse finir si-tôt notre division.

HIPPOLYTE.

De sorte qu'à présent le ciel y remédie ?

CÉLIDÉE.

Tu vois, mais après tout, s'il faut que je le die,
Ton conseil est fort bon, mais un peu dangereux.

HIPPOLYTE.

Excuse, chere amie, un esprit amoureux;
Lysandre me plaisoit, & tout mon artifice
N'alloit qu'à détourner son cœur de ton service.
J'ai fait ce que j'ai pû pour brouiller vos esprits,
J'ai, pour me l'attirer, pratiqué tes mépris;
Mais puisqu'ainsi le ciel rejoint votre hyménée...

DORIMANT.

Votre rigueur vers moi doit être terminée.
Sans chercher de raison pour vous persuader,
Votre amour hors d'espoir fait qu'il me faut céder;
Vous savez trop à quoi la parole vous lie.

HIPPOLYTE.

A vous dire le vrai, j'ai fait une folie,
Je les croyois encor loin de se réunir,
Et moi, par conséquent, loin de vous la tenir.

DORIMANT.

Auriez-vous, pour la rompre, une ame assez légere ?

HIPPOLYTE.

Puisque je l'ai promis, vous pouvez voir ma mere.

LYSANDRE.

Si tu juges Pléirante à cela suffisant,
Je croi qu'eux deux ensemble en parlent à présent.

DORIMANT.

Après cette faveur qu'on me vient de promettre,
Je croi que mes devoirs ne se peuvent remettre;

J'espere tout de lui; mais pour un bien si doux
Je ne saurois...

LYSANDRE.

Arrête, ils s'avancent vers nous.

SCENE DERNIERE.

PLEIRANTE, CHRYSANTE, LYSANDRE, DORIMANT, CELIDÉE, HIPPOLYTE, FLORICE.

DORIMANT *à Chrysante.*

Madame, un pauvre amant, captif de cette belle,
Implore le pouvoir que vous avez sur elle,
Tenant ses volontés vous gouvernez mon sort,
J'attens de votre bouche ou la vie, ou la mort.

CHRYSANTE *à Dorimant.*

Un homme tel que vous, & de votre naissance,
Ne peut avoir besoin d'implorer ma puissance;
Si vous avez gagné ses inclinations,
Soyez sûr du succès de vos affections.
Mais je ne suis pas femme à forcer son courage,
Je sai ce que la force est en un mariage.
Il me souvient encor de tous mes déplaisirs,
Lors qu'un premier hymen contraignit mes desirs;
Et sage à mes dépens, je veux bien qu'Hippolyte
Prenne ou laisse, à son choix, un homme de mérite.
Ainsi présumez tout de mon consentement,
Mais ne prétendez rien de mon commandement.

DORIMANT *à Hippolyte.*

Après un tel aveu seriez-vous inhumaine?

HIPPOLYTE *à Chrysante.*

Madame, un mot de vous me mettroit hors de peine;
Ce que vous remettez à mon choix d'accorder,
Vous feriez beaucoup mieux de me la commander.

PLÉIRANTE *à Chrysante.*

Elle vous montre assez où son desir se porte.

CHRYSANTE.

Puisqu'elle s'y résout, le reste ne m'importe.

DORIMANT.

Ce favorable mot me rend le plus heureux
De tout ce que jamais on a vû d'amoureux.

LYSANDRE.

J'en sens croître la joie au milieu de mon ame;
Comme si de nouveau l'on acceptoit ma flamme.

HIPPOLYTE *à Lysandre.*

Ferez-vous donc enfin quelque chose pour moi?

LYSANDRE.

Tout, hormis ce seul point, de lui manquer de foi.

HIPPOLYTE.

Pardonnez donc à ceux qui gagnés par Florice,
Lorsque je vous aimois, m'ont fait quelque service.

LYSANDRE.

Je vous entens assez, soit. Aronte impuni,
Pour ses mauvais conseils ne sera point banni;
Tu le souffriras bien, puisqu'elle m'en supplie.

CÉLIDÉE.

Il n'est rien que pour elle & pour toi je n'oublie.

PLÉIRANTE.

Attendant que demain ces deux couples d'amans
Soient mis au plus haut point de leurs contentemens;
Allons chez moi, Madame, achever la journée.

CHRYSANTE.

Mon cœur est tout ravi de ce double hyménée.

FLORICE.

Mais afin que la joie en soit égale à tous,
(*montrant Pléirante.*)
Faites encor celui de monsieur & de vous.

CHRYSANTE.

Outre l'âge en tous deux un peu trop refroidie,
Cela sentiroit trop sa fin de comédie.

FIN.

EXAMEN
DE LA GALERIE DU PALAIS.

CE titre seroit tout-à-fait irrégulier, puisqu'il n'est fondé que sur le spectacle du premier acte, où commence l'amour de Dorimant pour Hippolyte, s'il n'étoit autorisé par l'exemple des anciens, qui étoient sans doute encore bien plus licentieux, quand ils ne donnoient à leurs tragédies que le nom des chœurs, qui n'étoient que témoins de l'action, comme les *Thrachiniennes* & les *Phœniciennes*. L'Ajax même de Sophocle ne porte pas pour titre, *la mort d'Ajax*, qui est sa principale action, mais *Ajax porte fouet*, qui n'est que l'action du premier acte. Je ne parle point des Nues, des Guêpes & des Grenouilles d'Aristophane; ceci doit suffire pour montrer que les grecs nos premiers maîtres ne s'attachoient point à la principale action, pour en faire porter le nom à leurs ouvrages, & qu'ils ne gardoient aucune régle sur cet article. J'ai donc pris ce titre de la Galerie du palais, parce que la promesse de ce spectacle extraordinaire, & agréable pour sa naïveté, devoit exciter vrai-semblablement la curiosité des auditeurs, & ç'a été pour leur plaire plus d'une fois; que j'ai fait paroître ce même spectacle à la fin du quatriéme acte, où il est entiérement inutile, & n'est renoué avec celui du premier que par des valets qui viennent prendre dans les boutiques ce que leurs maîtres y avoient acheté, ou voir si les marchands ont reçû les nippes qu'ils attendoient. Cette espéce de renouement lui étoit nécessaire, afin qu'il eût quelque liaison qui lui fît trouver sa place, & qu'il ne fût pas tout-à-fait hors d'œuvre. La rencontre que j'y fais faire d'Aronte & de Florice,

est ce qui le fixe particuliérement en ce lieu-là, & sans cet accident il eût été aussi propre à la fin du second ou du troisiéme, qu'en la place qu'il occupe. Sans cet agrément la piéce auroit été très-réguliere pour l'unité du lieu, & la liaison des scénes qui n'est interrompue que par-là. Célidée & Hippolyte sont deux voisines, dont les demeures ne sont séparées que par le travers d'une rue, & ne sont pas d'une condition trop élevée pour souffrir que leurs amans les entretiennent à leur porte. Il est vrai que ce qu'elles y disent seroit mieux dit dans une chambre ou dans une salle, & même ce n'est que pour se faire voir aux spectateurs qu'elles quittent cette porte où elles devroient être retranchées, & viennent parler au milieu de la scéne; mais c'est un accommodement de théatre qu'il faut souffrir, pour trouver cette rigoureuse unité de lieu qu'exigent les grands réguliers. Il sort un peu de l'exacte vraisemblance, & de la bienseance même; mais il est presque impossible d'en user autrement, & les spectateurs y sont si accoutumés, qu'ils n'y trouvent rien qui les blesse. Les anciens, sur les exemples desquels on a formé les régles, se donnoient cette liberté. Ils choisissoient pour le lieu de leurs comédies, & même de leurs tragédies, une place publique; mais je m'assure qu'à les bien examiner, il y a plus de la moitié de ce qu'ils font dire qui seroit mieux dit dans la maison qu'en cette place. Je n'en produirai qu'un exemple, sur qui le lecteur en pourra trouver d'autres.

L'Andrienne de Térence commence par le vieillard Simon, qui revient du marché avec des valets chargés de ce qu'il vient d'acheter pour les noces de son fils; il leur commande d'entrer dans sa maison avec leur charge, & retient avec lui Sosie pour lui apprendre que ces noces ne sont que des noces feintes, à dessein de voir ce qu'en dira son fils, qu'il croit engagé dans une autre affection dont il lui conte l'histoire. Je ne pense pas qu'aucun me dénie qu'il seroit mieux dans sa salle à lui faire confidence de ce secret

que dans une rue. Dans la seconde scéne, il menace Davus de le maltraiter s'il fait aucune fourbe pour troubler ces noces; il le menaceroit plus à propos dans sa maison qu'en public; & la seule raison qui le fait parler devant son logis, est afin que ce Davus demeuré seul puisse voir Mysis sortir de chez Glycere, & qu'il se fasse une liaison d'œil entre ces deux scénes; ce qui ne regarde pas l'action présente de cette premiere, qui se passeroit mieux dans la maison, mais une action future qu'ils ne prévoyent point, & qui est plûtôt du dessein du poëte qui force un peu la vraisemblance pour observer les régles de son art, que du choix des acteurs qui ont à parler, & qui ne seroient pas où les met le poëte, s'il n'étoit question que de dire ce qu'il leur fait dire. Je laisse aux curieux à examiner le reste de cette comédie de Térence, & je veux croire, qu'à moins que d'avoir l'esprit fort préoccupé d'un sentiment contraire, ils demeureront d'accord de ce que je dis.

Quant à la durée de cette piéce, elle est dans le même ordre que la précédente, c'est-à-dire dans cinq jours consécutifs. Le style en est plus fort, & plus dégagé des pointes dont j'ai parlé, qui s'y trouveront assez rares. Le personnage de nourrice, qui est de la vieille comédie, & que le manque d'actrices sur nos théatres y avoit conservé jusqu'alors, afin qu'un homme le pût représenter sous le masque, se trouve ici métamorphosé en celui de suivante, qu'une femme représente sur son visage. Le caractére des deux amantes a quelque chose de choquant en ce qu'elles sont toutes deux amoureuses d'hommes qui ne le sont point d'elles, & Célidée particuliérement s'emporte jusqu'à s'offrir elle-même. On la pourroit excuser sur le violent dépit qu'elle a de s'être vûe méprisée par son amant, qui en sa présence même a conté des fleurettes à une autre; & j'aurois de plus à dire, que nous ne mettons pas sur la scéne des personnages si parfaits, qu'ils ne soient sujets à des défauts & aux foi

bleſſes qu'impriment les paſſions : mais je veux bien avouer que cela va trop avant, & paſſe trop la bienſéance & la modeſtie du ſexe, bien qu'abſolument il ne ſoit pas condamnable. En récompenſe, le cinquiéme acte eſt moins trainant que celui des précédentes, & conclut deux mariages ſans laiſſer aucun mécontent, ce qui n'arrive pas dans celles-là.

FIN DU PREMIER TOME.

00100557

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018